

Paulus

Trente ans de Café-concert

Souvenirs recueillis par Octave Pradels

Société d'Édition et de Publications, 9, rue St-Joseph, Paris



Paulus en 1890

Note importante du 22 mai 2008

Cette version est partiellement commentée et ajoutée d'illustrations. Elle fait actuellement l'objet d'une mise à jour qui la complétera. La mention "Version complète" figurera en lieu et place de cette note lorsque ces travaux seront achevés.

Propos liminaires de Paul Dubé (www.chanson.udenap.org)

En prévision du centenaire de la mort de Paulus (1er juin 2008), nous avons entrepris depuis un an et demi déjà la publication, sur ce site, de ses «*Mémoires*» («*Trente ans de Café-Concert*») mais la publication non seulement du texte mais des photos qui y en faisaient partie en leur ajoutant d'autres photos susceptibles d'en rendre la lecture plus intéressante.

À ce texte et à ces photos, nous avons entrepris l'ajout de notes (à l'intérieur même du texte) de même que des liens vers différentes fiches, la plupart biographiques, se rapportant aux personnes qui y sont mentionnés ou encore des informations, historiques, se rapportant aux lieux aux habitudes de l'époque et ainsi de suite, ouvrant ainsi la porte à la «*petite histoire*» du café-concert aux chercheurs et curieux qui pourront, à partir du tout, entreprendre des recherches plus poussées.

À cet égard, nous ne saurions recommander, au préalable, la lecture du livre «*Les Cafés-Concerts*» d'André Chadourne (E. Dentu, 1889).

Ce travail, à cause des recherches qu'il impose, est toujours en marche et, si nous comptons le terminer avant la fin de l'année 2007, nous saurions gré aux lecteurs de bien vouloir nous pardonner certains retards apparents qui sont le résultat de la méthode que nous avons adoptée, à savoir : que, si nous annotons de chapitres en chapitres, nous annotons chacun dans l'ordre où les personnages et les lieux se présentent car Paulus n'a pas strictement suivi un ordre chronologique en racontant ses souvenirs ; une note au chapitre un, par exemple, peut engendrer d'autres notes aux chapitres neuf, onze, vingt, etc. - Finalement, on nous excusera les redondances, redondances qui permettront la lecture (annotée) chapitre par chapitre sans voir à retourner à des chapitres précédents.

La publication de ces «*Mémoires*» a posé diverses difficultés d'ordre technique:

Ces «*Mémoires*» n'ont pas été publiés sous la forme d'un volume mais via l'équivalent de «*petits formats*» ou «*magazines*» en noir et blanc, vendus 20 centimes une fois la semaine, et ce, pendant 33 semaines (quoiqu'on retrouve le tout, parfois, aujourd'hui, à des prix variables, reliés sous la forme d'un volume.) - Abondamment illustrés, ces «*cahiers*» contiennent de «*petites annonces*», des partitions et ont été imprimés sur du papier relativement bon-marché dans une fonte aujourd'hui peu connue et, de surcroît, ses textes ont été entourés d'une guirlande qui rend leur lecture automatique (reconnaissance de caractères ou OCR) très difficile.

Chaque page aurait pu être numérisée sous forme de fichiers-photos mais cela aurait interdit toutes recherches et annotations. Aussi, avons-nous choisi de présenter ces «*mémoires*» sous la forme de pages hypertextes en les re-dactylographiant... (*)

(*) Un grand merci à Nathalie Morency pour ce travail.

Depuis septembre 2006, tel que mentionné ci-dessus, nous avons entrepris d'y joindre des photos - pas nécessairement celles des cahiers originaux - et d'annoter le texte, texte écrit en collaboration avec Octave Pradels.



Paulus et Octave Pradels

Couverture de «*La vie illustrée*» - 30 novembre 1906

Ces annotations se font de diverses façons :

Lorsque la note concerne un critique, ou une autre personnalité non directement relié à la chanson, elle est donnée entre crochets, en retrait, *en italique et en couleur*.

D'autres notes, entre crochets, *en italique et en couleur* sont ajoutées directement après le mot ou l'expression auquel elles se rapportent.

Un grand merci à Monsieur Michel Jutant qui, patiemment, a fait des recherches pour retrouver une bonne partie des nombreuses photos qui font aujourd'hui partie intégrante de ces mémoires.

Nos remerciements à Monsieur Alain Weill, auteur, entre autres, avec François Caradec, de «*Le Café-Concert*» - Atelier Hachette/Massin - 1980 - pour nous avoir prêté sa copie.

Et un remerciement particulier à Monsieur Yves Sinigaglia, arrière-petit-fils de Paulus, qui nous a fourni une documentation exceptionnelle sur son arrière-grand-père et dont nous reparlerons une fois le travail ci-dessus terminé.

Sommaire

Chapitre I	10
Le 14 juillet 1886. – L'Alcazar d'Été. – La Corbeille. – Demay. – Duparc. – Dufresny. – La petite Frédér. – En revenant de la Revue. – Hervé.....	10
Chapitre II	17
L'Eldorado – Une nuée d'étoiles ! – Le réveillon. – Comment Thérèse devint célèbre. – Suzanne Lagier. – La Petite Curieuse. – Un drame dans la salle. – Jules Léter. – L'Amitié d'une Hirondelle. – Chrétienno – Horace Lamy. – Une prouesse peu banale. – Mathilde Lasseny.....	17
Chapitre III	27
Le café-concert, pépinière de grands artistes. – Marie Sasse. – Mme Macé- Montrouge. – Renard. – <i>Le temps des cerises</i> . – La tragédie au café-concert ! – Cornélie. – Mes débuts à l'Eldorado. – Les causes de ma frousse. – Résilié pour insuffisance. – Marie Lafourcade. – Le Pifferaro du Boulevard.	27
Chapitre IV	35
Au Jardin Oriental de Toulouse. – Marguerite Baudin. – Les Pompiers de Nanterre. – Les Clodoches. – Augustine Kaiser. – À l'Alcazar de Marseille. – Joseph Arnaud. – Une répétition mouvementée. – Eugénie Barba (Mme Jules Perrin). – Judic.....	35
Chapitre V	43
Eugénie Robert. – Les goguettes. – Les présidentes. – Gustave Nadaud. – Eugène Pottier. – Amiati. – Zulma Bouffar. – À l'Eldorado de Lyon. – Joseph Kelm. – La bague du Tsar. – Le truc du bourreau. – Un artiste pratique. – Pierre Dupont. – Ma vigne.	43
Chapitre VI	51
Souvenirs d'enfance. – Comment je devins artiste lyrique. – Marie Bosc. – Kadoudja. – Les débuts à l'île d'Oléron. – Le Baptême du P'tit Ébéniste. – Berthelier. – À Romainville. – Paul de Kock. – Au concert du XIXe siècle. – Darcier. – Céleste Mogador. – Mme Noble.....	51
Chapitre VII	58
Baumaine et Blondelet. – Hortense Schneider. – Rentrée à Toulouse. – Le Toqué. – Adolphe. – Les Cocardiens font du pétard. – L'autorité s'en mêle. – Judic et Lafourcade. – Claudia. – Gabrielle Rose. – Charles Constant.	58

Chapitre VIII	67
Au Casino de Lyon. – Plessis. – Simon Max. – Nicol. – Les fumisteries de Plessis. – Blanche d'Antigny. – Le truc des renouvellements. – Mlle Vigneau. – Julia. – Zélia. – Duhem. – Le Bouton de Billou. – Thérésa dans la Chatte Blanche.....	67
Chapitre IX	76
Regnard. – Rose Méryss. – Jules Pacra. – Mlle Garait. – Julia Baron. – Au Casino de Nîmes. – Dagobert. – Je deviens héraut officiel. – La fameuse dépêche ! – Le Mari Mécontent. – Les suites d'une blague. – Gobin. – Eudoxie Laurent. – Un mariage à la vapeur. – Amédée de Jallais.....	76
Chapitre X	85
Les chansons patriotiques à Lyon. – Buislay. – Nous nous enrôlons. – Plessis tambour-major. – À Bordeaux. – Élixa Dauna. – La Bordas (voir à Amiati). – La canaille. – Alexis Bouvier. – Nous déraillons ! – Chez le curé des Ponts-de-Cé. – Le Fantassin Malade. – Cascabel. – Silly. – Mlle Grenier.	85
Chapitre XI	94
La Marseillaise des Femmes. – Chrétienno et Judic. – L'Eldorado pendant la Commune. – J.-B. Clément. – Le Café des Ambassadeurs. – Le gros Fleury. – J'suis chatouilleux. – La Corbeille en délire. – Villebichot. – Lise Tautin. – Offenbach. – Un mot du papa Doudin. – Léa Lini. – Une friture bien gagnée.	94
Chapitre XII	102
Ma rentrée à l'Eldorado. – Charles Malo. – Louise Théo. – Bruet. – Guyon père. – Le tir au pistolet. – Maria Lagy. – Les Cuirassiers de Reichshoffen. – Ben-Tayoux. – Noémie Vernon. – Doria. – Je ne t'aime plus. – Une caisse de prévoyance originale.	102
Chapitre XIII	110
Lucien Fugère. – Le Régiment de Sambre-et-Meuse. – La belle Angèle. – Fusier. – Un concert d'animaux. – Aux Ambassadeurs. – Trewey. – Marcel. – Les fluctuations du papa Doudin. – Colombat. – Paul Renard. – Maria Rivière. – Vialla. – Le pitre Clam.....	110
Chapitre XIV	119
Les chanteurs de tyroliennes. – Le trio Martens. – Les petits Clodoches. – Gustave Chaillier. – Tourterelle et Toutereau. – Jeanne Théol. – Mlle Bade. – La rose de l'apothicaire. – La Feuille pousse. – Mme Riquet-Lemonnier. – Jane May. – Adieux en langue d'oc. – Martin-Martinou. – Une pelle de première classe.....	119

Chapitre XV	129
Plessis fait des siennes à Berlin. – Daubray. – Plessis-Napoléon. – Juliette Baumaine. – Gardel-Hervé. – Les Épiciers. – Charles Pourny. – Les Déjeuner de la Croque au sel. – Des admirateurs coûteux. – Armand Ben. – Je cherche Lodoïska. – Marguerite Bellanger. – Lassalle.....	
Chapitre XVI.....	138
Le Maître d'École Alsacien – Villemer et Delormel. – Amiati en travesti. – Une Tombe dans les Blés. – Alida Perly. – Léonide Leblanc. – Mme Graindor [voir à Gustave Michiels]. – Le Train des Amours. – Gustave Michiels. – Les Dames de Vienne. – L'Amour n'a pas de saison. – Paula Browns.....	
Chapitre XVII	145
Virginie Déjazet. – Un spectacle merveilleux ! – La Lisette de Béranger. – Frédéric Bérat. – Guyon fils. – Robert Planquette. – Savoir lire. – Une représentation au camp. – La logique de papa Doudin. – Frédérick-Lemaître. – T'ons marié Thérèse et La Tour St-Jacques. – Montréal et Blondeau. – La douzaine. – Les Armanini... 145	
Chapitre XVIII.....	155
Max Bouvet. – Maria Pacra. – Ducastel. – Les douches et les luttes dans la loge. – Victorin Armand. – Louise Roland. – Les inondés du Midi. – Ne m'chatouillez pas ! – Léontine Massin. – Émélie Bécat. – Un attentat contre notre liberté. – Oh ! la ! la ! quel verglas ! – Péricaud. – Le caulègue Despaux. – Les frères Lionnet. – La feuille pousse. – Le concours de chansons. – À la Française. – Thiéron.....	
Chapitre XIX.....	167
Un début original. – Les galanteries de Pandore. – Léonore Bonnaire. – V'la l'tramway qui passe ! – Dubost. – Désirée May. – Gaillard. – Hurbain. – Bécus. – Du danger des libations avant le concert. – Paul Henrion. – Le Baiser des Adieux. – Lynéda.	
Chapitre XX	179
Libert. – L'Amant d'Amanda. – Ouvrard. – La Dent de Sagesse. – Novations administratives. – Mily-Meyer. – Les Samedis de l'Eldorado. – Salinas. – Le ténor Mialet. – Francis Chassigne. – Émile Mathieu et la belle Mme Mathieu. – Les chœurs de Bourgès. – Les débuts d'une grue.	
Chapitre XXI.....	191
Je suis expulsé de l'Eldorado. - Le Clairon. - Paul Déroulède. - Une enfant prodige. - Jeanne Bloch. - Henriette Bépoix. - Debailleul. - Le rossignol n'a pas encor chanté ! - Lucien Collin. - Au Château de Fleurs de Marseille. - La Cadichonne. - Uzès. - Je débute à la Scala. - Aimée Chavarot. - Dora.....	

Chapitre XXII	204
Le scandale à la Scala. - Je suis condamné ! - Rouffe. - Debureau fils. - Juliette Darcourt. - Mariage d'Amiati. - Je deviens marchand de couleurs. - Un galant associé. - Le directeur Monin. - Le p'tit bleu. - Gabillaud. - Léopold Wenzel. - Marie Heps. - Réval. - Le pochard du Pont-Neuf. - Les hauts faits d'Anastasie. - Bourdon est dans la salle.....	204
Chapitre XXIII	216
Duparc. - La Pigeonne. - Firmin Bernicat. - Les marionnettes Holden. - La Chaussée Clignancourt. - Piccolini. - Dalty. - Velly. - Lannes. - Marthe Lys. - Les couleurs sont dans la limonade ! - Derrière l'omnibus. - Jules Jouy. - Clovis. - Représentation de retraite de Darcier. - La 32e demi-brigade. - Le Divan Japonais. - Jehan Sarrazin.	216
Chapitre XXIV	230
Pazzotti. - Louise Berthier. - Juana. - Sous les Bambous. - A. d'Hack. - Robert-Macaire et Bertrand. - Les Rieuses. - Julia de Cléry. - Le dîner des Pierrots. - Le couple Montrouge. - À l'Exposition de Bordeaux. - Galipaux. - L'ami Coulon. - Volapük-Revue. - Paula Brébion. - Au Concert Parisien. - Rivoire. - Teste. - La Sœur de l'Emballleur. - Le trio Graindor-Victor-Heuzet [voir à Gustave Michiels pour Graindor]. - Ce qu'était devenue la belle Mme Mathieu. - Dufay - Caudieux.	230
Chapitre XXV	241
Mazedier. - Aline d'Estrées. - Antony. - Fernande Caynon. - Léa d'Asco. - J'ai des domestiques, des chevaux, un hôtel ! - Hermil et Numès. - Présentation d'un ours. - Chalmin. - Villé. - Liovent. - Sulbac. - La digue don ! - Un exploit de Joseph Kelm. - Mon concours de chansons. - Les Statues en Goguette. - Une conférence sur Déroulède. - Un curieux certificat.....	241
Chapitre XXVI	253
Au Concert-Parisien. - La colère du Directeur. - Gilberte. - Un bouquet original. - Tusini. - O'Kill. - Dalbray. - Claude Roger. - Antoine Banès. - Mayeur. - Blanche Kerville. - Tout à la Paulus ! - Mercadier. - Gaston Maquis. - Gilbert. - Céline Dumont. - Dowe. - Je suis condamné à 30,000 francs de dommages-intérêts. - M. Allemand les paye. - Le petit Norbert. - Le Tambour-Major amoureux. - Le Train des Amours. - Le ténor aux gants blancs. - Le lion de Paulus.....	253

Chapitre XXVII.....	264
Mort de Darcier. – L'Estaminet lyrique en 1849. – Le Pain et les officiers. – À l'Alcazar d'hiver. – Paulus et Bépoix. – Labat et Donval. – Crouzet. – Villemin. – Mme Lagrange. – Thérésa. – Un mot de Got. – Je me rapapillotte. – La Gardeuse d'ours. – Pichat. – Blockette. – La tournée de Schürmann en Espagne et en Portugal. – Lucile Chassaing. – Piteux résultats ! – Hobert et Lehmann. – Mon culte pour les souvenirs.....	264
Chapitre XXVIII.....	276
La chanson du jour. – Tout à la Boulanger ! – Les Pioupious d'Auvergne. – Antonin Louis. – Demay. – Maurel. – Violette. – Le carrousel Floquet. – A l'Eden-Concert. – Les vendredis classiques. – Villé et Dora. – Dattigny. – Limat. – Eugène Baillet. – Raoul Pitau. – Le tremblement de terre de Nice. – Une idylle mouvementée. – Le bénéfice de Mercadier. – A l'Eden-Théâtre. – Un scandale à la Scala. – Lévy. – Debriège. – Le Père la Victoire.....	276
Chapitre XXIX.....	287
L'émeute de Lyon. – A l'Éden de Trouville. – Valti. – Brunin. – Lucy Durié. – Gabrielle Lange. – Stella. – Van Lier. – Méaly. – Stelly. – Legrand. – Modot. – Vaunel – Gabrielle d'Estrées. – Chaudoir. – Derrière la Musique militaire. – Musette. – Léon Laroche. – Müssleck. – Le saucissonnier Constans. – Yvette Guilbert. – Le Cheval du Municipal.....	287
Chapitre XXX.....	296
L'Exposition de 1889. – L'Alcazar et la Tour Eiffel. – Giralduc. – Ducreux. – Polaire. – Les soirées mondaines. – A Vienne, Buda-Pesth et Bukarest. – Armand Ary. – Mort d'Amiati. – La Juniori. – A Saint-Pétersbourg. – L'Eldorado de Nice. – Eugénie Fougère. – Les Dante. – A New-York. – Aimée. – Au Royal-Trocadéro de Londres. – Les Gardes Municipaux. – Comica Serenada.....	296
Chapitre XXXI.....	306
Kam-Hill. – Marius Richard. – Charlotte Gaudet. – Anna Thibaud. – Marguerite Derly. – Micheline. – Le Baptême d'une poupée. – Plus d'engagements imprimés. – Polin. – Je deviens directeur de Bataclan. – Une troupe de choix. – Marguerite Duclerc. – Fragon. – Bruant. – Les sœurs Frédé. – Pâquerette. – Trois saisons bien remplies. – Je vends Bataclan. – Les artistes prévoyants ! – La Musique de la garde.....	306

Chapitre XXXII.....	319
Défilé de camarades. – Edmée Lescot. – Lise Fleuron. – Anna Held. – Marguerite Deval. – Louise Balthy. – Mayol. – Dranem. – Clara Faurens. – Les cabarets montmartrois. – Fursy. – Ma représentation de retraite. – Un programme triomphal! – C'gredin d'Printemps ! – L'Amour n'a pas de saison.	319
Chapitre XXXIII.....	334
Table des illustrations	341

Chapitre I

Le 14 juillet 1886. – L'Alcazar d'Été. – La Corbeille. – Demay. – Duparc. – Dufresny. – La petite Frédé. – En revenant de la Revue. – Hervé

C'était le 14 juillet 1886. Il avait fait un temps superbe toute la journée et, dès huit heures du soir, la foule envahissait les cafés-concerts des Champs-Élysées.

À l'Alcazar d'été [9, *avenue Gabriel*], où je chantais alors, il n'y avait plus un coin de libre ; les allées étaient obstruées par les clients en quête de sièges introuvables.

Les garçons, bousculés, empêchés de servir, s'efforçaient de protéger leurs plateaux de chocs fatals qui opéraient des mélanges déplorables entre les bières, les mazagrans [*café froid ou chaud servi dans un verre profond*] et les cerises à l'eau-de-vie.

L'orchestre venait de jouer le quadrille d'ouverture. Le rideau se levait. La scène était vide, car la Corbeille n'existait plus depuis trois ou quatre ans ; et j'avais été l'une des causes de cette suppression, applaudie par tout le monde, à l'exception de quelques vieux messieurs, à la lorgnette libertine.

Quelques mots sur cette fameuse Corbeille, pour l'instruction des jeunes gens qui ne l'ont pas connue.

Au commencement de cette institution, sur la scène, rangées en demi-cercle, au fond et sur les côtés, six ou huit dames étaient assises, le sourire aux lèvres, le corsage généreusement échancré et, visiblement, le cœur sur la main.

C'étaient les poseuses. Elles ne chantaient pas ; leur bouche restait close ; seuls, les yeux répondaient éloquemment aux propos sans-gêne que les spectateurs leur adressaient.

Ça ne manquait pas de troubler l'audition des artistes qui opéraient dans ce milieu et, maints scandales ayant surgi, on supprima les poseuses. Elles furent remplacées par des artistes débutantes. Chacune, à son tour, se détachait du demi-cercle et débitait sa chansonnette. Quand toutes avaient fini, elles disparaissaient par le fond et alors commençait le défilé des artistes classés.

Plusieurs artistes de mérite ont débuté dans la Corbeille. C'est tout à leur éloge d'avoir gravi les degrés de l'échelle très roide qui mène aux étoiles.

[*Degas a peint cette Corbeille dans les deux toiles qu'il a faites de Victorine Demay.*]

On y vit Armandine. Sous ce pseudonyme se cachait une charmante artiste qui, depuis, au théâtre, obtint tant de légitimes succès et dont la verve s'est fait applaudir partout ; puis L... [*Lise Fleuron ?*], la belle et plantureuse commère de tant de revues ;

et d'autres encore qui, sans arriver à l'étoilé, sont devenues de gentils petits astres visibles à l'œil nu.

La vraie troupe était alors composée, côté des hommes, de : Réval [**Jules**], Clovis, Maurel [**Louis**], Garnier [**Léon**], d'Assy [**Pascal ?**], Trewey [**un jongleur ?**] et votre serviteur. Côté des dames notoires, il y avait : Duparc [**Florence**], alors dans tout l'éclat de son talent, fine diseuse qui tirait un excellent parti de son répertoire un peu mièvre.

Puis, Dufresny, Dufay [**Marguerite**], Madeleine Dowe, Bassy [**Mathilde ?**], Paule Cortès [**?**], Hélène Faure [**?**]... la petite Fréder.



Madame Dufresny



Marguerite Dufay
(lithogravure de Louis Anquetin)
c. 1890



"La petite" Fréder"

Il y avait aussi la regrettée Demay, l'excellente Demay, celle qui cassait des noisettes en s'asseyant dessus ! Sa chanson le disait et sa vigoureuse structure semblait affirmer qu'elle en était bien capable.



Victorine Demay

Elle a fait les délices d'hommes réputés graves, entre autres de Renan [*], qui prisait fort la joyeuse artiste trop tôt enlevée à notre amitié admirative.

[] Ernest Renan (1823-1892). Écrivain et historien qui, se détournant de la vie ecclésiastique, consacra sa vie à l'étude des langues sémitiques et à l'histoire des religions dont «La vie de Jésus» eut un grand retentissement.*

Au cours de ces Mémoires, j'aurai souvent l'occasion de reparler de tous ces camarades, avec les éloges auxquels ils ont droit.

Ce soir-là, dans la salle comme dans les loges d'artistes, on ne causait que de l'évènement du jour : de la revue de Longchamp où la population parisienne avait acclamé le général Boulanger [*].

[] Général et homme politique français (1837-1891) mis à la retraite (1888) et élu triomphalement dans plusieurs départements mais qui refusa le coup d'état qui aurait pu lui donner tous les pouvoirs (1889) et qui se suicida sur la tombe de sa maîtresse à Ixelles, en Belgique.*



Georges Boulanger
(1837-1891)

Je n'ai jamais fait de politique, mais j'ai toujours guetté l'actualité. Quand elle passait à ma portée, je la saisisais aux cheveux et je la forçais à me servir.

Quelques temps auparavant j'avais entendu et remarqué dans un ballet de Désormes, joué aux Folies-Bergère [32, rue Richer, 9e], une marche dont le rythme entraînant m'avait empoigné.

Je priai Désormes de distraire cette marche de son ballet, d'y faire quelques modifications et adjonctions que j'indiquai et de confier le soin de composer les paroles à Delormel et Garnier.

Il fit ce que je lui demandais, avec son talent habituel, et j'eus : En revenant de la Revue.

J'avais déjà chanté cette chanson avec beaucoup de succès, mais je voulais décupler le succès en profitant de ce 14 juillet pour réaliser mon désir. Deux vers, substitués aux anciens, dans un des couplets, amenèrent ce résultat.

En entrant en scène, je tremblais comme s'il s'agissait de mon début. Comment allait-on prendre la chose ? Le public accueillerait-il le changement avec des bravos ou avec des sifflets ? Serais-je couvert de fleurs... ou de soucoupes ?

Cruelle énigme qui baignait mon front de sueur froide !

Enfin ! Après deux premières chansons, applaudi et rappelé par toute la salle, je chantai : En revenant de la Revue.

Ce furent des acclamations enthousiastes !

Je connus la grande ivresse ! Tous les spectateurs, debout, battaient des mains ! Je dus bisser, trisser... Je ne pouvais plus quitter la scène.

Pendant quinze ans, à Paris, en province, à l'étranger, on me demanda : En revenant de la Revue.

À une soirée chez le ministre Granet [*], je la chantai devant le général Boulanger [voir ci-dessus], qui, naturellement, m'applaudit avec chaleur et vint me serrer la main en me disant :

– *Tous mes compliments, mon cher Paulus ! Et à l'année prochaine.*

L'année suivante, le vent avait changé... le ministre aussi.

C'était la première fois que je voyais le **général Boulanger**. Ce fut la dernière.

[] Granet : ministre de la poste et des télégraphes sous le gouvernement de Louis Charles de Freycinet du 7 janvier au 3 décembre 1886.*

J'aurais pu profiter de l'occasion et retirer quelque bénéfice du formidable apport que j'avais fait à sa popularité... Je n'eus même pas l'idée.

De toutes les félicitations que je reçus au lendemain de la triomphale soirée où je chantai En revenant de la Revue, celles qui me furent le plus sensibles me virent d'Hervé.

Le grand compositeur avait été chef d'orchestre à l'Eldorado, dans le temps, et n'avait cédé son bâton à Charles Malo, que quelques jours avant les débuts – hélas ! trop sensationnels – que j'y fis et que je vous narrerai bientôt.

L'illustre auteur du *Petit Faust*, de *Chilpéric*, de *l'Œil crevé*, de tant d'œuvres populaires, ne dédaignait pas composer des chansons pour le café-concert.

Il fut le père de l'opérette que, suivant l'expression de Pierre Véron [*], il mit au monde dans ces Folies-Nouvelles qui, depuis, ont si souvent languï sous le nom de théâtre Déjazet, mais il continua de trousseur des couplets avec une verve qu'aucun n'égala.

[] Pierre Véron. Littérateur et journaliste né et mort à Paris (1833-1900), rédacteur en chef du «Charivari» à partir de 1865.*

Donc, me rencontrant, il me félicita, et me rappelant mes débuts piteux de 1868, il ajouta :

– *Vous avez acquis tout ce qui vous manquait alors et vos succès ne s'arrêteront pas là, j'en ai la conviction. Vous avez une jolie voix, une bonne diction, et vous êtes travailleur. Avec des atouts pareils dans son jeu, on gagne la partie quand on le veut.*



Hervé par Armand

À quelques temps de là, un bon confrère, me montrant sa poitrine enrubannée d'un quelconque nicham [nom d'une médaille d'origine tunisienne (Ordre du Nicham Iftikar) utilisé ici par dérision] et des palmes académiques, me disait, d'un ton goguenard :

– *Vous n'avez même pas ça !*

Je lui répondis :

– *C'est que, moi, je peux m'en passer.*

En revenant de la Revue ayant failli renverser l'ordre des choses établies, des personnes ont cru qu'elle pouvait recommencer.

Il y quelques années, un monsieur vint me voir et me tint ce langage :

– *Mieux que tout autre vous connaissez le pouvoir de la chanson. En glissant le nom d'un général dans un couplet, vous avez presque fait un dictateur. Pourquoi n'essaierait-on pas de renouveler cet effet ?*

– *Comprends pas !*

– *Votre fortune est assurée, si vous acceptez. Il s'agit tout bonnement de faire adapter d'autres paroles à cette musique endiablée ; je vous donnerai le nom du prétendant à rendre populaire.*

Je me dressai césarien, tragique et lui criai :

– *Môssieu !... on m'attend pour déjeuner et la restauration de mon individu est plus importante pour moi que celle de tous les prétendants du monde.*

Et je montrai la porte à ce raccommodeur de trône qui s'en fut tout penaud.

C'est en me remémorant les souvenirs de ce 14 juillet que l'idée me vint de rassembler mes mémoires, d'y faire figurer les artistes de valeur que j'ai côtoyés, de reproduire les chansons à succès du Concert, avec le portrait de leurs auteurs et de leurs interprètes.

Je parlai de ce projet à mon ami, Octave Pradels, qui fut un des chansonniers de la belle époque de l'Eldorado [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*], et qui est très documenté sur le café-concert. Il accepta de me prêter son concours et nous nous mîmes à l'œuvre.

Le public sera heureux, je le crois, de retrouver ici tous ceux qu'il a applaudis autrefois. C'est un peu de sa propre jeunesse qui lui sourira.



Octave Pradels

Chapitre II

L'Eldorado – Une nuée d'étoiles ! – Le réveillon. – Comment Thérèse devint célèbre. – Suzanne Lagier. – La Petite Curieuse. – Un drame dans la salle. – Jules Léter. – L'Amitié d'une Hirondelle. – Chrétienno – Horace Lamy. – Une prouesse peu banale. – Mathilde Lasseny.

J'aurai l'occasion, au cours de ces mémoires, de conter mes souvenirs d'enfance, de jeunesse et de dire à la suite de quelles aventures se décida mon entrée dans la carrière lyrique. Je veux tout de suite parler de mes débuts véritablement sérieux, de ceux de l'Eldorado [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*], le 1er avril 1868.

J'avais alors 23 ans.



Paulus au début de sa carrière

Collection Yves Sinigaglia

Je vous demande pardon, belles et honnêtes dames à qui j'ai si souvent menti, mais j'ai soixante-deux ans. Le dictionnaire Larousse [*] le dit bien, mais vous ne lisez guère le Larousse et j'espère que vous me lirez.

[] Le Larousse du début du siècle sans doute car le nom de Paulus disparut dans les éditions subséquentes. Quelques lignes seulement lui sont consacrées dans l'édition en six volumes de 1932. - En juillet 1908, l'année de sa mort, un long article parut cependant dans «Le Larousse mensuel illustré».*

Il faudrait deux gros volumes pour parler de l'Eldorado, comme il convient.

Depuis plusieurs années, lorsque j'y débutai, ce n'était pas une troupe d'artistes qui ornait le programme, c'était une nuée d'étoiles !

L'Eldorado, construit en 1858, avait déjà causé la déconfiture de trois directeurs, quand M. Lorge l'acquit en 1861 et en fit le café-concert de premier ordre que l'on sait, grâce à de hardies réformes. Il commença par supprimer la Corbeille et

l'obligation, pour le public, de renouveler les consommations. Les auteurs durent soumettre leurs chansons au directeur, avant de les proposer aux artistes.

Comme à la Comédie-Française, les artistes ne figuraient pas sur l'affiche par ordre de mérite, mais par rang d'ancienneté.

Dans un programme de 1863, Thérèse, qui venait d'y débiter, y est classée septième.



Thérèse

Elle avait déjà remporté une quasi-veste avec son morceau de début, *Fleur des Alpes* de Masini [*Francesco Masini ou Mazini, 1804-1868*], une romance sentimentale, – car elle s'essayait, s'ignorant encore, dans les romances sentimentales.

Elle n'eut pas à se plaindre de cet insuccès, il lui valut de devenir célèbre. Voici comment :

C'était la veille de Noël.

M. Lorge, le directeur, enchanté de la tournure que prenaient ses affaires, avait invité tous les artistes à réveillonner. Au nombre des convives se trouvait M. Goubert [*Louis Cécile dit Arsène*], directeur de l'Alcazar [*10, rue du Faubourg-Poissonnière, 10e*].

Souper copieux, truffes et champagne, folle gaieté !

Si bien qu'au dessert, les cerveaux étant au point pour toutes les folies, Thérèse et son camarade, Velotte, eurent l'idée de s'affubler, elle d'une vieille défroque d'habilleuse, lui d'une blouse de machiniste.

Armés d'une guitare et d'un tambour de basque, ils improvisèrent un concert comique.

Thérèse chanta sa *Fleur des Alpes*, mais avec l'accent alsacien et en émaillant le refrain de *trou la la i tou* tyroliens.

Succès prodigieux ! [*Voir à Thérèse, Mémoires, chapitre 15 – Disponible sur le site www.chanson.udenap.org*]

M. Goubert l'attendait à la sortie.

– Combien gagnez-vous à l'Eldorado ?

– Deux cents francs par mois.

– Je vous en donne trois cents ; mais vous lâcherez vos couplets à la guimauve et vous chanterez les comiques.

– Ça va ?

Et, quelques jours après, *la Fleur des Alpes*, chantée à l'Alcazar comme au réveillon, valait à Thérèse son premier gros succès devant le public. Elle marcha dès lors de triomphe en triomphe.

M. Lorge, furieux de ne pas l'avoir devinée, lui fit un procès qu'il gagna.

Thérèse en fut pour ces cinq mille francs, mais ce n'était pas payer trop cher la renommée.

Et Suzanne Lagier !



Suzanne Lagier

Elle avait eu, le 16 mars 1865, un début triomphal à l'Eldorado.

Nestor Roqueplan [*] terminait ainsi le compte rendu qu'il lui consacrait : «*Elle a gagné le public !... elle a trinqué avec lui !*»

[] Louis-Victor-Nestor, littérateur né à Montréal (Aude) en 1804, mort à Paris en 1870. Écrivit de nombreux croquis (vie mondaine ou théâtrale) tout en s'occupant de l'administration de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, des Nouveautés, des Variétés et du Chatelet. Frère du peintre et lithographe Joseph-Étienne-Camille.*

Suzanne Lagier, Dunkerquoise, descendait en ligne maternelle de Parmentier, le vulgarisateur de la pomme de terre. Une noblesse qui en vaut bien d'autres !

Elle avait débuté à l'École lyrique, à l'âge de treize ans ; elle fut remarquée et engagée aux Variétés, alla jouer à Londres, à Covent-Garden, rentra au Palais-Royal, puis partit à Saint-Pétersbourg. Elle avait l'humeur baladeuse. De retour du pays où fleurit le nitchevo, elle entra à l'Ambigu [boulevard du Temple] et y joua *Mademoiselle de Belle-Isle*, *Jean le Cocher* et la *Tour de Neste* où pas une n'avait dit mieux qu'elle : «*Buridan, mon vieux complice !*»

Paul Mahalin [*] écrivait : «*C'est la seule actrice qui puisse jouer Chonchon, après Mlle Léontine ; la seule comédienne qui puisse jouer Célimène, après Mlle Mars ; la seule femme qui puisse jouer Marguerite de Bourgogne, Marie Tudor et Lucrece Borgia, après Mlle Georges*».

[] Littérateur né à Épinal en 1828, mort à Paris en 1899. Fut chroniqueur (théâtre) au Gaulois sous le nom de Triolet et publia divers romans, pièces de théâtre, critiques qu'il publia sous divers pseudonymes : Blondet, P. de Trailles, Georges Fontenay, etc.*

À l'Eldorado, même succès. Elle réussissait dans tout : drame, comédie, vaudeville, chanson.

Mais si son succès augmentait sans cesse, sa taille, en largeur, l'imitait. Elle était devenue d'une corpulence exagérée.

On pouvait dire d'elle comme de l'Albani [*], en modifiant un peu : «*C'est un éléphant qui a avalé un pinson!*»

[] Emma Albani, cantatrice d'origine canadienne née Marie-Louise-Emma-Cécile Lajeunesse à Chambly, Québec, morte à Londres en 1930.*



Emma Albani

Et avec ça, spirituelle, gaie, gavroche, toujours prête à la riposte.

Un jour, dans un port de mer, elle admirait un ingénieux mécanisme installé sur le quai.

– *Qu'est-ce que c'est que ça ?* – demanda-t-elle à l'indigène qui la pilotait par la ville.

– *C'est une grue... ça lève des fardeaux.*

– *Ah!... chez nous, à Paris, ça ne lève que des hommes.*

C'est elle qui a créé cette jolie et grivoise chansonnette : *La Petite Curieuse*, de René Luguet [*Alexandre Bénéfand dit, 1813-1904*], musique d'Hervé, que chantent toujours les diseuses, expertes à lancer le sous-entendu.

Un soir de décembre 1865, Suzanne Lagier allait jouer avec Perrin une bouffonnerie musicale d'Hervé.

Le rideau se levait quand une panique éclata dans la salle.

Un spectateur avait voulu tuer une femme à la première galerie. Un monsieur s'était interposé et avait reçu le coup mortel. Pendant vingt minutes, ce fut un brouhaha étourdissant par la salle. Une fois la victime enlevée et l'assassin arrêté, le public réclama... la continuation du spectacle.

On commença la pièce d'Hervé, qui était bourrée de faits lugubres, de crimes, d'assassinats à faire frémir les cœurs les plus insensibles, et le public... se tordait de rire !

Il se rattrapait de ses émotions réelles, éprouvées quelques minutes auparavant.

Darcier avait chanté à l'Eldorado.



Darcier

Il y avait eu Jules Léter, l'idole du public.

Une voix de basse merveilleuse sortait de cette bouche encadrée par une barbe lugubre. Il phrasait admirablement, et chacune de ses créations fut un succès. Parmi celles qui sont demeurées populaires, il faut citer l'*Amitié d'une Hirondelle* [1867], paroles de Philippe Théolier, musique d'Alfred d'Hack [*qui composèrent également Brise des Nuits (1869)*]

La vogue de cette chanson fut immense, puisqu'elle a eu les honneurs de la parodie et qu'on a chanté dans les cours :

*Je n'ai gardé, dans mon malheur,
Que la moitié d'une hirondelle.
[plutôt que l'amitié d'une hirondelle]*



Jules Léter

Et puis, la belle et charmante Chrétienno, qui avait fait ses premières armes au théâtre de Belleville, en 1859, sous le nom d'Alexandrine.



Mlle Chrétienno

Offenbach, ce fouinard, dénicheur d'étoiles, l'entendit chanter ; elle avait une voix exquise ; avec la troupe des Bouffes-Parisiens, jouer *Orphée aux Enfers* à Lyon. Elle y tenait le rôle de Junon.

À son retour, elle entra au Châlet-des-Îles [Bois de Boulogne], sous son vrai nom de Chrétienno, et le célèbre critique Jules Janin [*] qui l'entendit, disait d'elle : « *C'est une Malibran d'été qui jette aux vieux arbres émus les plus belles fusées de sa voix de vingt ans !* »

[] Jules Janin, littérateur né à Sainte-Étienne (loire) en 1804, mort à Paris en 1874. Pendant quarante ans, il fit la critique de théâtre au Journal des Débats.*

Puis à Déjazet [41, boulevard du Temple] ; après, au Palais-Royal, où elle remplaça Schneider qui en sortit ; et enfin à l'Eldorado, où elle débuta le 15 avril 1864. Je parlerai de ses nombreux succès plus tard, quand elle y reviendra, car Goubert [Louis Cécile dit Arsène], directeur de l'Alcazar, l'enleva à M. Lorge en 1867, – comme il avait déjà fait de Thérésa.



Thérésa



Horace Lamy

Horace Lamy, mort si jeune (en 1869), en pleine force de son talent si fin, si excentrique, y avait été applaudi.

Il fut le héros d'une aventure peu banale que m'a conté Perrin.

En 1866, tous deux se trouvaient à Saint-Pétersbourg, au Concert des Eaux Minérales, à Novaia Dérévnia.

Le célèbre Blondin [*], celui qui avait traversé les chutes du Niagara sur la corde raide [en 1859], y était en représentations et, chaque jour, sur un câble de deux cents mètres de longueur, à cent pieds du sol, il émerveillait les spectateurs, s'arrêtant au milieu de son effrayant parcours, s'essayant, se confectionnant une omelette à l'aide d'un petit fourneau qu'il décrochait de sa ceinture ; le tout avec la même facilité que s'il s'était trouvé sur le carreau de sa cuisine.

[] Pseudonyme de Jean-François Gravelet né en 1824 à Saint-Omer, mort à Little Healing, près de Londres en 1897.*

A handwritten signature in black ink, reading "J. F. Blondin". The signature is written in a cursive, flowing style with a large, decorative flourish at the end.

Signature de Blondin

Il avait un succès fou !

Un jour qu'il rentrait à sa loge, entre une double haie d'admirateurs applaudissant, Lamy dit tout haut à Perrin :

– Il m'inspire tant de confiance que je traverserais avec lui, sur ses épaules, s'il le voulait.

Blondin avait entendu et répondit, souriant :

– Quand il vous plaira.

Le lendemain, Blondin se rendait à sa corde. Il aperçoit Lamy et, d'un ton légèrement goguenard, lui fait :

– Est-ce pour aujourd'hui ?

– Avec plaisir ! – s'écrie Lamy, en lui emboîtant le pas.

On veut s'interposer, le dissuader, le supplier de ne pas faire cette folie : peine perdue !... il rabroue tout le monde et suit Blondin.

Arrivés au pied de l'échelle, l'acrobate lui dit :

– On va vous attacher solidement sur mes épaules : je vous recommande surtout de suivre tous mes mouvements sans vous raidir. Quand je pencherai d'un côté, n'ayez pas peur, laissez-vous aller, ne résistez pas.

– Soyez tranquille ! j'ai compris.

Blondin demande à son aide de lui apporter un balancier un peu plus lourd.

On ficelle Lamy sur le dos de Blondin, qui grimpe à l'échelle.

Deux minutes après, le couple s'engageait sur la corde.

Tous les spectateurs frissonnaient de terreur !

Arrivé au milieu du parcours, Blondin dit à son colis :

– Attention !... je vais me mettre à genoux... pas de résistance!... hein ?...

– Allez-y !

Blondin s'agenouille, son fardeau vivant rivé au dos ; il croise les jambes et salue la foule. Lamy, souriant, incline la tête.

Un silence de mort régnait en bas.

L'acrobate se relève, lentement, reprend son aplomb et finit le trajet.

Ce fut du délire ! On acclama Blondin, et plus encore l'amateur. Ce dernier venait de faire preuve d'un sang-froid et d'un courage extraordinaires.



Blondin

Horace Lamy conservait précieusement, et montrait volontiers, un certificat de cette prouesse signé par le directeur Decker-Schenk et quelques-uns des spectateurs émerveillés : le prince Grégoire Galitzine, Dmitri Dournovo, le prince Ouroussoff, etc.

En même temps que Perrin et Lamy, se trouvait à Saint-Pétersbourg la belle Mathilde Lasseny qui avait eu un joli succès à l'Eldorado [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*] avec la *Jeune fille au trombone*, une complainte burlesque d'Hervé, son compositeur favori... qui n'avait rien à lui refuser.

Elle se tenait en scène, armée de son mignon trombone (en argent, s'il vous plaît !), et accompagnait le refrain d'un simulacre de jeu qui plaisait d'autant mieux au public que ça faisait valoir ses bras nus et potelés, et saillir des avantages plantureux.

Chapitre III

Le café-concert, pépinière de grands artistes. – Marie Sasse. – Mme Macé-Montrouge. – Renard. – *Le temps des cerises*. – La tragédie au café-concert ! – Cornélie. – Mes débuts à l'Eldorado. – Les causes de ma frousse. – Résilié pour insuffisance. – Marie Lafourcade. – Le Pifferaro du Boulevard.

Le café-concert d'autrefois a été une pépinière de grands artistes.

Au café des Ambassadeurs [*avenue Gabriel, 8e*], puis au café du Géant, sur le boulevard du Temple [*numéro 47*], avait chanté Marie Sax, qui dut changer de nom à la requête de M. Sax, dont les instruments en cuivre ont trompété la célébrité dans le monde entier, – et reprendre celui de sa très honorable famille, Sasse ; et c'est sous ce vrai nom qu'elle créa *L'Africaine*, à l'Opéra.



Marie Sasse

Au même café du Géant, débutèrent Mlle Cico, qui devint primadonna de l'Opéra-Comique, et Florence-Louise Chervin qui, sous le nom *d'Agar*, eut une belle carrière artistique que l'on sait et fut pensionnaire de la Comédie-Française. Au café Tertulia [*7 rue Rochecouart, 9e*] chantait Mlle Macé, plus tard la joyeuse Macé-Montrouge, et Paul Legrand y mimait des scènes de *Débureau*, pendant qu'au Beuglant [*Quartier Latin*], Berthelier se faisait déjà applaudir par la jeunesse des Écoles.



Florence-Louise Chervin dite Agar



Paul Legrand



Berthelien



**Madame
Macé-Montrouge**

Sans compter bien d'autres excellents artistes, passés au théâtre, et que nous retrouvons au cours de nos souvenirs.

Mais si le café-concert a été le berceau d'artistes de valeur, parfois, hélas ! il est devenu leur refuge. Qui ne se rappelle Renard, le ténor de l'Opéra. À la suite d'une cruelle maladie, il dut abandonner le grand Art et vint frapper à la porte de l'Eldorado [*4, boulevard de Strasbourg, 10e*] qui s'ouvrit à deux battants pour lui le 30 septembre 1864.

Quelle carrière triomphale il avait parcourue !

Né à Lille, en 1825, d'une famille d'ouvriers, il était, à quatorze ans, apprenti fondeur à Paris ; à seize ans, il passait au rang d'ouvrier et charmait les camarades par sa voix délicieuse. En 1848, tous les ateliers étant fermés, il parcourait la province, guitare en main, chantant ses chansons, récoltant force gros sous. Choriste à l'Opéra, il prit des leçons de Révial, puis, un coup de tête lui ayant fait perdre sa place, il s'en fut dans les grandes villes chanter l'opéra. À Lyon, M. Halanzier [*Olivier*], le paya

jusqu'à trois mille francs par mois ! Alors, l'Opéra de Paris se souvint de son ancien choriste. Il y débutait bientôt dans *la Juive* et on le rappelait plusieurs fois avec enthousiasme.

À la suite d'une cruelle maladie, il dut renoncer au grand Art et chanter au café-concert. Il était resté pauvre, ayant toujours eu la main grande ouverte et le cœur sensible aux peines des amis.

Bon musicien, il fit la musique de vingt petits chefs-d'œuvre, entre autres du Temps des Cerises, resté si populaire.



M. Lorge, le directeur de l'Eldorado, eut un jour une idée géniale. Il engagea Mlle Cornélie, la tragédienne de la Comédie-Française. Rien que ça ! La tragédie allait s'attabler avec la chanson !



Mlle Cornélie

Que résulterait-il de cette rencontre ? Comment le public du café-concert accueillerait-il le répertoire de Corneille et de Racine ? Tous les journaux d'alors se posaient ces points d'interrogation palpitants !

L'épreuve fut concluante : ce fut un triomphe !

On applaudit le *Père nourricier* que chantait Perrin, mais on acclama le *Songe d'Athalie* que disait Cornélie. L'alexandrin fraternisait avec la chope : Racine pouvait réussir là où réussissait Hervé.



Jules Perrin

M. Lorge engagea la tragédienne à raison de 40,000 francs pour un an, et ce succès eut un immense résultat pour le café-concert.

Cornélie paraissait en scène, vêtue d'une robe de soirée, noire ; tout costume était proscrit dans les établissements qui n'avaient pas rang de théâtre. (Le règlement intérieur de l'Eldorado défendait aux artistes le plus petit accessoire – ne fut-ce qu'une canne ou un faux-col excentrique – sous peine d'une amende de 20 à 50 francs).

Tous les journaux protestèrent et réclamèrent en faveur des cafés-chantants qui venaient de se réhabiliter à leurs yeux.

Pensez donc ! Camille en robe de soirée, clamant des *Imprécations*, et Horace lui donnant la réplique en habit noir !

La campagne, bien menée, aboutit. Le 31 mars 1867, M. Camille Doucet, directeur des théâtres, autorisa les cafés-concerts à s'offrir des costumes, des travestissements ; à jouer des pièces, à se payer des intermèdes de danse et d'acrobatie.

Jules Perrin et Chrétienno n'avaient pas attendu la décision officielle pour jouer, en costumes grecs fantaisistes, *le Retour d'Ulysse*, pièce bouffe d'Hervé où ils déchaînèrent une tempête de rires et de bravos.



Camille Doucet
(1812-1895)

J'arrive à mes débuts à cet Eldorado [4, *boulevard de Strasbourg, 10e*], tant rêvé. Ils eurent lieu le samedi 1er avril 1868.

La conscience que j'avais de la haute valeur des artistes de la maison compta pour beaucoup dans la frousse qui me valut mon insuccès.

Il y avait Perrin pour qui je professais une admiration sans bornes. Son entrain invraisemblable, sa belle voix de basse chantante électrisaient la salle. Quand la planchette annonçait le nom de Perrin, le public entrain ne joyeux délire.

Né à Lyon, fils d'un professeur de musique, à dix-sept ans il chante les chansons de Pierre Dupont, aux Bouffes-Lyonnais.

À vingt ans, changeant de troupe, il entre au 1er régiment de chasseurs à cheval, à Mostaganem, en Algérie. Là, il est admis dans la musique et joue à la comédie où son brio étourdissant (déjà !) lui vaut l'admiration de tous.

Il rentre en France, court les cafés-concerts, du Sud au Nord, applaudi partout et si bien prôné par les journaux que M. Lorge l'entend, lui tend les bras et qu'il entre à l'Eldorado où il restera la bagatelle de... vingt-cinq années [*vingt-huit*]. Entre temps, il villégiature l'été aux Ambassadeurs [*avenue Gabriel, 8e*], en province et en Russie.

Il a créé un nombre prodigieux de chanson, il a été le compère parfait de toutes les Revues, et, bon musicien, a composé une grande partie des œuvres qu'il lançait. Le choix des deux chansons, que j'avais à mettre au programme, m'angoissait. Enfin, dans le tas, je choisis *On n'en fait plus*, et une autre : *Buvons secs*. Cette bonne chanson était, pour les paroles de Paul Avenel ; pour la musique, de Paul Henrion, et l'édition portait : créée par Pauly [*Pauley ?*] à l'Alcazar d'hiver et par Paulus à l'Eldorado.

Ce quatuor «*de Paulus*» devait lui porter bonheur ; elle est toujours restée au

répertoire des concerts et de toutes les sociétés chantantes. Je commençais par cette chanson.

En ce temps-là les artistes ne chantaient pas comme ceux d'aujourd'hui, trois, quatre, cinq chansons ou fragments de chansons de suite ; ils n'en chantaient qu'une et bissaient avec le dernier couplet. Ce système exigeait de bonnes œuvres, un excellent couplet de la fin et beaucoup de talent chez les interprètes.

Je m'étais costumé en vigneron vendangeur. Quel trac ! bon Dieu ! mes jambes se dérobaient sous moi, j'avais le gosier en feu et les lèvres desséchées. Et ce trac venait surtout du voisinage des gloires consacrées que je sentais là, dans la coulisse ou sur la porte de leur loge, écoutant le malheureux débutant qui affrontait le terrible combat où tant d'artistes avaient succombé !

Et je me rappelais la blague qu'on faisait naguère aux débutants à l'Eldorado [4, *boulevard de Strasbourg, 10e*] et que m'avait contée Perrin.

Généralement, l'aspirant-pensionnaire devait chanter dans les trois parties du programme. Quand sa première chanson avait été accueillie avec tiédeur par le public, le malheureux trouvait en rentrant dans la loge et dessiné à la craie, sur la porte, le tableau suivant : un homme en habit noir (et lui ressemblant aussi exactement que possible) marchait la tête penchée, tristement.

Devant lui, à quelques pas, une tombe s'ouvrait béante.

À la seconde partie, si l'insuccès s'accroissait, le dessin s'était modifié. Le Monsieur en habit noir s'était tellement approché de la tombe ouverte que son pied la surplombait.

À la troisième partie, la veste étant complète, l'homme avait disparu, la tombe était comblée et une petite croix était plantée sur la terre fraîchement remuée.

C'était Luce [*], excellent artiste de la maison et assez bon dessinateur qui, le plus souvent se chargeait de tracer ces trois actes lugubres sur la porte de la loge des artistes mâles de l'Eldorado.

[] Interprète ? - À ne pas confondre évidemment avec Maximilien Luce, le peintre dessinateur et lithographe (1858-1941) qui n'avait que dix ans à cette époque.*

Donc, mon trac était à son comble quand l'orchestre attaqua. – À vous ! – cria le régisseur en me poussant, car je restais en place affolé par l'imminence du danger. J'avais le pressentiment que ça n'irait pas tout seul. Par un violent effort d'énergie, je me précipitai sur la scène, refoulant ma peur pour un instant. Ma voix sortit claire et forte. J'entamai : *Buvons secs !*

Le public me gratifia de quelques applaudissements.

À la dernière partie, c'était le tour de *On ne fait plus*, chanson qui ne valait pas l'autre, à beaucoup près. Je comptais sur une note finale, stridente, qui avait produit de l'effet aux répétitions ; mais, en ce moment, mon imagination craintive crut voir les grands camarades souriant d'un air goguenard dans les coulisses et la fameuse note partit sans éclat de ma gorge étranglée par l'émotion.

Je fus médiocre, très médiocre. Navré, désespéré, je rentrai dans la loge commune ; car les hommes, étoiles et autres, n'avaient qu'une unique loge à leur disposition.

À la fin de la soirée, le secrétaire général, M. Renard, me consola, m'encouragea et finit par m'embrasser, en m'assurant que ça marcherait mieux le lendemain dimanche. Hélas ! ça marcha de même. Ce n'était pas une veste, mais c'était encore moins un succès. Le terrible trac devait me paralyser pendant presque tout un mois.

Huit jours avant l'expiration de ce mois, M. Renard me fit appeler. Ah ! ce n'était plus pour m'embrasser cette fois. Il me dit, de la part du Directeur, qu'en vertu d'une clause restrictive de notre contrat, le dit contrat était rompu. J'étais résilié. Je voulus protester, discuter la légalité de cet article ; peine inutile ; la fameuse clause était inattaquable et M. Lorge inflexible.

M. Renard, homme fort aimable, qui devint plus tard directeur de l'Eldorado, touché de mon chagrin, me prit affectueusement sous le bras et me dit :

- Vous êtes très doué ; votre voix est belle, vous avez un tempérament qui promet, mais vous êtes encore jeune, inexpérimenté, allez faire quelques tournées en province, vous y acquerez l'expérience qui vous manque, et quand vous reviendrez, la maison vous sera rouverte, je vous le promets.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire contre la décision irrévocable de M. Lorge, je dus céder, mais je demandai qu'on mit sur le traité la cause de la rupture. M. Renard y écrivit : Résilié pour insuffisance.

J'avais encore huit jours à chanter à l'Eldorado, et alors, il se produisit un phénomène : Ma résiliation en poche, je n'eus plus le trac. La crainte du terrible Perrin et des autres s'évanouit. Les mêmes chansons que j'avais chantées piteusement, je les lançais hardiment avec une sûreté de voix, une crânerie de gestes, qui me valurent des applaudissements nourris cette fois, du public surpris et content. C'était une transformation radicale. Je n'aurais eu qu'à dire un mot à M. Lorge étonné et je serais resté dans la maison. Ce mot, je ne l'aurais pas prononcé pour tout l'or du monde.

J'avais été humilié par la Direction, raillé tout bas par les camarades ; il fallait une autre revanche à mon amour-propre.

Pendant cette dernière semaine, les directeurs de province ou leurs agents – qui fréquentaient assidûment l'Eldorado en quête d'artistes de valeur – me remarquèrent, et les propositions affluèrent. J'acceptai l'une d'elles pour Toulouse.

En m'éloignant de l'Eldorado, je ne gémissais pas comme je ne sais plus quel personnage célèbre partant en exil [*Scipion l'Africain*] : «Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !» mais je m'écriai :

– *O Eldorado ! tu verras, et dans peu de temps, que j'étais digne de toi.*

Il fallait faire des prodiges pour réaliser ma promesse... je les fis.

Pendant ma dernière soirée à l'Eldorado, j'avais applaudi de bon cœur des étoiles de la maison, une compatriote de Bordeaux, Marie Lafourcade, qui avait débuté comme choriste aux Bouffes, à l'âge de quinze ans. En 1867, M. Lorge l'engagea ; d'emblée elle passa au rang d'étoile. Cet été, elle alla chanter son joyeux répertoire sur les bords de la Néva [*Russie*]. L'étranger la réclamait et ça lui valut une aventure plutôt désagréable. Un individu, se disant directeur du premier établissement lyrique de Vienne (Autriche) vint lui faire des offres splendides, Lafourcade accepte, part et arrive... dans un bouge infect ayant pour clientèle la basse pègre et les demoiselles faciles qui venaient se délasser, là, de leurs promenades professionnelles le long des quais du beau Danube bleu. Elle veut résilier tout de suite ; le tenancier la retient de force et ce n'est que grâce au consul de France qu'elle parvient à sortir de ses griffes. Elle jura, honteuse et confuse, qu'on ne l'y reprendrait plus à s'engager sans de sérieux renseignements préalables. Bonne chanteuse, bonne comédienne, elle avait une voix étendue, bien timbrée, qui prenait le public. Avec ça le geste juste, crâne, gavroche, naturel. Elle a créé nombre de succès, entre autres : *la Rigolade, Faut avaler ça ! Le Pifferaro du Boulevard*, son triomphe !



Marie Lafourcade

Chapitre IV

Au Jardin Oriental de Toulouse. – Marguerite Baudin. – Les Pompiers de Nanterre. – Les Clodoches. – Augustine Kaiser. – À l'Alcazar de Marseille. – Joseph Arnaud. – Une répétition mouvementée. – Eugénie Barba (Mme Jules Perrin). – Judic.

C'était Mme Lassaigne qui, venue exprès à Paris pour composer sa troupe, m'avait fait de propositions. Son mari [*un ex-prestidigitateur*] avait fondé le *Jardin Oriental*, établissement d'été, à Toulouse.

Cette bonne dame, charmante et sympathique, n'avait pas eu de peine à me décider ; elle m'offrait six cents francs par mois pour la saison d'été et deux cents francs d'avances. Le double de ce que je gagnais à cet Eldorado où l'on me jugeait insuffisant ! C'était déjà le commencement de la revanche pour mon amour-propre froissé.

J'appris en hâte des chansons de Perrin, le *Maître nageur* et le *Père nourricier* ; je voulais vaincre avec les armes qui m'avaient vaincu. J'avais étudié la manière de Perrin, objet de mon admiration perpétuelle. Mon grand désir était de l'égaliser. Je partis pour Toulouse où j'arrivai quelques jours avant mes débuts, afin d'être très reposé et déjà familiarisé avec le milieu dans lequel j'allais me produire.

M. Lassaigne, qui inaugurait le *Jardin Oriental*, était un homme fort avisé, ne se hasardant à jouer la partie qu'après avoir mis tous les atouts dans son jeu.

Il avait déjà engagé, pour me succéder, une artiste qui obtenait un grand succès à Paris, Marguerite Baudin. Ceux qui l'ont connue me sauront gré de consacrer quelques lignes à cette belle brune au talent si énergique, si convaincu, si gracieusement excentrique.

Née à Saintes, en 1843, elle était venue à Marseille, dans une belle situation de fortune. Atteinte par la guigne, ruinée, elle ne voulut demander qu'à l'art les ressources pour vivre. Elle frappa à la porte de l'Alcazar de Marseille et Villebichot, qui était chef d'orchestre, lui en facilita l'entrée. Grand succès !

Elle alla ensuite au Casino de Lyon, puis à Paris, successivement à l'Eldorado [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*], au Casino du Palais-Royal [*rue de Rivoli*], à l'Horloge [*Champs-Élysées, 8e*] et aux Ambassadeurs [*avenue Gabriel, 8e*] où, en cette année 1868, elle était classée première étoile.

Elle détaillait merveilleusement les paysanneries, et d'ailleurs excellait dans tous les genres.



Marguerite Baudin

Pour moi, M. Lassaigue avait fait une grande réclame. La presse était acquise à sa publicité et annonçait des débuts sensationnels.

Je plus tout de suite à mon directeur qui jugeait déjà avoir fait une bonne affaire en m'engageant. Il ne se trompait pas. Il était plein d'idées originales. Il m'engagea fortement à apprendre les *Pompiers de Nanterre*, la célèbre chanson de Burani, Philibert et Antonin Louis que Perrin avait lancée et qui se chantait déjà partout, mais qu'on pourrait présenter d'une façon particulière et nouvelle au public Toulousain.

Il m'expliqua son plan ; j'acceptai. Mes débuts furent éclatants.

Dans la première partie du concert, je chantai le *Maître nageur*, en costume, culotte et chemise de couleur, chapeau canotier, et sans modifier en rien la musique écrite pour la belle voix de Perrin. Ce dernier était inconnu à Toulouse ; je devins une révélation !

À mon deuxième tour, je donnai *Buvons sec* et le *Père nourricier*. Sans me valoir le succès de la première chanson, cela fut encore très goûté du public emballé. Pendant tout un mois, je laissai le même programme. Les braves Lassaigue, qui avaient une ribambelle d'enfants, me choyaient, me dorlotaient affectueusement ; je faisais partie de la famille. Je leur rendais bien leur affection, travaillant avec ardeur, apprenant de nouvelles chansons et piochant ces fameux *Pompiers de Nanterre*, qui virent le jour au *Jardin Oriental*, présentés de la manière suivante, d'après ce livret improvisé :

C'était la fête à Nanterre. J'étais le capitaine des pompiers ; je les passais en revue, les faisant manœuvrer ; je les interrogeais, les haranguais et je chantais les couplets. Tous les artistes reprenaient en chœur le refrain et ça se terminait par un quadrille monstre, chahuté à l'instar des Clodoches qui avaient alors un succès fou dans toute la France.

Les Clodoches, c'étaient quatre jeunes gens de Paris, grands amateurs et pratiquants de danse excentrique, qui avaient imaginé un nouveau quadrille, lequel avait fait fureur aux bals de l'Opéra, puis aux Variétés dans l'œil crevé. De simples amateurs, dansant à Mabille, au Prado, au Casino Cadet, chez Markowski et partout, ils étaient devenus des professionnels. Deux d'entre-eux étaient costumés en femmes la Comète et la Normande, car pour ne pas troubler l'harmonie de leur entreprise, ils s'étaient passés de la collaboration de grandes cancanouses du jour, la célèbre Rigolboche, Alice la Provençale, Finette, Rasalba-Cancan [*on écrit également : Rosalba-Cancan*], Nini belles-dents, etc.



Marguerite Badel dite Rigolboche



Clodoche



La Comète



Flageolet



La Normande

Les Clodoches

Je les avais vus opérer aux Ambassadeurs [*avenue Gabriel, 8e*] et à l'Eldorado [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*] et je pouvais donner quelques indications sur leur manière de gigoter.

Pour jouer mon rôle, je m'étais collé un gros oreiller figurant le ventre du capitaine des pompiers. Ce que j'avais chaud ! C'était horrible à supporter ; mais le public ne

pouvait s'en apercevoir, tant mon ardeur effaçait toute trace de malaise sur mon visage. Je me démenais comme un diable, dans cette chanson-scène, et c'est de ce jour que je pris l'habitude de corser les ritournelles d'un petit pas de danse expressive. Cette innovation me valut plus tard d'être appelé gambillard [*De «gambille», mot picard signifiant «jambe» ou : danseur*] par Francisque Sarcey. La presse toulousaine déclara que j'avais été renversant ! crevant ! épastrouillant ! et la location fit merveille. Un troisième mois, à salle bondée, acheva de combler de joie et d'argent les bons Lassaigne. J'étais encore plus satisfait qu'eux. J'avais commencé ma réputation `on parlait de moi dans les journaux de la région et les offres d'engagements pleuvaient de tous les côtés. Je n'avais que l'embarras du choix.

Avant de partir, j'eus le plaisir d'applaudir une artiste, de passage, qui, à cette époque, complétait avec Suzanne Lagier et Thérèse le trio de grandes comiques du café-concert.

C'était Augustine Kaiser, qui, dès l'âge de six-sept ans, faisait retentir sa superbe voix de contralto à Pézenas, Avignon, Montpellier, Marseille, acclamée partout.

Sa diction était nette et pure, son geste sobre et exact.

Les genres dramatique et humoristique lui convenaient également.

À Saint-Étienne, à Lyon, même succès et, en 1867, M. Lorge l'engageait à l'Eldorado, où elle était sacrée étoile par le public.



Augustine Kaiser

De tous les engagements qui m'étaient offerts j'acceptai celui pour Marseille.

Au milieu des embrassades de la famille Lassaigue, je promis de revenir l'année suivante, aux mêmes conditions. Et je les quittai fort ému ; ils m'avaient conquis le cœur.

Je devenais le pensionnaire de l'Alcazar de Marseille, qui faisait sa réouverture sous la direction de Comy.

Le public marseillais, mis au courant, par les journaux, de mes succès à Toulouse, se méfiait. Les publics du Midi se méfient toujours !

Il avait une idole pour le moment. C'était le célèbre Arnaud [*Joseph*], un enfant de la Cannebière, que j'avais entendu à Paris, au concert du Géant [*47 boulevard du Temple, 3e*], où je l'avais trouvé superbe. Il composait la plupart de ses chansons ; il a fait près de neuf cents créations au cours de sa carrière lyrique. Il chantait en ce moment-là une chanson de soldat, dont il exagérait encore le langage traditionnel et qui avait un succès fou. C'était l'Apollon du sesque de rebut !



Joseph Arnaud

Il fallait avoir de l'audace pour jouer à l'étoile, à côté de ce gaillard-là ! Ses admirateurs – et c'était tout le monde – s'exclamaient moqueurs, quand on annonça ma venue :

– Pauluss !... quès aco !... digo-li vingué !

Émotionné par la présence d'Arnaud, je n'en menais pas large quand je fus convoqué pour la répétition.

Je m'y rendis à l'heure exacte, mais en entrant, ma stupéfaction fut grande... la salle était remplie de spectateurs.

On m'avait bien prévenu que les clients abonnés avaient le droit d'assister aux

répétitions, mais deux mille personnes ! c'était plus qu'exagéré. Il n'était pas possible que tous ces gens fussent abonnés.

J'eus envie de protester. Je me contins. Je ne voulais pas me rendre hostile ce public, composée en grande partie de gens des quais, débardeurs, matelots et autres qui ont la prétention de mâter les plus malins.

Mon tour de répéter est venu. Le public se fait plus attentif. L'orchestre attaque ; je le suis à voix contenue.

On crie : «*Plus haut !*». Je n'y prends pas garde, et, sur le même ton, j'ébauche la deuxième chanson. «*Plus haut !*» vocifère-t-on de partout. Je commence à m'émouvoir ; mais je ne hausse pas la voix.

Alors, les hurlements, les sifflets volent par la salle... je ne m'entends plus chanter... je m'affole.

L'administration intervient et m'invite à répéter à pleine voix... je proteste, je refuse. On me somme d'obéir dans l'intérêt de l'ordre, que les auditeurs, debout, menaçant, troublent de plus en plus. Une lueur de sagesse passe en mon cerveau ; je fais violence à ma nature et, rentrant en scène j'entonne à pleine voix : «*Buvons sec !*»

Alors, j'entends des exclamations, des oh ! des ah ! qui n'ont plus rien d'agressif, au contraire. Je lance mon refrain avec une vigueur telle que ce public, qui allait m'écharper, deux minutes auparavant, se met à m'applaudir à outrance, et hurle, non plus des injures mais des bis étourdissants, des bis marseillais, quoi !

Mais l'effet que m'avait produit cette répétition, ne devait plus s'effacer en moi. Malgré les bravos flatteurs que je récoltais chaque soir, je parvins à résilier à l'amiable au bout de quinze jours.

Je suis souvent retourné à Marseille et à des conditions superbes ; mais j'ai toujours exigé des contrats spéciaux, qui me dispensaient de paraître à ces répétitions publiques et scandaleuses de la journée.

Je me devais au public honnête et intelligent du soir et non à cette bande de nervis qui, pour leurs quelques sous, exigent la croix et la bannière des artistes-hommes et terrorisent les femmes. Hélas ! que j'en ai vu pleurer de ces pauvres petites, rentrant dans les coulisses, après avoir subi les sarcasmes de ces gens-là. Partout où il m'a été possible, j'ai protesté contre cette coutume chère aux mercantis-directeurs.

Est-il admissible qu'on soit obligé de faire entendre au public des chansons non encore sues, en tâtonnant, se reprenant, recommençant et souvent accompagnées par un orchestre malhabile, ou qui ne sait pas non plus, car il déchiffre et répète

aussi pour apprendre ? Dans ces conditions, les meilleurs sont quelconques, les médiocres sont archi-mauvais.

Pendant que je m'insurgeais contre la coutume marseillaise des répétitions devant le public, on triomphait à l'Eldorado, à Paris.

Le 1er septembre de cette année 1868, une artiste y recevait une ovation enthousiaste. Il est vrai qu'elle s'appelait Judic !



Anna Judic

Elle avait tout pour elle : talent, jeunesse, charme, beauté. Des yeux à damner tous les saints, y compris le récalcitrant Saint-Antoine.

Elle avait dix-neuf ans.

Élevée dans les coulisses – c'était la petite nièce de Montigny, le directeur du Gymnase – elle avait été la coqueluche des comédiens, choyée, gâtée, dorlotée par eux ; aussi à l'âge de six ans elle disait déjà :

– Je veux jouer la comédie, aussi, na !

On eut beau faire, la vocation l'emporta. À quinze ans, elle entra au Conservatoire. L'année suivante, elle débutait au Gymnase, en qualité d'ingénue, – naturellement – la perle des ingénues, vous pensez.

Mais l'art lyrique l'attirait ; elle avait une si jolie voix ! Et l'Eldorado l'engagea. Ce fut une révélation ! Quelle délicatesse ! Quelle suave diction ! C'était l'incarnation de la grâce ingénue... et maligne. Un Greuze qu'aurait peint Raphaël.

Était-elle admirable dans la *Première feuille*, *Pas ça*, *Rentrons bras d'sus, bras d'sous*

et *Comme ça pousse, cousin*. – Cette dernière chansonnette assez osée mais qu'elle détaillait avec la candeur d'une vierge qui en sait long.

Un gracieuse émule de Suzanne Lagier qui avait débuté en 1866, à l'Eldorado, vient d'en quitter.

C'est Eugénie Barba (depuis Mme Jules Perrin), chanteuse de genre, du gazon d'opérette, fort goûtée du public. Une Parisienne pur sang, vive, enjouée, à la gracieuse et intelligente mimique.

Avant, elle avait passé par le Casino du Palais-Royal, le café Moka et les Ambassadeurs, puis s'était fait applaudir à Lyon, à deux reprises, et pendant cinq mois à Saint-Pétersbourg. À l'Eldorado, elle créa une foule de gentilles choses, toujours avec un succès très mérité.

Chapitre V

Eugénie Robert. – Les goguettes. – Les présidentes. – Gustave Nadaud. - Eugène Pottier. - Amiati. – Zulma Bouffar. – À l'Eldorado de Lyon. – Joseph Kelm. – La bague du Tsar. – Le truc du bourreau. – Un artiste pratique. – Pierre Dupont. – Ma vigne.

Entre deux engagements de province, je m'empressais d'accourir à Paris pour voir, écouter, apprendre tout ce qui se faisait de nouveau au concert.

En ce moment, au concert des Porcherons [19-21, rue Cadet, 9e], à Paris, triomphait Eugénie Robert. Une enfant de la balle. À l'âge de dix ans, aux Folies Dramatiques [1832 boulevard du Temple puis rue de Bondy / boulevard Saint-Martin], elle jouait les rôles d'enfants avec une assurance et un goût remarquables.

Un an après, elle était chef de chœurs au Cirque Napoléon [aujourd'hui Cirque d'hiver Bouglione, 110 rue Amelot, 11e] . A onze !... Elle y resta plusieurs années.

Sa mère, artiste aussi, ayant éprouvé maints déboires dans la carrière artistique, voulut les éviter à sa fille et, à quatorze ans, lui apprendre le métier brunisseuse sur porcelaine.

Mais le brunissage ne fit pas son bonheur et, en 1859, elle débutait au Café du Géant [47 boulevard du Temple, 3e], chantant la romance. Après une saison au Café Moka [5, rue de la Lune], elle entra à l'Eldorado [4 boulevard de Strasbourg, 10e]. À Bruxelles, dans le répertoire d'Opéra-Comique [5, rue Favart, 2e] et d'Offenbach, elle fut acclamée. Elle rentra au concert où, jeune, charmante, intelligente, douée d'une belle voix, et d'un jeu très séduisant de comédienne, elle se fit adorer de ses nombreux auditeurs.

Et j'allais aussi dans les goguettes.

La goguette [pratique qui consistait à improviser un texte nouveau, généralement satyrique, sur un air populaire] a disparu presque tout à fait, et les jeunes ne se figurent pas ce qu'étaient ces réunions amicales des amateurs de la chanson. Le bon chansonnier, Eugène Baillet, en a fait l'historique de façon très compétente. Son livre, un jour publié, permettra de sauver de l'oubli quelques rimeurs de couplets satiriques, philosophiques et politiques qui valaient mieux que leur notoriété éphémère.



Eugène Baillet

Les goguettes se tenaient dans des cabarets, le plus souvent situés au delà des barrières. Les chansonniers amateurs, pour la plupart des ouvriers, se faisaient entendre dans leurs productions et quelques-uns ont laissé des noms aimés de ceux qui professent le culte du couplet cher à nos grands-papas.

Vous pensez que j'y obtenais beaucoup de succès. Les bravos, les bans, rythmés avec les soucoupes et les verres, m'étaient prodigués. C'était tout ce que ça rapportait ; mais ça faisait connaître le nom de Paulus. J'avais une supériorité sur presque tous les autres goguettiers ; j'avais déjà chanté en public ; et mon aisance professionnelle me permettait de produire des effets ignorés des amateurs.

Les goguettes étaient quelquefois présidées par des femmes, épouses des chansonniers et chansonnères elles-mêmes à l'occasion.

Pierre Dupont avait beaucoup fréquenté les goguettes y chantant toutes ses belles chansons. Gustave Nadaud aussi, et il a conté cette anecdote.



Pierre Dupont



Gustave Nadaud

Un soir, les deux grands chansonniers se trouvaient dans un petit restaurant, suffisamment borgne, de la rue Basse-du-Rempart, où l'on se réunissait pour y être à l'aise, à l'abri des oreilles policières.

C'était en 1848. À tour de rôle on chanta. Un des assistants venait de dire la sienne. Le souffle ardent qui animait cette chanson et la beauté des vers surprirent Nadaud qui demanda à Pierre Dupont qui était cet homme.

L'auteur des Sapins répondit :

– *Ça ?... c'est Pottier. C'est un qui nous dégote tous les deux ?*

La soirée prit fin ; on se sépara. Pendant trente-cinq ans, Gustave Nadaud demanda vainement à tous les échos l'auteur de la *Propagande des chansons*. C'était le titre de l'œuvre chantée, rue Basse-du-Rempart. Un hasard, un concours à la Lice channonnière, lui fit retrouver ce Pottier, vieux, courbé, misérable.

Nadaud demanda au bonhomme ce qu'il pouvait faire pour lui. Pottier n'avait qu'un désir, c'était de voir ses chansons imprimées. Nadaud fit les frais d'impression du volume.

Et voilà comment Eugène Pottier, le révolutionnaire, le membre de la Commune, dut au réactionnaire Gustave Nadaud de voir ses œuvres sauvées de l'oubli.

Et on sait qu'Eugène Pottier est l'auteur de l'Internationale !

Voilà un bel exemple de confraternité littéraire.

À l'Eldorado [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*], un début sensationnel :

Une belle jeune fille, à la voix superbe, grave, troublante, vient d'y chanter, en jupon court, des chansons paysannes.

Elle a nom : Amiati !



Amiati

Plus tard, en 1871, nous la retrouverons, chantant les deuils de la Patrie, électrisant la salle par sa beauté et son talent.

Pas loin de moi, dans une loge, une jeune femme l'applaudissait à en faire craquer ses gants. Je demandai à un de mes amis qui la saluait quel était son nom.

– Vous ne la connaissez pas ? C'est Zulma Bouffar ; elle a été des nôtres. Toute jeune elle a chanté au Pavillon des Ambassadeurs [*avenue Gabriel, 8e*], puis le père Bouffar, homme pratique, l'emmena courir les cafés-chantants d'Outre-Rhin où elle récolta succès et thalers [*unité monétaire des pays germaniques du XVIe au XIXe siècle*]. Offenbach l'entendit à Cologne, et la fit engager aux Bouffes, du passage Choiseul, où elle est devenue vedette. Elle a plu au public parisien, attiré par son chien, sa crânerie et aussi par ce nom bizarre qui faisait écrire à Paul de Saint-Victor[*] : «Zulma !... Bouffar... quel bizarre assemblage !... On dirait d'une plume d'oiseau de Paradis sur un bonnet de coton».



Zulma Bouffar

[] Paul [Bins] [comte] de Saint-Victor. Écrivain né et mort à Paris (1827-1881), critique dramatique au Pays (1851), à la Presse (1855), à Liberté (1866) et au Moniteur Universel en 1869. -À la fin du Second Empire, en 1870, il fut inspecteur-général des Beaux-Arts.*

J'étais engagé pour un mois au concert de l'Eldorado, à Lyon.

J'y trouvai Joseph Kelm, en représentations. L'extraordinaire comique était au bout de sa carrière, mais en avait-il eu des succès !



Joseph Kelm

Né à Rouen, en 1802, il s'appelait de son vrai nom Joseph Cahen. Le secrétaire de son premier directeur avait entendu Kelm, au lieu de Cahen, et avait ainsi inscrit son nom sur l'engagement. Kelm trouva la modification à son gré et l'adopta pour toujours. C'est comme premier ténor qu'il courut la France et l'étranger, chantant *Lucie de Lammermoor* et tout le répertoire d'opéra. Il lâcha le théâtre et on peut dire qu'il fut un des créateurs du café-concert. Aux Folies-Mayer (Mayer était son beau-frère), il jouait des pièces bouffes, avec Hervé, leur auteur.

Comme il était défendu, au concert, de jouer des pièces à plus de deux personnages et qu'il s'en trouvait comportant trois rôles, nos compères tournèrent la difficulté ; un mannequin figurait le troisième acteur et Kelm, qui avait un joli talent de ventriloque, parlait pour lui.

En Russie, le tsar Nicolas 1^{er}, ravi de l'avoir entendu, le fit venir et lui demanda quel cadeau pouvait lui être agréable.

– *Sire !* – répondit le roublard qui fixait la main impériale où scintillait, un joli diamant – *si je possédais une bague de votre Majesté, je la porterais, reconnaissant, toute ma vie.*

L'autocrate sourit : il avait suivi le regard de Kelm. Retirant la bague de son doigt, il la lui donna.

Plus tard, dans un moment de dèche, Kelm porta le souvenir impérial chez cette bonne tante, qui compte tant de neveux. On lui prêta cinq mille francs dessus. Le cadeau était joli !

Il était d'une force herculéenne. Avec ça, maître d'escrime, de boxe, de canne, et fumiste comme Romieu et Sapeck [*] réunis.

[] François Auguste de Romieu (1800-1855), sous-préfet à Quimperlé en 1831, célèbre pour ses facéties rapportées par Alexandre Dumas dans ses Mémoires, et Eugène Bataille dit Sapeck, peintre, auteur de «La Mona Lisa fumant une pipe.»*

Quand il voyageait en chemin de fer il s'arrangeait pour avoir, la nuit, une banquette à sa disposition.

S'abouchant avec un autre voyageur qui se prêtait volontiers à la combinaison puisqu'elle lui profitait, il bavardait au départ, si haut et si bien, que tout le monde était persuadé que c'étaient le bourreau de Paris et son aide qui s'en allait opérer en province.

On les laissait seuls. Quand, aux stations, on demandait au chef de train un compartiment peu garni, celui-ci répondait :

– *Il y en a bien un qui n'a que deux occupants, mais c'est le bourreau et son aide.* On n'insistait pas.

En avait-il eu du succès avec toutes ces drôleries qu'il interprétait si originalement : *La belle Polonoise, Le sire de Framboisy, Le pied qui remue, Madame de Carabas, Le docteur Izambart* (chanson qu'il avait entendue en Allemagne et traduite).

Quand je le connus à Lyon, encore très amusant (il avait soixante-six ans) son pouvoir sur le public était toujours très grand.

Il chantait alors avec un succès fou *Ma charmante Rosalie*.

Il avait une façon de rouler les *r* en chantant, et prononçait :

Madame de Carrrrrrrabas

Rrrrrrrraccomodez-lui ses bas !

.....

ou : *Ma charrrrrrrmante Rrrrrrosalie !*

L'effet était irrésistible ; on l'acclamait.

Il sortait à tout propos sa langue hors de la bouche, comme à bout d'haleine ; le public ne résistait pas à ce gros effet et étouffait de rire. Des coulisses, nous lui faisons le même succès.

L'artiste était doublé d'un commerçant de premier ordre. Il joignait l'utile à l'agréable. Entre deux représentations, il était commis-voyageur et plaçait du phénol. Il en avait toujours une centaine de flacons dans sa valise et faisait l'article aux camarades et spectateurs, avec un luxe d'éloges, sur la valeur de son produit, qui forçait l'acheteur hésitant.

Il m'avait pris en amitié, me racontait ses triomphes d'antan et les traditions qu'il avait trouvées. Je l'écoutais avidement et j'ai mis plus d'une fois lesdites traditions à profit.

Son voisinage me nuisit un peu ; mes débuts furent modestes ; cependant ma voix fut remarquée dans cette salle immense.

Un mois se passa ainsi sans grand éclat pour mon nom.

On ne me connaissait pas, les journaux du Midi, qui auraient pu parler de moi, n'arrivaient pas à Lyon ; Joseph Kelm m'impressionnait à l'instar de Perrin naguère ; et j'avais peur de ce public lyonnais qu'on m'avait dépeint comme difficile à l'excès.

J'eus le bonheur, pendant mes derniers jours à Lyon, d'y rencontrer Pierre Dupont.

Il était vieilli, usé, presque sordide, courant les cabarets, la guitare au bras, prodiguant les filles de son génie pour quelques sous, vite échangés contre des petits verres de tord-boyaux.

Un ami m'avait présenté à lui, dans la rue. J'offris d'aller achever la connaissance chez un cafetier voisin ; il accepta avec empressement.

On causa chansons. Il me chanta la *Vache blanche*, le *Tonneau* et *Ma Vigne*, qui a tant été acclamée partout, qu'elle a sa place ici.

Tout en faisant se succéder les tournées, on bavardait beaucoup. Je lui disais mon trac inimaginable.

– *Bah ! s'écria-t-il, vous n'en aurez jamais un, égalant celui que je possédais à votre âge et que j'ai gardé pendant si longtemps. Il était invraisemblable et m'a valu, pour beaucoup, de n'avoir pas doublé la cigale d'une fourmi.*

– *Vraiment ?*

– *En voulez-vous un exemple ? Continua-t-il en riant. – Écoutez celui-là. À mes débuts j'étais lié d'amitié avec Gounod. Un jour que je lui témoignais le désir d'avoir un article de Sainte-Beuve, le célèbre critique, il me dit :*

« – Va la trouver, il te recevra à merveille.

« – Je n'oserai jamais lui parler.

« – Eh bien, ne parle pas, chante lui quelque chose, il sera emballé et tu obtiendras ton article.

« Pour me donner du courage, j'emmène avec moi Gustave Mathieu, le chansonnier. Nous arrivons rue du Montparnasse, où habitait le critique. Devant la maison le trac me prend et je dis à Mathieu :

« – C'est inutile, je ne suis pas en voix.

« – Essaie toujours, me répondit-il

« Alors, dans la rue, je lance le premier couplet des *Bœufs*. La voix était bonne ; j'allais pénétrer dans la maison, quand une fenêtre s'ouvre, une femme paraît et me jette deux sous.

– *Merci, madame, balbutiai-je, en me sauvant à toutes jambes, suivi de Mathieu qui me criai en riant :*

– *Il fallait au moins ramasser les deux sous.*

Pauvre Pierre Dupont. Un an après, en 1870, il mourait, toujours aussi gueux.



Gustave Mathieu

Marseille avait quelque peu assombri mes espérances ; Lyon avait achevé la besogne. J'étais fatigué, moralement surtout.

J'avais une envie folle de voir ma mère, Quand on a eu quelques peine, en pense toujours à sa mère.

J'allai me reposer auprès d'elle à Bordeaux, pendant près de trois mois. Ce qu'elle fut heureuse ! Me reposer... autant que le vif argent qui coulait dans mes veines le permit.

Sur ces entrefaites, M. Lassaigne, le directeur du Jardin Oriental de Toulouse vint à Bordeaux pour compléter sa troupe d'été et me dit :

– *Vous savez que nous comptons absolument sur vous !... et, plus que jamais, vous ferez partie de la famille. Ma femme et Rosa vous confectionneront de ces petits plats dont vous étiez si friand.*

– *Je ne vous ai pas dit qu'en outre de sympathiques papa et maman Lassaigne, il y avait une belle jeune fille, l'aînée des enfants, Mlle Rosa. Et je me suis senti si bien de la famille que, plus tard, Mlle Rosa devint... Mme Paulus.*

Ils retournèrent à Toulouse et moi je restai encore quelque temps à Bordeaux, apprenant les nouvelles chansons qu'on m'envoyait de Paris et dont j'essayais l'effet sur les camarades.

Chapitre VI

Souvenirs d'enfance. – Comment je devins artiste lyrique. – Marie Bosc. – Kadoudja. – Les débuts à l'île d'Oléron. – Le Baptême du P'tit Ébéniste. – Berthelier. – À Romainville. – Paul de Kock. – Au concert du XIXe siècle. – Darcier. – Céleste Mogador. – Mme Noble.

Voulez-vous, belles lectrices et chers lecteurs, que nous fassions quelques pas en arrière, à seule fin de vous dire comment je devins artiste lyrique ?...

Saint-Esprit, commune de Bayonne (Basses-Pyrénées), entendit mes premiers cris, lesquels furent si vigoureux que la vieille sage-femme béarnaise résuma son impression favorable par ces mots prononcés dans son patois : «*Il en aura un galoubet, ce petit-là !*» La prédiction de la bonne femme s'est réalisée ; plus tard, un grand critique me surnomma : *La trompette populaire*.

J'étais un petit diable, gesticulant sans cesse, toujours prêt à sortir ses griffes mignonnes contre quiconque ne cédait pas à ses caprices. J'étais né combatif et j'avais de qui tenir ; bon sang ne mentait pas. Mon père, ardent carliste, avait guerroyé pendant des années, pour le Prétendant, contre les troupes de la reine Isabelle II. En 1839, les partisans, vaincus, furent rejetés en Navarre et mon père vint se fixer à Saint-Jean de Luz, d'abord, à Bayonne, ensuite. Il mourut dans cette dernière ville. Ma mère se remaria avec un habitant de Bordeaux qui nous emmena chez lui. Mon beau-père, brave et digne homme, tout en bonté, tout en gaîté qui m'aimait et que j'adorais, mourut alors que j'avais neuf ans. Ma mère se trouva sans ressource. Elle me mit à l'école des Frères. J'y fus un bon élève, studieux, attentif. On s'aperçut que j'avais de la voix et que je chantais juste. Le curé de la paroisse me fit venir, m'entendit et, d'emblée, j'entrai à la maîtrise où je fus classé dans les *premiers dessus*.

Mais une cabale s'était ourdie entre les élèves contre celui qu'on appelait le favori de M. le curé. Le nouveau frère m'avait pris en grippe. À propos de bottes, j'étais puni, traité durement. Or, la patience étant la moindre de mes vertus, je me mordais les lèvres jusqu'au sang pour ne pas répondre comme j'en avais envie.

Un jour, le frère leva la main sur moi. Avec l'agilité d'un singe, ou plutôt d'un Basque, j'évitai la gifle, et, saisissant un encrier de plomb, je le lançai au nez du professeur. La riposte était lourde.

Ah ! mes amis, si vous aviez vu sa tête ! Jamais nègre de Congo n'en eût d'un si beau noir. Scandale ! tumulte indescriptible ! Je suis conspué par tous les capons d'élèves, appréhendé au corps et finalement expulsé de l'école. Ma mère, désolée, fit en vain démarches sur démarches pour qu'on me laissât réintégrer la classe. On fut inflexible. Le curé déclara qu'un pareil mauvais sujet était indigne de ses bienfaits. J'étais mis en quarantaine partout, on montrait au doigt le polisson qui avait osé

prendre pour cible une tête de frère, et, par cet horrible attentat, avait peut-être fait germer des idées révolutionnaires dans tous les petits cerveaux bordelais.

Ma mère me dénicha une place. Je fus successivement : employé dans l'agence d'une loterie, puis petit clerc, saute-ruisseau, chez Me Larré, avoué, où je restai quinze mois. Le soir, je copiais des rôles pour Me Loste, notaire. Ensuite chez MM. Duclos frères, grands négociants en vins de Bordeaux. Ces messieurs, qui m'avaient pris en affection, proposèrent de m'emmener à Buenos-Ayres, où ils avaient un comptoir pour l'écoulement de leurs produits vinicoles. J'acceptai avec enthousiasme. Voyager ! aller vers l'inconnu, à travers les océans, courir les aventures, c'était tout ce que mon imagination vagabonde avait tant de fois souhaité. Mais ma mère refusa de me laisser partir. Elle objecta mon jeune âge, le danger de la traversée, le mal de mer ; elle s'était forgé une série de malheurs qui devaient infailliblement m'atteindre si je quittais son giron. Elle resta inébranlable.

Je serais peut-être devenu un grand commerçant, un explorateur, un pionnier de la pénétration française au loin, le *veto* maternel fut cause que je devins le *chanteur populaire*. Tout en travaillant, je n'oubliais pas de cultiver mes dispositions pour le chant. J'étais de toutes les réunions chorales, de toutes les représentations d'amateurs, et j'y barytonnais avec succès.

Les applaudissements de ce public intime n'enivraient, mais j'en rêvais d'autres : ceux du grand public. La vie de bureau me pesait ; mon sang avait besoin de grand air, mon tempérament, de liberté.

L'occasion désirée se révéla un jour sous la forme d'un chanteur comique, renommé dans toute la région, un nommé Lansade. Il me fit causer, et me proposa de l'accompagner en Bretagne où il allait faire une tournée avec sa *troupe*. Et sa *troupe* se composait de sa femme et de lui.

Ma volonté triompha de tout, cette fois. Le sort en était jeté ! Ma poche était vide d'argent, ma tête bourrée d'illusions. Au cours de ma carrière agitée, la poche s'est remplie bien souvent et les illusions n'ont pas toutes été déçues. Combien de nous ne peuvent en dire autant ?

Avant mon départ, j'eus le plaisir d'entendre Marie Bosc, de passage à Bordeaux.

Marie Bosc, très bonne artiste, aurait pu être un grande artiste ! Ah ! elle l'avait, la vocation, celle-là, roucoulant, toute petite, du matin au soir, devant parents et amis émerveillés, qui ne savaient que lui dire :

– Chante-nous encore quelque chose, Marie ?

Et la *gosse* aussitôt d'ôter sa robe pour paraître, avec sa petite chemise décolletée, une *vraie* chanteuse de théâtre.

Au couvent, de neuf à quinze ans ; apprentie pendant quelques mois, chez une couturière. Elle jette son dé à coudre par dessus son bonnet, assez souvent de travers, et entre comme coryphée au Théâtre Lyrique, où elle admire Mme Carvalho, son adoration !



Madame Carvalho

Elle lâche son directeur, qui l'avait généreusement gratifiée de *soixante* francs pour *soixante* représentations de *Noces de Figaro* où elle jouait *Fanchette*, et entre au café-concert (Café de France) en 1859. Depuis, elle a chanté au Cheval-Blanc, à l'Alcazar et à l'Eldorado.

Elle était spirituelle et passait pour une mauvaise *coucheuse*, mais tout le monde était d'accord pour reconnaître son talent et lui trouver la voix souple, étendue, d'une exquise pureté. C'était une virtuose accomplie, chantant au concert tout le répertoire d'Opéra-Comique.

Et je fis aussi la connaissance de la jolie Kadoudja, qui était très fêtée dans ses chansons mauresques et créoles. *Ma Guadeloupe* lui valait un gros succès ; dans cette chanson, elle réclamait si gracieusement et avec des poses si touchantes son *champ de bananiers* et sa *savane* que les amateurs émus lui offraient des soupers à tire-larigot [*en grande quantité*]. Ça paraissait la consoler ; la truffe remplaçait avantageusement la banane pour dissiper sa nostalgie.



Kadoudja

Le jour du départ était arrivé. Lansade, sa femme et moi, nous venions de prendre place à bord du bateau à vapeur faisant le trajet de Bordeaux à Nantes. Le voyage devait durer deux jours.

Je regardais, plus ému que je ne voulais en avoir l'air, les rives basses du Médoc, qui glissaient, à gauche, et, dans le lointain déjà, les clochers bordelais émergeant des toits disparus où je laissais tant de souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse.

Bientôt le phare de Cordouan se dresse en face. Nous voilà en pleine mer ; elle est démontée, j'ai le mal de mer. Ça dure vingt-quatre heures ainsi. Tout à coup, le mécanicien vient annoncer au capitaine qu'une avarie s'est déclarée dans la machinerie, et qu'avant peu on ne pourrait plus marcher. Heureusement l'île d'Oléron se trouve en vue. Le capitaine peut manœuvrer assez habilement pour y relâcher.

On parlait d'une semaine tout entière à rester là pour les réparations ! Or, notre passage payé, l'impresario-directeur-comique Lansade, avait sa caisse à sec et il cherchait toute occasion de la rafraîchir. Notre homme prit vite son parti. Il s'agissait d'utiliser le temps qu'on devait passer à Oléron en faisant donner la *troupe*. Deux heures après notre amarrage au quai, il entra en pourparlers avec le plus important cafetier de la ville, Ah ! il était pratique, le gaillard !

C'était dans la salle, assez grande, du café de la ville d'Oléron. La scène était figurée par le billard, recouvert de planches, le nivelant. Le prix des places était fixé

uniformément à cinquante centimes. Un public nombreux, composé d'insulaires avec leurs familles et de matelots de passage, afflua le soir dans la salle qui fut bientôt bondée.

L'affiche éloquente de Lansade avait fait son effet. Elle disait que : «*Pour une fois seulement et par faveur exceptionnelle, le fameux Lansade, premier comique du Sud-ouest, ayant chanté dans plusieurs Cours étrangères, se ferait entendre ainsi que Paulus, le jeune et déjà célèbre baryton, que tous les concerts de Bordeaux s'arrachaient à prix d'or*».

L'heure solennelle tinta au coucou de la salle du café. Le rideau ne se leva pas, pour cette bonne raison que ce rideau était absent ; mais Lansade frappa trois coups, largement espacés sur le plancher, avec une queue de billard, et annonça que le spectacle commençait.

Il avait déniché dans Oléron un pianiste médiocre et un piano plus médiocre encore. À eux deux, ils exécutèrent, en guise de morceau d'ouverture, *la Prière d'une Vierge !* Pauvre vierge !

C'était à mon tour. À l'aide d'une chaise, je sautai sur le billard-scène. Le public devait entendre les battements de mon cœur. Et pourtant, en dépit de ma *frousse*, je sentais une douce espérance palpiter en moi. J'avais la foi qui transporte les montagnes et les artistes.

Je commençai par *Rêves dorés*, romance sentimentale qui ne faisait guère augurer le genre que j'adopterais plus tard. Je reconquis mon aplomb devant le silence religieux de cet humble public, dont les yeux, bons et naïfs, disaient la sympathique admiration. Je dus déployer à l'aise les ressources de ma voix et tirer des larmes de l'auditoire féminin avec :

*Adieu ! rêves dorés, doux charme de ma vie !
Je veux vous fuir... Allez ! Ô fantômes trompeurs !*

Trois fois, je dus reparaître ; trois fois, le succès grandissant m'enivra. Les battoirs herculéens des matelots faisaient tressauter les vitres de la salle. J'avais subi triomphalement le baptême des quinquets ; le roi n'était pas mon cousin. Lansade, lui, avait son succès, avec cette bouffonnerie géniale de Durandeu, *Le Baptême du P'tit Ébéniste*, que Berthelier avait créé à Paris. Il fallut chanter le lendemain dimanche, puis encore le lundi.

À *la demande générale*, disait l'affiche, et l'affiche, pour une fois, disait la vérité. Tout le monde en redemandait.

Lansade, fastueux, me compta trente francs pour ces trois représentations et me défraya de tout. J'avais, du premier coup, la gloire et la fortune. Pendant ces trois jours, le bateau s'était réparé ; nous avons épuisé l'enthousiasme des Oléronais. On se rembarqua. En route pour Nantes ! Mais Lansade eut des prétentions tellement exagérées que les amateurs s'éclipsèrent. Les trois jours à d'Oléron l'avaient grisé. Il

attendait le pont d'or que les directeurs empressés en pouvaient manquer de jeter à nos pieds. Le pont d'or ne vint pas, mais la dèche accourut. Les économies étaient envolées. Il fallut partir pour Angers, puisque Nantes était assez aveugle pour ne pas voir le parti qu'elle pouvait en tirer d'une pareille *troupe* ! Mais là, pressé par le besoin, Lansade dut subir les conditions d'une maison de troisième ordre. Seulement, au moment de paraître en scène, il s'y refusa, s'éloigna avec sa femme et tous les deux, dans la nuit même, quittèrent Angers. Je ne les ai jamais revus.

Un beau jour je partis pour Paris. Il fallait se loger et manger ; je devins l'employé de MM. Grousteau et Thibault, fabricants de lampes-modérateurs ; le soir je courais les concerts, espérant que l'un d'eux accueillerait mes offres de service. On me proposa d'aller faire des cachets dans un établissement de Romainville-les-Lilas. Trois francs par soirée et nourri ! Il n'y avait pas à hésiter : Je lâchai les lampes-modérateurs.

En ce temps là (en 1865) à Romainville, il y avait un bois ; aux Lilas, il y avait encore des lilas. Leur chantre, Paul de Kock, avait 71 ans et pouvait aller s'y récréer à la vue des dernières grisettes. Aujourd'hui, bois et lilas ont disparu. Ils ont été remplacés par des maisons de rapport. C'est moins beau, mais ça rend plus. La poésie est pour rien et le moellon est hors de prix. En est-on plus heureux ?

M. Franquet, cafetier, transformait son établissement en salle lyrique, trois fois par semaine, les samedi, dimanche et lundi, et réalisait de fructueuses recettes. Il m'avait connu dans une de ces goguettes où j'allais chanter ; mon brio naissant lui avait plu et il s'était dit que je pourrais jouer le rôle d'une étoile au firmament de son concert. D'où son offre, acceptée, de trois francs par jour et nourri.

Les trois francs étaient payés régulièrement, la nourriture était abondante, j'étais satisfait. Au lieu de trois, c'était quatre fois que je figurais au programme ; je détenais le record de l'endurance, à la satisfaction du patron et du public. J'eus alors la conviction intime que j'arriverais, que je m'imposerais, que je serais quelqu'un !

En 1867, je fus engagé au *Concert du XIXe siècle*, rue du Château-d'Eau, sous la direction Chéret-Saint-Didier[*], aux appointements de sept francs par jour, engagement pour la saison.

[] Dame Guéron, veuve Didier associée à Jules Chéret, le dessinateur d'affiche*

Quelques années auparavant, sur cette scène, on avait entendu Mme la Comtesse Lionel de Chabrillan. Sous ce nom – qui était bien le sien, du fait de son mari défunt – jouait celle qui fut une des gloires du Jardin Mabille [*rue du Beaujolais, 1er*], la célèbre Mogador, qu'a chanté Nadaud dans ses *Reines de Mabille*.

*Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
À mes yeux enchantés
Apparaissez, chastes divinités !*

Jeune fille, elle s'appelait Céleste Veinard. Le surnom de Mogador lui avait été donné, par Brididi, le danseur émule du grand Chicard, un soir qu'on apprit à Mabille le bombardement de la ville marocaine par l'escadre française (15 août 1844).



Céleste Veinard dite **Mogador**

Il y avait une très bonne troupe ; en tête, Mme Noble, excellente élève de Darcier, diseuse et chanteuse, qui, dans tous les concerts où elle a passé, s'est fait justement applaudi.

Chapitre VII

Baumaine et Blondelet. – Hortense Schneider. – Rentrée à Toulouse. – Le Toqué. – Adolphe. – Les Cocardiers font du pétard. – L'autorité s'en mêle. – Judic et Lafourcade. – Claudia. – Gabrielle Rose. – Charles Constant.

C'était Blondelet, le chansonnier, qui du *XIX^e siècle* m'avait fait entrer à l'Eldorado où j'eus les piteux débuts que l'on sait.

Blondelet et son inséparable Baumaine ont pondu une quantité invraisemblable de chansons ; la quantité en était médiocre, mais c'était plein d'idées comiques. Leur collaboration a été féconde comme devait l'être plus tard celle de Villemer et Delormel . On les appelait au concert, les *beaux-blonds*, en jouant sur les premières syllabes de leurs noms.



Baumaine et Blondelet

Revenons au mois de Mai 1869. Avant mon départ pour Toulouse, je suis allé voir la *Grande-Duchesse* [*de Gerolstein de Meilhac, Halévy et Offenbach - 1871*] aux Variétés [*7 boulevard Montmartre*]. Je ne connaissais ni Hortense Schneider, ni José Dupuis. Quel régal pour moi ! comme j'ai compris l'engouement du public pour de pareils artistes ! Oh ! pouvoir donner la réplique à une Schneider ! être José Dupuis à mon tour ! Des rêves bien ambitieux, dira-t-on ? Mais tous les jeunes artistes en ont eu de pareils et ils leur sont nécessaires pour stimuler chez eux l'envie de parvenir.

Hortense Schneider fut la triomphatrice du second Empire. Sa cour était aussi suivie que celle des Tuileries... et plus amusante. Les souverains, en visite à Paris, s'empresaient d'y accourir, aussitôt les hommages officiels rendus et venaient quêter, de la belle étoile, un sourire... et le reste. Or, comme le cœur était aussi hospitalier que la maison, on l'avait surnommé plaisamment le *Passage des Princes*.



Hortense Schneider



José Dupuis

Me voici pour la deuxième fois à Toulouse.

Le directeur avait commandé un festin gargantuesque à *Marenguo*, établissement très fréquenté par les fêtards toulousains. On y but ferme à mes succès futurs et aux recettes qui en découleraient forcément.

La Presse avait de nouveau été charmante pour moi. J'avais préparé quelques bonnes nouveautés, entr'autres *Le Toqué*, que chantait en ce moment à l'Eldorado de Paris [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*], Adolphe [*], un parfait diseur et un bon comédien. C'est lui qui avait fondé les concerts hebdomadaires de la banlieue de Paris et y excellait dans les chansons, fort à la mode, de Gustave Nadaud.

Sa création principale fut ce *Toqué* [*Paroles de A. Morancé, Musique de Louis Abadie*], chanson que j'appris aussitôt la lui avoir entendue. Elle a fait son tour de France et se chante toujours.

[] Aucune trace de cet Adolphe dans les documents que nous avons consultés sauf une présence, peu après 1868 à la Gaîté-Montparnasse, 24, rue de la Gaîté, 14e. - À moins qu'il ne s'agisse d'Adolphe Jaime(1824-1901) qui fut un vaudevilliste et un dramaturge de tout premier plan et qui a écrit, seul ou en collaboration, les livrets de nombreuses opérettes : «Le petit Faust», musique d'Hervé, «La cour du roi Pétaud», musique de Delibes, «La timbale d'Argent», musique de Vasseur, «La reine Indigo», musique de Strauss, etc.*



Adolphe par Seligman

Au deuxième tour, j'avais mis au programme *les Cocardiers*.

Ici surgit un des premiers épisodes tumultueux de ma carrière.

En ce temps-là – nous sommes en 1869 – le Censure impériale veillait. Les préposés à la morale publique et au respect des institutions régnaient fouillaient, d'un œil attentif et prévenu, les manuscrits destinés au théâtre et les chansons de café-concert. Les cerbères de la rue de Valois faisaient bonne garde. Tout sous-entendu visant la grivoiserie – ou qui leur semblait tel – toute allusion aux hommes et aux actes du pouvoir, étaient impitoyablement rayés. Le gouvernement de Napoléon III et la Pudeur semblaient pouvoir dormir tranquilles.

La chanson *Les Cocardiers*, de Paul Mérimot, musique de Victor Boullard, avait obtenu le visa de la Censure. C'est vous dire que la farouche *Anastasie* [*] n'y avait trouvé rien de blessant pour le régime, ni pour les mœurs

[] Symbolisée par une horrible mégère armée de ciseaux immense, la censure fut, tout au long du XIXe siècle connue sous le nom d'Anastasie sans doute en référence au pape Anastase 1er à l'origine de la censure religieuse qui interdit la lecture des livres d'Origène, auteur d'une cosmologie jugée non conforme avec la vision imposée par la Bible.*

La chose n'aurait occasionné que des rires inoffensifs, mais l'interprétation que je lui donnai la transforma du tout au tout dans l'esprit du public. J'éprouvais déjà à cette époque l'envie de dépasser l'idée des auteurs, d'agrandir leur œuvre, de la comprendre à ma façon, d'y voir ce qu'ils n'y avaient pas soupçonné. Je cherchais dans tout, des types à composer, des personnages en dehors.

Pour chanter les *Cocardiers* j'avais imaginé un type de *vieille culotte de peau* : redingote longue, boutonnée, serrée à la taille ; pantalon blanc à la houzarde ; chapeau haut de forme à la d'Orsay, cravate-carcan : tel était le costume. À la main, en guise de canne, un solide gourdin. Ajoutez à ça une perruque soigneusement

étudiée, une grosse moustache, une *impériale* grisonnante, et le public trouva que je m'étais fait la tête ressemblante de... l'empereur Napoléon III !

À cette époque, des idées libérales, des aspirations républicaines, hantaient les esprits ; les partis d'opposition devenaient chaque jour plus puissants. Tout ce qui constituait une allusion aux hommes en place, une satire ou raillerie contre l'Empire, était accueilli avidement par les frondeurs. On préludait par toutes les petites escarmouches, que le hasard créait, au grand assaut qu'on devinait proche.

Quand je parus en scène, ainsi grimé, une longue rumeur courut par la salle. Elle grandit à chaque couplet. À la fin de la chanson ce fut un tumulte épouvantable.

La grande majorité du public me couvrit de bravos enthousiastes ; la minorité protesta énergiquement. Le commissaire central de Toulouse, venu ce soir-là en simple curieux, au *Jardin Oriental*, dut ceindre son écharpe pour établir un peu d'ordre dans le public. Il ne put empêcher qu'on me bissât et me trissât ! Il était furieux ! À la sortie, les spectateurs ennemis disaient bien haut qu'ils reviendraient le lendemain, les uns pour acclamer, les autres pour huer. Tous les journaux furent pleins de *scandale*... ou de la *manifestation*, (on prononçait suivant ses opinions).

Mon directeur, M. Lassaigne [*voir au chapitre 4*] exultait ! En bon commerçant, il voyait la salle comble pour de longues soirées et sa caisse devait profiter, à en crever, de cette réclame imprévue.

Toute la famille m'embrassait, me prodiguait des caresses, j'étais plus que jamais l'ami, le frère, le porte-bonheur de la maison.

On ne prévoyait nul ennui. La chanson n'avait-elle pas été visée par la terrible Censure parisienne ? Alors que pouvait-on craindre ?

À mesure que le soir du deuxième jour approchait, ma nervosité augmentait. Des bruits de violentes protestations couraient dans la ville. On disait que des étudiants, des officiers en grand nombre viendraient manifester contre Paulus et le rappeler aux convenances.

M. Lassaigne me rassurait. Il avait la certitude que tout se passerait le mieux du monde. Un peu de *chahut* ?... tant mieux !

La foule avait rempli la salle dès l'ouverture.

Je paraissais à dix heures. J'avais mis les *Cocardiers* au premier tour.

Danberny, le chef d'orchestre, attaque la ritournelle ; je fais mon entrée. J'avais perfectionné mon maquillage et accentué la ressemblance avec l'Empereur. Bravos et sifflets m'accueillent, étourdissants ! Cinq fois, les musiciens recommencent

l'introduction ; on ne les entend pas ! Le *pétard* infernal couvre le son des instruments.

Le commissaire central, venu tout exprès cette fois, le bedon *tricoloré*, essaye vainement d'apaiser la salle.

Les protestataires le conspuent ! Des spectateurs le prennent à partie, entr'autres un membre de la famille de Cassagnac, sous-officier d'artillerie. Ils sont appuyés par quelques journalistes.

Que faire ? le vacarme s'accroît ! Je décide à commencer, malgré les vociférations ; l'audition dure une demi-heure !

Au deuxième jour, je chante le *Maître Nageur* [*Paroles de Bedeau, musique d'Hervé*] et je suis applaudi par tout le monde. J'étais éreinté quand je me suis couché ce soir-là.

Le lendemain, le commissaire central nous fit appeler, M. Lassaigne et moi. Un entretien des plus sérieux eut lieu dans son cabinet, et vous devinez que les bruyants *Cocardiers* en firent le sujet.

On s'était ému en haut lieu. Des instructions sévères étaient arrivées du Procureur impérial de Paris, que le commissaire avait tenu au courant des événements tumultueux de ces deux jours. Il fallait mettre un terme à l'agitation causée par un artiste irrespectueux.

Le moyen s'offrait, radical, c'était de supprimer les *Cocardiers* du programme. La cause n'existant plus, l'effet ne se produirait pas.

M. Lassaigne était navré ! C'était la ruine de ses calculs dorés ! Il protesta, pria, implora ; le commissaire fut inflexible.

J'eus une idée, je n'étais pas fâché de retrouver les beaux jours de calme et de succès général. Je proposai de commencer, ce soir-là, par une autre chanson et de me retirer, au deuxième tour, après le *Maître Nageur*. Le public réclamait certainement les *Cocardiers*, je me ferai tirer l'oreille, faisant mine de refuser ; puis je m'exécuterais, sans ma *tête* perturbatrice. J'affirmai que, dans ces conditions, le tapage n'aurait pas lieu.

Le plan sourit au commissaire qui en référa au préfet et au Procureur impérial, lesquels approuvèrent. Tout se passa comme je l'avais prévu, Naturellement, le public, encore plus surexcité par les bruits qui avaient couru dans la journée, réclama sa chanson. Le régisseur vint annoncer que je la chanterais, en *bis* au deuxième tour. Les spectateurs calmés, attendirent patiemment, ne se doutant pas du subterfuge projeté.

J'exécutai le *Maître Nageur*. Un tonnerre d'applaudissements et de rappels retentit.

Je rentrai en scène, je fis les révérences d'usage et... je sortis de nouveau.

– Les *Cocardiers* ! hurla la moitié de la salle.

– *Non ! Non !* ripostèrent les opposants.

Je reparus, avec l'air très gêné, faisant le geste d'un homme obligé de refuser, bien malgré lui. Alors le commissaire fit un signe au chef d'orchestre qui entama la ritournelle tant attendue. J'eus l'air de me résigner et, *dans mon costume de maître nageur*, je chantai les *Cocardiers*.

Jamais je ne les ai jamais mieux interprétés, mais l'effet prodigieux n'y était plus... la chanson devenait banale...

Certes, le public m'applaudit fort, en se retirant, il maugréait, se sentant mystifié. Les journaux contèrent la chose, approuvant ou critiquant, chacun à leur point de vue... et ce fut tout ! Je terminai mon mois, fiévreusement, mais sans autres incidents.

Dans la rue, j'étais l'objet de manifestations diverses, qui allaient de l'ovation à l'injure, suivant les opinions des gens rencontrés. J'acceptais volontiers la première, mais l'autre m'était sensible et je ne la subissais pas en silence. Oh ! non !... j'étais rageur !... très rageur !

Un matin que je descendais l'escalier de mon hôtel, un étudiant me croisa sur le palier et se permit d'émettre une réflexion désobligeante sur mon compte. Je la relevai vertement. Le colloque dégénéra en dispute, la dispute en pugilat. L'ayant saisi à bras le corps, je le poussai contre une cloison qui ne résista pas au choc formidable et nous passâmes à travers, tous les deux. On accourut au bruit ; on trouva les deux combattants à l'étage au-dessous, toujours enlacés et continuant de plus belle à s'écharper. On put nous séparer. J'étais presque indemne, mais mon adversaire était meurtri des pieds à la tête !

L'aventure fit quelque tapage ; j'y gagnai le respect prudent de mes ennemis. On ne s'avisait plus de me provoquer.

Je revins à Paris. J'assistai, le soir même de mon arrivée, au grand succès qu'obtenaient les deux charmeuses, Judic et Lafourcade, dans *Paola et Pietro*, saynète de Bedeau, musique de Paul Henrion.

Au même Eldorado, j'entends Claudia, une bonne diseuse qui a une jolie voix à sa disposition. Le théâtre l'accaparera bientôt. Elle jouera, aux Bouffes, le rôle de Molda, de *La Timbale d'Argent* [*opéra bouffe en trois actes de Léon Vasseur (livret de Adolphe Jaime et de J. Noriac) créé le 9 avril 1872*]



Madame Claudia

À remarquer que quatre des interprètes de ce rôle, Mme Judic, Gabrielle Rose, Martha et Claudia, seront sorties de l'Eldorado.



Judic



Gabrielle Rose



Léon Vasseur

Le café-concert est donc bon à préparer des chanteuses d'opérette ? Alors, messieurs les critiques, soyez moins sévères pour le *povre* qui sert de tremplin à ceux et à celles qui ont quelque chose dans le gosier... et qui a aidé si puissamment à développer ce quelque chose.

Durant les jours passés à Paris, je courus les concerts pour y voir les artistes dont la réputation était faite et les étudier.

J'applaudis Charles Constant, un comique naïf, excentrique, très fin, dont l'entrée en scène provoquait immédiatement le fou rire. Dans *Qui veut voir la lune ?* il arrivait avec son télescope qu'il mettait cinq bonnes minutes à placer convenablement ; pendant ces cinq minutes le public se tordait littéralement, tellement chacun de ses gestes et ses jeux de physionomie était d'une drôlerie achevée.



Constant par Armand

Chapitre VIII

Au Casino de Lyon. – Plessis. – Simon Max. – Nicol. – Les fumisteries de Plessis. – Blanche d'Antigny. – Le truc des renouvellements. – Mlle Vigneau. – Julia. – Zélia. – Duhem. – Le Bouton de Billou. – Thérésa dans la Chatte Blanche.

J'étais engagé au Casino de Lyon pour la saison d'hiver 1869-70.

Le directeur Claude Guillet m'avait consenti un traité à raison de six cents francs par mois, appointements très beaux à cette époque, où l'on n'étouffait pas encore les *étoiles* sous des monceaux d'or.

Une dernière poignée de main aux camarades et je prenais le train pour les rives fleuries qu'arrosent le Rhône et la Saône.

Le papa Guillet ne visait qu'une chose : couler l'Eldorado de Lyon, son concurrent. Il avait engagé une série d'artistes de valeur : Plessis [*Henri*], Simon Max, Nicol, Buislay, et... Paulus. J'allais encore trouver des rivaux redoutables : et tous étaient réputés, affirmés, applaudis.



Plessis



Simon Max



Nicol

Buislay

Le nom de Plessis mérite qu'on s'y arrête.

Déjà, partout où il avait passé, il avait réussi. Maillard, du Figaro, l'appelait le Thérésa masculin.

Je l'avais vu, entendu, à l'Alcazar d'hiver. Quel tempérament ! Quelle variété de répertoire !

Après une cascade il entamait un morceau dramatique. Dans le *Fou* il était pathétique, et comédien consommé dans *Connais pas !* Son triomphe, alors, était le *Roi des saltimbanques*.

Plessis nous dominait, incontestablement. Il jouait avec le public, l'interpellait, lui faisant tout accepter. Ce qu'il osait, en scène, est inimaginable ! Et il l'ose encore aujourd'hui, car son organisme de fer a résisté victorieusement à ce labeur énorme, fait d'audace et de fantaisie quotidiennes.

Simon Max chantait alors la *tyrolienne*, d'une fort jolie voix, très fraîche, très prenante. Bon comédien avec ça. Il a, depuis, affirmé sa valeur, dans les nombreuses opérettes qu'il a créées ou interprétées au théâtre, de façon si originale, si amusante.

Nicol, *parigot* des faubourgs, gavroche gouailleur, hilarant, tout en dehors, doué d'une voix suraiguë, empaumait ses auditeurs avec ses chansons railleuses, notamment avec *J'renfonce mon chapeau !*

Buislay, comique-danseur, pince sans rire, détaillait à ravir les scènes à transformations, à parlé et à danses.

Il me fallait briller à côté de ces gaillards-là ! La tâche était rude, mais le danger ne m'effrayait plus ; au contraire, il m'aiguillonnait ; j'avais une entière confiance en moi. C'était une question de bonnes chansons ; j'en apportais toute une collection et je les *tenais* bien. Le genre en était nouveau ici, il plut tout de suite.

Nous étions donc cinq *vedettes* de valeur à peu près équivalente, mais d'allure différente, ce qui nous permit de réussir sans nous porter ombrage. On se regarda

un peu de travers d'abord, on se tâta, puis, grâce, au bon et joyeux Plessis, on finit par fraterniser cordialement. Et il nous éleva au rang de complices de farces qu'il inventait sans relâche.

Voulez-vous un échantillon de ses fumisteries ?

Un jour que nous déambulions tous les cinq par les rues de Lyon, nous arrivons devant un grand magasin de confections pour hommes. À la devanture, plusieurs mannequins faisaient ressortir *les complets* de la maison.

Une de ces idées abracadabrantes dont il avait le monopole surgit dans le cerveau de Plessis. Il nous fait promettre d'agir exactement comme lui, de l'imiter, de point en point, dans tout ce qu'il va exécuter. Nous faisons mieux que le promettre, nous le jurons.

Il s'approche d'un des mannequins, le salue, respectueux, et lui prend la main qu'il serre avec effusion. Chacun de nous agit de la même façon avec un des autres mannequins.

Plessis l'air de causer amicalement avec son homme artificiel ; puis ça se gâte, il semble qu'une altercation vient de se produire entre eux. Nous exécutons la même mimique avec les quatre autres.

Plessis, comme a bout d'arguments, semble exaspéré. Emporté par la colère il flanque une gifle à son mannequin qui culbute à terre. Avec une précision automatique nous employons les mêmes procédés et nous voilà sur le pavé, avec nos bonshommes de carton, les bourrant de coups de poings et d'invectives... en veux-tu ? en voilà !

La foule s'était assemblée, stupéfaite ; il y avait bientôt mille personnes, ahuries devant ce spectacle. Des agents de police, requis par les employés du magasin, s'avançaient prudemment, étant persuadés qu'ils avaient affaire à des malheureux échappés d'une maison de fous !

Tout à coup, Plessis lâche son mannequin et se relève. Nous lâchons les nôtres et nous exécutons, toujours l'œil sur Plessis, une gigue effrénée autour des vaincus.

Puis, sur un signe du chef, nous détalons à toutes jambes !

Beaucoup de personnes nous avaient reconnus et riaient aux éclats de cette gaminerie, dont le récit courut par la ville et valut une énorme réclame au papa Guillet qui en fut enchanté. Mais la police lui fit savoir que ses artistes devraient s'abstenir dorénavant de ce genre de réclames, attentatoire à la tranquillité publique.

Nous nous tînmes cois, mais Plessis continua, tout seul, la série de ses fumisteries qui demanderaient un volume tout entier pour être contées.

Plessis reçoit une visite dans les coulisses. C'est Blanche d'Antigny qui, de passage à Lyon, tient à lui serrer la main. Ce veinard-là est l'ami de toutes les femmes au cœur brûlant !

Nous profitons de l'aubaine pour faire la connaissance de cette artiste, de retentissante notoriété. Pas belle, belle, mais quelle carnation ! quelle opulence de formes ! Un Rubens, quoi !

Que de millions ont déjà glissé de ces jolies mains grassouillettes ! Que de fortunes ont disparu sous ces blanches quenottes ! Blanche d'Antigny ne pourrait le dire, n'ayant pas le don de l'ordre ; elle jetait l'or par les fenêtres et son cœur, tendre et facile, lui coûtait gros.

Dans une tournée qu'elle fit en Égypte, elle avait emmené sa femme de chambre, ce qui était naturel, et son cocher, ce qui l'était moins, puisqu'elle n'avait pas de voiture à faire conduire. Comme on s'en étonnait, elle dit : «*Dame ! je dois vingt mille francs à Augustine et trente-cinq mille à Justin ; ils ne veulent pas me lâcher !*»

Ce Justin, homme pratique et dénué de principes trop austères, disait familièrement de sa maîtresse : «*Bonne fille, Blanche, mais trop de béguins !... pas sérieuse du tout. Ainsi depuis que nous sommes au Caire elle ne s'est même pas encore occupée d'empaumer le Khédive !... Nous ne sommes pourtant venus que pour ça !*»

L'excellente Marguerite du *Petit Faust* [*], la Frédégonde de *Chilpéric* avait été la favorite d'Hervé, et André Gill [*Louis André Gosset de Guines dit André Gill, peintre et dessinateur célèbres pour ses portraits-charges - 1840-1885*] a chargé spirituellement cette association artistico-intime.

Celle dont les épaules ruisselaient alors de diamants devait mourir sans un fichu pour les couvrir, dans un modeste hôtel meublé.

[] Parodie du Faust de Gounod composée par Hervé (Florimont Rongé dit), créée en 1869 à propos de laquelle Banville écrivit «vive, élégante, originale, ailée d'un bout à l'autre». Blanche d'Antigny y tenait le rôle-titre féminin et Hervé, lui-même, le rôle de Faust. - Voir note 3, Mémoires, chapitre 1.*



Blanche d'Antigny

Revenons au directeur Claude Guillet, bon homme, mais original, fertile en *ficelles* de toutes sortes. La plus forte qu'il ait trouvée, fut certainement celle qui suit et qui lui rapporta des revenus princiers.

En ce temps-là, dans presque tous les cafés-concerts, vers le milieu de la soirée, à l'entracte, un écriteau surgissait, disant : *On est prié de renouveler*. Car on ne payait pas de prix d'entrée, mais les consommations étaient taxées en conséquence. Au Casino elles coûtaient cinquante, et soixante-quinze centimes, suivant les places occupées.

On ne donnait pas de matinée le dimanche. Dès cinq heures du soir la maison était assiégée ! Le public se poussait, s'étouffait aux portes pour arriver à se bien caser.

D'aucuns apportaient de provisions pour collationner au bruit des flonflons. Les papas et les mamans avaient les bras chargés de marmailles et de charcuteries variées. C'était une rage ! Et qui n'arrivait pas à trouver place au Casino, estimait avoir perdu son dimanche.

Le papa Guillet n'insistait pas trop quand, dans la semaine, il se trouvait des réfractaires à la coutume de renouveler les consommations, mais vous allez voir comment il procédait le dimanche, quand le public surabondait. Le concert commençait à cinq heures et demie. La première partie durait une heure, occupée par des artistes divers, et se terminait avec Simon Max, fort applaudi !

Le rideau descendait du cintre et l'écriteau apparaissait :

On est prié de renouveler.

La salle protestait, mais faiblement. On tenait à entendre Nicol, annoncé dans la deuxième partie. Quelques spectateurs, à la bourse plate, s'en allaient. Ils étaient

aussitôt remplacés par ceux-là qui faisaient la queue dehors, attendant cette aubaine prévue.

La deuxième partie commençait. À sept heures et demi, Nicol la finissait avec son succès habituel. Réapparition de l'écriteau : *On est prié de renouveler.*

Oh ! alors le public la trouvait mauvaise.

Les protestations résonnaient de tous les côtés. Le papa Guillet restait sourd à ces manifestations ; il souriait, se frottait les mains, sûr du résultat. Et le public cédait.

Pensez donc ! il lui restait encore à entendre : À 8 h. ½ , Buislay ! À 9 h. ½ , Paulus ! À 10 h. ½ , Plessis!

Quatre fois dans la soirée, le fatidique : *On est prié de renouveler*, venait mettre le public en fureur, mais le programme était si attrayant, allant, comme chez Nicol et, de plus fort en plus fort, que le public se calmait et... renouvelait.

Aurait-on pu avouer le lendemain à la Guillotière et à la Croix-Rousse qu'on était allé au Casino, sans entendre Paulus et Plessis !

Total pour cinq parties, cinq consommations par spectateur et pour la caisse du directeur roublard, cinq recettes dans la soirée. Vous ne vous étonnez pas si je vous dis qu'il a fait fortune à ce métier-là.

Je serai resté plus longtemps à Lyon, était donné le succès obtenu, mais j'avais signé pour retourner quinze jours à Nîmes et il me fallait encore aller à Paris avant de remplir cet engagement.

Cependant le papa Guillet m'arracha la promesse de revenir chez lui aussitôt après avoir satisfait le public nîmois.

À Paris, ma première soirée est toujours pour l'Eldorado [*4 boulevard de Strasbourg, 10e*], but constant de mon ambition. Tout ce qui s'y chante me semble parfait ; cette scène m'hypnotise !... Patience ! j'y reviendrai bientôt.

L'établissement n'a pas de *claque* ; je la remplace avantageusement à moi tout seul, tellement j'applaudis les artistes que je connais déjà et les nouveaux de la maison.

Parmi ces derniers, je note :

Mlle Vigneau, qui vit le jour en Algérie, au cours d'une tournée artistique de ses parents. N'a pas perdu son temps dans les Conservatoires, puisqu'à peine nantie de cinq années, elle débutait au Grand Théâtre, à Nîmes.

Plus tard, à Nice, la grande duchesse de Bade qui l'entendit, si intelligemment folichonne, lui fit remettre un mot de satisfaction accompagné de mille francs aux beaux louis d'or.

Maintenant elle a ses vingt printemps et vient de débiter avec succès, dans les diseuses comiques, à l'Eldorado.



Mlle Vigneau

[Aucun *autre renseignement disponible pour le moment sur celle Mlle Vigneau*]

Mlle Julia (Julia Boulay) une Rouennaise. À commencé par être *rat* au corps de ballet de la Gaîté ; chante maintenant... et promet.



Mlle Julia

Mlle Zélia (Zélia Amiscl) une Bretonne du Morbihan ; dit, chante, module avec goût ; a tout pour aspirer à *l'étoilât*.



Mlle Zélia

Puis Émile Duhem, un enfant du Nord qui lancera pas mal de succès dans sa longue carrière. En ce moment, il chante le *Bouton de Billou*, dont le succès s'est perpétué jusqu'à nos jours, et le *Conducteur d'omnibus*. Cette dernière chanson lui a valu une belle couronne offerte par les conducteurs d'omnibus de Paris, glorieux d'avoir inspiré ces couplets amusants.

Le comique de Duhem porte beaucoup. Il a d'autres cordes à son arc : il compose des airs pour certaines chansons qu'on lui apporte et imite à s'y méprendre la flûte.

La perfection de cette imitation fut la cause d'un pari, à Bruxelles, entre un Hollandais et un Anglais. Ce dernier prétendait que Duhem se servait d'un objet quelconque pour rendre ainsi le son de la flûte. Le naturel de Berg-op-Zoom paria mille francs que nulle *pratique* ne garnissait la bouche de notre artiste. Déjeuner, auquel Duhem fut invité, sans en connaître la cause et, au dessert, on le pria de *flûter* un morceau, ce qu'il fit incontinent, sans le moindre artifice dans le gosier. Le fils d'Albion perdit son pari.



Émile Duhem

Un tour au Châtelet pour entendre Thérèse dans la *Chatte Blanche*.
La grande diva populaire à fort engraisé. Ce ne sont plus des maigres bras qui font à présent le geste large dont elle souligne ses refrains, mais des bras potelés qui esquissent le moulinet si comique dans les *Canards tyroliens* qu'elle chante de façon à faire crouler la salle. Et j'aide à cet effondrement de l'édifice de toute la vigueur de mes bras.
La superbe diseuse a un gros, très gros succès.



Thérèse par Carjat en 1870

Chapitre IX

Regnard. – Rose Méryss. – Jules Pacra. – Mlle Garait. – Julia Baron. – Au Casino de Nîmes. – Dagobert. – Je deviens héraut officiel. – La fameuse dépêche ! – Le Mari Mécontent. – Les suites d'une blague. – Gobin. – Eudoxie Laurent. – Un mariage à la vapeur. – Amédée de Jallais.

Le café-concert continuait à préparer des artistes pour le théâtre.

Sait-on que l'excellent Regnard (Victor-Auguste) a débuté au Concert Européen ? Il est devenu le plus sympathique des artistes, le *compère* idéal gobé par le public, l'inlassable organisateur-régisseur des représentations au bénéfice des pauvres et des *mentons-bleus* [cabotins ou artistes sans talent] arrivés au bout de la carrière sans avoir amassé le nécessaire pour leurs vieux jours. Un talent fait de rondeur. À su se faire aimer des directeurs, des auteurs et des camarades... un record quoi !



Victor-Auguste Regnard

Et aussi de la belle Rose Méryss que j'ai vu débiter à Bordeaux, sa ville natale, dans un café-concert que tenait Panot, l'ancien grognard du Cirque. Plus tard, Robert Kemp père l'engagea au Théâtre-Louit, où elle chantait les Schneider. De là, elle s'en fut cueillir et des dollars en Amérique, où sa plastique superbe emballa les amateurs. Au Châtelet, elle joua les *travestis*, remplissant ses rôles avec grâce et ses maillots avec prodigalité.



Rose Méryss

À la gare de Lyon, avant de m'embarquer pour Nîmes, j'aperçois Pacra causant avec deux femmes élégantes, types d'artistes cossues.

Pacra est très populaire ; c'est une des grosses *vedettes* du concret ; à l'Eldorado, il fait bonne figure à côté de Perrin, et sa carrière, déjà bien remplie, veut qu'on lui consacre quelques lignes.

Jules Pacra a vu le jour à Paris en 1832. À l'âge de 13 ans, pourvu d'une instruction élémentaire, il entrait en apprentissage chez un sculpteur. Ses parents l'avaient voulu ; fils docile, respectueux, il avait obéi, mais déjà l'amour des planches le tenaillait.

Dans sa chambrette de gamin, il s'était construit un théâtre ; le lit figurait la scène ; un manche à balai faisait le support du rideau fabriqué avec un drap de lit. Il calligraphiait des programmes qu'il exécutait le dimanche, ayant comme troupe deux bambins de son âge, devant la famille et les voisins, public émerveillé qui ne ménageait pas les applaudissements à notre héros et encourageait ainsi ses dispositions à lâcher la sculpture pour la scène. En 1848, il entre au National comme employé, et peut, en rognant sur le nécessaire, se payer les *poulaillers* de tous les théâtres à sa portée. Un beau jour, n'y tenant plus, il s'engage au théâtre Montmartre, à raison de trente francs par mois. Puis il court la province ; réussit fort à Grenoble, où on l'appelait le *petit chéri* ; revient à Paris, au théâtre Beaumarchais. Il y crée *Sidoine* dans le *Paradis perdu*. Gros succès. Les journaux s'en occupent.

Méryy [*] dit de lui : «*Il a du feu dans les yeux !*»

[] Joseph Méry, journaliste et écrivain né à Marseille en 1797 et mort à Paris en 1866.*

«Un comédien de la bonne école» ajoute Édouard Thiery [*].

[*] *Édouard Thiery, journaliste (Moniteur) et ami d'Hector Berlioz*

Il entre à la *Gâté* et y reste deux ans. Sa voix est jolie ; il quitte le théâtre et se fait acclamer pendant dix-huit mois au *Café du Géant*.

Nouvelle tournée dans les concerts de province, puis revenu à Paris, il chante et joue à l'*Alcazar*, au *Café de France*, et enfin à l'*Eldorado* où il est applaudi chaque soir pour sa diction impeccable et son jeu sobre et naturel. Bon camarade, il prouvera par la suite qu'il a un cœur excellent.



Jules Pacra

Pacra prenait congé des deux jolies femmes ; je m'approche et lui serra la main. Il me dit qu'étant venu accompagner un ami partant de Lyon, il avait rencontré deux connaissances de théâtre ; et comme je m'extasiais sur le *chic* de ces dames, il répondit :

– *Vous ne les connaissez pas ? Non ? Eh bien, la plus petite, ce joli biscuit de Sèvres animé, dont les yeux qui incendient les cœurs feraient sauter une poudrière à cent pas, c'était Mlle Garait, des Variétés. Elle a débuté aux Bouffes-Parisiens, dans les Pantins de Violette. Oh ! le joli joujou que c'était ! Joujou pour tous les âges. Elle s'y fit remarquer, même à côté d'Irma Marié [fille du chanteur Claude Marié de Lisle et sœur de Paola] qui jouait Violette.*

– *Et l'autre ?*

– *L'autre ? c'était Julia Baron ; le régal des lorgnettes de l'orchestre qui se braquent, gourmandes, vers les sinuosités de ses costumes, qui ne sont pas dus à des couturières habiles, mais à la seule nature généreuse. Dans la Biche au bois, à la Porte Saint-Martin, dans l'Œil crevé, aux Folies-Dramatiques, elle a montré au public ravi la*

fermeté de son jeu... et de ses attraits. Sur ce, jeune Paulus, bon voyage !... bonne chance ! et revenez-nous bientôt.



Émilie Garait



Irma Marié



Julia Baron

J'étais à Nîmes, au Casino d'Été, pendant le mois de juillet 1970, et au commencement d'août.

La guerre venait d'éclater ; les hostilités étaient commencées et pourtant les plaisirs étaient toujours au programme de l'existence, à Nîmes comme ailleurs, et les cafés-concerts aussi fréquentés que si rien n'avait changé dans les préoccupations des Français.

Lors de mon premier passage dans cette ville, à ce même Casino d'Été, on m'avait fait remarquer et je l'avais fort étudié, un abonné de la maison, fonctionnaire en retraite, ramolli, malplaisant, que tout le monde avait en exécration, car il était désagréable envers tous. Il se nommait Dégoberet et on le surnommait Dagobert, à cause de sa ressemblance avec le vieux soldat d'Eugène Sue, que les illustrations du *Juif errant* avaient rendu familier.

Je devais ne chanter que quinze jours à Nîmes et je réservais pour la soirée des adieux, une chansonnette très comique, le *Mari Mécontent*.

En revoyant le Dagobert en question, assis à sa place accoutumée, au premier rang, et toujours aussi grincheux, aussi antipathique, il me vint l'idée de lui jouer un tour à ma façon.

J'avais un ami, Dalgues, coiffeur au théâtre municipal. C'était un véritable artiste, intelligent, inventif, malin comme un singe.

– Pouvez-vous me faire le type de ce ronchonneur de Dagobert ?

Et je lui confiai mon plan.

– Vous pouvez compter sur moi. Vous aurez un Dagobert *nature* ; je m'y engage. Dès aujourd'hui je travaille mon type et, foi de Dalgues ! ça sera épatant !

J'avais fait mes quatorze représentations sans incident notable. Mais il n'en fut pas de même pour la dernière. La Direction avait posé des affiches partout pour *les adieux de Paulus*. Aussi, dès l'ouverture, le jardin avait été envahi. Faute de sièges en quantité suffisante, une partie des spectateurs se tint debout.

C'était le 2 août 1870 ; retenez cette date, elle va avoir son importance. Mes chansons du premier tour furent très applaudies. J'étais doublement heureux ; d'abord, des témoignages cordiaux du public, ensuite de penser à l'effet que j'allais produire tout à l'heure en ridiculisant ce vilain Dagobert qui, là, au premier rang, maugréait suivant son habitude, sans se douter de ce qui lui pendait au nez. On avait baissé le rideau. J'allais entrer dans ma loge quand je vis s'avancer vers moi, vivement, M. Janvier de la Motte, préfet du Gard.

Il me prit sous le bras et me dit :

– *Mon cher Paulus ! Je reçois un télégramme du Ministère à l'instant. Il contient une nouvelle importante de la guerre. Je tiens à ce que vous en fassiez la lecture à ce nombreux public qui vient de vous acclamer.*

Je m'inclinai et pris le papier que me tendait le préfet.

Le rideau se releva. Le régisseur annonça que Paulus allait lire une dépêche du Gouvernement. Jugez de l'étonnement général ! Tout le monde resta muet, pétrifié à sa place ; qui assis, qui debout. On entendait voler les phalènes dans la nuit.

Et fort ému de mon rôle improvisé de héraut, officiel, je lus à voix forte la fameuse dépêche historique et puérile :

«Aujourd'hui 2 août, à 11 heures du matin, les troupes françaises ont eu un sérieux engagement avec les troupes prussiennes. Notre armée a pris l'offensive, franchi la frontière et envahi le territoire de la Prusse. Malgré la force de la position ennemie, quelques-uns de nos bataillons ont suffi pour enlever les hauteurs qui dominent Sarrebrück, et notre artillerie n'a pas tardé à chasser l'ennemi de la ville. L'élan de nos troupes a été si grand que nos pertes ont été légères. L'engagement commencé à 11 heures était terminé à 2 heures. L'Empereur assistait aux opérations et le Prince Impérial, qui l'accompagnait partout, a reçu, sur le premier champ de bataille de la campagne le baptême du feu ! Sa présence d'esprit et son sang-froid dans le danger ont été dignes du nom qu'il porte. L'Empereur est rentré à Metz à 4 heures».

La sensation fut énorme. La foule commentait la dépêche avec une animation toute provençale. Chacun trouvait des plans merveilleux de nouvelles victoires et de conquêtes faciles.

On dut prolonger l'entracte. Dalgues et moi n'en étions pas fâchés, ça nous permettait de nous mettre au point, de perfectionner la transformation de ma figure en celle de Dagobert.

Dalgues avait tout bonnement fait un chef-d'œuvre. Ce ne fut qu'un cri dans les coulisses : la ressemblance était frappante. L'auteur seul n'était pas content, – en véritable artiste qu'il était, son œuvre ne le satisfaisait jamais. Sa peur me gagnait, et j'en avais une autre, étant donné le retard causé par l'incident de la dépêche.

Le Casino se trouvait en face de la gare du chemin de fer. Or, vers onze heures, chaque soir, c'était un bruit assourdissant, produit par les sifflets de locomotives en manœuvre. Ça coupait *d'effets* comiques, les chansons et les ritournelles et ça faisait le désespoir des pauvres artistes en scène. J'étais loin de penser que lesdits sifflets me fourniraient un surcroît de succès et un *effet* imprévu.

Mon tour de paraître arriva. Il faut dire que le chose avait transpiré. Quelques personnes mises au courant du complot par les indiscretions des camarades, en avaient averti d'autres et bien des regards narquois convergeaient sur le Dagobert qui, tranquille à sa place, ne se doutait pas de ce qui allait lui arriver. L'orchestre attaqua ; je fis mon entrée. Ce fut une explosion de rires ! Tout le monde avait reconnu Dagobert... et lui-même s'était reconnu. Il s'était dressé furieux. Plus il fulminait, plus le public trépignait d'aise.

Je chantai la chanson : le *Mari Mécontent*.

Dès le commencement et juste sur un mot comique, un coup de sifflet strident part de la gare. Un mouvement d'effroi me fait faire une brusque volte-face grotesque que le public croit *préparée* et applaudit à outrance. L'effet est prodigieux ! Voyant ça, je le renouvelle à chaque coup de sifflet. C'était le délire ! On se tordait ! Le Dagobert de la salle interpellait furieusement *celui* de la scène. Je lui répondais en redoublant de verve ; au lieu de refrain : *Ils voyaient bien que j'n'étais pas content !* je disais, en désignant mon bonhomme du doigt : *Vous voyez bien que je n'suis pas content !*

On n'entendit guère tous les complets. On riait trop ! Je mis plus d'une demi-heure à chanter cette chanson. On ne voulait plus me laisser sortir de scène. Je rentrais dans ma loge, triomphant, acclamé.

Le coiffeur Dalgues et les amis m'y attendaient, joyeux du bon tour joué au bonhomme détesté. Nous étions en train d'échanger des congratulations et de les arroser de champagne, quand un bruit effroyable retentit à la porte. Le Dagobert

était là, escorté de deux gendarmes qu'il avait requis afin de procéder à mon arrestation immédiate.

– *Vous saurez, monsieur, qui je suis ?* vociférait-il.

C'était, paraît-il *une grosse légume* dans le pays, quelque chose comme un directeur de la Régie ou de l'Enregistrement, en retraite.

Dalgues et moi n'étions pas trop rassurés. Nous nous demandions si nous n'avions pas outrepassé de beaucoup le droit de blaguer nos semblables. Les gendarmes hésitaient, ne sachant que faire. Heureusement, une grande partie du public accourut sur le lieu de l'altercation et protesta contre les prétentions du Dagobert exaspéré. L'apaisement ne se fit qu'à l'arrivée précipitée de M. Janvier de la Motte. La préfecture se trouvait tout à côté du concert, et l'aimable préfet, à qui était allé raconter ce qui se passait, venait en hâte à mon secours. Le Dagobert n'osa pas insister et se retira, furibond.

M. Janvier de la Motte me conseilla tout bas de clore définitivement ce scandale en partant dès le lendemain matin, puisque mon engagement était terminé. Je suivis le conseil, qui était sage, car le Dagobert aurait pu me chercher pouille devant les tribunaux et je ne pouvais pas me chanter : *En mon bon droit j'ai confiance !*

Je partis donc le lendemain, en rendant à la direction le service de la débarrasser de cet abonné désagréable, car il paraît qu'il n'osa plus remettre les pieds au casino de Nîmes.

Je disais plus haut que le concert prépare des artistes pour le théâtre. Parfois c'est du théâtre qu'ils viennent au concert.

Tel fut le cas de Gobin, le célèbre *queue-rouge* [*] des féeries. Il avait débuté au théâtre de Montmartre, sous le nom de Bingo. Il ne fit qu'un court séjour parmi nous et retourna sur les scènes, dites sérieuses.

[*] *Paillasse grotesque dont la perruque est nouée par un ruban rouge.*



Gobin

Et aussi la belle Eudoxie Laurent, qui, pendant la saison de 1869, a été l'étoile de l'*Alcazar d'été*. Alphonse Lemonnier racontait ainsi cette fugue de l'excellente artiste : «Après avoir passé par le Palais-Royal, les Variétés, la Porte-Saint-Martin, les Folies-Dramatiques, l'Ambigu, Cluny et Déjazet, elle entra à l'Alcazar avec des appointements splendides. Les appointements d'un général de brigade. Il est vrai de dire qu'elle est le général de brigade des jolies femmes de l'Alcazar».

Elle a épousé l'aimable vaudevilliste Amédée de Jallais [*voir ci-dessous*]. C'est à Bougival, en France, que la chose s'est passée.

Un jour qu'il faisait très beau, Eudoxie dit à Amédée :

– *Qu'allons-nous faire aujourd'hui ?*

– *Allons pêcher*, dit Amédée.

– *Non, ne pêchons plus* (répliqua Eudoxie) *et marions-nous*.

Ce qui fut dit fut fait. Quarante-huit heures après, la charmante artiste disait *oui* devant le maire de Bougival, ayant pour témoins de son bonheur MM. Paul de Cassagnac, Eugène Déjazet et Paul Avenel qui chanta au dessert le *Pied qui r'mue*, tandis que les mariés s'éclipsaient... pour aller prendre une friture ; car Eudoxie Laurent est la première pêcheuse à la ligne de Bougival.



Eudoxie Laurent

Le nom d'Amédée de Jallais [*Amédée Fontréaux de Jallais*], le fécond et spirituel vaudevilliste, toujours debout, toujours jeune et souriant, toujours sympathique, toujours élégant, reviendra souvent sous notre plume, en contant les gros succès de l'Eldorado.



Amédée de Jallais

Chapitre X

Les chansons patriotiques à Lyon. – Buislay. – Nous nous enrôlons. – Plessis tambour-major. – À Bordeaux. – Élixa Dauna. – La Bordas (voir à Amiati). – La canaille. – Alexis Bouvier. – Nous déraillons ! – Chez le curé des Ponts-de-Cé. – Le Fantassin Malade. – Cascabel. – Silly. – Mlle Grenier.

Je rentrai à Lyon chez le papa Claude Guillet, au Casino, et repris ma place parmi les camarades Plessis, Simon Max, Nicol et Buislay, après un repos de quelques temps.



Simon Max

La partie féminine *classée* était représentée par Louise Busseuil [*], devenue depuis Mme Goudesonne [*] ; pas jolie, mais du *chien* ; excentrique très applaudie ; par Mme Minardi [*], une voix énorme et qu'on appelait la Thérèse du Midi ; et par Blanche Gandon [*], mignonne et aguichante, la coqueluche des *gandins* de Lyon.

[] Quatre gloires locales qui ne seront plus jamais mentionnées par la suite.*

Les nouvelles de la guerre étaient désastreuses.

Chaque jour amenait une tristesse, chaque heure voyait croître les angoisses.

Le public, fiévreux, voulait des chansons patriotiques, des appels aux combats, ou des couplets flétrissant les incapables qui nous menaient à la défaite. Simon Max chantait :

*Debout ! Debout Français ! courons à nos frontières !
Il faut que les Prussiens engraisent nos ornières !
Qu'il n'en reste pas un ! Aux armes, citoyens !
Aux armes ! Aux armes ! exterminons les Prussiens !*

On remarquera que le dernier vers est pourvu de treize pieds ; sans doute pour en accentuer l'énergie. Cette chanson avait été composée par un chemisier de Lyon, tellement ravi de son interprète, qu'il lui fit don d'une superbe chemise rayée rouge. Simon Max l'a gardée jusqu'à ces derniers temps. Je ne dis pas qu'il l'ait toujours portée !

Il chantait aussi la *Marseillaise de l'Internationale*. Ses bras étaient chargés de grosses chaînes et il suppliait la Liberté de les briser.

Pour que la Liberté exaucât ses vœux, il avait inventé un bon truc. Les chaînes étaient réunies à ses poignets par une ligature en fil noir. Au dernier couplet, il avait l'air de faire un effort prodigieux, toute la ferraille à ses pieds avec un bruit de tous les diables. Et le public se levait enthousiaste et criait : Vive la liberté !

Quelques temps après, le 4 septembre 1870, la République était proclamée à l'Hôtel de ville de Lyon, par M. Challemel-Lacour [*], qui invitait tous les citoyens à voler au secours de la Patrie en danger.

[] Paul-Armand Challemel-Lacour (1827-1896), professeur expulsé de France pour ses opinions républicaines après le coup d'état de 1851. De retour lors de l'amnistie de 1859, il fut nommé préfet du département de la Rhône en septembre 1870 pour démissionner en février 1871 et devenir membre de l'Assemblée en 1872 puis sénateur en 1876.- Il fut un des grands supporters de Gambetta.*

Nicol et moi, nous allâmes nous enrôler ; Simon Max, trop jeune, fut incorporé dans la musique, où il jouait de la basse si bémol. Plessis s'engagea comme tambour-major. Son succès fut immense ! il émerveilla troupes et foules avec ses moulinets prestigieux.



Nicol

Par faveur, la Place nous permettait de jouer le soir au Casino. Tout servait la veine du père Guillet, même les événements funestes du moment. Il faisait des recettes superbes. Le public accourait, le soir, s'exalter à nos couplets enflammés.

Guillabert [*Édouard*], le baryton, chantait la *Marseillaise* ; moi je chantais les *Cocardiers* et le *Chant du Départ* ; Plessis jouait une scène de tambour-major, dans laquelle il tapait de la caisse, comme il sait le faire, et jonglait avec son fusil. Succès très grand pour tous.

Le gouvernement de la Défense nationale faisait appels sur appels, et régularisait la concentration des citoyens enrôlés. À mon tour je fus appelé par la voie régulière du recrutement de la Gironde. Je fis signer ma feuille de route et je partis pour Bordeaux.



Henri Plessis

Le 25 septembre 1870 j'arrivais à Bordeaux. Ma mère pensa se trouver mal quand je parus devant elle en costume de *troubade*. Son imagination affectueuse me voyait déjà sur le champ de bataille, mort pur le moins. Ma gaîté sécha ses larmes.

Ça allait de plus en plus mal dans le pays envahi. Je fus désigné pour aller rejoindre au 33^e régiment d'infanterie de ligne à Sens (Yonne), mais, par faveur, j'obtins de rester à Bordeaux dans les mobilisés de la Gironde. Le colonel Coulon nous faisait travailler dur ; on nous exerçait, on nous *décrassait*. Gambetta, le chef du gouvernement de la Défense nationale, alors à Bordeaux, enflammait notre ardeur, chaque jour, par d'éloquents harangues prononcées du balcon de la préfecture.

Attentif, obéissant, discipliné, j'étais bien vu de mes chefs et le directeur de l'Alcazar, Bazas, obtint que je pusse donner mon concours à ses représentations. J'avais même la dispense de coucher à la caserne.

Il y avait alors, *en représentations*, à l'Alcazar, la bonne Élixa Dauna, dont la réputation était grande dans tout le Midi.



Élixa Dauna

Elle était gracieusement sympathique, possédait une voix charmante et la manière de s'en servir. Plus tard, elle voulut obtenir la fameuse *consécration* parisienne et se fit entendre à la Scala, mais malgré son talent, elle ne put éclipser les étoiles du lieu, et ne voulant pas demeurer au second plan, elle reprit la route qui conduit au pays où chante la langue d'Oc. De Marseille à Bordeaux, elle était aimée, adulée. Abordant tous les genres, reprenant tous les *succès* dès leur révélation à Paris, elle excellait surtout dans les répertoires d'Amiati et de Graindor ; étant fine diseuse comme celle-ci et dramatique comme celle-là.

Après vingt ans de complète réussite, elle s'est retirée, encore jeune, à Narbonne, où tous les artistes de passage, allaient la voir, l'embrasser et apprendre d'elle, l'art de captiver le public.

Et l'excellente camarade qu'elle était le recevait tous à bras ouverts. Son souvenir vivra chez ceux qui l'ont connue. Pendant que ça marche, à notre gré mutuel, à l'Alcazar de Bordeaux, le Grand Concert Parisien de Paris, retentit d'acclamations. Une femme y chante la *Marseillaise*, trissée tous les soirs.

C'est la Bordas ! Bien qu'elle soit un peu exagérée, par le geste et par la diction, son succès est énorme.

Rosalie Martin (dite plus tard simplement la Bordas) était née à Montoux (Vaucluse) le 15 février 1841. Sur les genoux de son père, vieux patriote à l'âme républicaine, elle avait appris la *Marseillaise*. À l'âge de dix-sept ans, elle épousait un musicien, Bordas, et tous deux coururent la province durant quelques années. Pendant la Commune elle alla chanter à l'Hôtel de ville (où on lui fit une ovation enthousiaste) la *Canaille*, la fameuse chanson d'Alexis Bouvier, musique de Darcier.



La Bordas

Il serait injuste de ne pas associer les auteurs de cette virulente chanson au succès de l'interprète. Nous avons déjà parlé de Darcier ; quelques mots sur Alexis Bouvier.

C'était un enfant du peuple ; un Parisien. Ciseleur en bronze, il occupait ses loisirs à taquiner la Muse, à piocher la syntaxe, à dévorer tous les bouquins qu'il pouvait se procurer et il suppléait, par ce labeur opiniâtre, à son manque d'études sérieuses. Il a fait un nombre considérable de drames, de vaudevilles et surtout de romans. Il était passé maître dans l'art de remettre la *suite à demain*. Comme chansonnier ou humanitaire, *La Canaille*, qui eut un succès prodigieux, *Mon p'tit neveu* et bien d'autres sont toujours au répertoire des cafés-concerts.



Alexis Bouvier

À la fin de novembre 1870, mon régiment dut aller rejoindre l'armée de la Loire, commandée par le général d'Aurelles de Paladines [*]. Le 12 décembre on s'embarquait en gare de Bastide-Bordeaux.

[] Général né à Malzieu-Ville (Lozère) en 1804. Placé dans le cadre de réserve en 1870, il fut rappelé par Gambetta au mois de septembre pour se voir confier le commandement de l'armée de la Loire.*

Nous étions transportés dans des fourgons à bestiaux, et leurs voyageurs n'auraient pu supporter d'être tassés comme nous l'étions, avec nos armes et bagages pour compléter le confortable.

Depuis trois jours et trois nuits nous roulions lentement, avec des arrêts interminables causés par l'encombrement des voies ; nous étions éreintés, désarticulés. Le 16 décembre, au beau milieu d'une nuit, noire comme une conscience d'usurier, nous dormions tous, lourdement, n'en pouvant plus de fatigue. Tout à coup un choc épouvantable nous reverse les uns sur les autres. Des cris retentissent :

– Aux armes !... les prussiens !

Des hommes couraient, le long des wagons culbutés, avec des torches allumées. Ce n'était par l'ennemi... c'était un déraillement. La locomotive gisait sur la voie, les quatre roues en l'air !

Le colonel Coulon, énergique, ramenait le calme chez les soldats affolés. On organisait les secours ; on faisait l'appel.

Beaucoup de blessés, aucun mort. Et, heureusement, presque toutes les blessures étaient bénignes. Nous avons déraillé en pleine gare des Poissonniers, près d'Angers. J'étais parmi les éclopés. Je fus conduit aux ambulances des Ponts-de-Cé.

Grâce aux bons soins, je me rétablissais assez vite, et, ma gaîté ne perdant jamais ses droits, je régalais les camarades de chansons joyeuses, toute la journée. Le curé des Ponts-de-Cé, qui nous visitait souvent, m'avait complimenté sur mon organe généreux, et il me pria de venir chanter à Noël, à la messe de minuit.

Je ne me fis pas parier et je vous assure que j'eus un énorme succès après des fidèles des Ponts-de-cé.

*On dut parler de Paulus
Sous le chaume bien longtemps !...*

Je chantai le Noël d'Adam [*Minuit, chrétiens !*], accompagné avec un accordéon, lequel était manié par le cordonnier du village qui se délassait du ressemelage à l'aide de la musique sacrée.

Le lendemain, pour célébrer cet événement mémorable j'étais invité à déjeuner chez le curé et, au dessert, agrémenté de vieux vin mousseux d'Anjou, ce ne fut pas un hymne au Sauveur que mon hôte réclama, mais des chansons, au ton gaulois, dont il s'ébaudissait fort. Une, entr'autres, qui le charma particulièrement et qu'il fallut bisser, était celle-ci, très répandue à cette époque : *Le Fantassin Malade*.

J'ai gardé des Ponts-de-Cé et du curé le meilleur souvenir, n'oubliant jamais de venir passer quelques heures au milieu de ces braves gens quand le hasard des tournées me ramenait dans la région.

Le 3 janvier 1871, j'avais ma feuille de route pour réintégrer le dépôt, à Bordeaux.

C'était le moment des fêtes du Jour de l'An et elles étaient tumultueuses à Bordeaux. J'assistai à l'émeute historique des Allées de Tourny et au renversement de la statue équestre de Napoléon III.

Cascabel, le célèbre artiste de café-concert, était à la tête de ce mouvement populaire. Il avait enfourché le cheval de César tombé et haranguait la foule, vociférant avec cette volubilité extraordinaire qui faisait son succès dans les scènes à rapides transformations qu'il avait inventées. Il a été le précurseur de Frégoli [*] et son talent était remarquable dans ce genre. Très fier du rôle joué par lui dans cette circonstance il le rappelait avec emphase, à tout propos. Je me préparais à reparaître devant le public bordelais quand une fièvre intense me terrassa. Je dus m'aliter. On était fort inquiet autour de moi. À ce moment la petite vérole (la *picotte* comme on dit à Bordeaux) faisait de grands ravages par la ville... et c'était bien la *picotte* que j'avais.



Cascabel

[] Célèbre transformiste, ventriloque, chanteur et comédien italien né à Rome en 1867 et mort à Viareggio en 1936. Il fut un des premiers à utiliser l'appareil des frères Lumière tournant une dizaine de films de ses prestations.*



Fregoli

Un mois après, tout danger avait disparu et j'en rends moins grâce à ma constitution robuste qu'aux soins affectueusement dévoués et désintéressés d'une amie qui joua un grand rôle dans mon existence. Le danger ne peut l'éloigner de mon chevet où elle veilla sans trêve, en admirable sœur de charité.

Pendant ma maladie, il paraît que la gendarmerie était venue pour m'arrêter comme déserteur !

Le brigadier, en apprenant que j'étais atteint de la variole, fit faire précipitamment demi-tour à ses hommes et courut, effaré, rendre compte de sa conduite à son chef qui lui répondit, sur un air connu :

*La chose étant contagieuse
Brigadier, vous avez raison !*

et jugea qu'il fallait attendre mon complet rétablissement pour m'appréhender au corps. On n'eut pas à se déranger ; dès que je fus rétabli, je me présentai de bonne grâce à la Place avec la conscience tranquille d'un homme qui a ses papiers en règle. Pourtant la chose avait transpiré et quelques-unes de ces bonnes âmes qu'on rencontre toujours sur son chemin, avaient insinué qu'il n'y a pas de fumée sans feu et que si l'on me cherchait c'était bien simple ; j'avais déserté devant l'ennemi ! La preuve, c'est que j'étais revenu seul à Bordeaux, lâchant mes compagnons d'armes qui, pendant ce temps, se faisaient tuer en défendant la patrie, dans l'armée du Mans, commandée par Chanzy. D'ailleurs, j'appris plus tard que l'auteur de cette calomnie n'était que Cascabel, le héros de l'émeute des Allées de Tourny, que ne se contentait pas de déboulonner les empereurs en bronze, mais aussi les camarades en chair et en os.

Une troupe de passage est venue jouer des opérettes d'Offenbach. Médiocres acteurs, chanteuses peu remarquables. Et mes souvenirs s'en vont à l'espiègle Silly, l'Oreste de la *Belle Hélène*, avec son minois spirituel et son joli torse que le maillot détaillait si superbement.



Silly

[autre photo: chap. 17]

Et je revois aussi la belle Grenier, dans la *Vénus d'Orphée aux enfers*, vêtue d'une gaze qui ne voilait qu'à peine des trésors éblouissants, lesquels hantaient les rêves de tous ceux qui les avaient lorgnés et applaudis dans la soirée. Finies les splendeurs de la *Fête impériale* ! Les belles artistes demi-mondaines sont rentrées dans l'ombre, pour quelque temps. Les jours ne sont plus à la rigolade : toutes les familles portent le deuil. La danse des écus ne va recommencer que pour payer la rançon de guerre.



Grenier

Chapitre XI

La Marseillaise des Femmes. – Chrétienno et Judic. – L'Eldorado pendant la Commune. – J.-B. Clément. – Le Café des Ambassadeurs. – Le gros Fleury. – J'suis chatouilleux. – La Corbeille en délire. – Villebichot. – Lise Tautin. – Offenbach. – Un mot du papa Doudin. – Léa Lini. – Une friture bien gagnée.

Un souvenir de l'Année terrible qui vient de s'écouler.

Le 30 août 1870, dans une représentation à la Porte-Saint-Martin, Mlle Agar chantait la *Marseillaise des femmes*. L'Auteur de cette chanson (une femme), croyant encore, comme tant d'autres, au retour prochain de nos soldats victorieux, disait :

*Ah ! plus de pleurs ! Ah ! plus de fièvres !
Tout chante, amis, votre retour ;
Français ! buvez ! buvez ! l'amour !
Voici nos fronts, voici nos lèvres...*

Et les lèvres des spectateurs, affriolés par cette offre de la belle artiste, se tendaient vers la scène. Hélas ! ce n'étaient que des mots.

Quelques mois auparavant, j'avais eu le plaisir d'entendre à l'Eldorado, Chrétienno et Judic dans une charmante opérette d'Armand Liorat, musique de Frédérique Barbier, *Un souper chez Mlle Contat* [*La première avait eu lieu, au même endroit, en 1864*].

Les deux artistes y étaient adorables : Chrétienno, parfaite dans la maturité de son beau talent ; Judic, exquise dans son travesti.

Le 15 mai 1871, Perrin, de l'Eldorado, craignant que ce concert ne fût réquisitionné pour les ambulances, – ce qui était le sort d'un grand nombre de théâtres – Perrin s'en fut trouver son camarade Pacra, lui fit part de son idée, et tous deux, sans perdre une minute, coururent chez le poète J.-B. Clément, l'auteur de tant de chansons charmantes et justement populaires, et de plus, membre de la Commune. J.-B. Clément adressa ses camarades à Félix Pyat, délégué au Xe arrondissement, lequel les autorisa à faire, sous leur direction la réouverture de l'Eldorado.



Jean-Baptiste Clément

Le samedi 19 mai, ils ouvraient les portes, avec ce programme attrayant, devant une salle bondée de spectateurs, privés depuis si longtemps de leur distraction favorite :

**CONCERT POPULAIRE DE L'ELDORADO
19 mai 1871**

<i>1^{re} partie</i>	<i>2^e partie</i>
M. Durozel. – <i>Gare la bombe.</i>	Mlle Julia. – <i>Les serpents.</i>
Mlle Julia. – <i>L'Amour.</i>	M. Durozel. – <i>La clique.</i>
Mlle Zélia. – <i>Le cheveu.</i>	Mlle Zélia. – <i>Le plus âne.</i>
M. Arnaud (engagé spécialement). – <i>Fais-le pour ta famille.</i>	M. Vialla. – <i>Le capitaine.</i>
Mme David. – <i>En dessous.</i>	Mme David. – <i>La serrure.</i>
M. Pacra. – <i>Nos maréchaux.</i>	M. Arnaud. – <i>J'suis pas partageux.</i>
Mlle Amiati. – <i>Voilà l'homme.</i>	Mlle Amiati. – <i>Les masques.</i>
M. Perrin. – <i>Je ne comprends pas.</i>	M. Noailles. – <i>Poésies.</i>
M. Noailles (engagé spécialement.) – <i>Poésies de Victor Hugo.</i>	MM. Jules Perrin et Jules Pacra. <i>Les deux chanteurs sans places.</i> (Opérette d' Hervé .)

J'étais engagé pour deux mois de cet été aux Ambassadeurs.

Les beaux établissements lyriques ces Champs-Élysées ne dataient pas de loin : leur origine était modeste.

Vers 1847, devant la porte d'un café, le *Café du Midi*, trois planches, posées sur deux tonneaux, figuraient une *scène*. Sur ces tréteaux, un énorme gaillard, qu'on nommait le *Gros Fleury*, (il pesait 160 kilos), y chantait des chansonnettes, en grattant une guitare avec une vigueur qui n'avait d'égale que la fausseté des accords improvisés. Petit à petit le public s'amena pour écouter notre homme, tout en buvant de la bière et croquant des échaudés.

L'an d'après, son voisin, le café des *Ambassadeurs*, inaugura, lui aussi, le mélange du flonflon et du rafraîchissement. Il enrôlait une escouade de musiciens ambulants, même *l'homme à la vielle*, célèbre dans toute la banlieue où il *faisait* les foires. Ce qui attira le monde et qui fit la fortune des cafés-concerts ce fut cet écriteau placé à la porte : *Ici l'on fume*. En 1849, le café des *Ambassadeurs*, confortablement construit, devint le Café-Concert des Ambassadeurs.

Quand j'y débutai, en juin 1871, le directeur était M. Doudin, un vieux finaud, retors au possible, à qui on ne montait pas facilement le coup. Il n'ajoutait guère foi aux réputations élogieuses qui précédaient les artistes et ne s'en rapportait qu'à lui-même.

D'excellente humeur quand le temps était beau, il n'était pas à toucher avec des pincettes quand la baisse du baromètre annonçait fatalement celle de sa recette du soir.

Ce qui m'ennuyait, c'était de chanter au milieu de la *Corbeille* ; vous, savez, ces débutantes qui garnissaient les sièges au fond et sur les côtés de la scène. Mais d'excellents artistes ne croyaient pas déroger en chantant, entourés de ce bouquet de fleurs vivantes ; je ne pouvais me montrer plus fier qu'eux.

Autre ennui : le jardin, non couvert, était grand et les organes indigents risquaient fort de n'être entendus que par les premières rangées de spectateurs. Mais je comptais sur ma voix généreuse et elle ne me trahit pas.

Il y avait alors comme *étoiles* Perrin et Marguerite Baudin.

J'avais toujours le même trac de voisinage de Perrin. Je ne pouvais pas essayer de lutter dans le même répertoire. Il me fallait de nouvelles chansons.

Blondelet était régisseur-général et l'établissement. Il me fit (en collaboration avec Baumaine) une chanson, *Les Écriteaux*, dont la musique était de Ch. Pourny. C'était une scène de satires, d'où la littérature était absente, mais que des mots à l'emporte-pièce rendaient vigoureuses, surtout avec la fougue convaincue que j'y apportais.

Pendant un mois je fus certes applaudi, mais contesté aussi pas une partie du public. Il fallait dans ce jardin, non encore couvert, des voix tonitruantes et des chansons pour ces voix-là.

Perrin *trombonait* des couplets faits exprès pour ce milieu. Les miens étaient d'un tour trop délicat pour lutter avec eux.

J'avais appris une chanson qu'avait créée Arnaud, à l'Alcazar. C'était *J'suis Chatouilleux !* [Francis Tourte et Victor Robillard, 1869] Il s'agissait d'un jeune paysan bête qui contait les péripéties de sa nuit de noces. J'avais travaillé mon personnage avec ardeur et trouvé un *effet* qui fut énorme et me valut ce succès auquel j'aspirais et que je n'avais pu encore décrocher depuis mon entrée aux Ambassadeurs. Je répétais plusieurs fois avec une sorte de gloussement joyeux : *sa jupe et son corset...oh ! oh ! oh !* et je finissais par un éclat de rire, en gamme chromatique, tellement contagieux que le public se tordait littéralement.

Vous pensez bien que la Censure n'avait pas eu connaissance des petites modifications apportées, par moi, au texte de l'auteur.

Le public s'emballa ! La *Corbeille* était en délire ! Le régisseur, de la coulisse, avait beau rappeler ces dames à la tenue, aux convenances, un fou de rire les avait empoignées, elles se tordaient, se livraient à des contorsions, à des ploiements de tailles qui ne nuisaient pas à leurs attraits ainsi qu'en témoignaient les jumelles de la salle.

Blondelet, voyant ses prières dédaignées, avait sorti le calepin et inscrivait furieusement des amendes aux chanteuses de la *Corbeille* qui, n'en pouvant plus, s'éclipsaient l'une après l'autre de la scène. Les spectateurs, amusés au possible, me rappelaient avec frénésie.

Une amie vient me voir dans ma loge. Elle est accompagnée d'une ravissante femme qui tient à me féliciter de mon succès. C'est Lise Tautin, qu'Offenbach avait découverte à Bruxelles simple petite grisette, férue de théâtre et possédant des qualités artistiques que le vieux fouinard devina tout de suite.

Elle fut la belle Eurydice d'*Orphée aux enfers* et précéda la Schneider comme grande étoile d'opérette. Quand elle lançait son fameux : *Évohé ! Bacchus est roi !* les spectateurs se pâmaient ; au pas de cancan échevelé qui dévoilait le galbe harmonieux de ses jambes, c'était du délire !

Elle devait s'éteindre bientôt, à Bologne, en 1874, déjà presque oubliée. Quelle fumée que la gloire des artistes de théâtre !



Lise Tautin

J'avais conquis le grade d'étoile en second. Tout de suite après Perrin !... ô joie ! Le papa Doudin, rayonnant, me congratula. Le bruit se fit autour de mon nom. Si bien que la direction de l'Eldorado me proposa en engagement progressif pour plusieurs saisons d'hiver. J'acceptai ; je signai. J'allais avoir ma revanche espérée, car *j'y pensais toujours sans en parler jamais*. Les auteurs venaient à moi. Villebichot, le chef d'orchestre, insistait pour me faire apprendre une chanson militaire d'Isch-Wall, dont il avait fait la musique, *Trifouillard le brosseur*. J'eus beau lui faire observer que le genre *soldat* ne m'était pas familier.

- Vous êtes apte à tout - me répondit-il - essayez.

Je l'écoutai ; ça me valut, après un mois passé à piocher mon *Trifouillard*, un très gros succès encore. J'étais arrivé à donner à ma voix l'ampleur nécessaire pour être entendu au bout du jardin et même au dehors : j'avais décroché le brevet supérieur de chanteur en plein vent ! Et pendant trente années, trente saisons d'été, j'ai connu l'enivrement des bravos de ce bon public parisien qui m'a traité en enfant gâté !

Pendant une des soirées où je triomphais, il arriva que le papa Doudin, entrant à la Régie, y trouva X..., un artiste de sa troupe en train de courtiser la femme de chambre d'une camarade.

- Eh bien ! ne vous gênez pas ! Comment ! X..., vous n'êtes pas honteux ?... une servante !

X... se redressa avec dignité :

- Je place mon affection où je veux !

- Possible ! répliqua le père Doudin, mais la première fois que vous la placez dans la régie, je vous fiche à l'amende !



A. de Villebichot

À l'Eldorado, débuts d'une très jolie jeune femme, Léa Lini. Elle est exquise dans sa chanson *Les Regrets de Mignon* [Villemer, Delormel, Boissière]. Nous la retrouverons bientôt, à mon côté, jouant l'opérette, avec un brio séduisant. [Il s'agit de la seule mention de cette interprète dans les mémoires de Paulus.]



Léa Lini

Je partis de nouveau, à Toulouse, au *Jardin Oriental*, pour quinze jours. Le temps était froid et pluvieux. Il fallait lutter contre les intempéries de la saison qui s'annonçait exécrable pour un concert à ciel ouvert. Le public attendait, naturellement, monts et merveilles de son chanteur favori qu'il avait déjà tant fêté, à deux reprises.

Après les *Cocardiers*, de retentissante mémoire [voir au chap. 7], il fallait servir un autre *pétard* aux oreilles blasées des Toulousains. J'avais déniché ce *pétard*, sous la forme d'une chanson satirique, inspirée par les événements que la France venait de subir. Elle avait pour titre les *Blagueurs !* L'auteur était Philibert [parolier des *Pompier de Nanterre*] qui avait déjà produit un nombre de chansons à succès, et la

musique, fort belle, de A. Dubost [*V'là l'tramway qui passe*], un compositeur plein de verve et d'idées qui, sous son nom ou sous le pseudonyme de Byrec [*La femme athlète, Je suis pocharde...*], a fait quantité d'œuvres charmantes et applaudies.

L'effet produit par les *Blagueurs* fut énorme, mais se manifesta diversement. Les partisans de l'empire voulurent renouveler le scandale des *Cocardiers*, mais leur nombre n'était plus bien grand. Sedan avait passé par là. Il y avait trop de deuils dans les cœurs, et trop de haines contre le régime tombé.

Une aventure plaisante m'arriva qui aurait pu me coûter cher ! Un Toulousain ami de mon camarade Provost (l'homme aux cent têtes) qui chantait alors au Pré-Catelan, nous convia à manger une friture dans une auberge située à quelques kilomètres de la ville, sur les bords de la Garonne.

Le lendemain à dix heures, notre homme venait nous prendre chez nous, avec une voiture et son cocher, armé d'un parapluie.

J'ai remarqué qu'à Toulouse, tout cocher est doublé d'un parapluie, quelque beau temps qu'il fasse.

Au trot rapide de deux vaillants tarbais, nous atteignons l'auberge. L'endroit était pittoresque et charmant.

Le patron empressé, nous propose un menu varié.

– *Et la friture ?* – nous écrivions-nous.

– *Vous n'avez pas commandé à l'avance ; il n'en reste plus.*

– *Mais, il y a là-bas des pêcheurs, ils doivent en avoir ?*

– *Sans doute* – fait le patron embarrassé – *seulement, ils sont de l'autre côté, à cinq cents mètres ; ils ne viendront pas.*

– *Nous allons bien voir.*

Et courant au bord du fleuve, je les hèle à pleine voix.

– *Avez-vous de la friture ?*

– *Oui, répond une voix lointaine.*

– *Apportez-là !... vous aurez cent sous.*

- Impossible !... venez la chercher.

- Je vous l'avais bien dit – fait l'aubergiste. – Ils pêchent en fraude et ne s'exposeront pas à venir ici.

Et pas de bateau de notre côté !

- Qu'à cela ne tienne ! je vais aller la chercher.

On veut m'en dissuader ; peine perdue. On n'empêche pas un basque de faire ce qu'il a imaginé sous son béret... même quand ce béret est un chapeau de paille.

Je me dévêts et enfile un caleçon de bain. Je me fais attacher une serviette à la ceinture, avec nouée dans un coin, la pièce de cinq francs qui doit séduire les pêcheurs. Excellent nageur, je traverse la Garonne, sous les regards anxieux de mes amis, et j'arrive auprès des pêcheurs, ébaubis de mon acte.

Ils me livrent une friture superbe – moyennant les cent sous – et ravis de la bonne aubaine, m'enveloppent les poissons dans la serviette et me la renouent soigneusement autour des reins. Je me remets à l'eau, nageant avec sagesse et méthode, sans dépenser mes forces inutilement. J'étais déjà au milieu du fleuve quand, soudain, je sens ma serviette aux poissons qui glisse de ma ceinture et descend à mes jambes qu'elle enserre, paralysant leurs mouvements. L'effroi me saisit ! Mes bras se fatiguent dans des efforts stériles !... Je me sens perdu !... je hurle :

- Au secours ! Au secours !... je me noie !

Personne n'aurait pu me secourir en temps. Un peu de sang-froid me revient. Je me tourne sur le dos, je fais la planche, et je me laisse aller au courant, tout en obliquant sur la rive espérée que j'atteins au bout d'une heure, à deux kilomètres plus bas, éreinté, à bout de forces, mais triomphant !... la friture était intacte !... Quelle fête on me fit !...

Ce soir même, au *Jardin Oriental*, ma voix claironnait comme si elle n'avait pas failli s'éteindre à tout jamais dans la Garonne.

Chapitre XII

Ma rentrée à l'Eldorado. – Charles Malo. – Louise Théo. – Bruet. – Guyon père. – Le tir au pistolet. – Maria Lagy. – Les Cuirassiers de Reichshoffen. – Ben-Tayoux. – Noémie Vernon. – Doria. – Je ne t'aime plus. – Une caisse de prévoyance originale.

Le 10 novembre 1871 [à 26 ans], je rentrai à cet Eldorado, par la grande porte ! Moins timide, mieux armé qu'autrefois, j'y réussis.

L'orchestre, de premier ordre, était dirigé par Charles Malo, un compositeur de talent, qui, pendant vingt-cinq ans, devait occuper le pupitre à l'Eldorado, et dont tous les artistes que son bâton avait guidés et soutenus, ont gardé le souvenir le plus affectueux, le plus reconnaissant. Il avait succédé à Hervé.



Charles Malo

Vous pensez que j'avais travaillé ferme pour ce second et décisif début au grand concert du boulevard de Strasbourg. Tout mon avenir en dépendait ! J'étais allé partout étudier les autres artistes et apprendre d'eux ce qui me manquait. À l'Opéra-Comique, je m'inspirais de Sainte-Foy, l'excellent [...] [*mot manquant*] *Galathée* [de *Victor Massé*] et du *Caïd* [d'*Ambroise Thomas*] et surtout de Couderc [*Jean, baryton*], dans *les Noces de Jeannette* [de *Victor Massé*]. Ce dernier me donnait le type rêvé du jeune paysan, coq du village, fringant dans ses atours, naïf, malicieux, et je l'appliquai à ma chansonnette *J'suis chatouilleux* [*Francis Tourte et Victor Robillard*] qui, à l'Eldorado, retrouva l'énorme succès des Ambassadeurs [*voir au chap. 11*].

Dans la deuxième partie, *Trifouillard le brosseur* [*Isch-Wall et Villebichot*] me valut un égal succès. En ce temps-là – l'image funèbre de 1870 était encore dans tous les yeux – il était interdit de mettre des soldats sur la scène. J'avais truqué et représenté mon héros, une bottine d'une main, une brosse de l'autre, tête nue, et les reins serrés par les cordons d'un tablier blanc.

Je triomphais sans avoir même effleuré le genre de Perrin, qui ne fut pas le dernier, d'ailleurs, à venir me complimenter et en qui, depuis ce jour, je ne trouvai plus qu'un ami affectueux et dévoué.

Le même jour que moi débutai à l'Eldorado la jolie Théo.



Louise Théo

La grâce de ses dix-sept printemps séduisait le public.

Sa mère, directrice du Concert de l'Horloge, avait voulu la soustraire, de bonne heure, à l'audition du répertoire, plus ou moins graveleux, de son établissement. Elle lui fit donner une excellente éducation et la maria à dix-sept ans !

– *Déjà !* (gémissaient les spectateurs troublés à la vue de la débutante) *déjà mariée !...*

Des grands yeux, un sourire mutin, des dents admirables, justifiaient cette exclamation douloureuse. Sa voix était joliette et elle s'en servait avec adresse. Il n'en fallait pas plus pour qu'Offenbach – le sempiternel dénicheur d'étoiles – la remarquât et la ravît au Concert.

Deux ans après, elle créait *Pomme d'api* à la Renaissance. *La jolie parfumeuse*, *Orphée*, *la Princesse de Trébizonde*, affirmèrent sa vogue et, depuis, elle a remporté maints succès de bon aloi, en France et à l'étranger. En cette année 1871, j'eus le plaisir de créer avec elle une opérette, *le Mauvais sujet*, livret de Philibert, musique d'Uzès.



Louise Théo

J'avais aussi comme camarades Bruet et Guyon père.

Bruet venait de débiter. Il était de ceux qui, pour leurs coups d'essai veulent des coups de maîtres. Il avait tout de suite réussi à conquérir son public. Diseur gracieux, tyroliensisant avec charme, jeune, joli garçon, point de mire des lorgnettes féminines, il avait beaucoup de succès avec le *Coupé de Lise*, les *Morvanelles*, le *Chevrier*, etc. Il possédait des dons naturels qu'il sut perfectionner par le travail. Sa carrière artistique a été fort belle et, imitant le nègre... il continue.



Bruet

Depuis deux ans Guyon père faisait partie de la troupe de l'Eldorado. C'était un transfuge du théâtre qu'il a réintégré après une fugue brillante au concert. Mime exquis, il avait brillé à côté de Debureau fils et l'avait maintes fois doublé.

Son talent d'imitateur était parfait. Il avait remplacé, à s'y méprendre : Mélingue, dans *l'Avocat des pauvres* : Dupuis, dans *Barbe-Bleue* et Hervé, dans *Chilpéric*. À l'Eldorado son grand succès fut l'imitation de la Bordas chantant *la Canaille* [*de Bouvier et Darcier*].

C'était tordant ! et l'hilarité était folle quand, grâce un truc imaginé par lui, une immense couronne de fleurs éclatantes se détachait des hautes galeries et venait s'enfiler dans son bras, tendu vers le ciel, alors qu'il vociférait :

*C'est la Canaille !
Eh bien ! j'en suis !*



Guyon-Père imitant La Bordas

Aussitôt mon deuxième tour fini, j'allais flâner par les cafés-concerts voisins et voir ce qui s'y passait. Le Grand Concert Parisien [*futur Concert Mayol*], faubourg Saint-Denis, avait souvent ma visite.

Une excellente troupe y figurait, mal à l'aise sur une scène minuscule et devant une salle longue à n'en plus finir (elle n'a pas changé). On l'appelait par dérision : *le tir au pistolet*.

À l'origine, il y avait là un lavoir. Un certain M. Fournier avait fait de ce lavoir un grand café où tenaient à l'aise douze billards. Un jour, son voisin, le coiffeur, Valentin Caquineau, lui proposa de transformer l'établissement en café concert et de s'associer avec lui. Il accepta. Et ça marcha comme sur des roulettes ; à preuve que les deux directeurs firent fortune ; chacun d'eux s'offrit sa villa dans la banlieue de Paris ; Fournier à Saint-Mandé, et Valentin Caquineau à Épinay, dont il devint le maire. On fit même sur ce dernier une chanson amusante : *le Maire d'Épinay* que lança la bonne Demay, qui débutait alors.

À l'époque dont je parle (hiver 1871), il y avait une pléiade de bons artistes autour de la Bordas, qui triomphait avec ses chansons patriotiques, enflammant la salle. Parmi eux : Rivoire, Mathieu, Teste, le couple Victorin, le couple Brigliano, la Bordas et son mari, et nous dénommions plaisamment parfois *le tir au pistolet*, la *Maison des petits ménages*.

Une excellente artiste, belle fille, rebondie pile et face, y obtenait beaucoup de succès. C'était Maria Lagy, qui s'était d'abord fait appeler Maria Lagier, mais que la Suzanne, de ce nom, avait obligée à se contenter de ce qui lui appartenait. Elle avait de l'allure, du chien et plaisait beaucoup à la clientèle du quartier [*].



Maria Lagy

[] Lyonnet (Dictionnaire des Comédiens français) cite une Maria Cécile Lagye (avec un «e»), née en 1841 qu'il note à Lyon de 1864 et 1865, Montpellier en 1867, Liège en 1868, etc. et à Paris qu'en 1879. - Elle habitait encore Paris en 1907.*

Les chansons patriotiques, exaltant nos soldats vaincus et pleurant les défaites, commençait à se produire.

Gauthier [*Clément*], bon artiste, avait créé, aux Ambassadeurs, les fameux *Cuirassiers de Reischoffen*, dont le succès fut si retentissant et si prolongé, et aussi, en même temps que Chrétienno, de l'Eldorado, et Peschard, de l'Opéra-Comique, la non moins fameuse *Alsace et Lorraine*, de Villemer et Nazet, musique, superbe d'allure, vibrante, enflammée, de Ben-Tayoux, déjà très réputé comme compositeur et pianiste.

Il a depuis connu l'ivresse de nombreux succès.



Ben-Tayoux

L'Eldorado compte encore parmi ses artistes :

Mlle Noémie, gracieuse camarade, chantant, disant, jouant, grande utilité toujours prête à créer, à remplacer, n'importe quoi, n'importe qui.



Mlle Noémie (Vernon)

Plus tard, passant au théâtre, elle doublera Mme Simon Girard dans les *Cloches de Corneville* et dans *Madame Favart* et fera quelques créations avec succès. Elle s'appellera alors Noémie Vernon.



Madame Simon Girard

Puis Doria, le célèbre ténorino, le Capoul du café-concert. Le Figaro d'alors le dénomma *Prince de la romance*. Renard et Darcier prisait fort son talent. Bientôt, il se consacrera à la composition musicale et produira de nombreux succès populaires, entre autres : *La chanson des blés d'or*, *Mireille*, *La chanson des peupliers*, etc.

Pour l'instant, il fait palpiter les cœurs féminins avec une romance dont tous les orgues de Barbarie et les chanteurs de cours vont s'emparer. C'est *Je ne t'aime plus !* d'Alexis Dalès, musique de Laurent Léon, l'excellent compositeur qui est, depuis si longtemps, chef d'orchestre à la Comédie-Française.

Comme on demandait un jour Doria le secret du succès obtenu par ses chansons, il répondit : «*Je suis un piètre musicien, mais je les fais, comme je les chantais, avec mon cœur*».

Il est mort pauvre, isolé, mais toujours digne et fier.



Doria

Enfin ! me voilà donc installé, et pour de bon, dans cette loge où tous les artistes donnent un exemple de bonne camaraderie que je n'ai plus souvent rencontrée ailleurs. Que de bonnes soirées passées entre vrais amis, s'aimant, s'estimant, sans jamais l'ombre d'une jalousie entre eux ! On n'était pas triste, allez ! Il y avait un tas de traditions plus joyeuses les unes que les autres et qui ébaubissaient fort les rares visiteurs admis à franchir le seuil du salon-boudoir-lavabo-garde-robe-fumoir des artistes mâles. En usant de périphrases, je peux essayer de conter l'une d'elles, de tournure gauloise.

Les anciens avaient institué une caisse d'assistance et de prévoyance, pour les petits besoins journaliers. Partant de ce principe que si certain mot, énergique mais grossier, est excusable sur un champ de bataille, au milieu d'un carré de grognards qui ne veulent pas se rendre à l'ennemi et dont le général se sert pour dire laconiquement la garde meurt et ne se rend pas, l'usage de ce mot dans la conversation n'est pas d'une nécessité absolue ; les artistes de l'Eldorado avaient décidé que quiconque le prononcerait serait mis à l'amende de deux sous, et de trois sous à chaque récidive. Ils avaient ainsi fondé la société des Anti-M...x.

Il paraît que la crainte des amendes ne parvenait pas à épurer le langage courant, car la caisse était prospère. On y faisait des emprunts, accordés par le caissier quand le cas était urgent : manque de tabac, note de blanchisseuse, achat de rouge, etc., etc.

Celui qui empruntait vingt sous en rendait vingt-trois, dans le délai d'une semaine. Vialla, était abonné. Moyennant trente sous par mois, payés d'avance, il avait obtenu le droit de lâcher le mot prohibé, autant de fois qu'il en aurait l'envie. Il avait calculé que ses appointements n'y suffiraient pas s'il était puni à chaque infraction au règlement. Seulement, il était chargé des fonctions d'allumeur.

Il devait s'arranger, par tous les moyens possibles, à faire prononcer le fameux mot qui remplissait la caisse, par les visiteurs, camarades et auteurs. Ces derniers, qui tenaient à être bien vus des interprètes de leurs œuvres, n'hésitaient pas à payer force amendes chaque soir. Cette institution, comme toutes les bonnes choses, eut une fin.

Petit à petit, le fruit défendu devint banal ; ça n'était plus drôle ; la Société des Anti-M...x, résolut de se dissoudre.

La liquidation fut facile à effectuer : il n'y avait plus que trois sous en caisse.

À l'unanimité, on décida d'envoyer ces quinze centimes à l'Œuvre du rachat des petits Chinois.

Cet acte généreux ne fut relaté dans aucun journal.

Il se peut aussi que le chargé du don ait préféré au rachat d'un petit Céleste, le simple achat d'un Londrecitos [*cigare*] de la Régie.

Chapitre XIII

Lucien Fugère. – Le Régiment de Sambre-et-Meuse. – La belle Angèle. – Fusier. – Un concert d'animaux. – Aux Ambassadeurs. – Trewey. – Marcel. – Les fluctuations du papa Doudin. – Colombat. – Paul Renard. – Maria Rivière. – Vialla. – Le pitre Clam.

Pendant cette fin d'année 1871, il y avait au café-concert de Bataclan, un jeune baryton qui allait parcourir une magnifique carrière, et que le Concert ne garda pas longtemps.

Il devait créer à l'Opéra-Comique nombre de rôles, marqués de sa griffe originale et puissante, et devenir la première basse-bouffe, – la seule peut-être – que nous ayons eu en France.

J'ai nommé Lucien Fugère ! Ne se contentant pas d'avoir un talent extraordinaire de chanteur et de comédien, il se permet encore d'être un excellent camarade et un homme d'esprit.



Lucien Fugère

Chevalier de la Légion d'honneur, avec ça !

– *Excusez du peu !* dirait Rossini, s'il pouvait applaudir l'incomparable Bartholo de son Barbier de Séville !

C'est lui qui créa la célèbre chanson : *Le régiment de Sambre et Meuse* de Paul Cézano, musique de Robert Planquette et le jeune maestro vint lui-même conduire l'orchestre, le soir de la première.

Au commencement de 1872, quelques gentils minois d'aimables chanteuses se font applaudir à l'Eldorado, entr'autres Rosa Kathy, rondeur comique, diseuse à la voix sonore ; et celle qu'on n'appellera plus que la belle Angèle.

Appétissante, aguichante, jolie à ravir, c'est bientôt sur la scène des Variétés qu'elle fera s'écarquiller tous les yeux, palpiter tous les cœurs et consacrer sa réputation de... belle Angèle.



Rosa Kathy dite la Belle Angèle

Le 20 avril 1872, Fusier débutait à l'Eldorado.

Quel type ! quel artiste original ! Comique, prestidigitateur, il n'y en avait pas un comme lui pour imiter les cris d'animaux et les instruments de musique. Né à Amiens, en 1851, il avait eu ces dispositions artistiques dès l'enfance et les avait perfectionnés à un degré extraordinaire ; à preuve cette anecdote :

Il était adolescent, alors, et habitait avec sa mère.

Celle-ci voit un jour entrer chez elle, en coup de vent, son propriétaire, furieux, hors de lui !

– Madame ! c'est indigne !... Je vous ai loué à la condition que vous n'ayez ni chiens, ni chats, ni serins, ni...

– Mais monsieur, interrompt la maman Fusier, je n'ai rien de tout ça !

À ce moment, un long et plaintif mugissement sort de la chambre d'à côté.

– C'est trop fort ! s'écrie notre homme, un veau ! vous avez un veau chez vous maintenant ?

Avant que Mme Fusier ait pu répondre, un charivari énorme éclate : gloussements de poules, cocoricos sonores, braiements d'ânes, rugissements de lions, tout y était !

Les cheveux du propriétaire s'étaient dressés sur sa tête.

– *Mais c'est l'arche de Noé que ma maison !... Si vous croyez que ça va se passer comme ça !*

La maman, riant aux éclats, était allée ouvrir la porte et le propriétaire aperçut notre ami Fusier, en train de répéter une scène d'imitations, son violoncelle entre les jambes.

Il voulut utiliser des aptitudes aussi remarquables. À vingt ans, à Paris, il entra au concert de l'École (place des Trois-Marie), y fut remarqué par Baumaine et, sur sa recommandation, entra à l'Eldorado, où il conquiert le succès. «*Accours !* écrivit-il à sa mère, *je gagne six mille francs par an ! nous voilà riches !*»

Après trois années de concert, il entra au théâtre, y réussit également et fut le continuateur de Berthelier dans les salons mondains.



Fusier

Je fis la saison tout entière – été 1872, – aux Ambassadeurs.

On commençait en Mai. Brrrou !... qu'il faisait frisquet le soir ! Les arbres, peu feuillus encore et les dames de la Corbeille, décolletées, semblaient frissonner à l'unisson.

Le directeur, le papa Doudin, préparait les tiroirs de sa caisse, espérant bien les remplis sous peu, avec l'aide dévouée de Mme Alexandrine, dont il prisait si fort les qualités de caissière, qu'il l'éleva au grade d'épouse.

À mon côté, il y avait, outre Marguerite Baudin et Perrin, déjà nommés, l'excellent Stainville et l'amusant prestidigitateur Trewey, qui courut le monde et remplit une fructueuse carrière, dont il savoure les bons résultats, à cette heure, dans un coin riant de la banlieue parisienne.



Trewey

Puis, Marcel, le favori du directeur, qu'il faisait rire avec des calembours...
exécrables toujours, mais lancés, à jet continu, avec un flegme imperturbable.
L'hiver il jouait aux Folies-Dramatiques, où il avait créé, en artiste de valeur, le rôle
d'Alexandrivore, dans *L'œil crevé*, d'Hervé. L'été il chantait aux Ambassadeurs, qu'il
appelait sa maison de campagne.

Très intelligent, très adroit, il avait beaucoup de succès dans ses chansons, à
tyroliennes très souvent. Il eut un triomphe avec la *Complainte d'Infortunio*.



Marcel

Je ne gagnais pas encore beaucoup d'argent à cette époque et il me fallait souvent demander des avances à la Direction. Mes camarades étaient dans le même cas. Quand il faisait beau temps, le père Doudin accueillait les demandes avec un gracieux sourire, et d'une voix flûtée, disait à la caissière :

– *Alexandrine !... donnez donc des acomptes à ces messieurs... à ces chers amis.*

Mais s'il avait plu, si le sol détrempé du jardin ne devait pas tenter les pieds des amateurs, si seulement le baromètre annonçait une ondée, le directeur assombri comme le ciel, criait de toutes ses forces.

– *Alexandrine !... f...ichez moi tous ces em...bêteurs à la porte !... où veulent-ils que j'en trouve de l'argent par un temps pareil ?*

Et s'il pleuvait durant toute la semaine, on pouvait se fouiller pendant huit jours. Il était inexorable dans ses refus.

Dès qu'un arc-en-ciel apparaissait, il se faisait gentil, les avances pleuvaient ; Perrin, Paulus, Marcel et Villebichot redevenaient ses enfants chéris.

Dans l'autre établissement voisin, à l'Alacazar d'été c'est Mlle Colombat qui brille à côté de ses camarades Bienfait, Reyar, Delobel et Brunet ; Frédéric Barbier, compositeur de grand talent, est chef d'orchestre.

Mlle Colombat a la voix puissante, le jeu fin, original ; c'est une artiste. Jolie femme avec ça, ce qui ne gâte rien, au contraire.

Elle a un gros succès avec *La femme de feu* et *Une fille nature*.



Mlle Colombat

Le directeur de l'Alcazar d'été, Vergeron, est chansonnier.

En 1855, devant Sébastopol, il a créé le fameux théâtre des zouaves. On jouait la comédie et le vaudeville, entre deux alertes, quittant brusquement la scène pour la tranchée et la perruque pour le flingot. Émile Carré, le chansonnier, zouzou aussi à cette époque, faisait partie de la troupe et m'en a souvent conté les orageuses représentations.

Allons bon ! voilà encore que l'on crie après ce pauvre café-concert ! M. Jules Simon, ministre des Beaux-Arts (1872) fulmine contre ces spectacles de bas-étage qui distribuent et vendent le poison autour de nous.

Le ministre pouvait tempêter, menacer ; le café-concert avait le public pour lui... et des défenseurs autorisés.

M. Jules Claretie l'avait appelé le théâtre démocratisé.

Thomas Grimm, dans le Petit Journal, rompait des lances en faveur du café-concert et rappelait que c'était de là qu'était sorti le réveil du patriotisme. Francisque Sarcey, après les représentations de Cornélie, à l'Eldorado, avait écrit en parlant des spectateurs :

«Ces buveurs de bière écoutent avec autant d'attention et de silence qu'on le fait rue Richelieu. J'ai assisté avant hier à la représentation de Cinna au Théâtre-Français ; deux jours auparavant j'avais entendu les Imprécations de Camille à l'Eldorado, eh bien ! c'est à l'Eldorado que j'ai trouvé le plus de sympathie et le plus d'enthousiasme».

Parbleu ! le public du café-concert est aussi intelligent que l'autre. Il a tort d'accepter trop facilement ce qu'on lui sert, mais il distingue les bonnes choses des autres. Le tout est de lui donner de bonnes choses... et je dois avouer qu'on ne lui en sert pas souvent.

Saison d'Hiver 1872-73. Il y a du nouveau à l'Eldorado. M. Paul Renard, déjà administrateur, devient directeur associé avec M. Lorge.



Paul Renard

Une nouvelle étoile s'est levée à l'horizon ; c'est Mlle Maria Rivière qui a fait un effet énorme avec sa merveilleuse voix, jouant de toutes les difficultés musicales. Voici ce qu'en disait M. Alphonse Lemonnier, dans le Journal Officiel des théâtres.

«Brune, grassouillette, ayant quelque ressemblance avec Thérèse. Voix fantastique, donnant des notes d'une justesse étonnante. Véritable talent lyrique. Et quand on pense que M. Bertrand laisse une pareille cantatrice à l'Eldorado !»

L'Opéra n'enleva pas Rivière à l'Eldorado et, à part quelques rapides incursions à la Renaissance et aux Menus-Plaisirs, elle resta fidèle au Concert, pour le plus grand plaisir du public.

Aujourd'hui, elle a encore une voix merveilleuse dont le solide cristal a résisté au temps et au labeur acharné qu'elle produit, en collaboration avec le bon Bruet, devenu son mari.



Maria Rivière

Violla était très fêté par le public. Avec Amiati, il incarnait la chanson patriotique, douloureuse et vengeresse, du moment.

C'était un enfant de Montpellier qui avait couru la province, comme fort ténor, et récolté de beau succès dans les principales villes de France. il avait réussi tout de suite à l'Eldorado, avec sa voix chaude, étendue, puissante. Il était la joie de la grande loge. Perrin le chargeait de toutes les mauvaises commissions à faire ; il les exécutait avec un flegme cocasse et ne se fâchait jamais des plaisanteries dont il était l'objet.

Je l'ai déjà montré allumeur des Anti-M.....x.

Quand il chantait, sa diction était claire, nette, irréprochable ; mais, dès qu'il parlait, il devenait incompréhensible, et avait résolu ce problème, étant languedocien, d'avoir l'accent auvergnat.

Avant le lever du rideau, on se prêtait à sa petite farce habituelle. On lui demandait :

– *Violla, avons-nous du monde ce soir ?*

Il courait au trou du rideau, faisait mine de compter des spectateurs épars (or, la salle était toujours pleine) et revenait à nous, l'air navré :

– *Y a bien trrrrente, qrrrant pchonnes a la challe.* (Ce qui voulait dire : Il y a bien trente ou quarante personnes dans la salle).

On se tordait ; il était heureux, et on recommençait le lendemain.



Violla

Une de nos camarades – je ne la nomme pas, car il me faudrait avouer que sa mâchoire est défectueuse, ce qui ne lui enlève rien de sa grâce, ni de son esprit – une

de nos camarades me conte dans la coulisse :

« – Figure-toi que j'ai été cet après-midi chez un dentiste américain – si américain qu'il en avait l'accent belge – pour me faire enlever une dent gâtée. L'opération finie, non sans douleur – malgré la promesse de sa circulaire – je mets, dans la main du dentiste, une jolie pièce de dix francs, en or, toute neuve. Il la regarde, un sourire dédaigneux aux lèvres, et me dit :

« – C'est pour mon domestique, sans doute ?

« – Non – ai-je répondu – c'est... pour vous deux !

«Et je me suis sauvée ! J'aurais bien donné dix autres francs pour voir la tête qu'il a dû faire après mon départ.»

Il a fait un temps superbe ; c'est la Foire au pain d'épice, à la barrière du Trône, allons-y faire un tour et voir mon ami Clam.

Qui n'a pas connu le pitre Clam ?

J'avais fait sa connaissance alors qu'en compagnie de Plessis, de Courtès et du papa Souchet, il fréquentait les bains de vapeur du faubourg Saint-Denis, où, tous, nous avions coutume de festoyer après joyeux bain. Clam m'avait séduit par son esprit original ; c'était un franc-normand de Caen, instruit et spirituel.

Il était l'inventeur du Cadre-parlant. Dans un cadre vide, il passait sa grosse tête et faisait défiler une vingtaine de types divers, avec des boniments du plus haut cocasse. Tous, nous allions l'applaudir, et l'étudier... dans l'établissement Delille.

Chaque fois je le savais en Province, dans une fête foraine, attaché alors à la baraque de Piétro Gallia et que le hasard des tournées m'amenait là, je ne manquais jamais d'aller lui serrer la main.

C'était quelqu'un ; et je me rappelle toujours, avec attendrissement, les bonnes heures passées avec ce jovial camarade, le pitre Clam, parti dans un monde meilleur où sa faconde doit ébaudir les habitants, tout supérieurs qu'ils soient sans doute aux publics forains d'ici-bas.

Chapitre XIV

Les chanteurs de tyroliennes. – Le trio Martens. – Les petits Clodoches. – Gustave Chaillier. – Tourterelle et Toutereau. – Jeanne Théol. – Mlle Bade. – La rose de l'apothicaire. – La Feuille pousse. – Mme Riquet-Lemonnier. – Jane May. – Adieux en langue d'oc. – Martin-Martinou. – Une pelle de première classe.

Trou la la i tou ! La itou la la ! À cette époque la tyrolienne sévissait avec fureur. Pas un concert où ne retentit le refrain du Tyrol, naturalisé français.

Ceux qui avaient le plus contribué à en faire émailler le répertoire, c'étaient les Martens ; le fameux trio Martens !

Le chef, Martens, liégeois, s'essayait dans la chansonnette comique quand il fit la connaissance de celle qui devait s'appeler Mme Martens, et qu'accompagnait Mlle Gretchen.

Du coup de foudre de cette rencontre jaillit la collaboration de ce trio qui allait courir le monde, y récoltant écus et bravos.

Entre temps, ils chantèrent à l'Eldorado en 1866. Les laitou ne faisaient pas oublier à Martens ses devoirs conjugaux. Quatre marmots naquirent au courant de ces tournées.



Trio Martens

C'était embarrassant en voyage... et coûteux, mais les moutards étaient si gentils, si intelligents ! Mme Martens eut une idée qu'elle déversa immédiatement dans l'oreille du chef :

- *Si nous utilisons les enfants ?*

- *À quoi ?*

- *Les Clodoches sont à la mode... faisons-en des petits Clodoches.*

Sitôt dit, sitôt fait. L'éducation artistique fut rapide, et bientôt les jeunes chahuteurs ravirent les publics internationaux pendant que les parents faisaient merveille avec leur fameux Duo des chats.



Les Petits Clodoches

La famille Martens, devenue légion, fournit encore, à l'heure actuelle, des artistes en tous genre à l'univers entier.

Thérèse a chanté la tyrolienne, puis Marcel, Bruet, Rivière, Velly, Marcadier, cent autres ; mais celui dont c'était le genre à peu près exclusif, ce fut Chaillier, le petit bossu parisien. Pendant plusieurs années, il fit recette à l'Alcazar d'été.

Une voix de ténor de chapelle Sixtine, mais chaude, malgré son suraigu, prenant la foule.

Une physionomie ouverte, des yeux malicieux et un grain de beauté, ainsi qu'il appelait sa bosse. Il portait joyeusement cette protubérance exagérée et la chantait dans beaucoup de ses chansons, dont il faisait la musique le plus souvent.

Il finissait le dernier couplet par quelques notes en voix de basse profonde qui, par leur contraste subit avec les accents fluets entendus jusque-là, provoquait un fou rire dans le public.

Sa guitare fidèle ne le quittait pas ; il en grattait un peu à la diable, mais avec

conviction ; elle était presque aussi grande que lui. Il est toujours de ce monde et j'espère qu'il continuera longtemps encore à rouler sa bosse à travers la Province.

Il a créé nombre de chansons populaires : Cascarinette, Mes préférences, La chercheuse de clair de lune et cetera.

La plus répandue est certainement Tourterelle et Tourtereau, dont il a fait la musique sur des paroles de Villemer et Delormel.



Gustave Chaillier

Théo, que l'Exposition de Vienne nous a enlevée quelques mois, ne nous reviendra plus. La Renaissance lui a ouvert ses portes à deux battants ; elle va y débiter et bientôt y obtiendra un très gros succès.

Deux nouvelles pensionnaires à l'Eldorado viennent combler ce vide :

Jeanne Théol, la fille de Théol, le brave artiste de l'ancien Cirque, aux créations typiques. La jeune et charmante femme a de qui tenir. Elle a réussi du premier coup en détaillant à ravir une chansonnette Qu'en penses-tu ? (de Dubignon, musique de J. Quidant).

Fort impressionnée à ses débuts, elle s'est reprise, dominant son émotion, et a conquis la faveur du public.

Elle a déjà des adorateurs. J'entends dire à la sortie :

– *Théo !... Théol !... cet Eldorado est un paradis... il n'a que des anges !*

– *Oui mais, surenchérit quelqu'un, la dernière, Théol, a une aile de plus !*

Bientôt, elle aussi, nous quittera pour le théâtre.

Sera-t-elle assez jolie, assez séduisante, dans sa robe de laine blanche, à cordelière de soie, alors qu'elle jouera dans les Pilules du Diable, au Châtelet ? Un vrai boute-en-train, favori du public.



Jeanne Théol

L'autre c'est Mlle Bade, excellente diseuse ; qu'elle se présente sous le jupon de son sexe ou sous la jaquette du gandin, elle est applaudie.

La nature, prodigue, l'a admirablement douée pour faire valoir ses charmes, en travesti. Elle est gentille à croquer et les yeux aguichés des spectateurs disent qu'on demande à essayer.



Mlle Bade

Violla vient de chanter *La Feuille pousse*, un des succès les plus résistants du café-concert. Qui n'a fredonné son refrain ?



Violla

Quelques jours après, une scène exilarante se passait sur celle de l'Eldorado. On venait de s'attendrir sur une romance d'Amiati ; les mouchoirs avaient été mouillés, mais après les pleurs, des rires à faire écrouler le dôme du théâtre sur la tête des spectateurs en proie à une crise aigüe de folle hilarité.

On donnait *la Fille du droguiste*, tragédie burlesque de Léon Laroche. Les interprètes étaient Perrin, Guyon et Mme Chrétienno (voir à Amiati). Perrin jouait le rôle d'un vieil apothicaire, au crâne complètement chauve.



Guyon, fils

Or, ce soir-là, au moment d'entrer en scène, il aperçoit, sur un meuble du foyer, une grosse rose artificielle.

L'idée lui vient de faire rire Malo, le chef d'orchestre.

(Partout, les comiques cherchent à faire rire les chefs d'orchestre ; on ne sait pas pourquoi, mais c'est la tradition.)

Il fixe la rose dans le cartonnage de sa perruque, sans avoir été vu par les camarades ; il entre gravement en scène, descend la rampe et comme Violla venait de chanter :

*C'est le printemps, la feuille pousse
À l'arbre de la Liberté,*

il entonne, de sa plus belle voix barytonnante :

*C'est le printemps, la rose pousse
Sur mon vieux crâne dénudé !*

La salle est prise d'un fou rire ! Malo, aussi.

Et la joie augmente encore quand Perrin, imperturbable, débite le premier vers de son rôle :

Il se passe en ces lieux quelque chose d'étrange !

Chrétienno (voir à Amiati) et Guyon entrent en scène et voient le tableau.

Impossible de garder leur sérieux et les efforts qu'ils font pour y arriver redoublent la gaîté du public.

La piécette s'achève, à peine entendue : on riait trop fort.

À la fin Guyon dit tout bas à Perrin :

– C'est bon ! demain je te rendrai la monnaie de la rose.

Le lendemain, Perrin se reflurit le crâne d'une rose plus grosse encore. Même succès d'hilarité que la veille. Les effets sont aussi grands.

Mais Guyon s'approche de lui, fait mine d'admirer la rose phénoménale et prend la tête du vieux droguiste, l'entourant d'un bras, comme s'il voulait l'embrasser.

Puis, sournoisement, il tire de sa poche un petit arrosoir, tout plein d'eau, et, lentement, arrose la fleur et le crâne de Perrin qui, toujours à la réplique, se laisse faire..., en éternuant.

La salle était ivre ! Malo se tenait le ventre sur son pupitre ! dans la coulisse on se

tordait !

On parla longtemps de la rose et de l'arrosoir dans le foyer et dans les loges des artistes.

Au hasard des souvenirs, notons les artistes qui, du Concert, continuent à passer au théâtre et qui ont pu constater que leur stage, chez la Chanson, ne leur a pas été inutile.

Mlle Riquet quitte l'Eldorado. Très gracieuse, promettant beaucoup, elle réussira dans les pièces et dans les revues. Plus tard, épouse d'Alphonse Lemonnier, le critique-auteur dramatique, elle jouera nombre de pièces avec autorité et créera, en juin 1891, *Madame la Maréchale*, (pièce de son mari en collaboration avec Péricaud) qui devint archi-centenaire et... continue.



Madame Riquet-Lemonnier

Elle a été parfaite dans ce rôle de bonne humeur et de rondeur. Dans ces derniers temps, elle a pris la direction de l'Alhambra, à Bruxelles.

Jane May aussi fut des nôtres. Elle était au Concert Européen, de la rue Biot, alors que le bon Victor Regnard y débutait.

On se souvient sans doute du bruit qui se fit autour de son nom alors qu'elle appartenait au Gymnase. Des médisants avaient mis en doute la vertu de notre jolie actrice. Elle 'adressa à la Faculté, lui demandant de certifier qu'elle pouvait toujours se dire... d'Orléans ; et que si, comme son illustre devancière, elle n'avait pas entendu des voix célestes lui dictant ses devoirs, elle en avait repoussé d'autres, qui voulait l'entraîner dans le sentier de la cascade.

Tout Paris s'amusa pendant quinze jours du fameux certificat et les revuistes s'en régalèrent pendant toute la saison.



Jane May

Un ressouvenir de Nîmes, deux auparavant.

Le public avait été si gentil pour moi, que j'eus l'idée de lui faire des adieux sensationnels.

Je chantais avec grand succès une paysannerie *Déridéra lon la* ; à la soirée d'adieux je remplaçai le dernier couplet par cet à-propos, en patois du pays, que me composa un poète-chanteur fort connu dans la région, Martin-Martinou.

*Adésias, éfants de la tout Magno !
Parté déman mati per Pariss ;
Revendraï l'aoutro campagno
Parça qué tout lou moundé m'applaudiss !*

Parlé. Sieï counten mé perqué ou siègue mai

*Piquas ben fort !
Déri déra lon la !
Déri déra lon la !*

Le succès fut très grand et l'à-propos fort goûté.



Martin-Martinou

J'avais déjà conquis ce public à la suite d'un accident qui m'était arrivé quelques jours auparavant.

Tout le monde alors voulait faire du vélocipède. C'était le premier engouement pour ce sport, utile, agréable, fécond en plaisirs, mais aussi en pelles !

Je veux, naturellement, faire comme tout le monde. Pendant six jours, je prends les leçons d'un professeur et, avec le manque de patience qui me caractérise, je veux rouler de mes propres jarrets, le septième jour.

Enfourchant mon canasson d'acier, je file au Pont du Gard, distant de dix-huit kilomètres de Nîmes.

Ça va tout seul d'abord ; pas très droit, mais assez bien pour un novice. Comme le vaisseau de la ville de Paris, je flotte, je ballotte, mais je ne sombre pas.

Mes zigzags courageux m'amènent à destination. Je récompense ma valeur par un déjeuner soigné, finement arrosé et, après avoir jeté un coup d'œil admiratif à la merveilleuse triple rangée d'arches, chef-d'œuvre des Romains, je renfourche ma bête.

J'ai oublié de vous dire que la susdite, mesurait un mètre trente centimètres de hauteur ! on n'avait pas encore pensé aux bicyclettes mignonnes et basses.

Retour superbe ! Je vole, le front haut, l'œil vainqueur.

Peut-être cet œil, qui quêtait des regards flatteurs parmi la foule, à l'entrée de la ville, peut-être cet œil aurait-il dû guetter tout simplement les pierres de la route, car l'une d'elles se rencontre sous ma roue et, patatras ! je m'étales dans la poussière !

Ayant encore plus de souci du ridicule que de mes membres meurtris, je remonte le

vélocipède et je regagne le Casino.

J'étais en sueur. Je veux me dévêtir pour les ablutions indispensables ; impossible de remuer le bras.

On appelle un médecin ; il déchire ma manche ; j'avais la jointure du bras droit démise !

J'étais fort ennuyé ; le directeur l'était peut-être plus encore ! On jouait ce soir-là. Le public réclamait son chanteur favori. Croirait-il à cet accident ?

Les annonces des régisseurs sont toujours accueillies par un murmure d'incrédulité. Et ce murmure est très souvent fondé.

Ma décision fut prise :

– Je chanterai ce soir, quoi qu'il arrive !

Et ce soir-là. comme je l'avais promis, le bras en écharpe, souffrant beaucoup, je m'efforçai de récolter le succès quotidien auquel on m'avait habitué.

Et le brave public ne changea rien à sa bonne habitude.

Chapitre XV

Plessis fait des siennes à Berlin. – Daubray. – Plessis-Napoléon. – Juliette Baumaine. – Gardel-Hervé. – Les Épiciers. – Charles Pourny. – Les Déjeuner de la Croque au sel. – Des admirateurs coûteux. – Armand Ben. – Je cherche Lodoïska. – Marguerite Bellanger. – Lassalle.

Il m'arrive des nouvelles de l'ami Plessis. Il a failli lui en cuire à Berlin !

Au printemps de cette année 1873, en compagnie du joyeux Daubray, ils se rendaient à Saint-Pétersbourg, pour y donner quelques représentations.



Daubray

Obligés d'attendre quelques heures à Berlin, ils avaient dîné au buffet de la gare, mais si copieusement arrosé le festin que, très éméchés, ils entassaient quolibets sur plaisanteries, se gaussant des *têtes de boches* qui passaient devant eux (car ils étaient à la terrasse donnant sur le quai) et chantaient à haute voix des brides de couplets patriotiques fort peu louangeurs aux Allemands.

On commençait à faire un demi-cercle autour de nos lurons. Plessis était rouge comme un coq, Daubray tournait au cramoisi.

Tout à coup, une idée géniale vient à l'esprit de Plessis.

Il court à sa grande malle, qui attendait comme lui l'heure du départ, là, tout près, sur le quai ; il l'ouvre, en tire le costume dans lequel *il faisait* Napoléon, se couvre du bicorne légendaire, grimpe sur la table et, dans la pose consacrée du grand homme, s'écrie d'une voix à faire crouler le hall :

– *Un* qui vous a foutu du tabac !

La foule, ébaubie, n'avait rien compris aux paroles, mais le geste, l'accent, le costume napoléonien, populaire partout, lui donnait à penser que ce n'était pas un compliment qu'elle venait de recevoir. Des murmures s'élèvent, croissent ; les bras s'étendent vers Plessis, le chef de la gare, prévenu, accourt, se rend compte de la situation et parvient, non sans peine, à persuader Plessis et Daubray qu'il faut filer au plus vite. Il les entraîne dans les salles, les cache dans son bureau ; puis, l'heure arrivée, il les fait passer inaperçus, dans le train qui les emporte, toujours chantant, ravis de leur exploit. Plessis n'ayant qu'un regret : celui de n'avoir pu faire défiler devant les Berlinoises, tous les types des généraux de la République qui, à l'instar de Bonaparte, leur en avaient f... du tabac !



Plessis en Napoléon

Louise Théo n'avait pas encore été remplacée par une *équivalence* à l'Eldorado. Maintenant, c'est fait.

Juliette Baumaine, est venue, on l'a vue, elle a vaincu. Une grâce s'était enfuie, une autre a pris sa place.



Juliette Baumaine

Oh ! la mignonne, la gracieuse, l'aimable artiste que la fille du chansonnier Baumaine !

Le public la bombarde de fleurs, de bravos ; les artistes lui décochent leurs madrigaux les plus tendres, tous en sont épris... et je ne suis pas le dernier, oh ! non !

Mais les jolis cœurs en sont pour leurs frais et les *poulets* les plus enflammés n'obtiennent pour réponse qu'un éclat de rire argentin qui nous remet à notre place de bons camarades... que nous serons toujours pour elle.

Elle a réussi tout à fait et il en sera de même pendant tout son séjour à l'Eldorado, jusqu'à ce que les Variétés nous l'enlèvent pour débiter dans le *Docteur Ox*, d'Offenbach, où elle se taillera le gentil succès dont elle a pris l'habitude.



Juliette Baumaine

On piochait ferme à l'Eldorado, en l'an de grâce 1883 !

La direction exigeait, de chaque artiste, une nouveauté par semaine. Tous les samedis, de deux à cinq, répétition.

Or les musiciens de l'orchestre tenaient à filer à cinq heures précises, et, fiévreux, énervés, ils protestaient contre les artistes qui n'avaient pu encore passer et voulaient répéter quand même. Des mots aigres s'échangeaient de la scène à l'orchestre ; le bon Malo intervenait, grondait doucement, mais n'arrivait pas toujours à trouver l'accord parfait désirés.

Il fallait donner une opérette nouvelle tous les quinze jours. Et les morceaux d'opéra ! les quatuors ! les duos ! Car, alors, le répertoire était autrement artistique qu'aujourd'hui. On entendait le quatuor de *Rigoletto*, par Chrétienno, Rivière [*Anna Rivière (1810-1884) ?*], Bruet et Raphaël [*?*]; le duo de la *Reine de Chypre*, par Vialla et Raphaël, ou le superbe quatuor de L. Roques, *la Halte des Bohémiens*, où triomphait Perrin, Vialla [*?*], Chrétienno et Rivière.

J'ai fait, cette année-là vingt créations, entre autres : *N'vos z'estimez pas tant* dont la musique était de Gardel-Hervé, le fils de Hervé et qui, depuis, a obtenu tant de félicitations et d'articles élogieux comme acteur, comme auteur, comme metteur en scène. Un cumulard de tous les genres de succès, très sympathique et toujours sur la brèche malgré la somme de travail produite.



Gardel-Hervé

Et je lançai aussi *Les Épiciers*, de Paul Burani [***]. Cette chanson qui est devenue populaire avait été mise en musique par Charles Pourny [****], un de nos compositeurs les plus féconds de café-concert, excellent homme, disparu depuis peu.

[] Parolier. Auteur, entre autres, des Pompiers de Nanterre (avec Philibert), du sire de Fisch-ton-Kan, de La bachelière du quartier latin et du vaudeville Madame Grégoire.*

[**] Compositeur. Auteur de la musique de *l'm'a r'fusé son parapluie !!*, *La dent de sagesse*, *Les suites du premier lit*, etc. - A également collaboré avec Claude Terrasse sur des thèmes d'Alfred Jarry.



Charles Pourny

Une autre chansonnette, *Le joli boucher*, me valut l'enthousiasme de tous les marchands de la Villette.

Ils me délèguèrent M. Laurent Broizat, gros marchand de bestiaux pour m'inviter à leur fameux déjeuner de *la Croque au sel*, réunion de toute l'élite des abattoirs, qui transforma mon succès en triomphe !

J'y retournai souvent, et plusieurs fois, accompagné par l'ami Bruet, qui avait sa part des ovations. Il y venait des grands artistes de théâtres, amis des *louchébems* [bouchers en argot de boucher] gaudrioleurs, entre autres Sellier et Lassalle, de l'Opéra, qui en étaient de fidèles habitués.



Lassalle

On y mangeait, on y buvait à faire rougir Gargantua et Falstaff ; on y riait à ventre déboutonné, les coudes sur la nappe, et, à la sortie, on zigzaguait quelque peu, éméchés pour de bon.

O le joli temps des joyeuses ripailles !

Bah !... Il en reste le souvenir... c'est encore la moitié du plaisir qu'on peut se payer à volonté. J'habitais alors à Saint-Mandé-la-Tonnelle. J'étais devenu sérieux, raisonnable (à part quelques petites *bordées* dans le genre de celle que je viens de conter).

Pensez donc ! J'étais papa ! Ma première fillette était née et la mignonne accaparait mes instants.

J'avais pour voisin de campagne le chansonnier Émile Carré [*], qui avec Léon Laroche [**] devint mon auteur favori de ce moment.



Émile Carré

Léon Laroche

[] Parolier. Auteur des paroles de l'm'a r'fusé son parapluie !!, de L'amant d'Amanda, de Les gendarmes à pied...*

*[**] Parolier. Auteur de Je me rapapillotte, de La femme athlète (avec Lucien Delormel), de Je suis pocharde, de La noce des nez, La soeur de l'orphéoniste...*

Le soir, son *tour* fini, chaque artiste allait, de onze heures à minuit, au Café Français, tout à côté de l'Eldorado, dont la fréquentation était rendue fort agréable par le fils de la maison, Alphonse Brisville, joyeux et spirituel boute-en-train.

J'appris à mes dépens que toutes les admirations ne sont pas désintéressées. Souvent un de ceux qui m'avaient applaudi dans la soirée, m'apercevant, entrait, m'abordait, demandait la faveur de me complimenter et de me serrer la main. Ça flatte toujours ces choses-là.

– *Comment donc ! asseyez-vous, je vous en prie.*

Un soir, – j'étais encore seul – un de ces admirateurs entre, puis un autre, puis plusieurs autres.

– *Que faut-il servir à monsieur ? – demande le garçon.*

– *Comme à M. Paulus, répond chaque visiteur.*

Et bientôt le garçon revient avec deux plateaux chargés de *thés au rhum*. Une fois sa consommation absorbée, chacun des visiteurs s'éclipse, non sans m'avoir affirmé, dans une énergique poignée de main, qu'il est plus que jamais convaincu de mon génie et... finalement, le garçon, à qui je tendais une pièce de dix francs pour payer mon *thé au rhum*, me dit qu'il s'en fallait encore de trois francs cinquante pour acquitter la *tourné*e que mes admirateurs avaient décrétée obligatoire, mais pas gratuite.

Comme le renard au corbeau, je pouvais me dire : «*Cette leçon vaut bien 13 fr. 50, sans doute ?*» mais je n'ai guère profité de ce genre de leçons et l'esprit d'économie est encore à faire sa première apparition dans mon cerveau.

Aux Champs-Élysées, pavillon de l'Horloge, un artiste est en train de se tailler un joli succès avec une drôlerie qu'on chantera partout et longtemps. Cette *scie* est intitulée *Je cherche Lodoïska*. Celui qui la chante c'est Armand Ben [qui en était l'auteur des paroles, avec René Derville sur une musique de Tac Coen], le précurseur de Libert, le vrai créateur du genre *gommeux*, genre très démodé aujourd'hui, mais qui eut une grande vogue avec des interprètes de talent, masculins et féminins. Je suis allé l'entendre. À une petite table de la mienne, deux spectateurs causent avec animation en se montrant une dame, fort élégante, assise à quelques rangs plus bas, et j'écoute, très intéressé, leur papotage :

– «*Je vous dis que c'est elle ! – Allons donc ! – J'en suis certain, c'est Marguerite Bellanger. – L'ancienne de Napoléon III ? – Elle-même. Celle qui avait nom Jeanne Leboeuf, le changea pour un autre plus gracieux, se fit écuyère dans un cirque de province et qu'à Paris, Meilhac et Halévy firent entrer un petit théâtre de La Tour d'Auvergne. – Où les spectateurs l'emboîtèrent malgré sa joliesse ? – Et d'où elle quitta la scène en criant : zut ! au public. Puis qui trouva le moyen de se faire remarquer par l'Empereur et de devenir sa maîtresse. – Mais on la disait partie à l'étranger, après 1870 ? – Oui, en Angleterre où elle séduisit un lord qui l'épousa. Et... ? – Et, elle a lâché le milord qui avait cessé de plaire pour revenir sur le terrain de ses anciens exploits – Ah ! alors à présent...*»

Les deux messieurs s'étaient éloignés ; je continuais de regarder avec curiosité, celle qui avait joué un rôle si retentissant dans la pièce galante des derniers temps du second Empire. Il paraît qu'elle s'est retirée dans un château de province, où elle a dit adieu à Satan et à ses pompes ; qu'elle est devenue dame patronnesse d'un tas

d'œuvres pies et s'est éteinte dans la grâce de Dieu. Il lui sera beaucoup pardonné car elle a énormément aimé.



Marguerite Bellanger

[De son vivant (1840-1886), Marguerite Bellanger, particulièrement après 1870, fut l'objet de caricatures et de divers cancons. Dans son journal, 7 mars 1875, Edmond de Goncourt, cite, par exemple, Flaubert racontant un «curieux épisode des amours de l'empereur avec Bellanger à Montretout : l'empereur, le chapeau de papier sur la tête, collant de son impériale main le papier d'un petit salon et des water-closets de sa maîtresse...»]

Notre maître et ami Robert Planquette [*] vient de remporter son premier grand succès au théâtre avec *Les Cloches de Corneville*. Nous en sommes tous bien joyeux. Dame ! le succès ne s'est pas décidé du premier coup ; il y a eu du tirage. La saison déjà chaude, un public hésitant, n'ayant pas l'air de savoir qu'il entend une chose charmante. Mais les *Cloches* tinteront bientôt et longtemps, à tous les échos de la Renommée, le nom glorieux de leur auteur. Eh bien je crois que j'ai contribué, non à ce succès qui devait fatalement se produire, mais à son commencement. Dans une chanson, *J'ons marié Thérèse*, dont je parlerai bientôt, j'eus l'idée d'intercaler deux nombreux morceaux des *Cloches de Corneville* : j'ai fait trois fois le tour du monde et l'air du *Petit Mousse*. Planquette me les avait lui-même orchestrés ; or, presque chaque soir, il venait me féliciter et me remercier car, disait-il, je contribuais au succès de ses *Cloches* en donnant au public un tel avant-goût de l'œuvre qu'il s'empressait d'aller l'entendre aux Folies-Dramatiques. Et Cantin [*], le directeur de ce théâtre, m'en a dit autant.



Robert Planquette

Durant cent soirées, ce fut un triomphe dont j'étais bien fier, car mes auditeurs se rendaient compte que je n'étais pas seulement un comique, mais aussi un chanteur.



Cantin

[] Pour de plus amples informations sur Robert Planquette et Cantin, le directeur des Folies Dramatiques, voir le site de la revue trimestrielle Opérette de l'Académie Nationale de l'Opérette.*

Chapitre XVI

Le Maître d'École Alsacien – Villemer et Delormel. – Amiati en travesti. – Une Tombe dans les Blés. – Alida Perly. – Léonide Leblanc. – Mme Graindor [voir à Gustave Michiels]. – Le Train des Amours. – Gustave Michiels. – Les Dames de Vienne. – L'Amour n'a pas de saison. – Paula Browns.

Un tonnerre d'applaudissements ! une salle en délire, des yeux qui brillent, qui pleurent ; des bras qui se tendent frémissants vers un horizon lointain !... c'est la grande Amiati qui vient chanter le Maître d'École Alsacien.

Ceux qui ont blagué le patriotisme des cafés-concerts n'ont pas assisté à ces soirées, au lendemain de la défaite, où les complets douloureux, vengeurs, chantant l'espérance, trouvaient un écho dans tous les cœurs en deuil. Beaucoup de ces chansons pêchaient par la forme, accusaient des auteurs peu érudits, inexpérimentés, mais elles étaient senties, vraies, touchant juste, restaient gravées dans les mémoires et, dès le lendemain, elles étaient répétées dans la rue, dans l'atelier, dans la chaumière, par toute la France.

Une prosodie plus soignée, des rimes plus riches, n'auraient pas ajouté au succès du Maître d'École Alsacien, excellente chanson de Villemer et Delormel, musique de Ludovic Benza, et qui se chanta dans tout le pays... et là-bas.

Villemer racontait que cette chanson lui avait été inspirée par le fait suivant, pendant un voyage qu'il fit, en Alsace, quelques temps après la guerre.

Il cheminait par la route, quand la pluie vient à tomber. Il cherche un abri et frappe à la première porte du village qu'il a pu atteindre. La porte s'ouvre ; une douzaine de bambins, à sa vue, courent se serrer autour du vieux maître d'école, dont c'était la demeure, et se mettent, avec une ardeur simulée, à épeler dans la langue de Bismarck.

– *Que désirez-vous, monsieur ?* demande le maître d'école, en allemand.

– *Je ne comprends pas... je suis Français.* – dit Villemer.

– *C'est un Français !... c'est un Français !* s'écrie le bonhomme ; et tous les gamins d'accourir, joyeux, autour du visiteur, lâchant la grammaire abhorrée.

De retour à Paris, Villemer conta l'anecdote à Delormel, et le Maître d'École Alsacien était fait le lendemain.

Maintenant, il faut dire que Villemer avait beaucoup d'imagination. Il se peut que la chanson ait été tout bonnement inspirée par la nouvelle d'Alphonse Daudet, la

Dernière Classe, qui venait de paraître dans l'*Événement*, et qu'un ami de Delormel lui montra. Quelle qu'ait été sa cause, la chanson était excellente.

Villemer et Delormel, en collaboration, ont produit un nombre considérable de chansons, dont beaucoup furent de grands succès. Ils ont fait vibrer la corde patriotique, alors qu'elle était tendue à souhait ; ils ont trouvé des interprètes hors ligne comme Chrétienno (voir à Amiati), Amiati et Vialla ; ils ont été servis par les circonstances, par les artistes, mais leur mérite ne doit pas en être amoindri.

Comme je l'ai dit plus haut, leur idée revêtait le plus souvent une forme lâchée, parfois vulgaire, mais ils trouvaient la *situation*. Ils suppléaient à l'absence de poésie par l'invention ; ils faisaient passer la rime indigente grâce au mot heureux. Ils appartiennent à l'Histoire du café-concert et de la Chanson populaire.

Amiati chantait alors aussi un autre grand succès des mêmes auteurs, digne pendant du Maître d'École Alsacien ; c'était *Une tombe dans les Blés*, dont Charles Malo avait écrit la musique.

Une *nouvelle* parmi nous, Alida Perly [*], qui a conquis tous les suffrages, dès le premier soir, avec sa chanson de début, *J'aimons ces p'tits jeux-là*. Les yeux des spectateurs répondaient clairement à la charmante artiste : «*Nous les aimerions aussi ces petits jeux-là... invitez-nous !*» Elle était simple choriste aux Variétés. C'est sur le conseil d'Hortense Schneider qu'elle entra à l'Eldorado pour s'y créer un genre. Or, un dimanche que nous étions allés donner à Asnières une représentation au bénéfice des victimes de l'incendie de Rueil, Alida Perly fut complimentée et embrassée par Schneider qui se trouvait là et qui jugeait des progrès réalisés déjà par sa protégée.

[] Peu de renseignements disponibles sur cette Alida Perly qui ne semble pas avoir fait long feu. Chauveau (voir bibliographie) l'a retrouvé sud divers programmes de 1878-1880 à l'Horloge mais rien d'autre.*

Parmi les spectatrices qui ne nous ménageaient pas leurs bravos, il y avait aussi Léonide Leblanc, qui était alors dans tout l'épanouissement de sa beauté grassouillette.

Depuis son début, aux Variétés, à l'âge de dix-sept ans, elle avait parcouru du chemin dans le monde où l'on s'amuse ; jouant un peu partout, s'essayant à forcer les portes de la Comédie-Française, qui ne voulurent pas céder [*], éblouissant Paris de son luxe, de ses bijoux merveilleux, auxquels s'ajouta bientôt le fameux collier de perles du duc d'Aumale qui fut, quelques temps, son généreux seigneur... accompagné de plusieurs autres. Spirituelle, passée maîtresse en l'art d'aimer, elle captiva les cœurs et croqua les fortunes. Femme d'ordre, sachant compter, elle ne mourut pas sur la paille, comme tant de ses consœurs. À cinquante-deux ans, elle s'est éteinte dans son

hôtel où, à défaut de sa beauté partie, son esprit attirait encore un cercle d'amis... et de curieux.



Léonide Leblanc

[] Mistinguett, dans ses Mémoires («Toute ma vie») dit qu'elle était pensionnaire de cette Comédie, de ces pensionnaires qui servaient de harem aux ministres. Elle ajoute qu'elle fut la maîtresse du duc d'Aumale et du duc de Chartres avant de se démocratiser (sic) avec Clémenceau...*

Mon *tour* fini, j'entre un instant à la Scala, en face. J'y applaudis, et de tout cœur, une charmante jeune femme, Mme Graindor [*voir à Gustave Michiels mentionné ci-dessous*].

C'est une diseuse émérite ; la voix est peu étendue, mais chaude et pleine ; la diction est nette, prenante le geste, naturel, vrai.



Madame Graindor

Elle nous vient de Liège. Partout où elle a passé, le public lui a témoigné satisfaction par des bravos nourris.

Elle est très bonne, elle deviendra excellente. Nombre de succès qu'elle créera deviendront populaires. Je citerai, parmi les plus connus, *Le Train des amours*, d'A. Siégel, musique de Gustave Michiels.

L'auteur de cette chansonnette, A. Siégel, a compté parmi les *paroliers* en vogue de cette époque. Il est mort, jeune encore, cloué depuis de longues années dans son fauteuil, par une cruelle infirmité.

Gustave Michiels, l'auteur de la musique, ne peut être séparé de Mme Graindor pour cette bonne raison qu'il était – qu'il est toujours – son ami. De la collaboration du compositeur et de l'interprète sont nées des choses charmantes (sans compter les enfants), de bonnes chansons qui leur ont valu la notoriété.

Michiels, excellent musicien, n'a pas seulement souligné des couplets avec esprits, mais il a fait des opérettes, des œuvres symphoniques, des morceaux de danse sans nombre. Il est célèbre par ses fameuses *Czardas* qui sont au programme de tous les Concerts dans le Monde entier.

Sympathique et bon camarade. L'amour de la *potée* liégeoise, que Mme Graindor-Michiels cuisine à ravir, a développé chez lui un embonpoint de première classe... ce qui ne l'empêche pas de travailler comme un nègre – qui travaille – et d'émettre, entre deux feuillets qui sèchent, d'atroces calambours, qui n'ajoutent rien à sa gloire.



Gustave Michiels

Le premier orchestre des *dames de Vienne* venait d'arriver à Paris et on se pressait à ce spectacle qui avait tout l'attrait de la nouveauté. On courait applaudir ces virtuoses du beau sexe, pourvues de charmes plantureux, et s'initier aux mélodies de Strauss, de Gongl' et de Fahrbach.

L'un de nous ayant été les entendre, s'amusa à la parodier, un soir, dans la loge.

L'effet ayant été jugé hilarant, chacun de nous voulut faire sa *dame de Vienne*. De là à composer l'orchestre il n'y avait qu'un pas.

On fit choix des instruments qu'on connaissait le mieux. Nous étions tous, peu ou prou, musiciens.

Perrin et Bruet choisirent le violon ; Fusier le cor ; Delobel, la guitare ; Guyon fils, la contre-basse et moi, la clarinette. Quant à Guyon père, il fut promu *chef* d'orchestre.

Chaque soir, pendant les entr'actes, nous répétions, la porte rigoureusement close aux visiteurs. Et c'était des rires ! Vous pensez ? nous rivalisions de drôlerie, rien que pour nous amuser, et nous nous applaudissons avec sincérités.

M. Renard, intrigué par ce charivari musical et ces rires bruyants, monte à la loge, et cogne à la porte, d'un doigt discret, – car le directeur même devait demander la permission d'entrer dans notre *boudoir*.

– *On n'entre pas !* hurle le semainier.

M. Renard insiste, de sa voix câline.

– *Oh ! laissez-moi fumer une cigarette avec vous ?*

On a reconnu l'organe directorial ; on se consulte rapidement, à voix basse..., M. Renard est si gentil !... On ouvre la porte.

Il nous voit, les instruments de musique en main.

– *Qu'est-ce que c'est que ça ?*

– *Ça !... c'est les dames de Vienne.*

– ?...

– *Vous en doutez ?* écoutez.

Et nous exécutons, M. Renard riait aux éclats.

– *Mais c'est du plus haut comique !... cette parodie est tordante !... il ne faut pas garder ça pour vous... je la veux pour le public.*

– *Comment ça ?* demandons nous.

– *C'est bien simple. Après demain, Guyon joue une revue à lui seul. Il fait une portière qui raconte les événements du jour. Il invitera les portières du quartier à venir dans sa*

loge, et là, toutes sous le costume de Mme Pipelet, vous parodierez le succès du moment : les dames de Vienne.

– Bravo !... ça va !

Et deux jours après, l'affiche annonçait qu'au cours de la revue de Jouchaud *Pas bégueule, forte en gueule*, on entendrait la parodie de l'orchestre des *dames de Vienne* par Mmes Guyonnette, Perinnette, Paulussonnette, Bruette, Fusiérine, Delobinette et Mlle Alexandrine.

Ce fut un succès étourdissant ! Pendant cent représentations tout Paris vint nous entendre.

Il fallait nous voir, avec nos robes et nos coiffes ! et Guyon, *cheffesse* d'orchestre ! et Fusier tirant de son cor des bouquets, des lapins ! Tous, enfin, rivalisant *d'effets* comiques et toujours renouvelés.

Butscha, le dessinateur, a croqué ce mirifique orchestre, et vous pouvez juger de la cocasserie du tableau. Vialla n'a pu trouver place dans l'orchestre des *dames de Vienne*. Il en est tout désolé !

Que voulez-vous !... il a dû avouer qu'en fait d'instrument il ne connaissait que le mirliton et l'orchestration n'en comportait pas.



Les Dames de Vienne
croquis de Butscha

Il vient de se venger en remportant un nouveau grand succès avec une chanson que tous les ateliers vont apprendre et chanteront toujours.

C'est l'*Amour n'a pas de saison*, de Georges Baillet (un bon chansonnier, mort trop jeune), musique de Leriche.

Adolphe, l'ancien et excellent comique de l'Eldorado, est malade, sans ressources. On n'a jamais fait appel en vain au cœur des artistes de cafés-concerts, en faveur des confrères dans la gêne. Il peut y avoir entre eux des rivalités grincheuses, des rancunes mesquines, la solidarité n'en est pas ébranlée ; elle s'affirme à toute occasion.

Nous avons organisé une grande matinée musicale, le 22 mars 1873, à la Gaîté-Montparnasse. La recette a été bonne.

Tous les camarades de l'Eldorado y ont obtenu leur succès habituel, entre autres une nouvelle pensionnaire, Paul Browns, bonne diseuse et fort jolie fille. Les dames-artistes apportent très souvent un gros atout dans la partie qu'elles veulent jouer. C'est leur beauté, ou leur charme.



Paula Browns

Nous, du sexe... moins beau, nous ne luttons pas avec elles à armes égales. Il nous faut remplacer par la travail ce que la nature a négligé de nous donner. Le public met vite au premier plan celles qu'il a plaisir à contempler de près. Une bouche peut dire ou chanter médiocrement, elle sera fort écoutée et applaudie, pour peu que les lèvres soient roses comme des cerises et tentent à la cueillette.

Chapitre XVII

Virginie Déjazet. – Un spectacle merveilleux ! – La Lisette de Béranger. – Frédéric Bérat. – Guyon fils. – Robert Planquette. – Savoir lire. – Une représentation au camp. – La logique de papa Doudin. – Frédérick-Lemaître. – T'ons marié Thérèse et La Tour St-Jacques. – Montréal et Blondeau. – La douzaine. – Les Armanini.

Le 29 septembre 1874, M. Émile Blavet organisait à l'Opéra (Salle Ventadour) une représentation au bénéfice de Virginie Déjazet, tombée presque dans la misère.



Virginie Déjazet

Soirée vraiment extraordinaire et programme que le premier des milliardaires de nos jours ne pourrait composer :

Le tri de Guillaume Tell, par Tamberlick, Faure et Belval ; le duo des Huguenots, par Mme Gueymard-Lauters et Villaret ; le 3e acte de Tartuffe, par Got, Delaunay, Talbot, Mmes Favart et Provost-Ponsin ; le 2e acte de Coppélia, dansé par Mlles Beauregard, Eugénie Fiocre et M. Cornet ; les Jurons de Cadillac, par Landrol et Céline Montaland ; Monsieur Garat, joué par Déjazet – elle avait 77 ans ! – Calvin, Pierre Breton, Lhéritier, Grenier, Grivot, Gil-Pérès. Dumaine y faisait un porteur d'eau, Laferrière et Achard, représentaient deux gardes nationaux et dans la figuration on voyait Mmes Paola Marié, Judic, Legault, Céline Montaland, Suzanne Lagier, Silly [voir chapitre 10], Van-Ghell, Marie Leroux, Ugalde, Marie Cabel, Hortense Schneider, Rousseil, Dica-Petit, Scriwaneck, etc., etc., et MM. Frédérick Lemaître, Bouffé, Henri Monnier, Chollet, Roger, Paulin Ménier, les frères Lionnet, Léonce, Milher, etc.



Mlle Legault



Mlle Silly



Paola Marié



Madame Van Ghell



Judic



Léonce



Suzanne Lagier



Frédérick Lemaitre



Rousseil



Dica-Petit



Dumaine



Céline Montaland



Eugénie Fiocre



Menier Paulin

À la fin, Déjazet, entourée par tous les célèbres artistes, chanta la Lisette de Béranger, de Frédérick Bérat ; et elle avait voulu que ce fût Charles Malo, le chef d'orchestre de l'Eldorado, qui vînt tenir le bâton et l'accompagner dans Monsieur Garat et dans la Lisette.



Frédérick Bérat

Hommage rendu au café-concert dans la personne de notre bon Malo et dont nous étions tous fiers.

Recette : 79,010 fr. !!!...

Un peu plus d'un an après cette merveilleuse soirée, le 1er décembre 1875, Déjazet, qui s'était fait transporter chez son fils, rue Clavel, à Belleville, mourait d'un épanchement au cœur. Elle avait pris froid en revenant de chanter la Lisette de Béranger, au bénéfice de Mme Grenier.

Les funérailles ont été splendides ! Tous les artistes de Paris étaient là et aussi tous ceux qui avaient applaudi Déjazet dans son temps.

À Belleville, à la maison mortuaire, nous étions plus d'un millier ; au Père-Lachaise, on était cent mille ! Suprême témoignage d'admiration rendu à la grande artiste, à l'excellente femme, à la mère dévouée que fut Déjazet.



Virginie Déjazet

Je continue à enregistrer les noms des artistes qui passèrent à l'Eldorado et y conquirent la notoriété. Raphaël, voix superbe, talent sympathique ; Victor, comique excentrique, tout à fait désopilant ; puis, Émilie Durand, toute petite, toute mignonne, possédant une verve endiablée qui plaît beaucoup ; on le lui prouve.



Émilie Durand

Et le fils de Guyon début à l'Eldorado.

Alexandre est un peu notre gosse à tous. Son père l'amène chaque soir afin qu'il l'aide dans sa transformation. Il est intelligent, débrouillard, nous l'aimons tous. Il suit toujours les cours du Conservatoire. Son père le destine à la composition musicale, rêve pour lui les lauriers de Lecocq, d'Offenbach... mais le goût des planches, du théâtre, le tient ; il veut jouer, être des nôtres. Tout le monde sait qu'il a réussi. Je lui dois la musique de plusieurs chansons, entre autres de *J'ai gagné le gros lot* et *Hommage à la nature* ; deux manières différentes, toutes les deux très bien faites.



Guyon, fils

Je viens de créer une chansonnette, *J'suis trop joli garçon*, de François Lamy, qui m'a permis dans un type de paysan coquet, de déployer les ressources de ma voix, grâce à la musique charmante de Robert Planquette lequel depuis plusieurs années, s'essaye à l'Eldorado, produisant des choses fines, délicates, préludant aux grands succès qui germent en son cerveau. En plus de son grand talent de musicien, il possède une fort belle voix de baryton, qu'il manie admirablement. Tous les morceaux qu'il nous fait entendre sont trouvés doublement réussis. Quel lecteur de sa musique ! Nous le retrouverons souvent ici, jusqu'au moment où, quittant l'Eldorado, théâtre de ses premières joies artistiques – mais ne l'oubliant jamais, – il courra, de triomphe en triomphe, des Cloches de Corneville à Rip en passant par Surcouf. Et nous le reverrons, fidèle à nos premières jusqu'au jour où la Camarde mettra sa vilaine griffe sur ce vaillant et terrassera, à la fleur de l'âge, cette gloire de l'opérette française.

Une autre chanson, que me valut les flatteuses appréciations de la presse artistique, c'est : *Savoir lire !* Elle était due à la collaboration de Léon Labarre avec Ch. de Saint-Piat, musique de Ludovic Benza, le compositeur exquis. Cette chanson, au lendemain des victoires allemandes, dont on attribuait le mérite à leurs instituteurs, venait à son heure ; et les plaintes de vieil illettré, émouvaient fort le public.

Léon Labarre, un des auteurs de *Savoir lire !* a fait beaucoup de chansons pour l'Eldorado et quelques-unes sont demeurées populaires.

C'était un lettré ; ses couplets sont bien tournés, dans une langue claire et pure. D'accueil aimable et sympathique à tous, il n'avait (il n'a encore) que des amis. Il était très lié avec Perrin, ayant été son compagnon d'armes, et l'art les avait mis au régiment. Ils avaient sur la conscience la collaboration de quelques chansons et de quelques fredaines.

Ils étaient au 1er régiment de Chasseurs de France, à Mostaganem, en Algérie, en

qualité de cavaliers de 2e classe, mais on les avait admis, comme élèves, dans le cénacle instrumental. Perrin raclait du violon, chantait fort bien la chansonnette et avait déjà joué la comédie à Lyon.

Labarre sortait du Conservatoire de Paris. Il était fils de Th. Labarre, le compositeur très connu, le harpiste attitré de la Cour de Napoléon III. Il avait des opinions classiques invétérées et, plein la tête, des vers qui ne demandaient qu'à sortir.

Au bout de huit jours nos deux gaillards se tutoyaient ; un mois après ils étaient célèbres au camp et réputés pour des farceurs de la plus belle eau. Un jour, ils imaginèrent d'organiser une représentation dramatique et lyrique dans l'enceinte du camp. L'autorisation leur ayant été accordée, ils s'attablèrent devant un flacon de vin espagnol, noir comme de l'encre, qui devait leur inspirer le programme à établir. Le nectar capiteux fit naître des projets fantastiques

Labarre – le classique – opina pour donner le 1er acte du *Misanthrope*, ou le 4e des *Femmes savantes*.

– *Du flan ! riposta Perrin – et les femmes ? et les décors ? et les costumes ? tu as tout ça dans ton sac ? Nous jouerons l'opérette.*

– Orphée aux Enfers ?

– *À nous deux ?... Mince de figuration !... Sais-tu le rôle de Giraffier, dans les Deux Aveugles, d'Offenbach ?*

– *Non, mais je sais celui d'Hippolyte, dans Phèdre ; celui de Dorante, dans les Fausses confidences ; celui...*

– *Zut ! – tonna Perrin, avec cette voix qui en imposait aux lions du désert – tu apprendras Giraffier, moi je serai Patachon.*

Et Perrin commença d'inculquer son rôle à Labarre, – de mémoire, car il fut impossible de trouver la pièce imprimée, même chez les mercantis les mieux approvisionnés de Mostaganem. Dans une baraque illuminée avec des chandelles de choix, une centaine de sous-officiers et de soldats, plus trois cantinières flanquées de leurs rejetons, acclamèrent les deux artistes avec des hurlements de Peaux-Rouges en délire. L'orchestre était composé de violon.

Au baisser du rideau (une couverture de cheval), Perrin-Patachon s'avança sur la planche qui avait servi de scène et, solennel, après trois saluts profonds, il dit au public émerveillé :

«Mesdames, messieurs, Giraffier et moi sommes touchés profondément de l'accueil que vous avez fait aux deux aveugles. Les aveugles, vous ne l'ignorez point, Mesdames, et messieurs – n'ont point besoin de lumière, puisqu'ils ne la verraient pas. Mais à vous,

qui avez des yeux brillants comme les becs de gaz de la place Bellecour, à Lyon, il fallait de la lumière pour voir les deux aveugles. Or ces deniers, s'ils n'ont pas d'yeux, ont de poches... la preuve, c'est qu'elles sont vides. Comment faire alors pour subvenir aux frais de cet éclairage a giorno, ce qui veut dire féérique ? Le moyen est tout trouvé, messieurs et dames : nous allons nous adresser successivement à chacun de vous pour pouvoir payer les chandelles... dixi !»

L'auditoire, riant aux éclats, ne se fit pas prier pour cracher au bassinet. Les frais couverts, il resta assez de numéraire aux deux artistes pour se payer un copieux frichti, à la cantine des musiciens.

Pendant que la gracieuse Juliette Baumaine nous chantait *Je vous la souhaite bonne et heureuse et J'ai perdu ma tante !* elle a bien failli avoir un triste jour de l'an et perdre autre chose que sa tante ! Le feu a pris dans sa chambre de jeune fille. Heureusement les dégâts ne son que matériels. Voilà ! elle aura trop regardé ses meubles et, dame ! ses yeux incendient tout ! Le public lui a fait comprendre combien il était heureux de la voir saine et sauve ; et elle est sortie de scène assurée de la sympathie générale. Son mobilier, hélas ! ne l'était pas, assuré.

Hier soir, j'ai pu aller faire un tour aux Champs-Élysées et serrer la main aux camarades des Ambassadeurs. M. Ducarre, nouveau directeur, y remplace M. Doudin. Il faisait plutôt frisquet ; et nous sommes au mois de juin ! Cette soirée me rappelle celle où j'y chantais le *Frileux de Planquette*. Comme je joue mes personnages consciencieusement, entrant dans leur peau et les vivant, je faisais mine de grelotter tout le temps en disant les peines du Frileux. À ma sortie, le père Doudin m'attrape :

– Ah! ça, vous n'êtes pas fou de faire mine de geler devant le public ; il croit que c'est pour de bon et il n'a que trop l'envie d'en faire autant, de grelotter aussi. Faites-moi le plaisir de ne plus chanter cette chanson que lorsqu'il fera étouffant. Alors, ce sera de la bonne réclame ; on croira qu'il fait frais aux Ambassadeurs et on accourra.

J'ai profité d'un petit congé que m'a octroyé la Direction pour aller faire connaissance avec les Belges qui ont fait le meilleur accueil à la fleur de mon répertoire. À mon retour, j'entends une excellente artiste de la maison, Mlle Andréani, chanter le célèbre valse *La Vague*, dont les auteurs Olivier Métra et Armand Silvestre sont là, tous les soirs, à l'applaudir. Moi je viens d'avoir un très gros succès avec une paysannerie : *J'ons marié Thérèse*, de Laroche, musique de Pourny, qui fut certainement le plus beau succès que je remportai à l'Eldorado.

Elle était écrite musicalement, sur mes indications, pour faire valoir la flexibilité de ma voix, ce à quoi je tenais essentiellement.

Dans cette chanson quand venait le tour du frère de la mariée de chanter la sienne au dessert, je lui faisais dire *La Tour Saint-Jacques*. Cette jolie chanson du bon Édouard Hachin, sur laquelle Darcier avait écrit la ravissante musique que tout le monde connaît, était alors en pleine vogue et me valut un énorme succès. Comme le règlement de l'Eldorado ne permettait à l'artiste que de chanter une seule chanson, à son tour, j'avais trouvé ce truc pour violer la consigne. C'était intercalé dans *J'ons marié Thérèse*, ça ne comptait donc pas.

Et chaque soir, durant de longues représentations, le public réclama et acclama *La Tour Saint-Jacques*, et son interprète.

Seulement, il y eut bientôt du grabuge. Je dus quitter *J'ons marié Thérèse* : la Direction voulant constamment du nouveau. Le public ne protesta pas, mais il voulut quand même sa *Tour Saint-Jacques*.

On eut beau coller dans tous les coins de la salle, sur toutes les glaces, à la porte d'entrée, un avis disant que les artistes n'étaient pas autorisés à chanter d'autres chansons que celles portées au programme du jour, le public ne voulut rien entendre et exigea sa chanson.

Un soir, la salle se fit particulièrement tapageuse. Les cuillers rythmaient sur les verres les cris assourdissants de : *La Tour Saint-Jacques !... La Tour Saint-Jacques !* Dans la coulisse, M. Renard me défendait d'obtempérer au désir bruyant du public. Mais celui-ci, pourtant si calme d'habitude, menaçait de tout briser ! Il fallut que M. Mouquin, alors commissaire de police du quartier, prît sur lui de conseiller au Directeur de me laisser rentrer en scène et de donner un coup de pied à son règlement pour apaiser le tumulte. Et je continuai à chanter chaque soir *La Tour Saint-Jacques*, mais en habit noir, et ma foi ! est-ce parce que le public, comme un grand enfant qu'il est, ne tenait plus au joujou qu'il avait obtenu par ses cris, est-ce parce que je ne chantais plus dans le costume de paysan de *J'ons marié Thérèse*, mais le succès alla s'amointrissant et on peut enfin le rayer du programme.

Deux des bons auteurs de la maison, dont la collaboration sera féconde et spirituelle, qui deviendront les revuistes attitrés des théâtres parisiens pendant de longues années, Montréal et Blondeau ont eu l'idée de donner une suite à la célèbre opérette *La fille de Mme Angot*.

Ils ont fait un à-propos : *La nuit des noces de la fille Angot*.



Montréal et Blondeau

Réussite complète ! Guyon, père, s'y montre en Ange Pitou, en fort de la hall, en Trénitz, en Louchard et ses transformations sont d'une vérité amusante au possible.

Moi, je fais Pomponnet et je suis bissé tous les soirs dans les couplets : *Elle est tellement innocente !* Le public est jaloux de moi, car ma Clairette c'est Alida Perly. Ce qu'elle est jolie sous sa fleur d'oranger et comme je hume avec délices.

J'ai conté la disparition de la société de prévoyance des Anti-M..., qui avait si joyeusement fonctionné à l'Eldorado. Il y avait maintenant une lacune dans les relations des camarades. Perrin dont le cerveau était toujours en mal d'enfant, combla cette lacune. Il perpétra le projet d'une société pantagruélique, qui s'appellerait la Douzaine et aurait pour objet la réunion, dans un déjeuner mensuel, de douze camarades mâles, anciens ou actuels, de la Maison. Le beau sexe en était proscrit, – considéré comme mine à potins et perturbateur des agapes, à la bonne franquette.

Les douze premiers adhérents : Perrin et Pacra (qui avaient rédigé les articles des statuts) Paulus, Guyon, père et fils, Vialla, Bruet, Fusier, Denizot, Ch. Malo, Duhem et Delobel.

Voici quelques-uns de ces articles des statuts, qui donneront une idée de la fantaisie joyeuse ayant présidé à leur élaboration :

«Article VI. – *Chaque repas aura un Président nouveau, nommé entre le fromage et la poire, et accepté par des acclamations courtes, mais bien senties.*

«Article X. – *Il est formellement interdit de parler boutique ou politique pendant le repas, soit par allusions, jeux de mots, allégories, etc., etc., sous peine d'une amende de deux francs à la première infraction, de cinq à la deuxième. À la troisième, expulsion du récidiviste.*

«Article XIX. – *Le Président veillera à ce que les amendes soient intégralement payées, avant de prendre le café. À partir de ce moment, liberté pleine et entière et zut ! pour le Règlement, – sauf l'observance rigoureuse de l'article X.*

«Article XXI. – *Pendant toute la durée du banquet, le président prendra le titre de Papa. Le secrétaire s'appellera le Pion et l'ordonnateur des repas sera le Goinfre.*

«Article XXIII. – *Le Président ayant à sa gauche le Pion et, à sa droite, le Goinfre, devra faire l'impossible pour que la gaîté ne tarisse pas, en entretenant la verve des sociétaires qui, de leur côté, tâcheront de n'avoir pas besoin d'être chatouillés pour rire.*

«Article XXV. – *On pourra, au dessert, chanter les gaudrioles les plus salées, pourvu qu'elles aient été spécialement composées pour la réunion. Chaque sociétaire est tenu d'avoir une petite nouveauté chaque mois, sous peine d'une amende d'un franc.*

Parmi les artistes de valeur qui entrent à l'Eldorado dans les années 1874 et 1875, il faut citer M. Armanini, mandoliniste déjà célèbre, et la toute gracieuse guitariste Mme Armanini qui ont obtenu le grand succès qui les suivra partout. M. Armanini joue de la mandoline à faire rêver ; il en tire des effets merveilleux ; on croirait entendre un orchestre de flûtes, de violons et de harpes. Un gavroche résume l'impression générale :

«*C'est épatant c'que c'type là y fait avec son jambonneau !*»

Chapitre XVIII

Max Bouvet. – Maria Pacra. – Ducastel. – Les douches et les luttes dans la loge. – Victorin Armand. – Louise Roland. – Les inondés du Midi. – Ne m'chatouillez pas ! – Léontine Massin. – Émélie Bécot. – Un attentat contre notre liberté. – Oh ! la ! la ! quel verglas ! – Péricaud. – Le caulègue Despau. – Les frères Lionnet. – La feuille pousse. – Le concours de chansons. – À la Française. – Thiéron

Un jeune baryton, joli garçon, d'allure sympathique, se fait entendre dans *Les myrtes sont flétries*, de Nadaud, musique de Faure.

Il s'appelle Max... Max tout court, pour le moment, et pas pour longtemps.

Le théâtre nous l'enlèvera bientôt et alors il livrera à l'affiche son nom complet : Max Bouvet. Oui, celui qui allait créer *François les Bas-Bleus*, trente autres rôles célèbres, faire les délices de l'Opéra-Comique, et qui, à cette heure, chanteur toujours applaudi, est professeur au Conservatoire, c'était ce svelte jeune homme, au masque intelligent, qui réussit d'emblée, à l'Eldorado, en juillet 1875. Aujourd'hui, sa sveltesse s'est évanouie, les cheveux sont un peu raréfiés (trop de boucles accordées aux admiratrices !) ; mais la voix est restée superbe et le comédien s'est affiné.

Ajoutons que l'artiste a plusieurs cordes à son arc.

Il peint comme il chante ; ses expositions aux Salons ont été fort justement remarquées et il a été médaillé. Toutes les gloires !



Max Bouvet

Puis une gentille jeune fille, Maria Pacra. Une vraie *enfant de la balle*, celle-là ! Fille d'artistes ; son père était premier comique et sa mère jouait les soubrettes au théâtre des Arts, à Rouen.

Elle débute à l'âge de *quatre ans et demi* dans les *Prés-Saint-Gervais*, à côté de Déjazet, et la grande artiste, charmée de voir les dispositions de la petite comédienne, l'emmène à Paris, avec papa et maman, et garde la famille dans sa troupe, au théâtre dont elle vient de se rendre directrice.

À sept ans, son père la fait jouer, dans les principaux concerts de Paris, des pièces à tiroirs spécialement écrites pour son jeune talent.

Un des traités, qu'elle fit un peu plus tard avec un directeur, portait qu'elle aurait trois jours de congé pour *faire sa première communion* ! Ici, elle a été fort bien accueillie dans ses chansonnettes où sa voix facile et son joli minois font merveille.



Maria Pacra

Un début qui fait sensation. C'est celui du grand Ducastel.

Ducastel ! À ce nom-là, le visage de tous ceux qui l'ont connu vont s'épanouir. C'est une gaîté rétrospective qui va les secouer comme autrefois, à l'apparition de ce grand garçon, maigre, dégingandé, qui tenait l'hilarité du public toujours en éveil par sa cocasserie extraordinaire. Quelle fantaisie ! De quelle spirituelle bêtise il emplissait ses chansonnettes ! Gain (dit Ducastel) était né au Havre, en 1846 et, tout jeune, s'était fait remarquer dans les théâtres de société. Son père, un boulanger, voulait en faire un avocat ; sa mère, un curé ; le destin le fit artiste.

Le directeur d'une troupe ambulante l'ayant entendu chanter, offrit de la couvrir d'or : trois francs par dimanche, nourri, logé, blanchi. Ducastel ne pouvait hésiter. Le

deuxième dimanche, son directeur, enchanté, l'augmenta de deux francs par semaine.

Il avait paru pour la première fois à Paris, en 1873 au concert Européen. M. Dubost (l'excellent compositeur) qui était alors co-directeur de cet établissement, l'avait généreusement signalé à son confrère de l'Eldorado, M. Renard, qui s'empressa d'engager notre ami.



Dubost

Dès le premier jour, il devint un des grands favoris du public.

Il avait une voix souple, d'un timbre très sympathique ; fort bon comédien, il se costumait merveilleusement et, d'un rien, tirait des effets extraordinaires. Avec ça, excellent homme, collectionneur enragé de vieilles faïences et père de famille accompli.



Ducastel

Après une absence de plusieurs années, Jules Pacra est revenu au berceau de ses grands succès. Il a été accueilli, par le public et par nous, avec enthousiasme. C'est un rude atout dans le jeu de nos récréations d'entr'actes. Déjà son cerveau fécond a résolu ce problème qui paraissait insoluble : prendre des douches dans la Loge !

Car, nous voici dans l'été, et si l'on ruisselle dehors, on rissole dans cet immense capharnaüm-boudoir où nous sommes une douzaine à nous déshabiller, maquiller, rhabiller et à bavarder.

D'après le plan Pacra, nous avons installé un système, très rudimentaire, mais d'autant plus amusant. Le postulant à la douche, après avoir revêtu le costume du père Adam (avant la catastrophe de la pomme) se met, debout, dans une large bassine en cuivre.

Un camarade monte sur un escabeau et lui verse, sur la tête, un, deux ou trois seaux d'eau froide, suivant le prix qu'il veut y mettre et dont le montant va grossir la caisse des menus plaisirs.

C'est un succès ! Tous en veulent et attendent leur tour, alignés par numéros d'ordre, les bras croisés sur leurs pectoraux nus.

Et chacun de montrer sa musculature et d'en vanter les exploits herculéens. Bruet, dont l'académie est superbe, est au premier rang des matamores, – mais j'y suis aussi et je narre un tas de hauts faits – dont quelques-uns sont véridiques – qui me valent des défis que j'accepte. En ces moments-là, mon accent gascon reparaît tout à fait.

Des luttes s'improvisent, après les douches. Parmi les visiteurs-artistes admis à nos jeux, il y a un ancien fort de la Halle, ancien lutteur, devenu comédien ; c'est François Lamy (du son vrai nom Mauchaussé). Il est l'arbitre ; il veille à la régularité des prises de corps ; la lutte romaine n'a pas de secrets pour lui.

Je sors vainqueur, la plupart du temps, de mes deux plus terribles adversaires *poids-légers*, Bruet et Ernest Bienfait. Ils sont vexés ; moi, je triomphe... sans modestie. Quant à Perrin et Victorin, les *poids-lourds*, nous n'acceptons pas d'essayer à tomber leurs cent kilos. Nos bras sont trop courts pour ceinturer ces volumineux abdomens.

Je viens de citer le nom de Victorin ; c'est encore un nouveau parmi nous, Victorin Armand (Émile Filletaz dit) est un Lyonnais, haut en couleur, tout en rondeur, tête et bedon de moine.

Il a déjà beaucoup joué la comédie ; *il a des planches*. il va s'essayer à dire des *poésies* : la *Robe*, de Manuel ; le *Sergent*, de Déroulède, puis il abordera le genre qui convient

surtout à ses moyens physiques et vocaux, à la grosse chansonnette à tiroirs, avec laquelle, chaque jour, il déjeune d'un jésuite, dîne d'un *proprio* et soupe d'une belle-mère, trois types que le public aime entendre tourner en dérision.

*Place ! c'est Roland, la fantasque,
Qui fait sur son tambour de basque
Résonner les gais fandangos...*

Une des meilleurs artistes qui ont illustré l'ancien Eldorado.



Victorin Armand

Elle vit le jour en Suisse, pendant que son père y dirigeait un théâtre où sa mère jouait les *Déjazet*.

On pouvait voir, dans les entr'actes, *Lauzun* dégraissant son justaucorps pour donner à téter à la petite Louise.

Elle débute à cinq ans. Quand le quinzième printemps illumine ses yeux et développe ses charmes, elle entre Gymnase de Marseille. Puis, court le monde ; en Russie, avec Judic ; en Amérique, avec Aimée, jouant les opérettes en vogue. Quitte le théâtre pour le concert ; y créera trente rôles et y excellera. Bonne comédienne, danseuse charmante, même remarquable, elle verra son succès croître sans cesse. Les auteurs sollicitent l'aide de son talent, ils l'obtiennent. L'un d'eux, le bon compositeur Francis Chassaing, obtiendra mieux encore : sa main.



Louise Roland

De grandes inondations ont désolé le Midi (1875).

M. Renard rassemble ses artistes des deux sexes :

– J'ai bien envie de donner une représentation extraordinaire au bénéfice des inondés. Qu'en pensez-vous ?

– Bravo ! clamons-nous un seul homme... et comme une seule femme. Et il est décidé que cette fête de la charité se fera le jeudi 8 juillet 1875.

Judic, informée de la chose, veut nous prêter son concours. Elle sera heureuse de chanter dans ce premier nid où s'essayèrent victorieusement ses ailes. Et Lafourcade aussi sera des nôtres.

La soirée vient d'avoir lieu ; elle a été superbe. On a encaissé 4 882 fr. 50, plus 2 018 fr. 40, produit de la quête faite dans la salle par les artistes féminins. Les auditeurs ont vidé leurs poches avec frénésie, émus qu'ils étaient, un peu par l'infortune à soulager, beaucoup par les beaux yeux suppliants des quêteuses et les belles mains blanches qu'ils frôlaient en y déposant leur piécette.

Quel succès pour tous ! quel triomphe pour Judic ! Elle devait se rappeler le jour de ses débuts alors que, tremblante, apeurée, au moment d'entrer en scène, M. Lorge, le directeur, lui avait dit : «*Allons ! mon enfant ! du courage !... remettez-vous... et tâchez de vous faire entendre jusqu'à la fin*». Et à la fin de cette soirée, où il avait peur qu'elle n'allât pas jusqu'au bout, il l'augmentait spontanément de douze cent francs par mois !

Pendant la quête (où sur 2 018 francs elle recueillit plus de 1 300 francs), courant de bas en haut, n'en pouvant plus de fatigue, mais enivrée, Perrin, son cavalier, lui épongeait son front ruisselant avec un mouchoir. Outre son duo avec Lafourcade,

elle avait chanté ses fameuses chansonnettes. Avec *le Sentier couvert* et *J'ai pleuré*, elle avait charmé la salle et l'inimitable riieuse termina par cet éclat de rire : *Ne m'chatouillez pas !*

Parmi les actrices des théâtres, accourues pour applaudir, il y avait la délicieuse Léontine Massin, alors dans tout l'éclat de sa double renommée, d'artiste jouant ses rôles avec succès et de belle courtisane semant, à pleines mains, l'or que déposait à ses pieds, une foule d'adorateurs.



Léontine Massin

Pendant l'été de 1875, aux Ambassadeurs, débutait une très gentille jeune fille qui inaugurerait le genre *épileptique*. C'était Bécot.

Enfant de la Canebière, elle semblait avoir du vif-argent dans les veines, courait, bondissait, se tordait, avec des gestes câlins et canailles qui *portaient* toujours. Avec ça, des yeux et un sourire prometteurs, une taille fine et grasse et des mollets exquis que sa robe courte dévoilait sans retenue.

Elle chantait *Le turbot et la crevette*; c'était idiot, incompréhensible ; le public n'en avait cure ; il n'avait besoin de comprendre qu'une chose : c'est que l'interprète était charmante et qu'il la *gobait* !

Jusqu'en 1884, elle fit les délices des spectateurs et battre bien des cœurs (le mien surtout !) ; mais un père féroce roulait de gros yeux et faisait la garde autour de cette vertu qui représentait pour lui un capital à mettre en valeur à la première bonne occasion. Ladite occasion se présenta sous les traits d'un Monsieur qui faisait montre d'une bourse rondelette.

Le père jugea opportun de donner les derniers conseils à sa fille et Bécot, qui rêvait d'être directrice, acquit la Gaîté-Rochechouart.

Hélas ! Bécat n'était ni expérimentée, ni sérieuse ; le protecteur n'était pas sérieux, non plus ; l'entreprise échoua. Bécat dut s'expatrier pour aller à la recherche d'une autre fortune.

J'étais navré !... Je ne pouvais plus aller voir ma gentille camarade ; or, j'étais bien pincé !... Elle partit pour Saint-Pétersbourg, puis courut l'Europe. En 1886, je le retrouvai à Vienne (Autriche).



Émilie Bécat

Nous venons d'avoir une des ces frousses !

En attentat contre la liberté des artistes vient d'être commis par la direction de l'Eldorado ! Ne s'est-elle pas imaginée de faire des *Matinées* !

Vous voyez notre tête ! Habitué à consacrer nos journées des dimanches et fêtes à des balades fantaisistes, à des parties, plus ou moins fines, entre camarades, nous allions être obligés de jouer de deux à six heures les jours fériés ! La stupéfaction de la Loge n'avait d'égale que son indignation ! Et pas moyen de regimber ! Les engagements nous livraient, pieds et poings liés, à l'autocrate Renard !

Le 29 décembre 1874, première matinée. Nous chantons sans emballement ; le public nous accueille de même. Résultat pécuniaire très petit. Le 1^{er} janvier 1875, deuxième tentative. La salle est aux trois quarts vide, l'espérance renaît en nos cœurs. Ça ne marche pas, ô joie ! Un troisième essai. Les banquettes vides ornent la salle ; le public n'est pas encore décidé à se priver des bonnes promenades en plein air pour s'encaster entre un dos de fauteuil, rembourré avec des noyaux de pêches et une cerise à l'eau de betterave.

Les matinées sont abandonnées ! Le soir où cette décision directoriale est connue, dans la loge s'organise une farandole monstre, débordante d'allégresse et d'où sont exclues les plus élémentaires notions de convenances et de distinction.

On a inauguré l'année 1875 par une revue : *Oh ! la ! la ! quel verglas !* de Péricaud et Delormel. C'est la première grande pièce que monte l'Eldorado. Grand succès pour tous ! Tous les huit jours, on ajoute de nouvelles scènes – une revue comme le couteau à Jeannot dont on remplace les pièces à mesure qu'elles s'usent. Et le *maximum* se maintient dans la caisse. Le paron est radieux. Au début je faisais *l'Exposition des Insectes* ; maintenant je suis *l'Opéra populaire*. Sous les traits d'un joueur d'orgue de Barbarie et lesté de cet instrument sonore, j'exécute un solo choisi et je danse un pas fantaisiste que le public applaudit et bisse.

Je viens de citer le nom de Péricaud. Il commence à l'Eldorado sa brillante liste de succès.

Louis Péricaud – que La Rochelle est fière d'avoir vu naître, en 1835 – était destiné à la carrière des armes, de par le désir de son oncle, lieutenant-colonel au 19^e de ligne et le souvenir de son grand-oncle, le général Cacault, tué à la Bérézina. Mais que faire contre la vocation ! il avait le théâtre dans le sang.

Après quinze jours passés à Paris, où son oncle, afin de *l'entraîner*, l'avait fait loger à la caserne de Lourcine, et *popotter* avec les sous-officiers chargés de lui fredonner sans cesse : *Ah ! le bel état que l'état de soldat !* il entrait à... Bobino où on lui octroyait trente francs d'appointements mensuels et débutait dans le vaudeville *Une passion*. Il fit son tour de France, revint à Paris en 1872 et joua successivement aux Folies-Dramatiques, à Cluny, au Vaudeville, à Château-d'Eau, faisant des créations qui attirèrent l'attention de la presse et du public.

Il a déjà fait – à l'époque où nous parlons – quantité de chansons et de pièces de théâtre et a eu l'honneur de fournir à Robert Planquette son premier livret d'opérette : *Le testament de Madame Grégoire*. Il y avait dans cette pièce un duo fort réussi que Planquette promenait dans sa poche et qu'il chantait à toute occasion. C'est en l'entendant que Cantin eut l'idée de lui confier le livret des *Cloches de Corneville*.

Depuis, sa laborieuse carrière n'a compté que des succès comme auteur et comme artiste. Merveilleux metteur en scène, il est devenu le *bras droit* de Coquelin. C'est lui qui a réglé, mis en scène, ordonnancé avec un art parfait *Cyrano de Bergerac*. Journaliste à ses heures, piocheur infatigable, il se repose en travaillant. En ce moment, il occupe ses rares loisirs à écrire une histoire du théâtre et nul, mieux que lui, ne connaît le sujet qu'il traite.

Marseille accapare nos étoiles ! Amiati et Rivière, Perrin et Bruant y ont été étouffés sous les avalanches de fleurs et Amiens s'est offert Fusier qui a émerveillé les Picards.

Ça me donne l'envie d'aller me balader aussi un peu ; je demande un mois de congé et je file à Bordeaux.

J'y ai fait mentir le dicton : *Nul n'est prophète dans son pays !* Les Bourdelais m'ont admirablement accueilli dans le répertoire créé cet hiver à Paris. J'ai été choyé partout et pis j'avais... Despaux ! Despaux, l'artiste populaire, célèbre dans toute la région girondine ! Despaux qui m'ouvrait ses grands bras dès qu'il m'apercevait, en s'écriant : «*Té, voilà Paulusss !... mon caulègue!...*»

Très intelligent, chantant, jouant, mimant, dessinant à ravir, amusant et sympathique. Une seule chose manquait à la gloire et au bonheur de Despaux : la consécration de son talent par le public parisien. À chacun de mes passages à Bordeaux, il me suppliait de lui faire avoir un engagement dans la capitale, et, toujours, j'éludais sa prière. J'avais peur du désenchantement après l'épreuve. J'en avais bien, une fois, touché un mot à M. Renard, mais il avait refusé, se défiant, disait-il, des réputations de province.

Pendant ce dernier voyage à Bordeaux, je trouvai un jour Despaux en grande conversation avec les frères Lionnet, de passage, en rendant à Saint-Jean-de-Luz, et qui, comme moi, avaient une vive amitié pour le comique bordelais.

Les célèbres jumeaux étaient alors dans toute la plénitude de leur gracieux talent et de leur succès.

Despaux, en me voyant, fit un signe, qui voulait clairement recommander le silence sur ce qui venait de se passer entre eux.

Quelques jours après, rentré à Paris, je compris de quoi il s'était agi. Despaux arrive un beau matin, chez moi, et, rayonnant, m'annonce qu'il est engagé à l'Eldorado, sur la recommandation des frères Lionnet ! Pendant une heure il ne tarit pas de remerciements enthousiastes à leur adresse, et, pendant une seconde heure, il m'accable de reproches amers pour ne pas avoir devancé les Lionnet dans leur amicale démarche.



Les frères Lionnet

Pauvre Despaux ! Eut-il le trac ? le public fut-il plus cruel que d'habitude ?

Toujours est-il qu'il ne réussit pas comme il l'espérait à sa première audition.

Il dut revenir à Bordeaux, marri, penaud, mais bien vite consolé par l'accueil toujours chaleureux de ses compatriotes.

Seulement, de longtemps, il ne fallut pas lui parler de Paris, ni surtout des spectateurs du boulevard Strasbourg.

– Ça des connaisseurs !... allons donc !... ils ne seraient pas bons à cirer les bottes de ceux des Chartreux de Saint-Nicolas !

À la fin de l'année 1875, la direction de l'Eldorado, poursuivant la tâche qu'elle s'était imposée d'aider à l'éclosion de chansons populaires dignes de ce titre, a ouvert un concours entre les chansonniers français.

Il s'agit de produire une belle œuvre patriotique.

Le jury chargé de choisir les lauréats se compose de MM. Jules Claretie ; Armand Gouzien ; Paul Henrion ; Ismaël ; De Lauzières de Thémis ; Edmond Lhuillier ; Émile Ponsard ; Laurent de Rillé ; Charles Vincent.

Tous les journaux de Paris approuvent, encouragent l'essai. Henry Fouquier dit : *«Un chant patriotique serait bien reçu. J'aimerais, pour ma part, que la chanson revînt à la mode... etc.»*

Le concours est clos ; le résultat est maigre. *Quatre cent quatre-vingts* chansons ont été envoyées. Pas une n'a été jugée digne de décrocher la timbale.

Une médaille de cent francs a été accordée – à seule fin de l'engager à mieux faire – à M. Georges Clerc pour sa chanson *le Petit Mendiant*. Une mention très honorable consolera Léon Labarre pour *Elle est française*.

On décide qu'il faut passer à un second concours. Un mois après, cinq cent vingt-cinq chansons entrent en lice. Le jury, à l'unanimité, proclame le meilleur, *À la Française*, de Georges Clerc, déjà encouragé par *le Petit Mendiant*.

Au tour des musiciens. Deux cent quatre-vingt-dix-neuf se sont escrimés sur *À la Française !* Beaucoup se sont montrés talentueux, mais aucun n'a été jugé transcendant.

Le jury décide qu'il fractionnera la galette ; une part de 200 fr. sera attribuée à M. Jules Carbonnier, organiste de l'église d'Asnières et les deux autres, 150 francs, à MM. Frédéric Barbier et Jules Delaître.

La chanson a été chantée par Thiéron, un nouveau venu parmi nous. C'est un Belge, lauréat du Conservatoire de Bruxelles. Doué d'une très belle voix, musicien consommé, correct, distingué, il a emballé le directeur Renard qui l'a désigné pour faire cette création. Il y fut remarquable. Après un séjour de deux ans environ à l'Eldorado, il disparut. Je n'en ai plus eu de nouvelles.

On m'a dit qu'il était entré dans la diplomatie et qu'il s'y était fait une belle position. Ce prouverait que – comme le journalisme, – le café-concert mène à tout... à la condition d'en sortir.

Chapitre XIX

Un début original. – Les galanteries de Pandore. – Léonore Bonnaire. – V'la l'tramway qui passe ! – Dubost. – Désirée May. – Gaillard. – Hurbain. – Bécus. – Du danger des libations avant le concert. – Paul Henrion. – Le Baiser des Adieux. – Lynéda.

La Direction s'est offerte une nouvelle étoile ; une très originale artiste.

Elle a le diable au corps ! Des gestes, des intonations qui lui font une personnalité remarquable. Depuis Lasseny, aucune comique de cette envergure n'avait paru sur la scène de l'Eldorado.

Jolie femme avec ça ; capitonnée à souhait pour le plaisir des lorgnettes. Elle a nom Léonore Bonnaire.



Léonore Bonnaire

Ses premiers débuts au concert ont été divertissants et mouvementés. Le spirituel Parisien (Émile Blavet) les contait en 1884, dans le *Figaro*, et de si humoristique façon que je ne résiste pas au désir de lui emprunter son récit. Mes lecteurs en feront qu'y gagner :

«Il y a quinze ans – dix-huit peut-être – à huit heures du soir, un train omnibus, venant de Paris, entrait en gare de Bourges. On était en décembre. Il faisait grand froid. Une jeune fille, presque une enfant, descendit d'un wagon de troisième classe, les lèvres bleues, toute grelottante sous sa pauvre robe d'indienne et sous son méchant mantelet de mérinos. Elle s'achemina lentement vers la sortie, puis, arrivée sur la place où scintillaient, à travers le brouillard, les lanternes des omnibus, elle jeta de tous côtés un regard de détresse, et, ne voyant pas sans doute la personne qu'elle attendait, ou plutôt qui devait l'attendre, elle s'assit sur une borne et se mit à pleurer.»

Sur le perron, un gendarme se promenait de long en large. Il s'approcha de la voyageuse, qu'il prenait pour une mendiante :

– Faudrait voir à déguerpir ! lui dit-il brusquement.

– Ah ! gendarme, s'écria la fillette en s'essuyant les yeux, c'est le bon Dieu qui vous envoie !

– Ce n'est pas le bon Dieu, c'est ma consigne !

– Eh bien ! Pourriez-vous m'indiquer le café-concert ?

– Ous qu'on sert ? Ah ! bon !... voyez-vous ce café là-bas, en face ?... on vous y servira tout ce que vous voudrez...

– Ça ne serait pas de refus, car j'ai le ventre d'un creux !... mais vous faites erreur, gendarme, sauf votre respect !... Il s'agit du café-concert... où l'on chante.

– Bizarre !... Connais pas !... Et, comme ça, vous chantez ?

– Oui, je viens de Paris où j'ai signé mon engagement...

– Votre engagement ?... Bizarre !... Comme vivandière ?

– Non... comme chanteuse.

– Drôle de régiment !... Exhibez votre feuille de route.

– Voici, gendarme !

– Qu'est-ce que c'est que ce grimoire-là ?... [Il lit :] «...Entre les soussignés X..., directeur du café-concert de Bourges, et Mlle Léonore...». C'est-y vous, Léonore ?

– Personnellement.

– Joli nom, ma foi !... Léonore... mais attendez donc... fectivement, ça se chante : «Léonore, mon amour brave...» Votre âge ?

– Quinze ans.

– Quinze ans !... Et vous chantez déjà ?

– Vous n'avez pas l'air d'en être convaincu. Vous vous dites : c'est une vagabonde qui se f... iche de l'autorité ! Faites donc une chose... escortez-moi jusqu'au café-concert, et, si je vous ai menti, je suis votre prisonnière !

– Ça va !... La gendarmerie française est toujours heureuse quand elle peut accorder ce qu'on doit au sexe avec le devoir !... En route ! mauvaise troupe ! Mais, sapristi ! Votre fourniment me paraît bien léger pour la saison !

– Gendarme, vous avez raison ! fit la petite dont les dents claquaient et dont le sang gelait dans ses veines.

Et Pandore entr'ouvrit son vaste carrick, dans les profondeurs duquel Léonore se blottit sans méfiance, comme un oiseau frileux. Ils allaient. Combien de temps allèrent-ils ? L'enfant ne pouvait s'en rendre compte. Et la route s'allongeait sans cesse, et le silence grandissait toujours !,, L'enfant ne tremblait plus de froid, et voilà qu'elle tremblait de peur !... Le singulier gendarme !... Pour qui ces bruyants soupirs qui gonflaient son uniforme ? Pourquoi ces étreintes passionnées ?... Et que faisait là cette main curieuse dont elle sentait la chaleur sous le gant de buffle ? La petite n'était pas très experte en tactique amoureuse, mais, à quinze ans, on devine ce qu'on ne comprend pas, et elle devinait que, dans le cœur du guerrier, Vénus était en train de supplanter Bellone ! Tout à coup, elle se sentit enlevée de terre... Dans ce mouvement, sa tête émergea du carrick, et elle vit qu'ils entraient dans un chantier désert, hors de portée de toute assistance humaine.

– Mais, gendarme, cria-t-elle en se débattant, nous ne sommes pas au café-concert ?

– Non, ma toute belle, nous sommes à Cythère, et Mars y vient faire un bout de causette avec Vénus !

Cette mythologie mit le comble à l'épouvante de Léonore. Elle se sentit perdue. Appeler ?... une main de fer s'était posée sur sa bouche. Résister ce colosse ? Il n'y fallait point songer... Soudain, elle eut une inspiration providentielle.

– Voyons, gendarme, articula-t-elle à travers son bâillon, ce n'est pas gentil ce que vous faites-là !... Est-ce ainsi qu'on s'y prend avec le sexe ?... Fi ! le vilain brutal ?... Est-il besoin d'employer la violence quand on ne demande qu'à s'entendre ?

– Quoi !... vraiment, vous consentiriez ? balbutia Pandore.

– Lâchez-moi d'abord, nous causerons ensuite.

Les bras du géant se détendirent. Prompte comme l'éclair, Vénus se dégagea, et cinglant de sa petite main la face rougeaude de Mars, elle lui dit avec l'accent et le geste intraduisible de Gavroche : «On t'en paiera des rosières, mon fiston !» Puis, prenant ses jambes à son cou, elle s'élança d'une course folle à travers la campagne. Pandore, furieux d'avoir été joué par une gamine, se mit en devoir de la rattraper. Mais la partie n'était pas égale. D'ailleurs, il réfléchit qu'il avait tout à redouter d'un esclandre, et que, si le poète latin n'avait pas prévu la métamorphose d'un gendarme en satyre, le Code, lui l'avait prévue. Aussi la fâcheuse vision du Conseil de guerre hantant son timide cerveau, se résigna-t-il à rejoindre la caserne. Et Léonore courait

toujours !... En quelques minutes elle atteignit les premières maisons de la ville. L'idée ne lui vint pas de demander son chemin, tant elle avait peur de retomber sur un autre gendarme. Bravement, elle s'engagea dans un dédale de rues étroites et maigrement éclairées. Tout à coup, en débouchant sur une petite place, elle aperçoit, au-dessus d'une large porte vitrée, un cordon de gaz et ces deux mots : Café-Concert, écrit en lettres lumineuses. C'est bien là. Sur une des vitres, une grossière affiche à la main est collée avec quatre pains à cacheter. Elle lit : CE SOIR DÉBUTS DE Mlle LÉONORE (Genre Thérèse).

Elle entre et tombe comme un boulet dans la loge du directeur :

– C'est moi ! s'écrie-t-elle gaiement, bonsoir la compagnie !

– Ah ! gronde le limonadier, vous en prenez à votre aise !

– Il fallait m'attendre à la gare, comme c'était convenu, il y a belle lurette que je serais là !

La conversation allait tourner à l'aigre, quand par la galerie conduisant à la loge directoriale, monte une sourde rumeur. Dans la salle, le public hurlait, sur l'air des Champions :

– Léonore ! Léonore ! Léonore !

– Vous entendez ? fait le directeur, c'est vous qu'ils réclament ! Vie en scène !

– En scène ! Vous ne voyez donc pas comment je suis faite ?

– Je m'en bas l'œil !... Je ne veux pas qu'on ferme mon établissement !... Allons en scène !... et plus vite que ça !...

– Alors, faites une annonce...

Pendant qu'on faisait l'annonce, Léonore s'aperçoit qu'elle a perdu, dans sa course folle, un de ses talons. Elle arriva clopin-clopat devant le trou du souffleur, et c'est d'une voix tremblante qu'elle entonna : J'suis pas un'fill', j'suis un garçon !

Elle eut un succès fou ! Bourges avait son étoile !

– Eh bien ! demanda-t-elle au directeur, êtes-vous content ?

– Il y a que vous m'avez trompé ! Vous ne m'aviez point prévenu que vous étiez boiteuse !...

– Cette farce !... Si je boite c'est qu'il me manque un talon...

- À d'autres !... Il y a tromperie sur la marchandise engagée !

- Marchandise... Insolent !

- Pas tant de paroles ! L'engagement est nul... Je vous donnais trois francs par soirée... Je réduis à quarante sous... Et je suis bon prince ! C'est à prendre ou à laisser !

Elle prit. Ses créations seront innombrables et sa réussite ira grandissant pendant près de vingt années. Elle est déjà la préférée, la coqueluche des galeries supérieures où l'apparition de son nom dans la planchette provoque un Aaaaah ! long bourdonnement admiratif qui annonce à tous qu'on va rigoler ferme. Un de ses principaux succès a été V'là l'Tramway qui passe !»



Léonore Bonnaire

Débuts de Mlle Désirée, une superbe rousse à la physionomie mobile, espiègle et engageante. Des yeux !... non, plutôt des pistolets qui mettent le feu partout. Nous vient du théâtre et ne tardera pas à y retourner et à s'y faire remarquer sous son nom complété de Désirée May. C'est la sœur de Jane au *certificat en vertu* dont nous avons déjà parlé.



Désirée May

Deux de nos artistes viennent de désertier... l'Eldorado, pour l'armée. Max Bouvet et Guyon fils ont endossé l'uniforme du pioupiou, le premier à Cambrai, l'autre à Péronne. Ça leur apprendra d'être si jeunes ! Les camarades de la chambrée ne vont pas s'embêter avec ces gaillards-là.

À propos de *gaillards*, nous en avons un depuis quelque temps dans notre phalange. C'est Gaillard (Achille-Pierre) qui sera tout simplement le roi des *ganaches* du Concert. Il nous est arrivé du Palais-Royal et de la Gaîté où il s'est déjà fait remarquer. Il entre donc chez nous avec son brevet supérieur. Parisien pur sang, fils d'un tapissier (comme Molière !), tapissier lui-même, mais sans conviction, il n'a de goût que pour le théâtre. À l'âge de vingt ans, sur les conseils de Lassouche, il entre au théâtre de La tour d'Auvergne, où il débute dans *Les premières armes de Richelieu*, à côté de Céline Chaumont, alors âgée de quatorze ans. Après son Tour de France, obligatoire pour tout débutant, il rentre à la porte Saint-Martin, puis à l'Ambigu où il joue excellemment *Planchet*, dans *Les Trois Mousquetaires*. Pendant la guerre, lieutenant dans un corps franc, il se bat au Bourget. Un peu *rossard* – disent les victimes de son esprit caustique – mais sans méchanceté.



Gaillard

Entrée de Ch. Hurbain à l'Eldorado.

L'an 1843 le vit naître aux Batignolles. Adolescent, il se faisait tapissier (C'est étonnant ce que la tapisserie a fourni d'artistes au théâtre !) Lâche le métier pour courir les champs à travers l'Europe, en qualité de... clown ! Il est souple, agile, robuste ; il réussit, mais il aspire à un autre tremplin. Il devient directeur de théâtre à Moscou, puis va jouer l'opérette au Brésil. C'est un comédien consciencieux, fort utile. Il sera de toutes les pièces, aux côtés de Perrin et de Gaillard, réglant les scènes de pugilat ou de lutte, y jouant les rôles de mimique violente où il épatera les spectateurs par son acrobatie ; car on ignore qu'il a été l'émule du vieil Auriol et un précurseur du Footitt. Excellent camarade, tranquille, toujours calme et placide, fort comme un bœuf et doux comme un agneau.



Charles Hurbain

Les *cachets* commençaient à m'être offerts. Un jour, des messieurs de Reims vinrent me proposer d'aller, le dimanche suivant, organiser une matinée qu'ils donnaient au cirque de leur ville. Ils me prièrent de réunir quelques bons artistes à cet effet.

Justement Bécus était présent à l'entretien. Tout d'abord, je dois vous dire ce qu'était le dit Bécus qui a joué un certain rôle dans mon existence.

Nous avons gaminé ensemble à Bordeaux. Il avait été mon camarade en 1870 et l'une des victimes du déraillement que j'ai conté. Pendant près de vingt ans, on ne vit guère Paulus sans Bécus, ni Bécus sans Paulus. J'e l'aimais beaucoup et il ne se gênait pas pour abuser de mon amitié, à l'occasion.

Lauréat du Conservatoire de Bordeaux, il possédait une voix de stentor, un baryton puissant l mais il n'avait guère su conduire sa barque vers le succès doré et, en 1872, je l'avais vu débarquer à Paris et s'amener chez moi. Je lui procurais des *soirées* tant que je pouvais ; ça ne parvenait guère à calmer son irritation perpétuelle, ses imprécations contre le sort qui lui avait donné une voix si superbe et une guigne si persistante. Et il la faisait entendre sa belle voix !... dans la rue, partout, provoquant l'admiration des badauds, qui prisent plus la quantité que la qualité, et jouissant de l'effet produit sur eux.

Donc, il était chez moi quand vinrent les messieurs de Reims. Tout de suite je proposai Bécus. Son air sympathique, son œil émerillonné, où se lisait l'assurance de sa valeur, agréèrent aux visiteurs. Il toucherait cinquante francs et moi cent cinquante pour le déplacement.

Le dimanche suivant, de très bonne heure, nous prenons le train pour Reims. Ces messieurs, les organisateurs, nous attendaient à la gare.

Le président de la Société nous convia à déjeuner avec les membres du bureau. On prendrait le café au salon, où un pianiste nous ferait répéter nos chansons.

Le déjeuner avait été copieux et, surtout, abondamment arrosé. La répétition commença. Bécus avait au programme *le Mendiant d'Espagne* et *Mon âne*, de Pierre Dupont. Le gaillard, sous l'influence des vins champenois, était surexcité en diable... et sa voix aussi. Il dépense sans compter, et son organe tonitruant épate la galerie ! À mon tour. Sachant ce que j'avais à fournir tout à l'heure et, le soir encore, à l'Eldorado, je ménage mes forces, ne répétant qu'à demi-voix. L'assemblée fait la grimace ; on me prie de donner plus de voix ; je m'y refuse poliment et je continue sur le même ton. Ce n'est plus une grimace, c'est un sourire de pitié qui court sur les lèvres de ces messieurs. Ils se parlent bas et je devine leurs colloques : « *C'est ça Paulus ? – Et ça chante à l'Eldorado !* » – L'autre, à la bonne heure ! – etc., etc.

Si bien qu'avant d'arriver au Cirque, le public est déjà prévenu qu'il entendra un phénomène épatant : Bécus, et un Paulus qui ne vaut pas un sou !

Bécus chantait dans les premiers numéros de chaque partie ; moi, à la fin, en *étoile*. On annonce Bécus ; le public est haletant ; il entre, on l'acclame.

Malgré son aplomb coutumier, il est un peu dérouté par cette ovation inattendue. Il entonne *Le mendiant d'Espagne*, et naturellement, en donnant toute sa voix. Le premier couplet marche à merveille, mais un refrain, il rate son fameux point d'orgue et le remplace par un couac formidable. Le public l'applaudit quand même... c'est un accident qui peut arriver au plus grand artiste... il va se rattraper. Au deuxième couplet, rien ne sort de la gorge du malheureux baryton ! il est devenu aphone ! Le public murmure... il croit à une mystification et se promet de témoigner sa colère à... Paulus, quand il apparaîtra.

Mais, à peine Bécus est-il sorti de scène que le médecin de service vient annoncer que l'accroc au programme va se réparer et que M. Bécus le fera oublier au second tour.

Les esprits se calment et, bientôt, je me présente.

Un froid glacial ! Je chante *Hommage à la Nature* ! puis d'autres chansons, où je livre ma voix de plus en plus. Au bout d'un quart d'heure, les applaudissements se sont enflés et l'emballement est général.

L'entr'acte. Tout le monde se précipite dans les coulisses ; on veut voir Bécus, le héros... malheureux qui va se réhabiliter, et Paulus, à qui on a trouvé du talent.

Deuxième partie. Bécus se présente ; il est tout pâle ; sa bouche s'ouvre... Il n'en sort rien, qu'un râle. Le pauvre s'enfuit, poursuivi par les huées générales.

Pour sauver Bécus, je me précipite sur la scène ; Je chante six chansons, je dis des monologues, je suis fou d'exubérance ! Le public est enthousiasmé... moi, je suis éreinté ! J'exige le cachet de Bécus, qu'on me contestait, et nous filons vers Paris où, deux heures après, je chantais mes deux tours à l'Eldorado.

Quant à Bécus, il m'a promis ce soir-là (sans la moindre intention de tenir sa promesse) qu'on ne l'y prendrait plus à chanter à pleine voix, après avoir fêté l'Air mousseux et le pétillant vin d'Épernay.



Bécus

Amiati ne cesse de triompher !

Auteurs et compositeurs s'empresstent autour d'elle, et elle crée sans relâche, infatigable, modeste, applaudie.

Actuellement, son succès c'est *Le baiser des adieux*, que Paul Henrion a enrichi d'une charmante musique.

L'exquise mélodie du Maître a rendu cette romance populaire.

Paul Henrion, déjà célèbre aux quatre coins de la France, travaille beaucoup pour l'Eldorado depuis deux ou trois ans.

Chaque mois il ajoute une perle à son écrin, déjà si riche de chefs-d'œuvre.

Il était alors dans tout l'épanouissement de ce fin talent qui en a fait le compositeur favori des salons, de 1840 à 1880.



Paul Henrion

Une jeune et jolie cantatrice vient de débiter dans l'air de la *Juive*. C'est Mlle Lynéda. Bonne voix, solide, un peu inexpérimentée encore. Ne fera qu'un court séjour chez nous, car le théâtre lui conviendra mieux que le concert.

Je crois d'ailleurs avoir applaudi, quelques années plus tard, à la Renaissance, une artiste, Rébecca Landau, qui lui ressemblait tellement que ce devait être elle.



Lynéda

Grand succès pour cinq nouveaux artistes : quatre chevaux-nains et un singe ! présentés par M. Ferdinand Corvi fils.

La scène de l'Eldorado transformée en manège, vous voyez ça d'ici ! L'étoile de cette troupe est le singe Mistenflûte costumé en général turc de fantaisie. Il monte ses coursiers minuscules avec l'aplomb d'un écuyer consommé. Ces petits chevaux sont admirables. Nous les comblons de caresses et, ces dames, de sucreries. Ils préfèrent les attentions de ces dames. Il faut les voir grimper et descendre les escaliers étroits avec autant d'aisance que nous.

Un effet comique chaque soir avant la présentation.

La petite jument *Léonie*, entre dans la Régie, et, gravement, par dessus l'épaule de Capet, le régisseur, consulte le programme. Elle semble l'approuver par un hochement de tête répété et court vite dans la coulisse attendre son tour d'entrer en scène.

Les chevaux sont toujours gais, Mistenflûte est toujours triste. Fusier et Ducastel ont beau inventer les plus vilaines grimaces pour le dérider, lui rappeler ses frères lointains, il les dédaigne et gémit en pensant aux forêts du Congo qu'il ne reverra jamais.

Je m'étonne qu'un de nos chansonniers n'ait pas encore fait la romance : *Mistenflûte pleurant le ciel de sa partie !*

Chapitre XX

**Libert. – L'Amant d'Amanda. – Ouvrard. – La Dent de Sagesse. –
Novations administratives. – Mily-Meyer. – Les Samedis de l'Eldorado. –
Salinas. – Le ténor Mialet. – Francis Chassaing. – Émile Mathieu et la
belle Mme Mathieu. – Les chœurs de Bourgès. – Les débuts d'une grue.**

En ce temps là, aucune ineptie n'aurait été acceptée à l'Eldorado, ni par la Direction, ni par le public. Vers la fin de 1876, un débutant vint y chanter la fameuse *scie* à la mode, *l'Amant d'Amanda*. Il ne fut pas sifflé, mais accueilli par un silence glacial, et comme on connaissait la signification de ce silence, le chanteur penaud fut invité à aller se faire applaudir ailleurs. Pour avoir du succès avec une chansonnette de cet acabit, il fallait être Libert.

Pauvre Libert enlevé trop tôt à l'affection de tous ! Il avait commencé d'excellentes études, ses parents rêvant pour lui de devenir le défenseur de la veuve et de l'orphelin, – ce qui donne la gloire, – et des financiers véreux, – ce qui donne l'argent. Mais il préférait à l'étude du droit celle du répertoire dramatique et, à dix-huit ans, il débutait dans... la tragédie. M. Larochelle, directeur de théâtres de banlieue, l'admettait à s'essayer dans les *confidents*. La toge et le cothurne n'allaient pas à sa nature ; il les lâcha pour chanter de l'Offenbach et s'en fut en Égypte, dans une *tournee* de Mlle Desclauzas. Puis, trouvant sa voie définitive, il entra au Concert et chantait les *gommeux* dont il a réellement créé le genre, tant il a mis, gaspillé de talent dans les idioties que l'on sait.

Une voix chaude, vibrante, un masque très comique, une originalité d'allure particulière, lui ont permis de faire accepter et applaudir ses types-fantoches. Bon comédien, il eut pu réussir au théâtre d'où lui vinrent maintes propositions ; mais il s'était rivé le faux-col du gommeux au cou et il n'avait plus la force de l'en arracher.

Ce souvenir du créateur de *Popaul*, de *Canada*, de cent autres inepties qu'il parvenait à rendre amusantes, est resté chez tous ceux qui l'ont connu ; mais la *scie* qui l'y a le plus ancré, ce souvenir, c'est *l'Amant d'Amanda*.

L'auteur de cette machinette, Émile Carré, bon chansonnier, poète à ses heures, a été martyrisé toute sa vie pour son *œuvre* ! Ce qu'il aurait donné pour ne l'avoir jamais commise ! Il a eu beau, depuis, s'exercer à faire des chansons, parfaites comme fond et comme forme, troussées avec ferveur, pour bien prouver qu'il *savait*, il est toujours resté, pour le public et les confrères blagueurs, l'auteur de *l'Amant d'Amanda* !



Libert

Je vais, un soir, à mon ancien *Concert du XIX^e Siècle* pour entendre des débutants qui y ont réussi. L'un a le masque comique, la voix timbrée, la diction claire et mordante.

Il s'appelle Ouvrard et, dès son apparition sur la scène parisienne, on devine que bientôt il y marquera sa place parmi les premiers.

Il chante *l'Invalide à la tête de bois*, chansonnette amusante, créée par Berthelier et que Bourgès a interprété depuis. Mais Bourgès y était lourd, vulgaire, et Ouvrard y met une fantaisie plus légère, plus artistique.



Berthelier

Il est tenace, travailleur et a une confiance imperturbable dans son étoile. Tout ce qu'il faut pour arriver.

Dans les *paysanneries* et les *militaires*, il créera un genre où il ne sera pas égalé.

Il a une façon de manœuvrer ses doigts, gantés de coton blanc, – surtout l'index de la main droite, – qui emballa le public. Il rythme la musique avec des choquements de genoux d'un effet irrésistible.

Il créera nombre de *scies* célèbres du Concert, et dont, le plus souvent, il sera l'auteur.

Après *l'Invalide à la tête de bois*, on s'empresse de lui apporter des nouveautés à lancer et la fameuse *Dent de sagesse* voit le jour.



Ouvrard

Des novations à l'Eldorado. Un nouveau régisseur, Louis Capet (dont le fils Lucien Capet, est devenu le célèbre violoniste, de renommée universelle).

Bon garçon, cordial, sympathique, pas renaudeur pour un sou ; un camarade de plus pour nous.

Puis un nouveau secrétaire général, qui occupera une belle place dans la hiérarchie des Associations de la Presse. Dès maintenant, il rédige des comptes-rendus à *l'Eldorado-Programme* ; sévère, mais juste, il ne mat pas les louanges là où il n'y a place que pour les critiques. Il les signe Ange-Pitou d'abord et plus tard André Rambert. Très correct, d'une affabilité froide mais réelle, il aura fort à faire avec les auteurs dont il lit les œuvres et juge s'il y a lieu de les soumettre à l'approbation définitive de M. Renard. Il s'en tirera avec une réputation méritée de courtoise impartialité.

Auteur d'une très complète étude sur l'Eldorado et sur les services que cet établissement a rendus à l'art lyrique.

Et début d'une nouvelle étoile.

Une gentille poupée, articulée artistiquement, qui n'a qu'un filet de voix, mais combien sympathique !... qui n'est pas une *beauté*, mais possède une physionomie expressive, intelligente ; des yeux qui parlent. Un gavroche à la diction juste et joyeuse.

C'est Mily Meyer.



Mily Meyer

Sa famille avait rêvé pour elle une carrière brillante ; elle la voulait *teneuse de livres* et lui faisait apprendre la comptabilité à l'école professionnelle. Mais la famille propose et la vocation dispose. Or, sa vocation, c'était le théâtre. Elle adorait la chanson. Toute gosse, elle savait par cœur les refrains des chanteurs des cours et les roucoulait du matin au soir. Un vrai pinson, quoi !

Oh ! jouer, chanter sur une scène, devant le public ! Quel rêve ! Mais, pour le réaliser, il fallait qu'une bonne fée décidât papa et maman à lui laisser lâcher le *droit* et l'*avoir* pour la rampe, car ils ne voulaient rien savoir quand elle leur disait ses préférences. Eh bien ! la bonne fée se présenta : elle était en redingote ; c'était le commissaire de police du quartier, qui, l'ayant entendue, affirma à ses auteurs qu'elle avait le Pérou dans la gorge et de l'esprit plein les gestes. Brave commissaire va !

Elle débute avec *Plus vite que ça* (de Dorfeuille) et *J'voudrais être un géant !* (de Villemer et Delormel). Les deux chansonnettes, musiquées par Frantz Liouville la guigne déjà.

Un soir, Meilhac qui cherchait une devinette pour jouer dans son *Petit-Duc*, vient fureter à l'Eldorado. Il entend Mily Meyer chanter *La journée d'une mariée* et s'écrie : «*La voilà bien, ma petite Duchesse rêvée !... au moins, celle-là a l'air d'avoir sa fleur d'oranger !*» Il revient avec Koning, le directeur de la Renaissance ; on paye son dédit et on l'enlève.

Succès ! Elle fait bonne figure, même à côté de Jeanne Granier. Elle était lancée sur le chemin de la gloire.

Son talent s'affinera de jour en jour au contact des grands camarades et elle sera la créatrice inimitable de *Benjamine* dans *Joséphine vendue par ses sœurs*.



Jeanne Granier

Le samedi était le grand jour à l'Eldorado.

À deux heures, répétitions à l'orchestre. Tous les artistes étaient là, anxieux de la *création* à faire le soir, attentifs au geste de Malo conduisant un excellent orchestre qui comprenait maints solistes de premier ordre, entre autres le *cor* Penable et le *piston* Lachanaud.

Avant, et après la répétition, auteurs et artistes se rassemblaient au café de l'Eldorado, buvaient à la réussite des œuvres à lancer le soir et complotaient de nouveaux succès.

Ces samedis étaient attendus impatiemment par les habitués, aussi exacts que les *mardistes* de la Comédie-Française, et qui n'auraient pas, pour un empire, manqué les premières auditions. Les auteurs, dans les coulisses ou sur l'escalier au fond de la salle, attendaient, avec angoisse, que l'artiste, rappelé, vint livrer leur nom à la foule enthousiaste. Car alors on nommait les auteurs. Le public avait ses favoris aussi bien parmi ces derniers que chez les artistes.

Il y avait alors un peu de gloire à faire des chansons et l'on s'efforçait à les figoler, à en châtier le fond et la forme.

Aujourd'hui, ce n'est plus que du mercantilisme et le seul désir de beaucoup d'auteurs (que le public ignore) c'est de partager, avec l'artiste qui lance sa chansonnette, les bénéfices qu'elle ne peut manquer de rapporter, puisque, grâce à

la combinaison, la chose sera chantée longtemps. Aussi n'ont-ils plus le souci du bon comique, des couplets bien faits ; ils se contentent de bâcler les insanités que l'interprète réclame comme étant d'un effet plus certain sur le gros public.

Il est vrai que le public d'alors n'était pas tout à fait le même que celui d'aujourd'hui. Voici ce qu'en disait Jules Claretie dans l'*Opinion nationale* : «*Au café-concert (je le voyais l'autre jour à l'Eldorado) l'ouvrier, l'employé, le petit rentier vont s'asseoir, en famille, avec femmes et enfants. Tout cela se groupe autour de la même table, se presse, regarde, écoute. Il faut voir cette foule attentive, ce silence, ces admirations naïves. Voilà le vrai public, frémissant à la moindre parole réchauffante glissée dans une romance, et faisant de tout fort bien justice.*»

À présent le nouveau public ne frémit plus guère qu'au mot obscène par un pitre ou à la vue des charmes sans gaze de Mlles Tata, Nana et autres, figurant des beautés à tout faire dans les revues du jour.

En 1877, à l'Eldorado, avaient eu lieu les débuts d'une chanteuse de genre et d'opérette, Mlle Salinas. On a très applaudi sa voix chaude, un timbre agréable, sa diction intelligente et ses gestes gracieux. Elle est fort jolie et a dit à ravir une mélodie d'Armand Gouzien, *Le colibri*.



Mlle Salinas

Plus tard, elle jouera aux Nouveautés, dans *Le cœur et la main*, sous le nom de Nixau et les journaux pourront annoncer qu'une nouvelle étoile vient de se lever au firmament des théâtres.



Mme Salinas dite Nixau

L'été, le service fini, j'avais plaisir à m'en aller souper chez la maman Champagne, comme nous l'appelions familièrement. Elle tenait un restaurant-marchand de vins, dans la rue Boissy-D'Anglas ; elle était assistée par son fils Henri, et sa fille Nini trônait au comptoir.

Tous les artistes y fréquentaient, mais trois d'entre eux étaient particulièrement choyés. C'étaient Plessis, Mialet et moi.

Qui n'a connu Mialet dans le monde des concerts ? C'était un Bordelais, ténor barytonnant, à la voix puissante, inlassable, haut en couleurs, large d'épaules, fort comme un taureau.

Un type de beau garçon boucher, mâtiné de garçon coiffeur, chanteur favori de ces dames dont les cœurs hospitaliers s'offraient à la douzaine chaque soir. Fort bon garçon, mais d'une naïveté qui faisait nos délices et le rendait le point de mire des blagues de Plessis.

Il disait volontiers d'une chose supérieure : c'est *le nègre plus ultra*, mais je lui avais fait modifier ce latin de cuisine et il prononçait maintenant : *le nec Paulus ultra*. Il ne se fâchait jamais de nos railleries ; seulement il ne fallait pas qu'un étranger s'en mêlât. Il n'avait pas la langue facile à la riposte, mais le point c'était autre chose. Et quel poing ! Il a embrassé la carrière italienne et, sous le nom de Métillio, a chanté les forts ténors à l'étranger avec grand succès.



Mialet

Francis Chassaigne, l'excellent compositeur, l'auteur de tant de succès au concert, savait bien que j'étais un chanteur et que ma voix valait la peine qu'on s'occupât d'elle. Aussi me fit-il, sur des paroles de Dorfeuill, une chanson tout à fait réussie : *À la santé de ma belle-mère !* Il m'avait mis un *si* aigu naturel que je poussais avec un tel brio qu'il me valut, dans toutes mes tournées du Midi, un succès fou ! Dans le Midi, le public attend la *note* ; seulement, malheur à l'artiste dont la voix, défaillant un jour, ne la donne pas cette *note*. Il est fini à jamais !



Francis Chassaigne

Un de mes confrères me félicite de ma *note*.

– *Ah !* – dit-il, – *si j'en avais une comme ça !*

Je crois bien !... le pauvre est presque aphone, ce que ne l'empêche pas d'être un des meilleurs artistes qui aient paru au Concert. C'est Émile Mathieu, Parisien, fils d'un restaurateur de la rue Montmartre, que se sentit de bonne heure la vocation de débiter des monologues dramatiques. Ceux que sont destinés à faire rire

commencent toujours par essayer de faire pleurer. c'est au Café Moka qu'il se fit connaître, ou plutôt que sa femme le fit connaître.



Émile Mathieu

Émile Blavet (Paris), dans son amusante *Vie Parisienne*, a conté l'histoire originale de ce ménage. Or, comme il m'a autorisé à puiser, sans vergogne, dans son trésor d'anecdotes, j'en tire celle-ci pour le plus grand plaisir de mes lecteurs, C'est écrit en 1884.

«Le Café Moka, tout à fait inconnu de la génération actuelle, était voisin de la Brioche, où se sont tant de fois assouvis, à bon compte nos appétits de vingt ans, alors que nous avions la bourse souvent légère et l'estomac toujours creux. Le soir, les illuminations de sa façade égayaient les abords de la rue de la Lune, sombres comme l'entrée d'un coupe-gorge. Cet établissement fut en grande vogue de 1850 à 1856 ; et cette vogue, il ne la devait ni au choix des consommations, ni à l'excellence du personnel artistique, ni à la variété du répertoire. Ce n'était ni pour la limonade ni pour la musique qu'une foule idolâtre prenait, chaque jour, le contrôle d'assaut. La great attraction qui soulevait ce fanatisme, c'était Mme Mathieu. La belle Mme Mathieu ! Les Parisiens d'alors en avaient plein la bouche. Il semblait qu'ils eussent pris pour devise : Veder la bella donna Mathieu, poi mori !

«En ces temps reculés, où l'on n'abusait pas encore du mot «étoile», Mme Mathieu, sans en avoir le nom, était l'étoile du Café Moka. Il serait plus juste de dire qu'elle en était la poule aux œufs d'or, car elle seule faisait recette. Ces sept lettres sur l'affiche étaient synonymes de maximum. Le reste n'était que hors-d'œuvre. Pour expliquer cette action foudroyante sur les couches les plus diverses du public, vous rêvez sans doute une artiste complexe, joignant à la spirituelle grimace de Bonnair le brio populaire de Faure et l'art profond de Thérèse. Pécaïré ! L'art, le brio, l'esprit, qu'en eût fait cette triomphante, puisqu'elle n'avait qu'à paraître pour conquérir tous les cœurs ? L'originalité de Mme Mathieu, c'est précisément qu'elle n'avait aucune de ces vertus souveraines, c'est qu'elle ne chantait pas. Elle était là pour l'œil et non pour les oreilles ; et de même que Vénus avait gagné Pâris par la seule puissance de ses charmes, elle aussi, par la seule exhibition de sa beauté rayonnante, ensorcelait Tout-Paris. Quand

on l'avait vue une fois, il vous restait d'elle l'impression ineffaçable que vous laisse la contemplation, même rapide, d'un chef-d'œuvre de l'art antique.»

Berthelier m'affirme que, de tous les souvenirs de ses débuts, le plus vivace était encore celui de cette admirable créature étalant, pour un morceau de pain, ses formes de déesse, sur ces pauvres tréteaux, dans le cliquetis de verres et la fumée du tabac. Et ses petits yeux pétillaient d'une flamme égrillarde en me dépeignant ce masque d'Athénienne, couronné par une chevelure d'un noir bleu, ces prunelles noyées d'une langueur molle, ces lèvres pourpre, ce cou de cygne continuant des épaules pétries dans des lis, cette gorge audacieuse et troublante, cette taille exquise et ces bras volés à la Vénus de Milo. La dentition seule était légèrement défectueuse, mais Mme Mathieu n'ouvrait jamais la bouche, pour ne pas gêner, par une fausse note, la divine harmonie.

Cette merveille était la propriété légale d'un chanteur de chansonnettes, nommé Mathieu, qui s'était fait une spécialité des tourlourous pleurards et mélancoliques.

Ce Mathieu, comme quelques-uns de ses collègues, Milher et Baumaine, entre autres, était à la fois artiste et parolier, et se faisait de petites rentes en taquinant la Muse à ses moments perdus.

Un jour, la discorde se mit dans le ménage. M. Mathieu tira de son côté, madame du sien. Puis le Café Moka disparut dans l'éclosion du Paris moderne, et, avec son ciel en carton-pâte, s'effondra l'étoile aux rayons étincelants. Depuis, les astronomes n'en ont jamais retrouvé la trace.

Mathieu a composé quelques chansons dont la fameuse *Ces veinards de Bidard !* et en a créé, pour le compte des autres auteurs, une grande quantité, les imposant au public par sa fin bonhomie, sa diction comique, son naturel exquis. Qui ne se souvient du plus grand peut-être de ses succès, *Les Suites d'un premier lit*, où il était étourdissant de naïve cocasserie.

Je continue à chanter une chanson nouvelle par semaine. On n'a pas le temps de se rouiller ici. La chanson est plus ou moins bonne mais, grâce à mon travail acharné, j'en tire toujours quelque effet nouveau et le public s'en montre très satisfait.

J'ai créé la *Belle Charbonnière*, de Baumaine et Blondelet, musique de Pourny. Ça me vaut un gros succès.

C'est une grande scène à parlé, où je monologue en *charabia*, et j'ai toujours eu grand plaisir à imiter l'accent auvergnat. Je peux dire que j'y excellais et la *bourrée* n'avait plus de secret pour moi.

On m'y disait plus *naturel* que Bourgès qui, pourtant, s'était fait une réputation dans ce genre.

Bourgès était alors en pleine vogue.

Qui n'a connu le jovial poivrot, à la gaîté si communicative, aux attitudes si comiques dont s'esclaffait la salle ?

Aux galeries supérieures, on répétait des refrains en chœur ; il en était enchanté et, d'ailleurs, il s'arrangeait pour qu'il en fût ainsi.

Avant de lancer une nouveauté, il s'entendait avec le chef de claqué qui racolait des amateurs, à la bourse légère, et les réunissait dans une salle de l'estaminet voisin. On arrosait d'abord copieusement les gosiers altérés ; puis, les organes étant au diapason voulu, Bourgès fredonnait le refrain destiné à devenir célèbre, après avoir remis, à chacun des choristes improvisés, un *petit format* de la chanson.

Deux heures après, au Concert, sur un signe du chef de claqué, nos hommes reprenaient en chœur le refrain du comique.

Les Messieurs des fauteuils protestaient bien un peu d'abord, puis finissaient par faire chorus. Chacun se sentant fier de figurer pour une part dans le succès de l'artiste.

Bourgès avait la voix jolie, bien timbrée, sympathique. Il a fait souvent la musique de ses chansons à refrains, dont la mode a disparu avec lui.

Parmi ses grands succès populaires, il fait citer *En revenant de Suresnes* de Joinneau et Delâtre, musique de Spencer.



Bourgès

Une amusante anecdote, au cours d'une de mes tournées.

Dans un théâtre-concert, on vient d'engager une nouvelle femme, belle, admirablement faite, mais naïve, à rendre des points à toutes les Colinettes des deux mondes.

Un jour on devait répéter une saynète à deux personnes, deux travestis (dont l'un muet), *l'Invocation à Éros*.

L'actrice désignée par le rôle muet d'Éros envoie un télégramme : elle est malade. Il faut répéter quand même. Le regard du directeur tombe sur notre grue.

– *Eh mais ! dit-il, X... fera l'affaire. Approchez, mon enfant, allez mimer ce rôle... Rien à dire... Placez-vous là, au pied de cet arbre. Vous faites semblant de dormir et quand Daphnis vous adressera la parole vous ouvrirez l'œil et vous sourirez, voilà tout.*

– *Oh ! oui... c'est pas malin !*

– *Allez-y !* crie le directeur.

Daphnis, qui vient supplier le dieu d'amour de lui être favorable, s'approche de notre dinde qui figure ce dieu, et d'une voix suppliante, lui dit : «*Je viens à toi, Éros !*»

Elle n'a pas fini que l'interpellée se dresse et bondit sur Daphnis à qui elle crêpe le chignon avec fureur. Tout le monde est stupéfait ! On arrache avec peine le pauvre amoureux des griffes du dieu d'amour.

– *Mais qu'est-ce qui vous a pris ?* hurle le directeur.

– *Alors, vous croyez que je vais me laisser traiter comme ça par cette propre à rien ?*

– *Mais elle ne vous a rien dit !*

– *Je n'ai pas entendu alors ?... Elle a dit : «J viens à toi, hé ! rosse !»*

Ce fut l'unique début au théâtre de cette jeune oie qui dut se contenter du métier plus en rapport avec ses facultés intellectuelles et où elle donnait toute satisfaction à son public. Et dire qu'il y en a des centaines comme ça, belle filles en rupture d'atelier, que certains directeur accueillent parce qu'elles les paient pour s'exhiber en public, dans toute leur impudeur.

Chapitre XXI

Je suis expulsé de l'Eldorado. - Le Clairon. - Paul Déroulède. - Une enfant prodige. - Jeanne Bloch. - Henriette Bépoix. - Debailleul. - Le rossignol n'a pas encor chanté ! - Lucien Collin. - Au Château de Fleurs de Marseille. - La Cadichonne. - Uzès. - Je débute à la Scala. - Aimée Chavarot. - Dora.

L'année 1878 est marquée par un des gros événements de ma carrière artistique, Le 20 juillet eut lieu ma résiliation, ou, pour dire plus vrai, mon expulsion, manu militari, de l'Eldorado.



L'Eldorado

La Scala, la voisine d'en face, prenait son essor et cherchait à combattre l'Eldorado par tous les moyens possibles, dont le plus pratique était de lui enlever ses meilleurs artistes.

Cette Scala était le cauchemar de notre directeur. Était-il en difficultés avec un de ses pensionnaires, celui-ci répondait invariablement : «*Si vous ne voulez pas, je vais à la Scala, où l'on me demande*». Cette réponse clichée horripilait M. Renard et le faisait sortir de son caractère, si courtois d'ordinaire.

Mon contrat arrivait à son terme. Vu mon succès grandissant, j'allais avoir des prétentions tout autres que les anciennes. M. Renard le savait, mais, lui voulait renouveler sans modifications.

Avait-il eu vent des offres qui m'étaient faites ailleurs ? C'est probable, car il changea tout à fait de manières à mon égard. Il me fit plusieurs petites crasses, dans le but évident de déprécier ma valeur aux yeux du public et de la direction de la Scala qui me guignait et me voulait chez elle.

On me mit au jour au programme, et sans m'avoir prévenu, à huit heures et quart.

Moi qui ne paraissais jamais que juste avant Amiati et Perrin ! J'arrivai, me croyant en avance, juste au moment où il me fallait entrer en scène. Je n'eus que le temps d'enfiler mon habit ; l'orchestre entamait déjà la ritournelle et je bondis par dessus la passerelle des loges pour ne pas manquer mon entrée. Furieux, essoufflé, tout à la colère qui grondait en moi et voilait ma gorge, je fus déplorable. Le public le constata... en me sifflant.

Je sortis de scène sans finir ma chanson ; sanglotant, anéanti, je m'affalai sur une chaise. Puis, pris d'un accès de fureur, je courus chez le directeur, réclamant ma résiliation immédiate. Froidement, il me répondit que, de par notre traité, il était en droit de me faire chanter au tour qui lui plaisait. Mon naturel violent ne me permettait pas la discussion calme qui aurait eu raison de sa prétention ; des mots, j'en vins à l'injure et je lui sautai au cou avec l'intention évidente de l'étrangler.

Heureusement pour lui, et pour moi, Capet, le régisseur, et Hurbain se trouvaient là et m'empêchèrent de commettre ce directoricide !

Quelques jours après, c'était la répétition à l'orchestre. La régie m'avait indiqué quatre heures pour mon tour. J'arrivai à l'heure juste. Je répétais une scène musicale de Chaudoir que je possédais assez bien, mais dont quelques mesures ad libitum m'embarrassaient un peu. On dut recommencer plusieurs fois. Les musiciens de l'orchestre qui avaient hâte de s'en aller - il y avait trois heures qu'ils répétaient - commencèrent à manifester leur mauvaise humeur. Le bon Malo me fit observer qu'il était tard et comme j'acceptais tout de sa bonne grâce habituelle, j'allais en rester là, quand un des musiciens dit tout haut : *« Quand on ne sait pas sa chanson, on ne vient pas à la répéter. Nous ne sommes pas ici pour suppléer à l'ignorance musicale des chanteurs »*. C'était la goutte d'huile jetée sur le feu. Je répliquai, avec colère, ne pouvant pas me contenir plus longtemps :

- Les répétitions ne sont faites que pour ça. Vous êtes ici pour me faire répéter tant qu'il me plaira.

Des rires ironiques accueillirent ma protestation. Une observation, plus blessante encore, d'un autre, mit le comble à la mesure. Je voulus qu'il retirât une expression dont il s'était servi ; il refuse. Malo eut beau s'interposer, supplier, ordonner, il était trop tard !... Je devenais fou furieux ! Je bondis, de la scène dans l'orchestre, et giflai mon insulteur. On nous sépara, non sans peine.

Vous entendez ce qui se passa, le soir, dans la Régie, entre le Directeur et moi. Je dus lui débiter toutes les injures qui passèrent dans ma tête affolée, voire même des menaces, car il envoya chercher des agents de police qui me déposèrent, incontinent, dans la rue.

Le lendemain, sur le conseil de mon avoué, je me présentai à l'heure habituelle à l'Eldorado. J'y fus reçu par toute une escouade d'agents qui me barrèrent la porte. J'intentai un procès à M. Renard. On nous renvoya dos à dos et la résiliation fut prononcée.

J'ai longtemps regretté de n'avoir pu maîtriser ma violence native et d'avoir quitté le nid de mes premiers succès. J'aurais, je crois, courbé un peu mon échine, pourtant si rétive, afin de rentrer en grâce, mais M. Renard répondait invariablement à ceux qui lui disaient mes regrets :

- La Maison s'effondrera avant que Paulus y rentre.

La Maison ne s'est pas effondrée, je n'y suis pas rentré, mais plus tard nous sommes redevenus bons amis, M. Renard et moi.

Mon cœur, fort heureusement, valait mieux que ma tête qui s'est toujours comportée comme une soupe au lait oubliée sur un feu ardent.

Un nouveau triomphe pour la grande Amiati !

Et son nouveau succès n'est pas mince ! il sera universel ! Le château et la chaumière, le salon, l'atelier et la rue s'en empareront.

Il s'appelle Le Clairon ! Sur les beaux vers Patriotiques de Paul Déroulède, le compositeur Émile André a écrit une superbe et sobre musique que l'organe généreux de la belle artiste lance au public frémissant.

L'enthousiasme est à son comble ! À la première, un zouave qui était aux galeries supérieures, empoigné, ne sachant comment exprimer son admiration, a jeté sa chéchia sur la scène et, si on l'avait retenu à temps, il se précipitait, - non pour reprendre ce bouquet d'un nouveau genre, mais pour baiser les mains de celle qui venait de faire vibrer son cœur et mouiller ses yeux.



Paul Déroulède

C'est à cette époque que débutait Jeanne Bloch au concert.

Une Jeanne Bloch, déjà potelée du haut en bas, dans des proportions appétissantes, chantant et jouant avec le diable au corps.

Elle porte de préférence la jupe courte et qui lui permet de ne pas trop cacher une jambe faite au tour, que le plus difficile des statuaires tiendrait à se payer comme modèle de quelques bacchante. Elle possède déjà ses planches à fond, ayant débuté à l'âge de neuf ans avec Déjazet qui s'y connaissait en dispositions artistiques et choyait la petite Jeanne.

C'était une enfant-prodige. Elle a conté dans Fantasio ses débuts amusants et de sa plume alerte, et sans façons comme elle, écrit cette courte autobiographie :

«Pas plus haute qu'une botte de garde municipale, je connaissais tous les refrains de la rue et du concert et je les roucoulais du matin au soir à la maison où j'épatais les parents et amis. Comme j'étais timide, je me blottissais sous la table pour chanter ; c'était là une scène et je m'y tenais debout. C'est dire si j'étais petite, hein !... Quoi ? vous avez l'air de penser que je n'ai guère changé ?... Si, monsieur !... Seulement comme je n'aime pas fait comme tout le monde, j'ai grandi... en largeur. Non, je ne fais pas comme les autres, mais j'adore les imiter parfois. Étant toute gamine, dans un petit théâtre, j'ai imité Thérèse, dans la Chatte Blanche. (On pouvait déjà deviner que plus tard je pourrais singer Sarah Bernhardt, Coquelin, Yvette Guilbert, et vingt autres, de la façon qu'on sait).

«Un jour, Déjazet, la grande Déjazet, ayant entendu parler de moi, voulut voir le petit prodige et m'engager dans son théâtre, un matin pour jouer un petit rôle le soir même. Ah ! il ne me fallait pas beaucoup de temps pour apprendre ! Je savais tout par intuition, sans avoir jamais rien appris.

«Déjazet, enchantée de sa petite pensionnaire, me prend sur ses genoux et me dit de lui chanter quelques chose. Je m'exécute et je lui sers une imitation de... Déjazet, dans

Monsieur Garat. Non ! ce qu'elle m'a félicitée, embrassée, cajolée, tout en riant et me faisant bisser et trisser ! Comme remerciement, elle m'a donné son portrait avec cette belle dédicace : "Tous mes vœux pour votre avenir", prédisant mes succès futurs. Vous pensez si je garde précieusement un souvenir comme celui-là !

«Depuis ce temps-là, j'ai fait du chemin, cherchant toujours à innover, à créer des types. Avant que les femmes aient songé à s'émanciper, j'ai chanté les femmes-avocates, les femmes-cochères, les femmes-soldats, je suis la précurseuse du féminisme, moi !... je le dis sans modestie... et puis, zut ! pour la modestie !... c'est presque toujours de l'hypocrisie et je ne tiens pas cet article-là».

Elle a abandonné le théâtre pour le concert ; notre public ne s'en plaint pas.

Jeanne Bloch, c'est le rire, la gaîté, la santé, l'exubérante joie de vivre ! Elle empaume le public ! Une mobilité extraordinaire de physionomie, une intelligente compréhension de la scène lui permettent d'aborder tous les rôles, donne d'enfant, cocotte, ingénue, ouvrière, femme du monde, pipelette. Sa carrière sera brillante.

À l'heure qu'il est, Jeanne Bloch est encore la coqueluche du public bon enfant qui aime les gros effets et le comique fort en gueule.



Jeanne Bloch à vingt ans

Dès qu'on me sut libre, les propositions d'engagements affluèrent.

J'acceptai celle de la Scala pour l'hiver prochain. Les conditions étaient excellentes et, c'était satisfaisant ma rancune contre l'Eldorado.



La Scala

J'avais deux bons mois d'été de libres ; je désirais les utiliser en province et j'optai pour Marseille.

Pendant les quinze jours qui précédèrent mon départ, j'eus le loisir d'aller entendre les camarades et de me procurer quelques nouveautés à succès pour enrichir mon répertoire.

Libert, avec qui je déambulais, un soir, de concert en concert, m'emmena voir sa rivale, la première gommeuse qui ait paru au concert, à l'Alcazar d'hiver, la charmante Henriette Bépoix.

C'est elle qui ose arborer le gigantesque chapeau fantaisiste et la toilette excentrique que tant d'autres depuis ont revêtus.

Qu'elle était jolie, gracieuse, cette Henriette Bépoix ! Elle l'est toujours, mais elle a privé, prématurément, ses innombrables admirateurs de la joie de la voir et du bonheur de l'applaudir. Du concert elle a passé au théâtre, réussissant dans l'opérette, en province et à l'étranger ; puis est revenue à Paris créer la Mouquette dans *Germinal* et la Princesse Giboulée dans le *Petit Chaperon rouge*, au Châtelet.



Henriette Bépoix

De l'Alcazar d'Hiver nous allâmes au XIXe Siècle où Debailleul venait de créer une chanson qui eut un énorme succès.

C'était *Le Rossignol* n'a pas encor chanté, paroles de Ville mer, musique de Lucien Collin.

Debailleul, était alors le chanteur favori des dames. Sa jolie voix de baryton, caressante, charmeuse, prenait les oreilles et les cœurs. Il roucoulait des chansonnettes que les ateliers répétèrent à l'envi.

Ses grands succès populaires ne se comptent pas. Qui n'a fredonné *Un déjeuner sur l'herbe*, *Chapeau rose et fin mollet*, *Le Vin de Marsala*, *Songe rose*, *La Chanson des*

Clochetons, Laisse-moi t'aimer, ma belle ! et surtout ce fameux *Le Rossignol* n'a pas encore chanté ! qu'on sera content de voir ici. Je dois quelques lignes au compositeur de cette jolie musique.



Debailleul

Lucien Collin était un parisien pur sang. Lauréat du Conservatoire où il avait fait des études complètes : solfège, harmonie, fugue, contre-point, composition et cor d'harmonie. Il avait obtenu quatorze nominations dont trois premiers prix ! Entré comme premier piston-trompette à l'Opéra-Comique, il monta un jour de l'orchestre sur la scène et chanta le rôle de Girot du Pré aux Clers. La nature, prodigue de ses faveurs, lui avait encore octroyé une bonne voix de baryton, un peu sourde, mais qu'il conduisait à merveille.

Tout en faisant applaudir sur la scène, il trouvait le temps de composer des bijoux musicaux. Ses succès ont été très nombreux.

Il se reposait de ses multiples travaux avec le noble jeu de billard ; il variait les séries de ses succès au concert avec celles du carambolage. C'était, et c'est plus que jamais, un amateur de première force faisant ses cent points à la file sans avoir l'air d'y toucher.

Signes particuliers : joli garçon et excellent homme.

Parachèvera son bonheur en 1884, en devenant l'époux de la toute charmante Juliette Baumaine.

Me voilà sur la Cannebière, dans la ville des beaux cafés, des plantureux corsages et des joyeuses exubérances. Je suis engagé pour quinze représentations au Château des Fleurs, direction Rosenbaum.

Admirablement accueilli par ce public, tout en dehors, qui ne cache pas ses impressions, j'y chante le répertoire créé par moi à l'Eldorado, sans oublier la chanson de Collin, empruntée à Debailleul, et si ce brave ami m'entendait, il verrait que je fais autant que lui d'effet, mais autrement.

Le Château des Fleurs est un immense parc dans l'Avenue du Prado où tiennent à l'aise dix mille personnes, et c'est plein les dimanches et jour fériés.

Il n'y a pas à dire, mon nom est déjà connu, la Renommée l'a apporté aux oreilles des Phocéens. On attendait donc beaucoup de moi, on fut satisfait puisqu'on me le prouva. Et les battoirs marseillais ont une sonorité particulière ; on dirait qu'ils ont l'assent.

Dès lors je fus consacré étoile ; je suis retourné bien souvent depuis à Marseille et ma popularité n'a fait qu'y grandir.

Oh ! la dernière représentation ! J'en ai gardé un souvenir orgueilleux. Dès huit heures du soir, le Château des Fleurs était envahi. À neuf heures, un service de police dut barrer les entrées : tout était comble.

L'impatience de m'entendre une dernière fois produisait une bruyante effervescence chez le public.

Mon entrée en scène fut saluée par des acclamations qui firent que je me surpassai, chantant dix chansons de suite. Et encore on me fit bisser le Rossignol n'a pas encor chanté.

Le lendemain, les journaux me comblèrent d'éloges et évaluèrent la recette à dix mille francs. C'était exagéré, car, dans les bousculades qui s'étaient produites à l'entrée, le contrôle n'avait pu bien fonctionner et beaucoup d'amateurs s'étaient régalez du concert à l'œil.

Mais la recette fut encore fort belle puisque, pour ma part, on me versa 2 500 francs, - joli denier que, certes ! je n'espérais pas.

Le lendemain, je bouclai mes malles pour Paris. Plusieurs de mes admirateurs tinrent à me reconduire à la gare où j'en trouvai un autre, plus enthousiaste encore et employé aux bagages, que me dit, confidentiellement, et tout troublé sans doute de parler à ma personne :

- Mòssieu Paulusss ! si vous avez des antécédents de bagages, comptez sur moi... hé !

À cette époque existait à Paris une réunion de Bordelais notables qui, chaque mois, festoyaient chez Voisin.

La politique était bannie de ces agapes ; la chère y était exquise.

Tout en dégustant les meilleurs crus de Médoc, on y dépensait beaucoup de bonne humeur, énormément d'esprit.

Aurélien Scholl, le délicieux chroniqueur, qui venait souvent aux concerts des Champs-Élysées, m'invita un jour à une de ces réunions. Vous pensez si j'acceptai avec enthousiasme. Il n'y avait là que des personnages connus, célèbres, voire illustres.

Le Maître me présenta un Président, le Comte de Lur-Saluces, un beau vieillard de stature imposante, propriétaire du fameux Château-Yquem et qui fit une impression profonde sur moi. Je ne pouvais détacher mes regards de cette superbe tête, auréolée de cheveux blancs, empreinte d'une noblesse majestueuse. Puis me serrèrent la main MM. de Lanessan, le futur ministre de la Marine ; Catulle Mendès ; Lalande, député et richissime viticulteur de la Gironde ; Lafitte, un savant, un charmeur ; le peintre Guignard ; le sculpteur Granet que me fit plus tard un buste en bronze ; l'aqua-fortiste Lalanne ; Raoul de Saint-Arroman, l'aimable et spirituel secrétaire-général de la Société ; Durand d'Acier, grand propriétaire bordelais ; Théodore de Graves (du Figaro) ; baron de Vaux (du Gil Blas) ; Braquessac ; Crosti, le célèbre chanteur, professeur au Conservatoire ; Raynal, le grand chapelier et dix autres.

J'étais ébaubi ! jamais pareille débauche de saillies fines, de récits humoristiques, de discussions brillantes n'avaient retenti à mes oreilles.

On me fit un cordial accueil et je dus conter mes débuts à Bordeaux. Je dus aussi promettre de revenir à ces dîners. Vous pensez bien que je n'eus garde d'y manquer.

Ben-Tayoux et Uzès, les excellents compositeurs de musique, étaient au nombre des commensaux de cette aimable Cadichonne.

Cornélie vient de mourir [14 avril 1876].

On se rappelle la tragédienne qui avait révolutionné l'Eldorado en 1867, en y venant réciter les *Imprécations de Camille* et avait été la cause de cette innovation : le costume au Café-Concert.

Elle n'avait pas réussi à la Comédie-Française ; non qu'elle manquât de talent, elle aurait en revendre à des camarades plus applaudies, mais parce qu'elle était laide.

Cornélie était l'épouse, très légitime, d'un aimable homme, bohème à tous crins et auteur intermittent. Il avait eu un certain succès dans une pièce au Châtelet : *Le comte d'Essex* [pièce écrite par son mari, M. Couturier]. Sa femme y jouait le rôle de la reine Élisabeth et si bien, ma foi ! qu'on l'applaudissait à tout rompre. On ne voyait plus la disgrâce physique de l'artiste : le talent la transfigurait aux yeux du public.



Cornélie

Au mois d'octobre, je débutai à la Scala.

Ce superbe établissement s'était édifié sur l'emplacement du café-concert du Cheval Blanc et Mme Roisin en était la directrice.

Une excellente troupe y figurait déjà sur le programme. Il y avait Mme Patry, une forte chanteuse, à la voix puissante, qui chantera les premiers rôles d'opéra, en province ; puis Aimée Chavarot, une bonne comique, fort goûtée du public, et qui réussissait bien les types de gommeuses. À côté d'elle, sa fille, Dora, débutait. Une enfant encore, toute mignonne avec ses bras nus graciles et bien tournés ; des yeux vifs, intelligents, chercheurs, une diction déjà fort nette qui fait présager l'excellente artiste que nous retrouvons plus tard, en vedette, à l'Eden-Concert.



Madame Patry



Aimée Chavarot

Il fallait que Mme Roisin eût une énorme confiance dans l'effet que produirait mon nom sur la recette, car elle me donnait quatre-vingts francs par jour, somme énorme à cette époque.

Elle qui rappelait, à tous propos, que le meilleur artiste comique qu'elle ait eu jadis,

Constans, n'était payé que dix francs par soirée.

À la Scala commença l'ère de mes gros appointements.

Il me fallait des nouveautés, car, certainement, une bonne partie du public de l'Eldorado franchirait la rue pour me revoir et teindrait à entendre un autre répertoire que celui qu'il connaissait par cœur.

Je créai une scène très importante, musique de Ch. Malo, Les Chanteurs peints par eux-mêmes, qui consacra ma réputation de virtuose.

Je tenais la scène pendant quarante minutes, faisant défiler, du ténor à la basse-taille, et chantant leurs morceaux d'opérette, d'opéra-comique et d'opéra.

La maman Roisin ne regrettait pas les quatre-vingts francs qu'elle m'octroyait chaque soir ; elle faisait des affaires d'or !

Il ne me manquait qu'une chose : les journaux ne s'occupaient pas beaucoup de moi, - c'était une lacune dont souffrait mon amour-propre.

Cette lacune allait être comblée, au delà de mes vœux.

Chapitre XXII

Le scandale à la Scala. - Je suis condamné ! - Rouffe. - Debureau fils. - Juliette Darcourt. - Mariage d'Amiati. - Je deviens marchand de couleurs. - Un galant associé. - Le directeur Monin. - Le p'tit bleu. - Gabillaud. - Léopold Wenzel. - Marie Heps. - Réval. - Le pochard du Pont-Neuf. - Les hauts faits d'Anastasie. - Bourdon est dans la salle.

J'arrive au fameux scandale de la Scala, tant dénaturé par les gazettes et les racontars et que je vais remettre au point dans son entière vérité.

Il y avait à la Scala, comme partout, des habitués fidèles qui venaient moins pour écouter les chansons que pour voir Mlles X..., Y... et Z. Un de ces amoureux d'art... plastique, s'intéressait fort à Mme Valin, chanteuse d'ailleurs fort intéressante.

Dans son fauteuil, au premier rang, il avait l'habitude de somnoler jusqu'à l'arrivée en scène de l'objet de ses soupirs. Les autres artistes lui étaient tout à fait indifférents.

Fut-il excité contre moi ? se vexa-t-il de me voir prendre une telle importance sur l'affiche et dans l'esprit du public ? je ne sais, mais il me témoigna son animosité à sa façon.

Un jour que j'entrais en scène, il déploya ostensiblement un grand journal, le tourna, le froissa, avec l'intention évidente de faire le plus de bruit possible. Je vis le manège et n'y prêtai qu'une mince attention ; les bravos du public m'absorbaient tout entier.

Le lendemain, il n'était plus seul à manœuvrer un journal, ils étaient deux ; le surlendemain, ils étaient trois. Le monsieur racolait des amis ou payait des employés-cabaleurs.

Le public riait, se moquait des gêneurs et m'applaudissait plus fort que jamais. Moi je riais aussi, mais un peu jaune... dame ! la moutarde commençait à me monter au nez.

Un soir, tout le premier rang se trouva garni de spectateurs, armés de journaux qui s'ouvrirent à mon entrée avec un ensemble parfait. Cette belle manœuvre n'avait pu s'exécuter qu'avec un chef obéi, et le chef c'était le monsieur en question qui, visiblement, dirigeait les opérations. Je n'y tins plus et, après le couplet des *Chanteurs de cabarets*, je m'avançai vers la rampe et dis :

- J'invite les personnes que mes couplets n'intéressent pas à lire leur journal tout à l'aise.

La salle partit d'un fou rire et m'applaudit à tout rompre, huant les cabaleurs interloqués qui voulurent protester, mais leurs voix se perdirent dans les démonstrations joyeuses du public.

Dans les coulisses, les camarades se tordaient.

J'étais rentré dans ma loge ; une fois rhabillé, je descendis à la caisse chez Mme Roisin.

Elle était furieuse et m'apprit que le monsieur avait demandé, dans la journée, qu'on lui accordât tout le premier rang des fauteuils, à moitié prix. Elle n'avait pas osé le refuser à cet habitué.

La préméditation était prouvée ; la cabale avait été ourdie adroitement. Ma décision fut vite prise. Je me postai à la porte, attendant la sortie de l'homme aux journaux. Il parut. J'allai droit à lui.

- Monsieur ! vous avez sans doute quelque grief contre moi ; autrement votre conduite serait inexcusable. Vous plairait-il de m'accorder une explication ?

Il ricana :

- Je ne me commets pas avec des cabotins !

- Vous n'êtes qu'un goujat ! m'écriai-je, et indigne du témoignage d'honneur que vous portez ! (Il était décoré de la médaille militaire).

Et là-dessus, l'empoignant par le collet de son paletot, je me mis à le secouer comme un prunier. La foule, qui sortait du concert, s'amassait autour de nous, et prenait mon parti. Je ne voulus pas pousser les choses trop loin et, sur un nouveau refus de monsieur de m'accorder une réparation par les armes, je m'éloignai.

Le lendemain, par de cabaleurs ; ils étaient évanouis. Je croyais l'incident clos. Pas du tout. Huit jours après, j'étais cité en police correctionnelle pour injures et voies de fait. Assisté de mon avocat, je me rendis à la convocation. Nous contâmes ce qui s'était passé. Mon avocat prouva la préméditation de la cabale, appuyé par le témoignage de la directrice.

Le ministère déclara qu'en principe un spectateur avait le droit de ne pas écouter les chanteurs, de témoigner même son mécontentement, et qu'en tous cas je ne devais lui demander raison de son attitude à la sortie et encore moins le secouer comme je l'avais fait.

Je fus condamné à cinquante francs d'amende et aux dépens.

Il était belge et avait obtenu la médaille militaire, en 1870, en rendant des services à la France pour l'élevage de pigeons voyageurs. D'où la sévérité du tribunal.

Et, depuis lors, mon casier judiciaire a perdu sa virginité.

Mon homme ne revint plus à la Scala où, malgré les tartines des journaux qui me donnèrent tous les torts dans cette affaire, mes appointements furent portés de 80 à 150 francs par jour pour la saison suivante. C'est égal ! si j'avais eu la chance de rencontrer à quelque temps de là, et dans un coin écarté, l'homme aux journaux, je crois que je lui aurais repassé mon amende sur le dos.

Pendant mon grand succès au Château des Fleurs, en 1878, le directeur de l'Alcazar de Marseille, M. Maria, m'avait offert de traiter avec lui pour 1879. J'avais accepté. Aussitôt après le scandale de la Scala, je partis pour remplir cet engagement.

L'Alcazar, au cours Belzunce, possédait en ce moment quelques artistes d'élite.

La fameuse troupe Rouffe-Barbarini y jouait ses pantomimes.

En tête Luis Rouffe, mime de premier ordre, le fidèle continuateur des Debureau et donc la célébrité était grande dans le Midi. Il a fait lui-même d'excellents élèves, entre autres Séverin, l'admirable créateur de Pierrot de Chand d'habits, le beau drame-pantomime de Catulle Mendès. À ses côtés Barbarini, son rival en succès.



Louis Rouffe

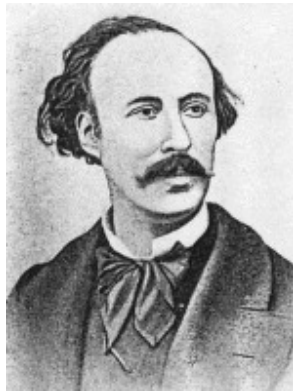
Puis P. Chevalier, le comique danseur, Durozel, comique, Mlle Lucciani, chanteuse d'opérette et, comme vedette féminine, Juliette Darcourt, qui commençait, au concert, à établir sa réputation de jolie femme, de fine diseuse et d'habile comédienne, avant d'être engagée par les frères Coignard, au Château-d'Eau, pour, de là cueillir de multiples lauriers sur diverses scènes de la capitale. Je n'étais engagé que pour quinze représentations à l'Alcazar, mais mon succès y fut si grand, les mémoires marseillaises étaient si pleines du souvenir de l'an passé, que je dus signer pour dix autres représentations.



Juliette Darcourt

On était au mois de novembre. La belle Amiati venait prendre la vedette à l'Alcazar et gagnait tous les cœurs, y compris celui de M. Maria, son directeur, qui y ajoutait l'offre de son nom.

Quelques mois après, le mariage était célébré. L'admirable artiste avait chanté, outre ses belles chansons consacrées par le succès, une de ses dernières créations, dont la vogue dure encore. C'était *Le pont des Soupirs*, de Villemer et R. Ryon, musique d'Alfred d'Hack.



Alfred d'Hack

Quelques représentations à Toulon, à Montpellier, ajoutèrent un peu de réputation à mon nom et pas mal de numéraire dans ma poche.

Tout allait pour le mieux ; mais le démon malin, qui a toujours guetté l'heure psychologique où j'étais à point pour faire une bêtise, jugea que cette heure était arrivée.

Il mit sur ma route un de mes plus chauds admirateurs, qui ne manquait pas un soir de venir m'applaudir et me comblait, à la sortie, de boniments flatteurs et de consommations enthousiastes.

Ce Gaudissart me cornait aux oreilles que j'étais un niais de ne pas faire fructifier mon argent et m'entortilla si bien avec un projet mirifique de commerce de couleurs que je consentis à mettre vingt mille francs dans la combinaison qu'il proposa.

Je partis à Paris pour conclure l'affaire, avec la maison principale qui avait une succursale à Marseille et cherchait une poire qui l'en débarrasserait. La poire était trouvée... c'était moi !

J'étais emballé. Je parlai de l'affaire à ma femme, qui était sur le point d'accoucher. Je lui dépeignis la chose sous des couleurs si brillantes qu'elle se laissa persuader. Nous revenons ensemble à Marseille et nous nous installons confortablement ; la fortune n'allait-elle pas décupler notre avoir !

Quelques jours après, Mme Paulus me rendait père d'un gros garçon, dont mon associé fut le parrain.

Tout Marseille s'étonnait de mon avatar. Je répondais que l'été je reprendrais mes chansons, mais que l'hiver je me consacrais entièrement à la colle de pâte et au mastic.

Corps et âme, je m'étais mis à la besogne ; les couleurs les plus compliquées n'avaient plus de secrets pour moi. Je chantais par-ci, par-là, en amateur, dans les cercles et dans les soirées ; ça me valait des clients ; la maison prospérait.

Ma femme et le nouveau-né se portaient à merveille ; ma félicité était complète.

Le soir, l'associé et moi, nous allions courir les cafés-concerts, partout reçus à bras ouverts, fêtés, choyés. Je présentais mon associé à toutes ces dames-artistes et le gaillard s'allumait vite au feu de leurs prunelles. Je riais de son ardeur galante et de ses cadeaux, je ne savais pas ce qui me pendait au nez ! Je devais l'apprendre bientôt, à mes dépens.

J'avais laissé pousser ma barbe ; c'était plus négociant. Ça ne m'allait pourtant guère.



Paulus portant la barbe

(Collection Yves Sinaglia)

Un soir, l'artiste Marcellin et moi, nous allions au Palais de Cristal. Nicol y chantait ; c'était un vieux camarade à qui j'étais toujours heureux de serrer la main.

Nicol me dit qu'il était indisposé ce soir-là, sans voix, avec la peur bleue de se faire emboîter par le public. Une idée lui vint :

- *Tu devrais bien chanter à ma place, soupira-t-il.*

- *Tu es fou !... avec cette barbe-là ?*

- *Justement ! On ne te reconnaîtra pas. Qu'est-ce que tu risques !... de me rendre service, voilà tout. Justement, j'ai au programme C'est pas vrai ! et Je me rapapillotte, c'est ton répertoire ; vas-y !*

Trave, le chef d'orchestre qui était présent, insista ; il arrangerait le ton des accompagnements. Je me laissai aller.

Revêtant les frusques de Nicol, me coiffant d'une perruque, absolument méconnaissable, j'entrai en scène quand le régisseur annonça le tour de Nicol. Le public, peu attentif, bavardait par les couloirs, mais il s'arrêta net dans ses conversations. Il ne reconnaissait ni la figure, ni la voix de Nicol, mais trouvait le chanteur à son goût et clamait des bis ! et des bravo !

Les camarades avaient bavardé ; on sut que c'était Paulus qui chantait. Je dus y aller de trois chansons.

Le directeur offrait un double cachet à Nicol pour répéter cette scène chaque soir.



Nicol

Les journaux s'amusèrent le lendemain de cette espièglerie et leur réclame valut à la maison Paulus Habans et Cie un surcroît d'affaires ce jour-là.

Je laisse ici l'histoire de mon commerce pour y revenir bientôt, hélas ! Il me faut remplir mon engagement à Paris.

Deux ans auparavant, j'avais reçu une lettre d'un M. Monin qui venait de traiter avec M. Goubert pour la cession de l'Alcazar d'Été.

Ce Monin était marchand en gros de fards et pommades, le rouge, pour lèvres, était sa spécialité. Il avait pensé que l'habitude de maquiller les artistes lui donnait le savoir de les diriger.

Un gros homme pontifiant, plastronnant, se gobant.

Il composait déjà sa troupe et avait pensé à moi. Il lui fallait des voix robustes pour lutter contre le plein vent et surtout contre le terrible voisinage des Ambassadeurs.

Lié par mon traité de cinq ans avec l'Eldorado qui me donnait mille francs par mois, il me fallait la permission de M. Renard pour aller chanter à l'Alcazar pendant les mois d'été.

- S'il me l'accorde - dis-je à mon homme - je vous demanderai cinquante francs par jour.

Le Monin tressauta ; il fit un pas en arrière, stupéfait, et, levant ses bras courts au plafond :

- Cinquante francs !... mais c'est le prix d'une étoile, Mòssieu ! et, en fait d'étoiles, je n'ai besoin que de celles qui sont là-haut !

Épaté, je ne trouvai rien à dire et lui tournai le dos.

Deux ans plus tard, il m'offrait quatre-vingts francs par jour. Petit Paulus était devenu grand.

Me voici à l'Alcazar d'Été.

Il y avait, là, comme étoile féminine, Zélie Weill, une excellente diseuse qui parcourut une honorable et très laborieuse carrière ; devint directrice d'un théâtre-concert, puis, se reposant sur des lauriers bien acquis, se consacra à l'éducation artistique de sa fillette, laquelle, comme sa maman, est devenue une des favorites du public. C'est Edmée Favart, que nous retrouverons plus tard au chapitre des jeunes.



Zélie Weill

Je n'avais pas chanté à l'Alcazar d'Été depuis 1871. J'y créai *Le p'tit bleu*, qui eut une grande vogue. Debailleul le chantait en même temps aux Ambassadeurs. Nous avions tous les deux un énorme succès, quoique l'interprétant avec des moyens et des tempéraments tout opposés.



Debailleul

Le parolier, Louis Gabillaud, auteur fécond, a produit ce brelan de scies : *Il n'a pas d'parapluie, Tiens ! voilà Mathieu ! et Tant pis pour elle !* Ça ne le fera peut-être pas passer à la postérité, mais ça l'a fait souvent passer à la caisse des auteurs pour y toucher des trimestres coquets.

Le compositeur, Léopold Wenzel, né Napolitain et naturalisé Français, avait eu des débuts pénibles à Paris. Il était musicien d'orchestre ; mais, encouragé par Olivier Métra, qui l'avait deviné, il quitta vite l'archet du violoniste pour le bâton du chef d'orchestre. Il se fit tout de suite remarquer par sa maîtrise à conduire les chants et les danses.

Compositeur de grand talent, à l'heure qu'il est, il a parcouru une brillante carrière en France, puis en Angleterre, et nous est revenu plus en forme que jamais.



Léopold Wenzel

Autres vedettes de l'Alcazar d'Été.

Une gommeuse pimpante, fringante, sautillante, excitant, dont les charmes plantureux sont lorgnés avidement par les amateurs de l'art sensuel. Peu de voix, mais on tenait moins à l'entendre qu'à la voir. Ce n'était pas la note qu'on applaudissait, mais la jambe ; les jolis bras excusaient la méthode absente. C'était Marie Heps.



Marie Heps

En tête des artistes mâles, il y avait Réval. Un fureteur, cherchant sa voie... et il l'avait trouvée. N'espérant pas que son organe, peu enchanteur, l'élevât jamais au premier rang, il avait imaginé de ne plus chanter ses chansons comiques, mais de les dire, accompagnées en sourdine par l'orchestre. Pince sans rire, disant juste, lançant fort bien le trait final, il avait réussi, Un de ses grands succès, le grandissime peut-être, a été *Le Pochard du Pont-Neuf*.

Sur le boulevard de Strasbourg, je rencontre l'exquise diseuse Florence Duparc que l'Avisé M. Renard vient d'attacher à l'Eldorado.

La charmante artiste a l'air tout déconfit.

- Hé ! qu'avez-vous donc ?

- J'ai que je suis furieuse ! Tenez !... Voilà ce que vient de me biffer la Censure.

Et elle me montre une chanson dont un des couplets portait en marge : à modifier. Or, ce couplet aurait pu être chanté dans un pensionnat de jeunes filles ; le plus austère des Bérenger n'y aurait pas trouvé l'ombre d'une grivoiserie, mais la Censure y avait découvert une intention polissonne.



Florence Duparc

Aujourd'hui que la vieille Anastasie a avalé ses ciseaux, qu'elle est défunte (en emportant plus de regrets qu'on ne pense) on peut dire hautement, sans crainte de représailles, qu'elle avait un fichu caractère et le jugement fantaisiste. Les arrêts des censeurs semblaient beaucoup plus dépendre de leur bonne ou de leur mauvaise digestion que des textes soumis à leur examen.

Les cocasseries de ses veto ont défrayé les conversations goguenardes des régies et on s'en est fort égayé, après s'en être courroucé.

La pruderie exagérée de la rue de Valois s'était bien atténuée depuis cette époque. Dans ces derniers temps, Anastasie visait toutes les ordures du café-concert qu'on lui soumettait ; le mot cru était admis, le sous-entendu seul était frappé. Il ne fallait pas laisser supposer. Si le malheureux chansonnier jetait une gaze sur un mollet provocant, l'imagination des censeurs soulevait cette gaze et voyait toute une jambe nue.

Quelquefois, l'intransigeance injustifiée de ces Messieurs leur valait des camouflets. Un jour, ceci se passait sous l'Empire, Jules Moinaux, le père de Courteline, soumit à la Censure le manuscrit de sa pièce : *Le joueur de flûte*. Il y avait dedans un sénateur que sa femme trompait à tire-larigot.

- *Comment monsieur Moinaux ! dirent les censeurs indignés, mais vous n'y pensez pas ?... représenter sur la scène un sénateur cocu !*

- *Pardon ! répliqua le bon Moinaux, mais vous n'avez donc pas vu que c'est un sénateur d'il y a deux mille cinq cents ans ?*

- *Ça ne fait rien ; nous ne pouvons pas tolérer ça. Il vous faut un vieillard imbécile, cornard, soit !... donnez-lui une autre situation sociale.*

- *Attendez donc !,, c'est ça... un homme ridicule... oui... je mettrai un censeur : il y en avait aussi à Rome.*

Les censeurs firent un nez... se turent... et permirent le sénateur.

Il en était de très aimables, de très coulants, ne demandant à ne pas trop chagriner les auteurs, mais il y avait le terrible Bourdon !

Avec Bourdon, il était difficile aux autres de truquer. Ils avaient beau supprimer toute ponctuation indiquant aux artistes l'arrêt qu'il faut faire avant de lâcher le mot à effet, ça ne prenait pas.

Le terrible censeur scrutait chaque mot, devinait les intentions, connaissait toutes les ficelles et coupait, sans relâche, sans miséricorde, à rendre jaloux le père Coupe-toujours du boulevard Saint-Denis.

Il était l'effroi des diseuses !

Chez nous, on ne tenait guère compte des mots, des vers entiers même, supprimés par la Censure et on les servait au public : seulement il ne fallait pas se laisser pincer. Quelquefois, ces Messieurs venaient se mêler au public afin de s'assurer que leurs coups de ciseaux étaient respectés. Quand c'étaient MM. Gauné, Bernheim, et d'autres encore, on était presque tranquille ; ils fermaient volontiers l'œil, ou plutôt l'oreille mais quand c'était le terrible Bourdon !

Aussi à l'Eldorado, on prenait des mesures préventives. Quand un des valets, à la porte, apercevait M. Bourdon faisant son entrée, il bondissait à la régie et s'écriait, effaré, du même ton qu'il aurait mis à crier : au feu !

- Bourdon est dans la salle !

Aussitôt, de la régie à l'orchestre, du sous-sol au cintre, par les escaliers et les loges, c'était un branle-bas général ; on n'entendait plus que cet avertissement redoutable :

- Bourdon est dans la salle !

Et les artistes, fiévreux, revoyaient à la hâte les textes modifiés pour ne pas gaffer devant l'envoyé d'Anastasia, assis aux fauteuils, l'oreille aux aguets.

Tout le monde était mauvais ces soirs-là ; on n'était préoccupé que des modifications à ne pas oublier, et, à l'oreille, on entendait toujours retentir le cri d'Alarme :

- Bourdon est dans la salle !

Si ces lignes lui tombent sous les yeux, il en rira le premier. Et je l'assure, respectueusement, qu'il ne peut pas se douter à quel point nous l'avons tous mis dedans.

Chapitre XXIII

Duparc. - La Pigeonne. - Firmin Bernicat. - Les marionnettes Holden. - La Chaussée Clignancourt. - Piccolini. - Dalty. - Velly. - Lannes. - Marthe Lys. - Les couleurs sont dans la limonade ! - Derrière l'omnibus. - Jules Jouy. - Clovis. - Représentation de retraite de Darcier. - La 32e demi-brigade. - Le Divan Japonais. - Jehan Sarrazin.

Revenons à Duparc.

Je l'ai toujours beaucoup admirée. C'était une bonne camarade que j'ai rencontrée maintes fois dans mes tournées de province. Nos noms se succédaient, comme vedettes, sur les affiches des directeurs à l'affût de grosses recettes. Quelle gracieuse diction !

Un répertoire distingué, presque de salon. Dans ses chansonnettes, les amoureux se mariaient toujours au dernier couplet ; quand, par-ci par-là, un accident arrivait avec la lettre, le séducteur reconnaissant reconnaissait et M. le Maire effaçait l'irrégularité commise. On se rit à présent de ce répertoire anodin. Les vieux - et j'en suis - prétendent qu'il valait mieux que toutes les valse de nichons et tous les couplets scatologiques qu'on sert au public aujourd'hui.

Des nombreux succès que Duparc a créés, je citerai le plus populaire, en même temps que le plus moral. C'est *La Pigeonne* (une variante des *Deux Pigeons*, de La Fontaine), faite par A. Siégel et musiquée de façon exquise par Firmin Bernicat, ce délicieux compositeur, qui composa tant de petits chefs-d'œuvre pour l'Eldorado, et que la mort cruelle enleva, avant qu'il eut pu voir représenter aux Folies-Dramatiques son charmant opéra-comique *François les bas bleus*, au succès archi-centenaire.



Firmin Bernicat

Pendant l'hiver, je m'occupais de mes couleurs, à Marseille. Ça ne marchait pas mal quand j'étais là, et je pouvais espérer m'en tirer avec honneur et profit, mais quand arriva le mois de mai (1880) il me fallut partir pour l'Alcazar d'Été de Paris où j'étais engagé.

J'y trouvais des difficultés bien imprévues. Les directeurs de plusieurs grands concerts parisiens s'étaient ligüés contre la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. Ils voulaient payer moins cher les droits d'auteurs ; la Société résistait, d'où lutte acharnée. Les ligueurs fondèrent la Société Anonyme de la rue d'Enghein qui éditait des œuvres nouvelles, d'auteurs nouveaux n'appartenant pas à la Société des auteurs, et qui, par conséquent, seraient exemptes de tous droits. On ne se servirait plus de l'ancien répertoire.

Vous voyez la situation des artistes ! Plus moyen de se servir de nos chansons à succès. Il fallait apprendre celles que la Société Anonyme éditait, œuvres faibles, d'auteurs inexpérimentés, puisque les autres étaient liés par les statuts de la Société des Auteurs et ne pouvaient travailler à un répertoire dissident. Quelques-uns de ces derniers, sous la protection de l'anonymat, violèrent bien les statuts, mais ce ne fut pas suffisant pour créer un vrai répertoire à effet.

Vous pensez bien que je résistai et m'insurgeai, continuant à chanter ce qui me plaisait, notamment la Chaussée Clignancourt, avec laquelle j'enlevais les bravos unanimes du public.

La création de cette *Chaussée Clignancourt* a une histoire.

L'hiver, tout Paris s'était engoué d'un spectacle nouveau, fort original, qui se donnait dans une salle du faubourg Poissonnière, en face de l'Alcazar d'Hiver. Thomas Holden y montrait ses fameuses marionnettes. J'y allais d'autant plus volontiers que mon ami, le baryton Bécus, y dirigeait... la limonade... Il avait renoncé à l'art et à ses pompes, pour se consacrer à la seule pompe à bière. Effet d'atavisme chez lui ; n'était-il pas le fils de l'ancien propriétaire des Frères Provençaux, à Bordeaux.



Bécus

Tous les soirs j'admirais la troupe en bois de Thomas Holden, et surtout son étoile, un clown qui me stupéfiait. Disloqué, gesticulant avec une spirituelle extravagance, il était merveilleusement articulé ; on le croyait vivant. Il avait une cassure brusque des reins avec un déclanchement de la tête sur les épaules, admirablement réglé, rythmé sur un accord formidable du pianiste, qui emballait le public et me donna l'idée d'imiter ce pantin.

De là vint la *Chaussée Clignancourt*. Bruant en fit les paroles, moi je reconstruisis l'air que me siffla Bécus.

Ce fut une nouvelle révélation pour le public. J'avais copié exactement le clown Holden. C'était horriblement dur, mais, je l'ai déjà dit, les applaudissements ne m'ont jamais permis de ressentir la fatigue, si intense qu'elle fut.

C'est à cette époque qu'on me surnomma le chanteur gambillard.

Bruant qui avait édité la chanson à ses frais, eut par la suite de gros ennuis. Le pianiste de Holden avait cette musique manuscrite, américaine, croyait-il, mais d'un auteur inconnu. Devant le succès prodigieux que j'obtins, cet inconnu se fit connaître et nous menaça d'un procès : il fallut briser les pierres et anéantir les éditions ! Je chantai quand même la chanson deux ans de suite.



Aristide Bruant

Je reviens au répertoire dissident. Ne parvenant pas à me l'imposer, l'ineffable directeur Monin se vengea en me faisant un tas de misères. Il me privait des services du personnel, m'enlevait jusqu'au verre d'eau qu'on me donnait, dans la coulisse, pour humecter mes lèvres, entre deux chansons. Je dus avoir recours au commissaire de police du quartier. M. Beynaguet, pour qu'il fit cesser ces indignes tracasseries.

Mais la création de nouveau répertoire fut un four. Bientôt les ligueurs transigèrent et rentrèrent dans le giron de la Société des Auteurs. L'échec fut dur à Monin, l'instigateur de la chose ; si dure qu'il prit une résolution héroïque : il céda l'Alcazar d'Été à son voisin des Ambassadeurs, M. Ducarre. Coût : 150,000 francs. L'affable Ducarre remplaça le grincheux Monin.

Mais, mon traité en main, je fis voir à M. Ducarre que j'étais délié de tout engagement. Tête du nouveau directeur ! Il se fâcha, je maintins mon dire ; il tempêta... je lui tournai le dos.

La guerre dura quatre jours, au bout desquels il m'offrit cent vingt-cinq francs par jour et un engagement de trois ans. Tope-la ! Et nous voilà bons amis, enchantés l'un de l'autre, ayant chacun fait une excellente affaire.

L'été de 1879 fini, je partis à Bruxelles pour donner quinze représentations au Théâtre-Concert de la Renaissance.

J'y triomphai avec mon répertoire auquel était venu s'ajouter *Le P'tit bleu*. Un chanteur de troisième ordre l'avait déjà produit à Bruxelles et même, par ses affiches, s'en prétendait le créateur.

Le public fit bonne justice des prétentions du bonhomme et mon directeur Lenoir eut le plaisir de gonfler sa caisse au gré de ses désirs.

J'y chantai aussi *Le persifleur*, chansonnette dont je sifflais le refrain, que la censure n'aurait pas autorisé.

J'étais arrivé à siffler dans la perfection, ayant travaillé avec ardeur l'instrument que la nature nous a mis dans le gosier. Sans employer de trucs, d'artifices, comme le font tant de siffleurs renommés, sans emprunter sa pratique à Polichinelle, j'arrivais à des effets extraordinaires. Mais le sifflet est délicat ; telle la rose, il ne vit que l'espace d'un matin. C'est la première de mes facultés artistiques qui disparut.

Je repassai par Paris pour me rendre à Marseille où m'attendait mon fameux commerce de couleurs, et me donnai quelques jours de vacances afin d'aller voir un peu ce qui se passait dans les concerts, notamment à l'Eldorado que j'aimais toujours malgré notre brouille.

On y avait joué, avec un colossal succès, la revue *La-e-ou-u ?* de Péricaud et Delormel, avec Perrin, Gaillard, Amiati, Bonnaire et Roland comme principaux interprètes.

J'y vis nombre de débutants destinés à réussir :

Mlle Julia de Frasne, une superbe jeune femme, un vrai Rubens, qui rendra de réels services à l'Eldorado, sous le pseudonyme de Piccolini. Bonne voix, diction claire, excellent caractère ; elle réussit dans la partie de chant et dans l'opérette. Fort aimée de ses camarades. Plus tard, dans d'autres concerts, s'affirmera avec le genre Demay. A quitté, jeune encore, la carrière artistique. À côté d'elle, une jeune et gracieuse artiste, de physionomie fine et souriante, Mlle Dalty. Bonne comédienne en herbe.



Julia de Frasne
(Piccolini)

Puis, Velly, qui tyrolianisait avec succès, chantant le répertoire de Chaillier et s'en créant un nouveau sur le modèle de Victorin.

Louis Venturelli (dit Velly), né à Livourne, horloger d'abord, a lâché le pays où fleurit le macaroni pour la France, et les ressorts de montres pour la chansonnette.

Il a de la verve, une voix forte et prononce clairement. Fort applaudi et toujours rappelé par le public qui sait que le couplet de bis l'anathème contre les belles-mères.

Et, encore une toute jeune fille, Mlle Lannes, qui a déjà fait parler de sa gracile personne. Lors du terrible incendie qui détruisit le théâtre de Rouen, c'est elle qui se jeta du quatrième étage et fut relevée à terre saine et sauve. Ses jupes avaient fait ballon et ce parachute improvisé l'avait sauvée. Une jolie voix, du jeu. Bientôt Cantin va la dénicher et elle se fera une place honorable dans les théâtres d'opérette et d'opéra-comique, sous le nom de Clary.



Mlle Lannes (Clary)

Et enfin Marthe Lys qui bientôt passera à la Porte Saint-Martin. Charmante comédienne et beauté séduisante. Voici le portrait qu'en traçait Paul Mahalin :

«Des buissons de roses sur les joues et, sur le reste du visage, un bouquet de lys dont les étamines d'or jaillissent du calice en blonde et soyeuse chevelure. Dans le corset, des montagnes de neige, en dedans et en dehors».



Marthe Lys

Il paraît, que le même historiographe des jolies actrices de Paris, que Marthe Lys, blonde comme Ève et Vénus réunies, avait un caprice pour le nègre Cochinat. Un jour, elle lui dit :

- Je joue lundi dans une féerie nouvelle, tu serais bien gentil de me faire cadeau d'un maillot couleur de chair dont j'ai absolument besoin.

- C'est convenu, dit Cochinat, je te le porterai dans ta loge au moment de t'habiller.

Le soir de la première arrive. Le bon nègre apporte un paquet que Marthe, joyeuse, déficelle à la hâte. Il contenait... un maillot noir.

C'était la couleur de chair de Cochinat.



Cochinat

Un coup dur m'arrive sous la forme d'un télégramme envoyé par mes beaux-frères. Il me faut partir tout de suite pour Marseille où ça ne va pas du tout ; ma fin de mois est compromise ; les couleurs sont dans la limonade !

Devant l'urgence, M. Ducarre m'accorde trois jours de congé.

Je prends le rapide ; j'arrive à Marseille ; je cours à la maison ; je saute sur les livres ; ils accusent six mille francs en caisse ; mais la dite caisse n'en possède que quinze cents.

Je me mets à la recherche de mon associé ; il est peut-être en train de chercher les fonds manquants. Pas du tout ! il est en train de suivre la répétition au palais de Cristal, de contempler et de fleurir les charmes de ces dames.

Il paraît que c'était sa principale occupation.

Je lui reproche sa conduite et lui demande des comptes. Il le prend de haut, vexé d'être ainsi interpellé devant ses belles, moi je le prends par le bras et l'emmène, quasi de force, à la maison.

Là, il bafouille, pataugeant dans des semblants d'explication.

Mon naturel violent ne me permettait pas de la suivre sur ce terrain, je l'empoigne par le fond de sa culotte et je le jette dehors.

Il court chez le commissaire et revient avec deux agents de police à qui j'interdis l'entrée de la maison, j'étais dans un état de fureur indescriptible !

Il me poursuivit. Je sentais l'effondrement proche. Ma femme et mes beaux-frères étaient malades de chagrin, je souscrivis à tout ce qu'on voulut à la condition qu'il serait consigné sur le Grand Livre que j'abandonnais tout mon apport ; que, moi présent, la maison avait prospéré et que mon honorabilité était indiscutable.

Je repartais un peu plus tranquille. Hélas ! six mois après, la déconfiture était complète.

Cette belle affaire de couleurs m'avait coûté quarante-trois mille francs en huit mois, sans compter la perte de mon travail évalué à deux cents francs par jours en moyenne. De plus, il m'avait fallu obtenir une prolongation de congé de l'Alcazar d'Été, où je ne retournai pas de la saison. M. Ducarre n'était pas content.

Cette aventure aurait dû me guérir à tout jamais des spéculations. Ah bien oui ! Il était plus facile de blanchir la tête d'un nègre que de m'empêcher d'agir au gré de mes turlutaines.

Je devais en voir bien d'autres !

Je crée un des grands succès de ma carrière. C'est *Derrière l'omnibus*, de Jules Jouy, musique de Louis Raynal.

Jules Jouy fut certainement un des premiers chansonniers de notre époque. Une imagination vive, une inspiration féconde, servies par sa facilité à ciseler levers, à la présenter impeccable, le mirent rapidement hors de pair, dans le clan des paroliers.

Nous le retrouverons à l'époque boulangiste, où il fit ses fameuses satires quotidiennes ; travail énorme, surmenage terrible qui a dû contribuer à éteindre ce cerveau si lumineux, quelques années plus tard. Il n'a certes pas donné toute la mesure de son beau talent.



Jules Jouy

Cette chanson, *Derrière l'omnibus*, ne contribua pas peu à consacrer le surnom de gambillard que le Père Sacey m'avait donné.

Il me fallait des poumons d'acier et des jambes de gymnaste pour trotter ces couplets que tout le monde a connus.

Cet été, à l'horloge, j'ai fort applaudi un comique très original. Alors, comme aujourd'hui il a toujours eu le don de me mettre en gaîté. C'est Clovis.

Un comique... gai, comme il s'intitule, pour faire pièce aux nombreux comiques lugubres qui ont surgi ces temps derniers. Il a un rare talent d'assimilation ; il observe à fond et rend admirablement les types qu'il présente.

Il excelle dans les poivrots.

Ce n'est pas le poivrot d'Arnaud, ni celui de Bourgès, c'est le sien, c'est le poivrot Clovis, le plus naturel, le moins conventionnel de tous.

Il sait être populo sans devenir trivial ; son talent est de bon aloi ; la finesse qu'il met à détailler les plus gros morceaux les fait avaler par les gens les plus pudibonds.

Ce pince-sans-rire dériderait une momie de Pharaon !

D'une force peu commune au noble jeu qu'ont illustré les Berger, les Mangin, les Vignaud, il porte sur ses cartes de visite : Clovis, officier d'académie... de billard.

Champigny a la joie de le compter parmi ses habitants et cet ambitieux s'est fait nommer membre honoraire de la fanfare.



Clovis

En février 1881, au théâtre de la Gaîté a eu lieu la représentation de retraite de Darcier. Pourquoi les cafés-concerts ont-ils été si peu représentés à cette solennité ? Darcier avait chanté chez nous et ses principales œuvres avaient été créées sur nos modestes scènes. Ce regret exprimé, constatons le succès : la recette a été de 22 180 francs !

Faure y a chanté une chanson inédite du maître, la *Guerre et l'Humanité* ; Capoul a triomphé avec les *Doublons de ma ceinture* (l'œuvre de prédilection de Darcier), Judic, Thérèse, Coquelin, vingt autres artistes en renom ont prêté leurs concours.

On a fait à Darcier des ovations enthousiastes ; il a dit plusieurs de ses chefs-d'œuvre... et avec quelle puissance encore !

Il faudrait citer toutes ses chansons, car un choix est difficile ; elles sont toutes belles. Prenons au hasard, la *32e demi-brigade* dont les paroles sont de Charles Gille, ce chansonnier de grand talent qui collabora souvent avec Darcier et fit, entre autres chansons célèbres, le *Bataillon de la Moselle*.



Darcier

Dans une de mes tournées, passant par Lyon, je fis la connaissance de Jehan Sarrazin qui devait acquérir un peu plus tard une notoriété amusante dans le monde Montmartrois et devenir le directeur du Divan Japonais.

Qui n'a connu le célèbre poète bohème ? Il promenait un petit baquet à son bras, dans tout Montmartre s'arrêtant à la terrasse des cafés et demandait : «*Voulez-vous des olives et de la poésie ?*» En 1888, il annonça l'ouverture de son établissement par cette proclamation dont voici quelques passages, d'une fantaisie charmante :

PROCLAMATION DU SIEUR JEHAN SARRAZIN

Gonfalonnier de la rue de La Tour d'Auvergne.

Au peuple de Montmartre, Montrouge, Montparnasse et Paris.

«Le sieur Jehan Sarrazin, Gonfalonnier de la rue de La Tour d'Auvergne, à l'honneur de faire savoir aux habitants de Montmartre, Montrouge, Montparnasse, Paris et à ceux des provinces circonvoisines que par la volonté du Parlement, avec l'autorisation du Président de la République et avec l'assentiment du docte Sénat, il installe ses dieux familiers en son nouveau palais du Divan Japonais, 75, rue des Martyrs.

«Le sieur Jehan Sarrazin invite ses concitoyens, vassaux et autres, ainsi que leurs dames, épouses ou concubines à le venir voir en son nouveau séjour afin d'y boire frais, de s'y divertir et d'assurer l'éternel salut de leurs esprits et de leurs corps, en dégustant dans des vaisselles d'or et de vermeil, la trois fois dive olive, princesse inamovible des productions de la Nature.

«Grâce aux plus prodigieux sacrifices et aux plus exorbitantes combinaisons, le sieur Jehan Sarrazin s'est assuré le concours des plus hautes célébrités contemporaines afin de contribuer, au delà de leurs vœux les plus exagérés, à l'amusement de ses concitoyens, fussent-ils célibataires, moines, ou entrepreneur de pompes funèbres.

«Le sieur Jehan Sarrazin poussera enfin la fantaisie jusqu'à se montrer personnellement en public, muni des divers agréments dont l'a gratifié la nature et il daignera prendre une part active aux conversations les plus hétéroclites.»

(signé) Jehan Sarrazin.

Propagateur de l'olive dans les peuplades septentrionales.

Le public a d'abord été récalcitrant, malgré ce mirifique boniment chatnoiresque.

Peu à peu, grâce à la verve, à l'ingéniosité toujours renouvelée du Directeur, le Divan Japonais est devenu le rendez-vous de la jeunesse qui s'amuse et veut le prouver par ses cris.

Ce fut du chambard à jet continu, mais Jehan Sarrazin imagina de donner des Vendredis de gala et les gens du Monde grimpèrent à la Butte.

Il y eut alors un jour par semaine où les romances n'étaient pas accueillies par des cris d'animaux variés, où les malheureux artistes pouvaient terminer leur chanson.

Parmi les artistes-femmes qui passèrent sur cette scène avant de conquérir ailleurs la célébrité, il faut citer Yvette Guilbert (que nous retrouverons en meilleure place) et l'excentrique Duclerc.



Marguerite Duclerc

Kadoudja, la mulâtresse, y a chanté.

Elle y faisait même sensation et causait la joie du public avec ses berceuses créoles.

On lui passait un mince filet de voix, à cause de ses hanches arrondies qui rythmaient si bien la cadence des chansonnettes.

À son entrée, le succès était pour sa toilette, et il y avait de quoi ?

Elle avait des souliers rouges, des bas roses ; sur son chapeau, entre des fleurs blanches, jaunes et violettes, émergeait un énorme oiseau orange.

L'arc-en-ciel lui avait livré toutes ses couleurs ; elle y avait même ajouté la teinte bronzée de sa peau.



Kadoudja

Marcel Legay, Victor Meusy, Gaston Maquis, chantèrent aussi au Divan Japonais.

Jehan Sarrazin dut un jour laisser le Concert qui périlait et reprendre le baquet aux olives.

Il s'en consola en rimant plus que jamais des œuvres charmantes, d'une facture très littéraire et dont les délicats sont friands.



Gaston Maquis

Chapitre XXIV

Pazzotti. – Louise Berthier. – Juana. – Sous les Bambous. – A. d'Hack. – Robert-Macaire et Bertrand. – Les Rieuses. – Julia de Cléry. – Le dîner des Pierrots. – Le couple Montrouge. – À l'Exposition de Bordeaux. – Galipaux. – L'ami Coulon. – Volapük-Revue. – Paula Brébion. – Au Concert Parisien. – Rivoire. – Teste. – La Sœur de l'Emballeur. – Le trio Graindor-Victor-Heuzet [voir à Gustave Michiels pour Graindor]. – Ce qu'était devenue la belle Mme Mathieu. – Dufay - Caudieux.

À l'Eldorado un trio de belles artistes s'est ajouté à la troupe.

Mlle Pazzotti, une excellente chanteuse d'opérette et d'opéra-comique. Outre le répertoire des théâtres, chante la chanson de genre avec brio. Succès de bon aloi.

Une toute jeune débutante, Louise Berthier. Grâce mutine, voix au timbre agréable ; des yeux intelligents, au regard malicieux ; dit très finement. Elle est comédienne et l'opérette va l'accaparer pendant quatre ans où elle ira se faire applaudir en Russie, à de brillantes conditions ; puis, reviendra à la Scala, aux Ambassadeurs et sera la charmante commère des Revues sur différentes scènes importantes de Paris. Quittera la scène en 1892, dans tout l'éclat de sa jeunesse, pour épouser l'éditeur Émile Benoit. En secondes noces choisira pour son heureux conjoint, un camarade, le joyeux comique Sulbac, que nous verrons bientôt apparaître.



Louise Berthier

Et la superbe Juana ! Ce nom seul évoque les pays du soleil, des créoles et des gitanas qu'elle a tant chantés. Boulevard de Strasbourg on l'appelle Juana l'espagnole ; sa brune tête, son type mauresque, justifient ce surnom. Et pourtant elle est née à Dôle, mais on sait que son pays fut sous la domination espagnole au XVIIe siècle et on s'explique que notre franc-comtoise ait les yeux et les cheveux

d'une belle de Grenade.

Un organe superbe, large, sonore. Elle triomphe littéralement. Qui ne se rappelle ses brillants succès : *La Sérénade interrompue, Naples, Berceuse cosaque, Chanson Andalouse, Palerme*, et tant d'autres ? Les auteurs, les compositeurs les plus en vue, travaillent pour elle ; Paul Bilhaud, Léon Labarre, Jacques Grancey, Alfred d'Hack, Godefroy, Villebichot, Chautagne, cinquante autres sollicitent ses interprétation. Tout ce qu'elle a créé est devenu populaire ; ses chansons courent toujours dans les rues et les salons. Je citerai - non la meilleure au point de vue artistique - mais celle qui s'est le plus répandue dans les masses : *Sous les bambous*, musique d'Alfred Hack, un des plus fins, des plus féconds compositeurs du café-concert en général et de l'Eldorado en particulier ; adoré de ses interprètes, aimé par tous. Professeur de musique au collège Rollin, il a été enlevé jeune encore, à notre affection sincère, mais son œuvre a survécu ; demandez plutôt aux éditeurs.



Juana

L'Eldorado vient d'avoir une excellente presse qui a couvert de louanges *Robert Macaire et Bertrand en voyage*, opérette du bon petit père A. Jouhaud, musique de Charles Malo, joué par Perrin, Gaillard, Hurbain, Mathieu, Mme L. Roland, Dalty et Piccolini. La salle s'est tordue à l'entrée de Perrin et de Gaillard dont la fantaisie artistique avait reconstitué de façon inénarrable les fameux costumes traditionnels de Robert Macaire (Perrin) et de Bertrand (Gaillard). Les photographes font la queue à la porte de la loge pour solliciter la reproduction de ces deux superbes types. Et c'est réussi : jugez-en.



Gaillard et Perrin
dans
Robert Macaire et Bertrand

On propose de m'emmener au dîner des Rieuses, cette fameuse réunion des jolies actrices de Paris que présidait la spirituelle et belle Julia de Cléry (du Vaudeville).



Julia de Cléry

Il paraît qu'on s'y amusait ferme et qu'en guise de benedicite ces dames chantaient en chœur :

*En avant les propos fripons
Et jetons, rien ne nous arrête,
Nos jupons par dessus la tête.
Nos bonnets par dessus les ponts !*

Mais je suis pris ce soir par le service ; il me faut renghâner mon envie. Par compensation, le lendemain, l'ami Bruet, m'emmène au dîner des Pierrots, à la Porte Maillot, chez Gillet.

C'est une réunion d'artistes, fondée par Montrouge, en 1864. Quelle joyeuse tablée !

on y voit, parmi les pierrots Silvain, Coquelin cadet, Darcier, Sellier, Michot, les frères Lionnet, Georges Lamothe, Maton, Berthelier, Fusier, Belhomme, Lacombe, Galipaux, Bruet et bien d'autres ; Thérèse et Mme Macé-Montrouge brillent à la tête d'une pléiade de jolies pierrettes.

Montrouge a fait du chemin depuis qu'en 1859, il jouait chez Léon Sari, aux Délassements-Comiques. C'est maintenant le modèle des compères de revues. Il a épousé Marguerite Macé alors qu'elle était sa pensionnaire aux Folies-Marigny. Dame ! ils avaient fait des tournées et joué trois cents fois les *Pied de mouton*. On ne se donne pas la réplique pendant trois cents soirées, sans qu'il en résulte un certain attachement. Cet attachement s'était noué définitivement par un mariage. Montrouge appelle Marguerite ma grosse chérie ; elle lui répond : petit père. La lune de miel semble encore durer. Pourtant les camarades assurent qu'il y a des éclipses partielles, visibles des coulisses, à certaines heures.

Montrouge dirige les ébats des Pierrots et Pierrette avec une verve endiablée. On fête ce soir la centième agape et Armand Silvestre, un des pierrots, a rimé une délicieuse invitation, illustrée non moins délicieusement par Régamey.

En ami 1882, je fus engagé au Concert de l'Exposition de Bordeaux par M. Potier, directeur, qui avait en même temps le Grand Théâtre.

Parmi les artistes : Galipaux, un enfant du pays, qui monologuait déjà avec beaucoup de verve, Pacra et Zélie Weil. L'orchestre excellemment dirigé par le maestro Auvray.



Galipeaux

Je fis florès avec mes derniers grands succès *La Chaussée Clignancourt*, le *P'tit bleu*, *Derrière l'omnibus* et une chanson amusante *Ma femme est en voyage*.

J'avais à Bordeaux, un admirateur enthousiaste, un ancien camarade de 1870. C'était

Coulon, un bon colosse, honnête, en tout solide, comme on dit là-bas. Toute l'exagération que le soleil de Gascogne peut mettre dans un cerveau était décuplée dans le sien.

Il avait un culte pour moi. Chaque soir, dans la salle (où il payait sa place n'ayant jamais voulu de faveur) il attendait mon entrée et tonnait alors : «*Attention hé ! Paulus va chanter !*» Très populaire à Bordeaux, son enthousiasme pour moi amusait le public et l'emballait à sa suite. Coulon valait toute une claque !

Quand il voyait arriver l'instant où je lançais ma note suraigüe, mon triomphe, il se dressait et me criait : «*Fous l'y l'ami !*». On se tordait. À ses côtés il ne fallait point qu'on discutât mon talent. Il était consacré par lui, donc il devait l'être par l'Univers entier. Un jour un de ses voisins d'orchestre dit que j'étais né à Bayonne. Coulon proteste ; pour lui je ne pouvais être que bordelais et bordelais de Saint-Seurin encore. Discussion très vive qui se prolonge jusqu'à la sortie où je suis obligé de m'interposer entre les contradicteurs, et d'avouer que je suis né à Bayonne. Je vois encore l'air indigné de Coulon s'écriant, en me montrant du doigt : «*Il se dit de Bayonne !*»

Il organisait à mon intention des festins aux environs de Bordeaux, où j'étais gâté, choyé... un peu trop parfois. Un jour qu'on avait trop fêté les crûs girondins, nous étions tous tellement éméchés que je faillis ne pas arriver à temps aux Quinconces où je chantais. Et quelle frousse ! je sentais mon état d'ébriété ; il était trop visible, ; qu'allait dire le public ?... Je savais bien que les camarades, dans la salle, étaient prêts à soutenir de leurs bravos ma verve chancelante, mais ça ne me rassurait pas.

Heureusement, je chantais le *P'tit Bleu*. Je titubais plus que de coutume, on crut l'effet voulu ; ce fut un triomphe tel, qu'à la sortie, il fallut aller l'arroser de nouveau.

Cet hiver là, M. Dormeuil, directeur des Menus-Plaisirs m'offrit de jouer dans une revue de W. Busnach, Volapük-Revue. M. Mussay, mari de Céline Chaumont, administrateur et, je crois, associé, avait insisté pour qu'on m'engageât. Luxueusement montée, bien jouée, la pièce eut plus de cent représentations.

C'était mon début au théâtre et je n'en menais pas large !... Je dus paraître fort emprunté d'abord, mais ma volonté, mon travail acharné me mirent au point.

J'avais à lutter contre un public qui se méfiait : je réussis, puisqu'il le prouva par ses applaudissements ; mais je ne convainquis guère les camarades qui ne comprenaient pas que la Direction eût été prendre un gambillard de café-concert, alors qu'il y avait dans la maison tant d'artistes véritables pour tenir ces rôles !

Au 1er acte, je faisais un compère ; au 2e acte Dailly me remplaçait, très applaudi, en enfant gâté du public qu'il était.

Un tableau représentait la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville. Il y avait sur la scène, rangées symétriquement, les statuette destinées aux niches du monument. Comme dans ce tableau, je faisais un gavroche, il me prit la fantaisie de sauter à pieds joints par dessus ces statuette. L'effet fut très grand : on ne s'attendait pas à tant d'agilité et de souplesse de la part d'un gavroche de... 36 ans. Mais le clou de la Revue, ce fut la *Chaussé Clignancourt* que j'intercalai dans la pièce.

La Presse me couvrit d'éloges et le nez des artistes véritables s'allongea encore un peu plus.

J'allai, après mon passage au Menus-Plaisirs, donner quelques représentations en province, J'y rencontra plusieurs de mes camarades en vue, entr'autres l'humoriste Reyar et Paula Brébion.



Paula Brébion

Qu'elle était jolie cette Paula Brébion quand je le vis pour la première fois, presque enfant encore, au Pré Catelan de Toulouse ! Un ensemble de contours gracieux et de fossettes mignonnes. Une voix menue qui plus tard s'est muée en contralto puissant. De bonnes petites camarades ont insinué que c'était l'effet d'une laryngite mal soignée. Peu importe la cause, le résultat fut merveilleux. À son répertoire joliet, gracieux mais faiblard, succéda le genre Amiati. Elle se fit une place à côté de celle-ci. Son geste sobre, sa diction pathétique et puissante en ont fait une des étoiles de Concert.

Au mois de juin je remplis mon engagement à l'Alcazar d'été (125 francs par jour) et mon succès y fut si retentissant que de belles propositions me vinrent de tous les côtés.

Le Concert Parisien avait un nouveau directeur, Régnier, dit Kosmydor (surnom que lui valait un vinaigre de toilette qu'il avait lancé). Il me pria de venir le voir.

Je me trouvai en face d'un homme, très prolix, qui me dit vouloir rénover le Concert-Parisien, un peu démodé, et en faire l'égal, au moins, de l'Eldorado. Il avait - disait-il - engagé une troupe d'élite à cet effet, amis il y manquait encore... Paulus. Il m'offrit 150 francs par jour ; j'en demandai 200 ; on coupa la paille en deux ; je signai à raison de 175 francs par jour, pour toute la saison d'hiver.

Je débutai le 1er septembre 1882. La troupe était fort bien composée ; il y avait, parmi maints bons artistes, Fusier, Rivoire, Teste, Demay et Léa d'Asco.



Léa d'Asco

Le chef d'orchestre était Massagé.



Rivoire

Rivoire était un artiste de premier ordre. Sa vogue fut grande, surtout au Concert-Parisien où il se sentait chez lui. Il représentait des miséreux, des voyous, des crève-la-faim. Avec sa longue silhouette, sa face glabre, malade, sa voix pâle, il arrivait à des effets énormes de tristesse ou de rire.

Pierre Rivoire était lyonnais. À seize ans, il débutait aux Célestins, à raison de six sous par jour, comme comparse ; puis il devint choriste à trente francs par mois. Ne voyant pas venir l'augmentation désirée, il résilia et courut la province, chantant des chansonnettes jusqu'à ce que, arrivant à Paris, il trouvât au Concert-Parisien le succès et le cachet mérités.

Mme Séverine qui prisait fort son talent, lui disait un jour après l'avoir entendu dans À la glacière, de Jules Jouy :

- D'où vous est venue cette mimique, cette voix, cette intuition du geste et de l'accent des misérables ?

Le pauvre Rivoire leva sur elle son œil mélancolique et répondit :

- J'ai eu faim et j'ai eu froid... je me suis souvenu.

Il est mort à quarante-quatre ans, épuisé par la maladie.

Teste, un petit homme tout rond ; des yeux pétillants de malice, de la verve, bon comédien, intelligent, débrouillard, aimé du public. Parolier et musicien entre temps ; est le compositeur de la scie célèbre *La sœur de l'emballleur*, dont Reyar avait écrit les paroles et que la joyeuse Demay a lancé avec son brio incomparable.

À la Scala, Mme Graindor [voir à Gustave Michiels] continue à égrener son répertoire avec un art consommé. Elle vient de jouer une opérette de Siégel, musique de Michiels Les deux modèles avec Victor et Mme Heuzet, succès très grand et justifié.



Heuzet, Victor et Graindor

Parmi la troupe masculine se signalent : Bruant, qui commence à se faire applaudir dans ses œuvres et dont nous reparlerons quand il aura grimpé sur la Butte et

conquis la notoriété ; Derame, excellent dans ses imitations et dont le succès fut grand partout : Paul Bert un fin comédien.

Émile Mathieu est mort. On se rappelle que nous avons parlé de la superbe femme, sa légitime, dont la beauté faisait recette au café Moka. Et le spirituel Parisis (Émile Blavet), à qui nous empruntions ce récit, disait qu'on ne savait ce qu'elle était devenue depuis. Il en a eu des nouvelles, longtemps après, et les a données aux lecteurs de sa charmante Vie Parisienne :

«L'autre jour, un ancien chanteur de café-concert, devenu commis-voyageur en bijouterie, s'installa dans une maison meublée de la rue de l'Orillon, là-bas, vers Belleville. Le matin, comme il achevait sa toilette, une femme aux cheveux tout blancs, mais à l'allure très jeune, et dont le visage pâle montrait encore les vestiges d'une radieuse beauté, entra dans sa chambre et commença, sans mot dire, à réparer le désordre de la nuit. Les commis-voyageurs sont galants. Notre bijoutier, pour ne pas faillir à la tradition, voyant une taille bien prise, se mit en devoir de la serrer dans ses dix doigts. Mais cette fantaisie gaillarde fut immédiatement réprimée, et la servante, d'un ton où il y avait plus de tristesse que de colère :

- Bas les pattes ! Ne voyez-vous donc pas la couleur de mes cheveux ?

- Qu'est-ce que cela prouve ? répondit le bijoutier, on a des cheveux blancs à tout âge. Et puis, vieille ou jeune, vous êtes très belle, parole d'honneur !

La pauvre femme eut un sourire où l'orgueil se nuançait de je ne sais quel ressentiment amer. Elle poursuivit, après une pause :

- Belle, dites-vous ? qu'auriez-vous dit il y a trente ans ! Mais vous tétiez encore votre nourrice quand Madame Mathieu, la belle Madame Mathieu faisait courir tout Paris au Café Moka.

- Comment !... la belle Madame Mathieu, c'est vous ?

- En chair et en os... plus d'os que de chair, par exemple !

- Alors, Mathieu, mon ancien camarade de café-concert, qui disait et composait des chansonnettes, c'était votre mari ?

- Ah ! ne me parlez pas de ce paroissien ! il m'a lâchement abandonnée !... et depuis dix-huit ans il ne s'est jamais inquiété si j'étais morte ou vivante.

- Toutes les haines doivent désarmer devant la mort.

- La mort ! Eh ! quoi, Mathieu ?

- Hélas ! oui, il y a quelques mois que nous l'avons mis en terre ! On ne vous a donc pas prévenue ?

- Qui l'aurait fait ? je n'existe plus pour personne.

- Mais les journaux ?

- Est-ce que j'ai le temps de lire ? J'ai bien assez à faire à gagner ma vie, où plutôt à m'empêcher de mourir !

- Mais tout cela va changer. Mathieu n'est pas mort pauvre. J'ignore s'il laisse de l'argent, mais il laisse un répertoire qui se chante un peu partout et qui doit être d'un joli rapport. Vous êtes son héritière, faites valoir vos droits.

- Tout de suite. Entre nous, je suis lasse de cirer les bottes et de frotter le parquet !... Vous ne voudriez pas que je joue la comédie des pleurs... Il y a si longtemps que je suis veuve !

Et voilà comment celle qui fut la belle Mathieu se présenta avant-hier, au guichet de la Société des auteurs et compositeurs de musique, en compagnie de M. Javelot, le directeur de Ba-ta-clan et, son identité reconnue, émargeait aux lieux et place de son mari décédé.

Qu'on vienne après cela nier la Providence».



Émile Matthieu

Deux types de Roger-Bontemps que j'ai souvent vus à mes côtés. Deux joyeux artistes de sexe différent.

L'une, c'est Marguerite Dufay, une appétissante jeune femme, ronde au physique comme au moral ; mi-Demay, mi-Bonnaire, se faisant applaudir par son brio et l'exubérance de ses charmes sans artifices.

L'autre c'est Caudieux (Albert pour les dames).

Un bon gros garçon, ancien zouave, qui fut prisonnier de guerre des Prussiens pendant la campagne de 1870-71 et interné à Polzin où il charma ses ennemis, et ceux de ses compagnons d'armes malheureux, en chantant des chansons.

Bonne voix. Il a commencé dans le genre Libert. Maintenant, il a la spécialité des notaires en rupture de contrats et qui viennent larder le leur de coups de canif, dans les endroits joyeux où l'on s'amuse à Paris.

Malgré son bedon, esquisse des jetés-battus et pince un rigodon comme pas un.

Joue aussi la comédie avec entrain et succès.

Si le répertoire de l'Eldorado était bien fait, en général il ne faut pas en conclure qu'il en était de même partout et que les beuglants produisaient des couplets soignés de forme et de fond.

Sans atteindre à l'obscénité des chansons actuelles - car dame Anastasie aurait montré ses longues dents et brandi ses redoutables ciseaux - beaucoup des chansons d'alors étaient aussi idiotes que celles d'aujourd'hui.

Comme exemple, les anciens amateurs des cafés-concerts, se rappelleront avoir entendu ce refrain qui eut du succès et dans lequel la distinction, comme la rime, brillaient par leur absence :

*Mam'zelle Anastasie
Qu'il est bien vot' lapin !
C't'anné' si fait des p'tits
Faudra m'en garder in.*

Chapitre XXV

Mazedier. – Aline d'Estrées. – Antony. – Fernande Caynon. – Léa d'Asco. – J'ai des domestiques, des chevaux, un hôtel ! – Hermil et Numès. – Présentation d'un ours. – Chalmin. – Villé. – Liovent. – Sulbac. – La digue don ! – Un exploit de Joseph Kelm. – Mon concours de chansons. – Les Statues en Goguette. – Une conférence sur Déroulède. – Un curieux certificat.

Quand, le soir, mon service est terminé, j'éprouve l'envie irrésistible d'aller fait un tour à l'Eldorado pour lequel je conserve un amour profond. Je le regrette toujours. Le père Adam devait avoir quelque chose de ce regret quand il passait devant les portes du Paradis d'où on l'avait expulsé, tout comme moi de l'Eldorado ; mais j'avais, sur notre grand aïeul, cet avantage de pouvoir encore pénétrer dans mon Eden, en qualité de spectateur.

Je note quelques nouveaux artistes qui sont en train d'y conquérir la notoriété.

Mlle Mazedier, une gentille personne, adroite ; caractère charmant... comme la figure : Roger Bontemps en jupons. Rend de grands services à la Direction qui la met à toutes les sauces, la faisant jouer dans les pièces et chanter dans la partie de concert.



Mlle Mazedier

Aline d'Estrées, gracieuse, distinguée ; vient à peine de quitter la scène, après avoir été applaudie comme elle le mérite, que la planchette annonce Antony. Je l'applaudis doublement, d'abord comme artiste, ensuite comme... beau-frère. Il est le fils du célèbre prestidigitateur Lassaigne, directeur du Jardin Oriental de Toulouse où j'ai

chanté après ma première sortie de l'Eldorado en 1868. Il a débuté tout jeune dans l'opérette. Chante la chansonnette avec finesse, mais il est surtout comédien. D'allures distinguées, de l'acquit, travailleur, il tout pour réussir... et réussira.



Antony



Aline d'Estrées

Et Fernande Caynon. Une ravissante jeune femme qui a conquis tout de suite le public par sa diction franche et sa belle humeur. Elle est charmante dans ses chansons militaires et ses paysanneries. Beaucoup de finesse et d'intelligence. A passé par le théâtre et y a acquis des qualités de comédienne.

Elle brillera bientôt au premier rang et, comme Thérésa, abordant le genre sérieux, se montrera sous un nouveau jour, quand, devenue Mme Ouvrard, elle cueillera couronnes et lauriers, au cours de tournées triomphales en province.



Fernande Caynon

Ma première saison au Concert Parisien se passa sans gros incident, au milieu de bons camarades parmi lesquels il y avait Léa d'Asco !

La belle artiste était alors dans toute sa vogue de demi-mondaine. C'était une indigène de Montmartre qui avait débuté au théâtre Taitbout, dans une de ces pièces idiotes dont cette scène avait alors la spécialité. Elle s'était pourtant destinée au grand art, avait pris des leçons de chant de Roger et ne manquait pas de talent, mais, voilà, elle était trop belle. Entre le talent et la beauté, elle aima mieux cultiver ce qui rapporte le plus. Ses excentricités l'avaient rendue célèbre.

Léa d'Asco avait un énorme succès de plastique et détaillait la chansonnette fort agréablement. Aussi les gilets à cœur se montraient-ils en grand nombre au Concert-Parisien (qui ne s'était jamais vu un auditoire aussi élégant) et semblaient attendre impatiemment l'entracte pour aller offrir leurs hommages dans la belle loge, pleine de fleurs exotiques et de parfums troublants. Mais la loge n'était pas ouverte à tout venant. Ce sanctuaire avait pour gardienne une superbe négresse qui exigeait le mot de passe fourni par la maîtresse pour laisser pénétrer. J'y étais quelquefois admis.

Léa d'Asco était une gentille camarade, pas bégueule, pas poseuse ; un bon garçon, quoi !



Léa d'Asco

Mon portefeuille regorgeait, ça ne pouvait pas durer. Je voulais avoir mon hôtel, mes gens, mes équipages et élever splendidement ma famille qui croissait toujours.

Je trouvai mon affaire au no 176 de l'avenue de Neuilly ; un hôtel y était à vendre. C'était une bonne spéculation à tenter en même temps, puisque les terrains augmentaient de valeur chaque année : je pourrais revendre plus tard avec bénéfice. Comme spéculateur on a déjà peu voir comme j'étais épatant ! Je devais payer 120 000 francs en dix ans, mais, par une clause du contrat, je pouvais résilier et alors rester locataire, pendant ces dix ans, à raison de 6 000 francs par an. Je versai comptant 40 000 francs. Deux ans après, le Krach de l'Union Générale amenait une baisse considérable sur les terrains de Neuilly. Je profitai de la clause du contrat et le résiliai. Je restai donc simplement locataire pendant dix ans.

J'avais un grand train de maison, des domestiques, des voitures, des chevaux que je conduisais moi-même au Bois. Je dépensais 60 000 francs par an. Me l'a-t-on assez reproché ! Moi, je ne me reproche rien du tout. Je gagnai largement pour subvenir à cette existence de luxe que j'aimais ; ma femme et mes six enfants vivaient dans l'abondance et je faisais des envieux... j'étais donc complètement heureux.

Je me rendais au Concert-Parisien dans ma voiture. Le Directeur Régnier-Kosmydor, tout fier d'avoir un pensionnaire aussi chic et qui faisait tant de réclame à sa maison, s'empessa de m'offrir un nouveau traité à des conditions encore plus belles.

À l'Eldorado, deux nouveaux auteurs-collaborateurs font florès avec leurs opérettes. Ils signent Hermil et Numès. Hermil, c'est l'anagramme de Milher, le légendaire Géromé de l'œil crevé, l'excellent artiste que Paris à fêté pendant tant de longues années ; Numès, c'est le parfait comédien que Paris fête toujours.

Nourris dans le sérail, ils en connaissent tous les trucs et font leurs mises en scène avec un soin extrême ; Hermil, calme, grave, peu bavard, mâchonnant son éternel

mégot toujours éteint ; Numès, distingués, jeune premier partout, saupoudrant de gracieux sourires ses conseils aux interprètes.

Leur première pièce à l'Eldorado fut *Le Conciergicide*, dont Francis Chassaigne avait fait la charmante musique. Depuis, leurs succès ne se comptent plus. Une amusante photographie (que nous donnons ici) les montre présentant un ours au directeur Renard. Celui qui posa l'ours et consentit à cacher sa bonne tête rabelaisienne sous celle de la bête féroce, c'était Chalmin. Chalmin, tout frais émoulu du Conservatoire, et qui fit retentir à l'Eldorado sa belle voix de base chantante en attendant que le théâtre lui offrit la place à laquelle il avait droit.



Numès, Chalmin et Hermil

Au même Concert, Villé a débuté.

Il se fait déjà remarquer par sa diction nette, sa mimique intelligente et laisse deviner le bon comédien qu'il sera, mais c'est un peu plus tard, à l'Eden-Concert que nous le retrouverons, à l'époque des Vendredis classiques dont il fut l'âme.

Mlle Liovent fait aussi ses débuts. Elle est toute jeune, toute mignonne, chante gentiment les chansonnettes de genre mais surtout excelle dans les pièces, où elle joue à ravir les ingénues. Il est étonnant qu'un directeur de théâtre ne l'ait pas accaparée. La faute doit en être à sa nature timide, à sa modestie. Terrible défaut pour un artiste que d'être modeste ! Il est vrai qu'il est si rare ce défaut !

Liovent n'a certes pas eu la place qu'elle méritait.



Mlle Liovent

Encore une excellente recrue faite par M. Renard, c'est Sulbac, un des artistes les mieux doués du café-concert. La nature l'a gratifié d'une voix et d'un physique dont l'effet comique est irrésistible.

La rue des Marais, à Paris, le vit apparaître au monde en 1860. Sulbac (de son vrai nom Sulzbach) lâcha le commerce à 17 ans pour donner libre cours aux aptitudes artistiques qu'il sentait grouiller en lui. Né heureux, il vécut heureux, sous l'influence de cette bienheureuse étoile, que les astronomes ont oubliée dans leur carte céleste, et qui se nomme : la Veine !

Il est hilarant dans les larbins et les paysans que son air de godiche ou futé rend à merveille. Il ajoute fort souvent au texte des auteurs qui ne s'en plaignent pas, car ce gavroche roublard est coutumier en trouvailles heureuses. Bon comédien avec ça. Créateur de nombreux succès, de scies populaires dont les principales sont : Le marchand de robinets, Je suis gobé par la patronne, Le bureau de placement, Toto Carabo et cette *La digue digue don*, que tout le monde a chantée et que lui a fait Jules Jouy en collaboration avec Gerny, un autre bon chansonnier, plein d'humour et d'imagination.



Sulbac

Le fameux Joseph Kelm vient de mourir à l'âge de 75 ans.

Il laisse une jolie fortune à sa famille. Comment, diable ! a-t-il fait pour économiser ! C'était une fourmi, moi je n'ai été qu'une cigale. J'ai dit déjà la valeur de cet artiste, sa grande originalité et ses fumisteries célèbres. Son neveu, Fernand Kelm, un gentil artiste de mes camarades, m'a conté un de ses bons tours.

C'était dans une de ses nombreuses tournées ; à Béziers, je crois. Les recettes étaient maigres, les spectateurs récalcitrants. Il fallait quelque phénomène sur l'annonce pour attirer la foule. Joseph Kelm la trouva. Il fit annoncer que le lendemain, il mangerait un homme tout vivant. On crut à une plaisanterie, naturellement, mais tout Béziers voulut savoir ce qu'elle cachait et, le lendemain, on refusait du monde au théâtre.

Kelm chante ; il est acclamé et va pour se retirer.

- Hé bien !... et cet homme ?... on ne le mange pas ? - crie le public.

Kelm s'avance à la rampe : «*Mesdames, Messieurs, veuillez m'excuser, mais l'homme que je devais manger a manqué à nos conventions, il n'est pas venu.*»

Exclamation ! vociférations ! - *Quelle blague ! - Il se f... de nous ! - Rendez l'argent !*

Kelm, toujours aussi calme, attend un moment de silence et répond :

- *Je ne blague jamais !... S'il y a un amateur qui veut remplacer mon sujet absent, je m'engage à le manger. Qu'il monte ici.*

Des voix goguenardes répondent : *Moi !... moi !...* et le plus exubérant des vociférateurs s'élance sur la scène.

- *Déshabillez-vous ! - commande Kelm - Oh ! pas tout à fait... ôtez le veston, le gilet et la chemise.*

On se tord dans la salle. L'amateur, qui rit plus que les autres, se dévêt. Kelm s'approche, le fait tourner et palpe la chair dodue d'un air connaisseur. Les rires redoublent, interrompus tout à coup par un hurlement de douleur. Kelm venait de planter sa robuste mâchoire dans l'épaule de l'amateur qui rugit : *Vous êtes fou ! - Quès aco !* crie le public stupéfiat.

- *Pardon - fait Kelm impassible - je n'ai pas dit que j'avalerais un homme, mais je le mangerais. Pour manger, il faut mâcher... je mâche, permettez que je continue.*

Mais l'amateur avait bondi sur ses vêtements et gagné la porte.

Le public déclara la recette bien acquise et applaudit à tout rompre.

Kelm avait paru pour la dernière fois en public, à Lyon, en 1881, au bénéfice de Mme Meyrian. Il y un an de ça.



Joseph Kelm

Pendant la saison à l'Alcazar d'Été (1884), désireux d'avoir une chanson à succès, j'ai l'idée d'ouvrir un concours entre tous nos auteurs, promettant une prime de cinquante francs à celui qui m'apporterait la meilleure, à mon sens.

Delormel et Garnier, pour les paroles, Frédéric Wachs, pour la musique furent les lauréats de ce petit concours. Ils avaient fait les *Statues de goguette*, dont le succès fut considérable. La censure mutila bien les couplets, mais ce qui restait suffit à provoquer les rires et les applaudissements. Il y avait surtout dans le couplet final un : *J'm'en f... !* de M. Mesureur, dont l'actualité mettait en liesse les auditeurs. De cette chanson naquit l'idée, entre Delormel, Garnier et moi, de nous faire éditeurs du Répertoire Paulus, qui nous rapporta une fortune.

J'avais créé quelques semaines auparavant une chanson, qui eut aussi un gros succès. C'était *Un lancier dans le 3e dragons*, paroles d'Eugène Sarlin, un gentil poète (dont la chaste muse s'était pour une fois débauchée au concert) et musique de Gustave Michiels.

Le Secrétaire général de l'Eldorado, Jacques Grancey a fait, à la salle des Capucines, une conférence sur les Chants du soldat de Paul Déroulède.

Je me suis offert ce régal d'aller l'entendre.

La salle était bondée de monde ; beaucoup d'officiers, de sous-officiers et de soldats du 30e bataillon de chasseurs à pied auquel appartient Paul Déroulède.

Le succès du jeune conférencier a été très grand. Je cite une anecdote caractéristique qui dit à quel point Déroulède était l'idole de ses soldats.

«Adoré de sa petite troupe, Déroulède (alors sous-lieutenant aux turcos) veille sur elle avec un soin jaloux ; aussi les noirs africains qui la composent lui sont-ils tout dévoués. Je n'en veux citer qu'un exemple entre cent.

«C'était pendant la rude campagne de l'Est. On venait, après une étape parcourue dans la neige, de faire halte au bord d'une route. Ni paille, ni broussaille pour se coucher. Les tirailleurs, après une battue dans les environs, rapportent pour tout butin... une planche dont ils font hommage à Déroulède.

«Le jeune officier, à qui pareille aubaine n'est pas arrivée depuis plusieurs jours, réduit qu'il est le plus souvent à s'étendre sur la terre ou sur la neige, accepte ce lit improvisé et s'endort bientôt du sommeil du juste. Le matin, en s'éveillant, il s'extasie devant ses hommes sur la bonne nuit qu'il a passée, grâce à la couchette improvisée par eux. Qui sait si, après la nouvelle étape, il retrouvera pareille bonne fortune !

«On se remet en route.

«À la halte suivante et au moment où il allait philosophiquement s'endormir, roulé dans sa capote, Déroulède trouve à côté de lui... son lit de la veille, la planche, que les turcos ont portée, en se relayant, malgré la difficulté du chemin, malgré le poids de leurs armes et de leurs bagages, afin que leur chef fût bien couché une fois de plus.»

Nous disions, en parlant de Mlle Liovent que la modestie est plutôt rare chez les artistes, qu'ils appartiennent au théâtre ou au concert. Il s'ensuit, tout naturellement, que l'orgueil, la vanité y sont souvent exagérés. Quel est celui qui,

n'ayant pas de talent, ne s'en croie un peu ?... Qui, en ayant un peu, ne s'en attribue beaucoup ?

Bah ! il faut pardonner ce léger travers aux M'as-tu-vu ; ils ont de sérieuses qualités de cœur qui rachètent ce défaut-là.

L'excès d'orgueil peut devenir grotesque dans certains cas, tel celui de cet artiste qui se faisait délivrer des certificats de talent par les Autorités des lieux où il opérait. L'ami Perrin en a conservé un, dont voici la copie conforme :

«Le maire de la ville d'Avranches certifie que M. Gaziger, Edouard, Gaston, artiste, est rempli du talent le plus sympathique, comme le plus varié et qu'il est acquis par ses aptitudes spéciales l'affection et l'estime de nos concitoyens.

«Fait à Avranches en l'Hôtel de ville de la ville d'Avranches, le 25 juin 1857.

Signé (illisible)»

Ce certificat porte le cachet officiel de la Mairie.

Été 1885, Champs-Élysées. À l'Alcazar d'été où je suis, tout va bien ; grosses recettes, public tranquille. À côté, aux Ambassadeurs, les pétardiers font leur tintamarre habituel, ayant comme chefs de file les frères Ravaut.

Reyar est souvent pris à partie, il a bec et ongles et ses répliques mettent souvent les rieurs de son côté. Mais c'est Gilbert qui provoque le gros tintamarre. Il fait son entrée, ayant sous le bras son haut-de-forme, mais dès qu'il le pose sur sa tête, les cris : Chapeau ! Chapeau ! retentissent ; il obéit et continue. De temps en temps il esquisse le geste de ses recoiffer et aussitôt les hurlements recommencent. Le public s'amuse et Gilbert aussi ; et c'est tous les soirs la même chose.



Gilbert

Un monsieur faisait des affaires à l'Exposition de Rochefort-sur-Mer, apprenant que j'étais à Bordeaux avec une petite troupe (Cahen, impresario) nous propose de venir donner une représentation chez lui. Nous acceptons.

L'entrée de l'Exposition était libre, mais il avait entouré un certain espace de piquets et de cordes et constitué ainsi une enceinte réservée pour les abonnés, qui payaient un franc de supplément par personne.

À neuf heures un grand feu d'artifice avait été tiré et dix mille personnes étaient venues le voir.

À neuf heures et demie les artistes de ma troupe commencent ; tout va bien.

C'est à mon tour.

Je chante, gros effet : mais la foule, en dehors des piquets, veut mieux entendre ; elle s'approche, des bousculades se produisent, les cordes sont brisées.

Le tenancier m'interdit de continuer pour ces non payants, pour cette foule insurgée, mais les dix mille manifestants menacent d'incendier l'établissement.

Les artistes sont affolés. Que faire ? J'ai vite pris un parti : *«Il ne sera pas dit que le chanteur populaire n'aura pas su calmer le peuple, laissez-moi faire ?»*

Et je bondis sur la scène ; la bonne volonté de Chassaigne qui m'accompagnait, m'aide à sortir de ce pas dangereux ; il connaissait mon répertoire à fond.

Je chante à pleine voix ; bravos enthousiastes qui ne font que croître pendant une demi-heure que je fais durer mes chansons.

C'est une véritable ovation que je reçois.

Résultats de cette soirée mémorable : un succès grandiose à mon actif... et à mon passif, la perte de mon temps ; la recette comme on le pense bien ayant été nulle.

Chapitre XXVI

Au Concert-Parisien. – La colère du Directeur. – Gilberte. – Un bouquet original. – Tusini. – O'Kill. – Dalbray. – Claude Roger. – Antoine Banès. – Mayeur. – Blanche Kerville. – Tout à la Paulus ! – Mercadier. – Gaston Maquis. – Gilbert. – Céline Dumont. – Dowe. – Je suis condamné à 30,000 francs de dommages-intérêts. – M. Allemand les paye. – Le petit Norbert. – Le Tambour-Major amoureux. – Le Train des Amours. – Le ténor aux gants blancs. – Le lion de Paulus.

J'avais signé, pour trois années, au Concert-Parisien. Mon traité spécifiait que je ne pourrais chanter dans aucun autre établissement s'il ne se trouvait éloigné de 1 500 mètres, à vol d'oiseau. Des propositions m'étaient faites, nombreuses, alléchantes. Pour y répondre j'avais pris un impresario, Cahen, qui traita avec quelques autres Cafés-concerts. Je gagnais de cette façon environ mille francs par jour.

Malgré qu'il fit de bonnes recettes, M. Régnier riait jaune en me voyant triompher ailleurs, mais il ne rit même plus du tout quand, en plein Faubourg Saint-Denis, les affiches des autres vinrent s'étaler sur les murs, annonçant Paulus pour le soir, et les hommes-sandwichs promener ma tête sur leur dos. Il ne décolérait pas, mais que faire ? Mon traité était formel ; il n'y était pas dit que les autres Directeurs ne m'afficheraient pas dans le quartier du Faubourg Saint-Denis. À 10 heures $\frac{1}{2}$ exactement j'étais chez lui, donc c'était régulier. À 9 heures $\frac{1}{4}$ je chantais à Belleville, à 11 heures aux Ternes. Parfois j'alternais ; j'allais à l'Éden-Concert, au Concert de la rue Dauphine ou à la Gaîté-Montparnasse.

Ajouter à cela des soirées particulières à cinq cents francs le cachet. Je me faisais jusqu'à quinze cents francs par soirée ! J'avais mon coupé qui me conduisait rapidement des concerts aux salons et je trimbalais avec moi mon pianiste-accompagnateur.

Aussi l'hôtel de Neuilly resplendissait d'allégresse et de faste ! Les journaux étaient pleins de Paulus ! On m'y louangeait, on m'y éreintait, ça m'était fort égal. Louange ou éreintement, c'était une énorme réclame qu'on me faisait.

Je chantais de cette façon jusqu'à vingt-cinq chansons par soir. Ce métier-là aurait tué plus d'un camarade, mais je me portais comme un charme, rutilant de santé et d'orgueil.

La saison passa tant bien que mal, plutôt mal, avec l'irascible Régnier. Les prises de bec étaient fréquentes entre nous. Il attendait toujours une occasion de me trouver en faute pour sévir, la traité en main ; mais il avait affaire à plus malin que lui et ce n'est pas ce vanter que se dire plus malin que Régnier-Kosmydor ! Sa naïveté était

devenue proverbiale, ainsi que son incompetence artistique. En voici un exemple.

Debailleul, un jour qu'il avait trop bien dîné, ne peut chanter dans une pièce. Il faut le remplacer par quelqu'un possédant une voix mixte, comme lui. Régnier appelle Farville, un fort baryton, quasi basse, à la voix lugubre.

- *Farville, vous allez remplacer Debailleul.*

- *Impossible, M. Régnier, je n'ai pas de mixte.*

- *Eh bien ! demandez-en au régisseur.*

O la belle, la gracieuse, la séduisante jeune femme que Gilbert ! Jolie voix, disant bien, elle a grandement réussi. Si les yeux gourmands pouvaient dévorer, il ne resterait plus rien de cette superbe plastique ! Bientôt je la retrouverai à l'Alcazar d'Hiver où le même accueil l'attendra et elle y sera l'héroïne de la galante manifestation suivante :

Un soir qu'elle venait de chanter *Les madeleines de Commercy*, elle avait été acclamée par le public et surtout par des Saints-Cyriens, dont c'était le jour de sortie et qui étaient venus nombreux. Les applaudissements ne semblèrent pas suffisants à nos élèves-officiers pour exprimer leur admiration à la belle artiste. Hélas ! pas de fleurs dans les environs.

L'un d'eux a une idée géniale ; elle est adoptée avec enthousiasme. On retire les plumets des shakos ; on en compose un énorme bouquet et on l'envoie à Gilberte. Est-ce joli ! est-ce bien français !

Gilberte a, depuis, joué au théâtre, tout le répertoire d'opérette, à l'Étranger comme en France, toujours applaudie, grâce au triple don qu'elle a reçu d'une bonne fée présente à son berceau : talent, beauté et charme !



Mlle Gilberte

À l'Eldorado, une nouvelle chanteuse-vedette, Mlle Tusini. Cette enfant de la Cannebière est jolie à croquer et dit d'une façon tout à fait ravissante.

Les papillons vont se brûler à la flamme de ces beaux yeux, pétillants de malice, - mais les dits beaux yeux se font indifférents ou railleurs. Pourquoi ? C'est qu'il y a un autre artiste à l'Eldorado, un gentil Anglais, gentleman accompli, O'Kill, le ventriloque qui, non content de faire parler ses fantoches, a fait parler aussi le cœur de la gente Tusini. De cette situation naîtra un mariage prochain ; la diction et la ventriloquie s'associeront et poursuivront ensemble le cours de leurs succès.

Mlle Tusini est aussi bonne comédienne. Elle vient de créer *le Petit spahi*, opérette de Péricaud et de Jalhais, musique de Lucien Collin. Un gros succès... qui dure encore.



Melle Tusini

Un jeune baryton, Dalbray, dont la voix est d'un timbre éclatant et d'une étendue exceptionnelle. Des scènes plus importantes le guignent déjà et l'attireront bientôt. Depuis, sous son vrai nom, Ceste, il a eu de jolis succès en chantant le grand opéra.

Puis Mlle Claude Roger, chanteuse de genre et d'opérette. Elle possède une voix remarquablement fraîche et de réelles qualités de comédienne. Elle vient de se faire très apprécier dans une charmante opérette d'Adely et Barré, dont la musique est d'un jeune compositeur d'avenir, Antoine Banès.



Claude Roger

Tout le monde connaît cette figure si sympathique, ce bon gros Banès dont le talent, depuis l'Eldorado, s'est affirmé sur plus d'un théâtre d'opérette et qui, certainement, recèle dans ses cartons, quelques chef-d'œuvre qui lui donnera bientôt la place qu'il mérite parmi nos meilleurs compositeurs.



Antoine Banès

Deux autres chanteuses bien accueillies ; Mlle Mayeur, possédant une jolie voix et sachant s'en servir et Mlle Blanche Kerville, accorte brunette à l'organe juste et très étendu.

Il n'y avait pas à dire : j'étais devenu célèbre. Et la preuve, c'est qu'on me singeait. On imitait la coupe de mes habits ; je faisais mon petit Prince de Galles. C'est qu'aussi j'apportais un extrême souci à l'impeccabilité de ma toilette. Je n'avais pas de tailleur accrédité, mais un maître coupeur avec qui j'élaborais les novations à lancer. Pour chaque nouvelle création de chanson importante, je voulus un costume nouveau. À l'habit noir succéda l'habit bleu-azuré, avec la culotte pareille et le gilet de soie blanc. C'était pour créer *Au rond-point des Champs-Élysées*, un de mes succès, que m'avait fait Albert Petit, compositeur original qui tint une place enviée au Café-Concert. L'hiver suivant, au Nouveau-Cirque, tous les écuyers avaient endossé l'habit de Paulus.

Après l'habit bleu-azuré, ce fut l'habit café-au-lait pour chanter *Ya qu' l'Argenteuil*, du même Albert Petit. Puis ce fut l'habit chaudron avec chapeau de soie argenté pour interpréter *J'arrive de San-Francisco*.

Et la coupe de mes cheveux, donc ! En a-t-elle fait couler des flots d'encre et user des crayons aux caricaturistes !

On s'est étonné de cette coupe à la Titus, généralement peu avantageuse au physique. On a cru à une excentricité de ma part, c'était tout bonnement une mesure d'hygiène. On n'avait pas encore l'électricité sur la scène et je chantais six, huit, dix chansons, dansant, courant, gambillant sans cesse, dans une atmosphère étouffante produite par une rampe de soixante becs de gaz et les bouquets de feu des portants. Il y avait une température qui allait à 40 degrés ! j'imaginai d'alléger ma tête, voilà tout... et je m'en trouvais fort bien. Le dessinateur Stop, dans le Journal Amusant, me caricatura et appela cette coupe le Nec Paulus ultra. Beaucoup de camarades m'imitèrent et ne furent que grotesques, leur masque ne prêtant pas à cette coupe qui n'ajoute rien à n'importe quel genre de beauté, mais peut accentuer la laideur de certains types.

Apparition d'un nom que deviendra populaire. C'est celui de Mercadier.

Un Toulousain ténorisant et barytonnant avec facilité. La voix est chaude, sympathique, étendue, la diction soignée.

Un casseur de cœurs ! Quand il file la note suraiguë à la fin du couplet sentimental, les femmes palpitent, et leur lorgnette remercie ce joli chanteur que leur donne des émotions si douces. Les hommes l'applaudissent pour son talent ; donc il a tout le public pour lui.



Mercadier

Le lendemain de ses débuts un poète de la maison écrivait :

*C'est dans le Languedoc vermeil
Que, par un matin de soleil,
Une fée aimable et rieuse
Lui fit cadeau d'un rossignol
Qui roucoulait en si bémol,
Sa romance délicieuse.*

*L'enfant le prit et l'avala,
Et c'est depuis ce moment-là
Qu'il chante les prés et les roses,
Les nids d'oiseaux dans les buissons,
Les sentiers verts, pleins de frissons,
Et les amours fraîches écloses.*

*Qu'il en fait rêver de beaux yeux
Par ses accents mélodieux !...
Qu'il en fait naître de caprices !...
Jamais ténor barytonnant
Ne fit d'effet plus surprenant
Sur les sensibles auditrices.*

*Beau cavalier, aimable acteur,
C'est avant tout, un enchanteur
Que le public sans cesse acclame.
La critique perd tous ces droits
Aussitôt que sa douce voix
Met des rêves bleus dans notre âme.*

Il créera de nombreuses chansons à succès, entr'autres *La visite à Ninon*, de Gaston

Maquis, un jeune compositeur qui s'est déjà révélé au public par des œuvres charmantes. Gaston Maquis a le don de la mélodie facile qui frappe tout de suite l'oreille du public et s'y incruste. Les ateliers, la rue et les salons se réjouiront de son répertoire, qu'à l'occasion il interprète lui-même de fort agréable façon.



Gaston Maquis

Juin ramène les belles soirées aux Champs-Élysées et je réintègre l'Alcazar d'Été.

Le chef d'orchestre est Léopold Wenzel qui me fait alors une bonne chanson *Les p'tits navets*.

La saison s'écoule tranquillement ; gros succès pour moi, grosses recettes pour la direction ; nous sommes tous contents. Parmi les camarades, à mes côtés, Gilbert, Céline Dumont et Dowe.

Gilbert est un de mes plus heureux imitateurs. Joli garçon, d'une vivacité, d'une souplesse remarquables, il a pu chanter la *Chaussée Clignancourt* après moi et y obtenir du succès. Il a fort bien pigé le fameux coup de tête sur l'accord. Exubérant, ne tenant pas en place, il s'amuse de ce qu'il dit et amuse le public.

Céline Dumont, une réjouie ! A commencé par susurrer des ingéniosités ; marche à présent sur les traces de Demay et d'Élise Faure. Beaucoup de rondeur dans son genre salé. Et la gentille et gracieuse Dowe, disant si finement la chansonnette ; bonne camarade, aimées de tous.



Céline Dumont

Il me fallait réintégrer le Concert-Parisien en septembre. Rien que cette idée m'horripilait ; j'en avais assez des observations aigrettes et du nez que me faisait le directeur Régnier. Je ne voulais plus endurer sa mauvaise humeur provenant de ce que je chantais dans d'autres établissements, pendant mon séjour chez lui. Il me fallait un prétexte pour rompre ; je crus en avoir trouvé deux.

D'abord j'objectai qu'il avait fait placer à la porte du concert des vedettes d'autres artistes et que ceci était contraire à nos conventions ; ensuite que ma loge était insalubre, comme toutes celles de la maison, et que, malgré mes réclamations à ce sujet, il n'y avait apporté aucun changement. Et, sur papier timbré, je lui signifiai que je ne reprenais pas mon service.

Un procès s'ensuivit. Il prétendit que j'avais tous les torts ; que mon refus de paraître en scène, alors que j'étais affiché, avait causé des scandales dans la salle ; que maints spectateurs s'étaient fait rembourser leurs places et qu'il avait subi des pertes énormes du fait de ma détermination. Il affirma, par des experts, que ses loges étaient admirablement agencées et salubres au possible.

Le procès fut long et aboutit à... ma condamnation ! Je devais lui payer trente mille francs.

M. Allemand, directeur de la Scala, qui me voulait à tout prix, m'offrit de payer ces trente mille francs, à la condition que je lui donnerais les trois saisons d'hiver promises au Concert-Parisien. J'acceptai.

Le Régnier empocha ce joli denier, mais l'année suivante, il passa la main à un autre directeur, lâchant l'art, qu'il ignorait, pour retourner à son Kosmydor, d'où il n'aurait jamais dû sortir. J'ai dit déjà que les calinotades de ce directeur-rageur étaient célèbres ; sa rapacité les rendait quelquefois lugubres.

Il avait dans sa troupe un artiste lilliputien, Norbert, dont les débuts aux Ambassadeurs avaient fait sensation. Il était très drôle, très amusant dans ses chansons et dans ses rôles.

Le pauvre petit artiste mourut. Tous les camarades du Concert-Parisien se cotisèrent pour acheter une belle couronne funéraire. Régnier se fendit royalement de 10 francs, mais voulut voir la couronne. On la lui montra ; elle portait simplement ces mots : À Norbert, le Concert-Parisien.

- *C'est très bien - fit Régnier - mais après : Concert-Parisien, ne pourrait-on pas ajouter : dimanche et fêtes, matinée ?*

Après celle-là, on peut tirer l'échelle.



Le petit Norbert

Perrin, à qui je vais serrer la main pendant un entr'acte, est en train de conter un souvenir de l'inauguration de l'Eldorado, en 1858.

Un ténor, à la voix superbe, Cardona, qui venait du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, chantait le grand air de *la Juive*, son grand succès.

Peu fortuné, sans doute, il avait blanchi, au blanc d'Espagne, son unique paire de gants.

Emporté par l'Action de son récit, il faisait force de gestes et posait, à tout instant, ses mains sur son cœur. Chaque fois il laissait sur son habit des traces blanches de ses doigts et le public s'esclaffait.

Ce n'est qu'en sortant de scène que le pauvre ténor comprit pourquoi il avait déchaîné les rires ce soir-là, en place des applaudissements habituels.

À l'Alcazar d'été, une de nos jolies petites chanteuses de la Corbeille a reçu, l'autre soir, un bracelet superbe. Chaque lettre de son nom, Zoé, est formée par des brillants. Toutes les amies l'entourent, la félicitent, avec des grincements d'envie dans la voix.

- *Es-tu heureuse ! - Est-ce beau ! - Il ne se moque pas de toi, celui-là ! - Veinarde ! va.*

Zoé soupire et regardant les trois lettres étincelantes :

- *Oui, mais quel malheur que je ne m'appelle pas Scholastique !*

- *Pourquoi ?*

- *Dame !... ça ferait plus de lettres.*

Dans une ville de Belgique le directeur d'un concert (je ne le nommerai pas pour lui éviter d'être raillé) m'engage, par écrit, pour quelques représentations, sur la foi d'une de mes chansons (*Le Terrible Méridional*, de Louis Ganne) où j'étais représenté face à face avec un lion magnifique que je boxais avec désinvolture.

Je débarque chez ce directeur.

- *C'est moi... Paulus.*

Il me toise des pieds à la tête et paraît étonné de me voir une taille moyenne.

- *Vous le grand Paulus ?... Hum ! vous n'êtes pas si grand que ça !*

- *Possible... mais c'est moi tout de même.*

- *Ah !... bien.*

Mais son œil inquiet scrutait la malle et la valise qu'un employé déchargeait à la porte.

Il reprend :

- *Et le lion ?... vous l'avez laissé à la consigne ?*

- *Quel lion ?*

- *Mais votre lion... celui-là !*

Et il me montre une grande affiche, collée à sa porte et reproduisant la lithographie du *Terrible Méridional*.

Je pars d'un éclat de rire.

- Vous plaisantez, sans doute ?... Je n'ai pas l'habitude de chanter des duos avec un tel partenaire.

- Alors, il n'y a rien de fait ; j'ai annoncé le lion, mon public compte dessus ; je ne prends pas Paulus sans lion.

Tout ce que je pus lui dire ne le convainquit pas ; il fallut aller devant le bourgmestre pour lui expliquer le cas.

Heureusement pour moi, un arrêté récent défendait l'exhibition de tout animal féroce, à la suite d'un accident arrivé dans une ménagerie de passage.

Le directeur consentit alors à me laisser chanter sans accompagnement de lion.

Mais j'arrivai difficilement à le convaincre que mon monologue n'exigeait pas la présence du roi du désert.

Et il n'en fut pas fâché, car le public parut enchanté et il fit quelques bonnes recettes.

Chapitre XXVII

Mort de Darcier. – L'Estaminet lyrique en 1849. – Le Pain et les officiers. – À l'Alcazar d'hiver. – Paulus et Bépoix. – Labat et Donval. – Crouzet. – Villemin. – Mme Lagrange. – Thérèse. – Un mot de Got. – Je me rapapillotte. – La Gardeuse d'ours. – Pichat. – Blockette. – La tournée de Schürmann en Espagne et en Portugal. – Lucile Chassaing. – Piteux résultats ! – Hobert et Lehmann. – Mon culte pour les souvenirs.

L'Art lyrique vient de faire une perte irréparable ! La Chanson est en deuil ! Darcier est mort ! Il laisse un souvenir impérissable, cet élève de l'illustre professeur Delsarte. Par son intelligence, sa passion du Beau, son travail obstiné, il avait atteint un sommet où nul n'a pu encore le remplacer. Diseur exquis, pathétique, dramatique ; chanteur hors de pair, à la voix tour à tour tendre, ironique, vengeresse, il enthousiasmait les foules quelles qu'elles fussent. Une anecdote rétrospective pour montrer quelle puissance il avait sur le public.

C'était le 15 juin 1849. La Révolution grondait par les rues. Il chantait alors à l'*Estaminet lyrique*, du passage Jouffroy. Le directeur avait obtenu du préfet de police, Carlier, la permission de rouvrir ses portes à la condition qu'on ne chanterait dans son concert que des chansons sans caractère politique, ni social. Ce soir-là, les officiers, campés sur le boulevard, envahirent la salle. Darcier, en les voyant, eut un mouvement de colère ; il ne les aimait pas alors, parce qu'à ses yeux ils représentaient la Réaction. Son tour venu, il dit à l'accompagnateur :

– Je vais chanter *Le Pain*.

– Y penses-tu ? Devant ce public-là ?

– F... moi la paix ! tu vas voir.

Il entonne alors la belle chanson de Pierre Dupont. Le premier couplet va bien ; on applaudit le merveilleux chanteur. Puis il dit le deuxième :

*La faim arrive du village
Dans la ville, par les faubourgs.
Allez donc lui barrer passage
Avec le bruit de vos tambours ?
Malgré la poudre et la mitraille
Elle traverse à vol d'oiseau,
Et, sur la plus haute muraille
Elle plante son noir drapeau
On n'arrête par le murmure
Du peuple, quand il dit : « J'ai faim ! »*

*Car c'est le cri de la Nature :
Il faut du pain !*

Tous les officiers s'étaient dressés, non courroucés, mais enthousiasmés !

Le geste provocateur de Darcier sa voix fulgurante, ses yeux pleins d'éclairs menaçants, avaient produit un effet tout autre que celui qu'il attendait. Commandants, capitaines, lieutenants, fascinés, galvanisés, des mains et ne trouvant pas ce moyen d'applaudir suffisant, frappaient de leurs sabres les tables de marbre qu'ils brisèrent !

Et Darcier étonné, mécontent peut-être, disait tout bas à l'accompagnateur : – «*C'est un four !... moi qui pensais être sifflé !*»



L'Estaminet Lyrique en 1849

Pendant que se déroulaient les péripéties du procès avec Régnier, je donnai quelques représentations à l'Alcazar d'hiver. J'y avais déjà chanté l'an d'avant et on m'y avait même alors photographié dans une saynète avec la jolie Henriette Bépoix. C'était sous la direction Morainville. Maintenant l'Alcazar est dirigé par MM. Labat et Donval.



Paulus et Henriette Bépoix

Donval est le mari de Thérèse : un beau grand garçon, aimable et sympathique. Labat, un ancien chanteur, soigne admirablement la partie artistique de la maison. Connaisseur, très compétent, il nous prodigue les bons conseils, ne cessant de répéter : «*Soignez le diaphragme ! il n'y a que ça !*»

Parmi les artistes : Marthe Lys, et une mutine débutante, Crouzet, favorite des loges et des fauteuils qui acclament son minois charmant. La pauvre enfant, après nous avoir quittés pour l'Ambigu et les Variétés, est morte dans toute la fleur de sa jeunesse.



Mlle Crouzet

Villemin, comique de talent. Il a en ce moment un grand succès avec la *scie* connu :

*Nous faisons de la poésie
Anastasie (bis)
Nous faisons de la poésie
Anastasie et moi !*

Mme Lagrange, une forte chanteuse, interprétant les airs de Répertoire et les grandes valse chantées. Voix et physique généreux.



Mme Lagrange

Et enfin la grande Thérèse ! Ah ! les critiques ne l'appellent plus, comme jadis, la *Patti de la chope*, la *Rigolboche de la chanson* ! Elle a agrandi son répertoire et ajouté une corde d'airain à son luth joyeux. Elle chante et dit à présent, avec une autorité superbe, des œuvres tendres, patriotiques, sociales, dramatiques.

C'est une nouvelle révélation, et cependant elle n'a pas abandonné les hilarantes chansons d'autrefois. *Les Canards tyroliens* alternent avec *Le bon gîte* ; *La glu*, de Richepin (musique de Fragerolle) succède à *C'est dans l'nez qu'ça m'chantouille*. *La Femme à barbe* et *La Gadeuse d'ours* viennent redonner le sourire au public ému par *La Terre*, de Jules Jouy et *Voilà ce que dit la Chanson* d'Octave Pradels (musique de Lucien Collin).

Il faut l'entendre dans *le Bon gîte* ! Quelle ampleur de diction ! La chanson de Paul Déroulède, a été mise en musique par Gustave Michiels, actuellement chef d'orchestre ici.

Quelle superbe artiste ! Elle prouve une fois de plus que le café-concert est une école de bonne diction, ce qu'on feint trop d'ignorer.

Il faut savoir bien dire pour se faire écouter d'un public qui tient à comprendre du premier coup et ne veut pas avoir à deviner. Il n'y a que ceux et celles sachant *prononcer*, qui ont atteint la célébrité.

Got, l'illustre comédien des *Français*, professant au Conservatoire, dit un jour à ses élèves : «*Si vous voulez apprendre à prononcer et à phraser, allez en face.*»

En face, c'était l'Alcazar d'hiver et Thérèse y chantait !



Thérèse

Mes représentations y furent excellentes. J'y chantai, outre mes chansons en vogue, *Je me rapapillotte*, *L'huissier galant* et *La jambe à Mme Galuchard*, et j'y dis un monologue de Gleize, *Diou bibant !* qui fit un gros effet.

Sur cette scène de l'Alcazar d'hiver, que revivifiait Thérèse, de toute la puissance de son talent, avaient passé nombre d'illustrations entr'autres Albert Glatigny. Le célèbre poète y avait dit de ses beaux vers et fait des improvisations.



Albert Glatigny

C'était une des étapes de sa vie de bohème, que Lucien Roulant (régisseur à la Scala, sous le nom de Valu, un déclassé aussi) a chanté dans une jolie ballade :

*Ainsi qu'un vol de moineaux francs,
Parfois au milieu des cités
Nous faisons halte. Les souffrants,
Les pauvres et les irrités
Oubliaient leurs adversités
Devant nos jeux, où les tyrans*

*Et les sots étaient souffletés...
Glatigny marchait dans nos rangs.*

À la Scala, un *Paradis* en délire hurle :

– P'ccchat !... P'ccchat !... P'ccchat !...

Et, souriant, frétilant, réapparaît P'ccchat... ou plutôt Pichat, la coqueluche du public qui aime la danse, depuis le menuet *corrigé* du XVIII^e siècle jusqu'au chahut *dernier cri* des Alphonses de la barrière du Combat.

Ce petit lyonnais – deuxième danseur-comique au concours de l'école de danse du Grand Théâtre – est très bon dans ses transformations et ses binettes cocasses. Sa danse soulève l'enthousiasme des titis et s'il tarde à venir bisser et trisser, les formidables P'ccchat !... P'ccchat !... P'ccchat !... vont réveiller les commerçants dans les maisons d'alentour.

Sera très applaudi nombre d'années, puis, un vilain soir, en bondissant trop consciencieusement pour plaire à son public ravi, il se déboîtera le pied et devra quitter la scène en regrettant les rappels étourdissants, les P'ccchat, P'ccchat qui gonflaient son cœur d'aise.



Pichat

À ses côtés la jolie Blockette est applaudie.



Blockette

De l'innombrable famille des Bloch, opérant sur toutes les scènes de la Capitale, elle est la plus gentille (au physique, s'entend). Les plus belles jambes de la Scala ! Très bien costumée toujours, disant avec une mignardise gracieuse, elle a du succès auprès du public et paraît être adorée par la Claque, dont les battoirs entrent en branle avec furie, dès qu'elle a fini sa chansonnette.

En 1885, je fis la tournée d'Espagne et de Portugal avec l'impresario Schürmann. Un joli coco dont j'ai gardé le plus exécrationnel souvenir ! On m'avait conseillé de me méfier de lui. mais bah ! il venait de faire d'autres tournées avec Coquelin, Jeanne Granier, Sarah Bernhardt et Judic, et j'étais tout fier de succéder à ces illustrations du théâtre.

J'avais 400 francs par jour, défrayé de tout ; un traité pour deux mois ; je devais fournir un numéro de chant pendant les entr'actes. Troupe, assez médiocre, dont l'étoile était Lucile Chassaing.



Lucile Chassaing

Nous partons et franchissons la frontière en évitant la quarantaine imposée à cause du choléra qui sévissait alors. Nous arrivons à Madrid où on devait jouer au théâtre de la Zarzuela. Ce jour-là, il y avait course de taureaux ; le roi Alphonse XII devait y assister. Schürmann nous invite à y aller ; je refuse d'abord, de peur d'être fatigué le soir, puis je me laisse entraîner. Corrida splendide ! Lagartijo et Fascuello firent merveille, mais moi je ne le fis pas le soir. Brisé par les émotions de la journée, impressionné par les tueries, j'étais malade. Mazzantini, le grand matador, vint me voir avant la représentation ; il m'encourageait à dominer mon malaise, et mon frère qui m'avait accompagné depuis Bordeaux me disait : «*Le roi est dans la salle ; il est venu pour t'entendre, il faut chanter quand même !*» Alors le trac s'ajouta à ma souffrance.

Schürmann était furieux ; il croyait à un mal simulé, il tempêtait dans les coulisses. Faisant appel à tout ce qui me restait d'énergie, j'entrai en scène et je chantai *Les chanteurs peints par eux-mêmes*. La voix sortit assez bonne, mais éreintée, je n'étais pas en possession de mes moyens. Le public, déjà mal disposé par une comédie qu'on venait de lui servir, me trouva mauvais. Le lendemain la Presse madrilène nous sabra impitoyablement. Schürmann ne me pardonna pas cette défaillance et, dès ce jour, il me fit subir tous les affronts imaginables.

Il fallut donner les dix représentations convenues avec la direction du théâtre. Les pièces, d'un tour léger, genre Palais-Royal, ne purent sauver la situation. L'étoile de la troupe de comédie, Lucile Chassaing, bien que fort jolie, n'arrivait pas à racheter la médiocrité du répertoire, et j'en étais doublement désolé, pour elle, ma compatriote bayonnaise, qui m'était fort sympathique, et pour moi qui aurais bénéficié de son succès compensant pour le public celui qu'il ne m'accordait pas.

Pourtant dans les derniers jours je me ressaisis un peu. Judic qui m'avait précédé à Madrid avait emballé avec un petenerra (chanson espagnole). Avec l'aide de mon frère, Carlos Habans, qui parlait très bien l'espagnol, j'en appris une à la hâte, *Ay Manolé*, la chanson du jour. J'y fus déplorable mais le public me sut gré de ce bon vouloir.

Schürmann était de plus en plus furieux ; les recettes ayant été archi-mauvaises. Ce début promettait un désastre pour la journée ; je demandai la résiliation à laquelle mon traité me donnait droit, par suite d'un retard dans ses paiements. Schürmann refusa et menaça de la police qui, paraît-il, intervient là-bas dans ces sortes d'affaires. Mon frère me tranquillisa, connaissant les lois du payas et, sur son conseil, je demandai une audience au Gouverneur de Madrid qui nous reçut à... quatre heures du matin, écouta mes griefs et exigea de Schürmann, écumant de colère, qu'il me réglât sans retard.

Une fois dehors, l'impresario m'injuria ; je lui fis constater le développement de mes biceps ; il n'insista pas, mais m'envoya ses témoins. Je constituai les miens et j'attendis. Il se contenta de m'envoyer mon argent et l'ordre de continuer la tournée avec lui. Il était dans son droit, cette fois, j'obéis... et nous voilà partis pour Lisbonne.

À Lisbonne, la publicité avait été bien faite ; la location était superbe ; gentil petit théâtre, bon orchestre, public aristocratique. Une vraie représentation de gala que cette première ; le roi et le duc de Bragance y assistaient. Le Schürmann exultait, courbant l'échine au contrôle devant tous les nobles arrivants. Nous nous moquions tous de ce plat juif hollandais, car tous, nous le détestions.

Ça marche très bien. Le duc de Bragance tint à ce qu'on me présentât à lui. J'étais alors dans ma loge, vaquant à ma toilette, en gilet de flanelle. Je demandai qu'on m'accordât dix minutes pour me mettre en état de me présenter devant Son Altesse. Mais Schürmann eut le malheur de venir m'ordonner de me dépêcher. Sa vue m'horripilait toujours, je l'envoyais au diable ; les injures échangées me firent encore perdre quelques minutes et la présentation n'eut pas lieu.

Mon succès fut grand et la Presse me complimenta chaleureusement. Mais les jours se suivirent et ne se ressemblèrent pas. La caisse de Schürmann fut vite à sec. Que fit-il ? Sans me consulter, il me céda, pour 800 francs au directeur d'un Crique qui contenait 14 000 places et qui m'afficha pour le surlendemain. Notre traité lui donnait le droit de le faire. J'en fus tellement affecté qu'une éruption de boutons, clous, furoncles, tout le tremblement ! se déclara. Mon frère, effrayé, courut chez notre consul, M. Sylva, qui me fit admettre d'urgence à l'hôpital français. On m'y larda de coups de bistouri. Il fallait y rester quinze jours, mais les comédiens de Schürmann se trouvaient, de ce fait, sur le pavé. Leurs traités disaient qu'en cas d'absence ou de maladie de l'impresario ou de *l'étoile* les traités étaient suspendus. Était-ce assez léonin !

M. Sylva m'engagea à chanter quand même, malgré mon état, pour sauver la situation de camarades qui allaient se trouver sans pain et sans gîte. «*Je chanterai, coûte que coûte*» lui répondis-je.

Et le surlendemain je me présentai sur la scène, le bras en écharpe. La salle était comble ; je dus chanter, ou plutôt hurler, dans cet immense amphithéâtre de quatorze mille places, accompagner par... un piano ! Le public, qui ne comprenait

pas un mot, criait toujours : *bis !* espérant arriver au morceau sensationnel qui le satisferait. Mon frère courut me chercher d'autres chansons à l'hôtel. En attendant, je dis des monologues, encore moins compris. Je restai en scène toute une heure ! Puis je rentrai tout droit à l'hôpital, fourbu, anéanti, mais la recette avait été superbe et les camarades étaient sauvés.

Huit jours après, nous prenions le bateau qui nous rapatriait ; sauf Schürmann, conspué partout et par tous. Je ne l'ai plus revu.

Rentré à Paris, je contai mon histoire à Aurélien Scholl qui écrivit une chronique cinglante, contre Schürmann, dans l'*Écho de Paris*. Cet affreux juif nous fit un procès, mais Me Doumerc, mon avocat, demanda la caution *Judicatum solvi* qu'elle eût été réduite à 1 200 francs, il ne put la fournir, l'affaire en resta là.

Depuis, le Schürmann a été fait chevalier de la Légion d'Honneur !!!

Ils sont nombreux, au concert, les artistes qui ont eu un jour l'idée, homme et femme, de s'associer pour jouer des saynètes ou chanter des duos et qui, satisfaits de leur collaboration, ont complété cette union artistique par une union plus intime consacrée par M. le maire.

J'ai rencontré souvent dans mes tournées un de ces couples et celui-ci très sympathique. C'étaient les duettistes Hobret-Lehmann.

Hobret est bon diseur, comédien, Lehmann a une fort jolie voix et elle est adroite. C'est à la Scala, sous la direction de Mme Roisin, qu'ils se sont connus et appréciés. Par un labeur opiniâtre, ils ont acquis une honorable notoriété. Ils avaient même fait une petite pelote, mais les artistes savent mieux gagner l'argent que le garder. (J'en sais quelque chose !). Ils ont dû reprendre le harnois du travail et continuer de plus belle à chanter leurs duos comiques où ils sont toujours excellents. Ce sont de bons camarades. Ils ont un grand fils de vingt-trois ans qui a déjà fait du théâtre; il devra réussir : bon sang ne peut mentir.

Au temps de ma prospérité, en mon hôtel de Neuilly, j'avais la manie d'offrir aux camarades moins fortunés que moi, et après le déjeuner, de choisir dans ma garde-robe qui regorgeait de costumes, tout ce qui pourrait leur plaire, leur être utile. Mais quand ils avaient fait leur choix, il se trouvait toujours que c'étaient justement des effets dont je ne voulais pas me séparer.

La vérité, c'est que toutes ces défroques étaient des souvenirs pour moi et je ne pouvais me résoudre à les voir partir.

Léon Garnier et Maurel furent souvent les victimes de cette manie, et l'un d'eux, Léon Garnier, a conté plus tard dans la *Revue des concerts*, une de leurs visites chez moi.

Je le laisse parler.

«À l'Alcazar d'Été, chaque fois que Paulus nous apercevait, Maurel et moi, en costume de scène, il ne manquait pas de nous dire.

– Mais, sacrebleu ! vous êtes habillés comme des singes. Qui est-ce qui m'a fichu des artistes comme ça? Vous avez l'air de chanteurs des rues. Vous n'avez donc pas d'autres costumes? Mais venez donc un jour chez moi, j'ai un grenier bondé de pantalons, d'habits, de perruques et de chapeaux. Venez donc choisir ce qu'il vous plaira.

Or, un jour que nous étions chez lui, après avoir copieusement déjeuné ensemble, Maurel me fait de l'œil comme pour me dire :

– Maintenant, tapons-le aux costumes.

– ?

– Mais, comment donc ! mes enfants; montez au grenier avec moi.

Il ne nous avait pas trompé. Dans une vaste mansarde étaient étalés ou jonchaient à terre toute une ribambelle de vêtements de toutes sortes et de toutes nuances.

Je m'emparai d'un superbe habit bleu, à boutons d'or.

– Oh non!... pas cet habit, me dit-il... il est tout neuf et je m'en sers...

– Moi, je prends cette culotte à pont, demanda Maurel.

– Oh non! pas cette culotte. Elle est vieille, c'est vrai; mais c'est une relique. C'est la culotte avec laquelle j'ai débuté, et, pour rien au monde, je ne m'en séparerai.

- Qu'à cela ne tienne, je vais toujours prendre cette veste de soldat.

– Oh non ! Ignorez-vous que je vais en avoir besoin dans la prochaine revue ?

– Alors, donnez-moi ce gilet.

– Impossible ! je le tiens de mon père.

Bref, quand nous partîmes de chez lui, savez-vous ce que nous emportions en fait de costumes ?...

Chacun deux paires de gants en coton !»

Un ressouvenir de Mialet, ce fort ténor, dont on se rappelle les naïvetés légendaires.

Ce grand garçon, taillé en hercule, fort comme un bœuf et doux comme un agneau, vous avait des réparties à renverser un... ministère.

On parlait de 1870 devant lui, et comme il voulait prendre part à la discussion, quelqu'un lui dit :

- Mais ne parle donc pas de ça, toi, en 1870, tu n'étais pas encore au monde ?...

- Té, je n'étais pas au monde.

«Seulement, j'étais avec Garibaldi ; nous nous sommes battus trois jours à la file, et j'ai reçu une balle prussienne qui m'a fracturé le bras à la fameuse bataille de...

«Comment appelles-tu donc ce petit pays près de Dijon où l'on fabrique de la moutarde ?

- À Bornibus !

- Oui, c'est cela. J'ai été blessé à Bornibus...

Chapitre XXVIII

La chanson du jour. – Tout à la Boulanger ! – Les Pioupiou d'Auvergne. – Antonin Louis. – Demay. – Maurel. – Violette. – Le carrousel Floquet. – A l'Eden-Concert. – Les vendredis classiques. – Villé et Dora. – Dattigny. – Limat. – Eugène Baillet. – Raoul Pitau. – Le tremblement de terre de Nice. – Une idylle mouvementée. – Le bénéfice de Mercadier. – A l'Eden-Théâtre. – Un scandale à la Scala. – Lévy. – Debriège. – Le Père la Victoire.

Au commencement de l'hiver 1886, pendant un congé que m'avait accordé le Directeur de la Scala, je fis une tournée dans le Midi, de Bordeaux à Sète, avec une troupe que j'avais organisée et qui comprenait, entr'autres artistes : Gabrielle Chalon, une fort belle jeune femme, qui me rendit de bons services comme chanteuse et comme comédienne ; puis Delpierre, artiste très adroit, Nadine, une gracieuse dugazon qui plaisait beaucoup et Mme Raphaël Félix, chanteuse de valse, très goûtée. Mon pianiste accompagnateur était Léopold Gangloff, musicien de talent, que je lançai du coup. Plus tard, il me fera la musique de la *Boiteuse* dont le succès fut énorme et gonfla la caisse du Répertoire Paulus.

En mai à l'Alcazar d'Été, *En revenant de la Revue* mit le comble à ma renommée. J'ai conté, au premier chapitre de ces souvenirs, comment naquit cette fameuse chanson et le bruit qu'elle fit par le monde. Elle rapporta aux auteurs, Delormel et Garnier, et à l'excellent compositeur Désormes, gloire et profit. C'est par ballots nombreux que la Maison d'édition expédiait le grand succès du temps à la province et à l'étranger. Ce pauvre Désormes, par contre, ne put jamais obtenir la petite satisfaction qu'il attendit toute sa vie : les palmes d'officier d'Académie ! Tous les ministères eurent la mesquinerie d'en vouloir au compositeur d'*En revenant de la Revue*, qui avait popularisé le *brave général Boulanger* et en avait fait l'idole des foules.

Nombre de chansonniers nous emboîtèrent le pas. Les rues retentirent de refrains célébrant le général.

Le chansonnier Antonin Louis se trouvait sur le boulevard, un soir d'effervescence populaire. On chantait alors dans les rues un refrain qu'avait lancé Bourgès : *C'est ta poire! ta poire! ta poire!* Il eut l'idée de substituer le nom du général au mot «poire» et entonna, à pleine voix :

*C'est Boulange, Boulange, Boulange,
C'est Boulange qu'il nous faut!
Oh! oh! oh! oh!*

Une heure après, tout Paris chantait ce refrain. Notre chansonnier, devant la réussite de son improvisation, rentra vite chez lui composer la chanson, mais le refrain seul en subsista. Seulement il fit, aussitôt après, la chanson qui eut tant de succès : *Les pioupiou d'Auvergne*, lancée aussi par Bourgès.

Antonin Louis était un coutumier, et l'est toujours, des succès populaires parmi lesquels il a eu : *Les pompiers de Nanterre*, *le Sire de Fich-ton-kan*, *la Charrette*, etc. C'est un saisisseur d'actualités, très intelligent, très adroit.



Antonin Louis

Sur la même scène que moi, triomphait la grande comique Demay, avec *Mon p'tit Ernest*, chanson qui célébrait, d'une autre manière, le héros du jour. Quelle diseuse que cette Demay ! avec sa voix sonore, prenante, qui portait au loin, son clignotement de l'œil soulignant des couplets gaulois, elle était impayable. Aucun ne l'a égalée dans ce genre. Elle aurait transformé une romance sentimentale en gaudriole, avec les *intentions* qu'elle prêtait à tout. Et bonne fille avec ça !



Mlle Demay

Maurel était aussi à l'Alcazar d'été. Il cherchait sa voie et ne l'avait pas encore trouvée. Il devait bien avoir quelques succès dans la chansonnette (entr'autres avec

J'ai perdu ma gigolette!) mais il était plus comédien que chanteur. Il l'a prouvé depuis. Il excelle à créer des types originaux; il les compose avec une rare perfection, une vérité sensationnelle. Depuis plusieurs années, les revuistes implorent son précieux concours : c'est un atout irrésistible dans leur jeu. Son front s'est couvert de lauriers et sa poche s'est emplie de numéraire. C'était mérité.



Maurel

Et puis encore une compatriote, une Bordelaise qui a du picrate dans les veines. C'est Violette.

Elle procède de Bépoix et de Bécat, mais avec plus d'exubérance encore et surtout plus d'endurance. C'est un tempérament de cabri ! Toujours piaffant, toujours en ébullition.



Henriette Bépoix

Espiègle, jolie, maligne comme un singe, volontaire, elle a réussi et réussira encore mieux.

Fait ouvrir les oreilles et manœuvrer les lorgnettes ; la voix étant perçante et le mollet aguichant.

Elle a passé aussi à l'Eldorado où on l'appelait Mlle Vif Argent et y a récolté des applaudissements en chantant surtout ses duos : *Philomène et Tata*, avec Ducastel,

et *Paul et Virginie* avec Gilbert. Ces deux fantaisies étaient d'Émile Baneux, un des bons *paroliers* de ce temps-là; l'auteur d'un certain nombre de chansons à succès et de monologues, entr'autres de l'*Enragé* que Coquelin Cadet et Vaunel ont popularisé.



Violette

L'hiver venu, je traitai pour quelques représentations à l'Eden-Concert.

La Presse (et particulièrement Francisque Sarcey) s'occupait fort de cet établissement. Mme Castellano, l'intelligente et très aimable directrice, venait d'y fonder les fameux Vendredis classiques, où elle avait mis toute son âme et sa constante sollicitude.

Son bras droit, c'était Villé; Villé qui avait fait son petit bonhomme de chemin et était devenu l'excellent *Premier* d'une excellente troupe.



Villé

Il avait une bonne voix, une diction parfaite ; il était comédien, chercheur, consciencieux, persévérant.

Quand l'Eden-Concert dut fermer, exproprié par les Magasins de Pygmalion, Francisque Sarcey, qui était un fidèle admirateur des Vendredis classiques, écrivait ceci de Villé :

Que de chansons il a créées, ou plutôt recrées, à notre pauvre Eden ! Avec quel art exquis il y chantait :

*C'est le ménétrier Thomas
Un peu rouillé par l'âge...*

et la chanson du capitaine :

*Je me suis-t-engagé
Pour l'amour d'une blonde...*

et surtout, cette merveilleuse chanson, ce chef-d'œuvre, la *Lettre de faire part* :

*Rose, l'intention d' la présente
Est de t'informer d' ma santé
L'armée française est triomphante...
Et moi j'ai l' bras gauche emporté.*

Villé chantait tout cela, tantôt avec une finesse exquise, tantôt avec une sensibilité douce, toujours avec une mesure de bon ton.

Et plus tard l'oncle disait, en parlant de la représentation de retraite de Mlle Broizat, à la Comédie-Française, où Villé avait été chanter deux chansons qui furent acclamées :

«Voilà dix ans que je me tue à répéter que Villé est un des premiers diseurs de ce temps-ci. Mais, quoi ! il chantait dans un café-concert où il n'est pas chic d'aller et que jamais le prince de Satan n'a honoré de sa visite. Il ne s'y rendait que les amateurs de la vieille chanson qui tous applaudissaient Villé et quand il avait débité les chansons portées au programme, lui en réclamaient d'autres, riant et battant des mains. Ces pleutres-là, pas plus que moi, ne font la renommée. Voilà un beau soir Villé qui se présente sur les planches de la Comédie-Française, devant une salle très brillante. Il dit la chanson du Père Thomas et c'est un étonnement universel. «Tiens ! mais il est plein de talent, ce Villé ! Il peut à cette heure dormir sur les deux oreilles ; toutes les maîtresses de salon se l'arracheront l'hiver prochain. Une soirée a plus fait pour lui que dix ans de travail consciencieux, suivi obscurément par de bons juges.»

Villé chante des duos comiques avec Mlle Dora qui, elle aussi, a fait du chemin et possède une charmante diction, aidée par une jolie voix facile. Les deux partenaires

s'entendent si bien pour emballer le public qu'ils uniront à jamais leurs voix... et leurs destinées.



Villé et Dora

D'autres artistes de mérite se font encore applaudir à l'Eden-Concert.

Mlle Dattigny, charmante brunette à l'œil mutin qui possède une voix des plus agréables et dit juste; Mme Abadie, au comique original ; Mme Rivoire qui a du *chien* et l'originalité ; la petite Louise Richard, huit ans, qui a déjà passé à l'Eldorado, et continue ici à égayer le public; puis, côté des mentons rasés, Maréchal, un joli chanteur préludant à ses nombreux succès ; l'immense Chevalier (six pieds de haut !) continueur de Ducastel, et Limat, excellent dans ses présentations de types cocasses, truqueur de première classe, régisseur modèle de tous les établissements où il a passé et où il passera ; un cœur d'or aimé de tous pour ses multiples qualités de bon artiste et de bon camarade; de plus, modeste comme une violette.

Mme Castellano vient d'ouvrir un concours de chansons qui a donné d'excellents résultats. Le jury, chargé de décerner les prix est ainsi composé : Gustave Nadaud, président d'honneur; Armand Silvestre, président; puis, par ordre alphabétique : Eugène Baillet (qui prêta son concours éclairé à l'œuvre des Vendredis classiques), Ernest Chebroux, Maxime Guy, Eugène Hachin, Eugène Imbert, G. Montorgueil, P. de Néha, René Ponsard, Octave Pradels, H. Ryon, E. Siébecker et Charles Vincent.



Eugène Baillet

Au commencement de l'année 1887, je fais la connaissance de Raoul Pitau qui devait bientôt devenir mon intermédiaire dans tous mes engagements futurs et mon excellent ami.

Beau garçon et le sachant, jouant au Lovelace, c'était un Bordelais plein de joyeuse faconde et, comme la plupart de ses compatriotes - dont je suis - possédant un toupet remarquable, bien qu'il fût chauve comme un œuf d'autruche.

Il arrive de Nice où il se trouvait lors du terrible tremblement de terre, le mercredi des Cendres, 23 février 1887. Au milieu de cette catastrophe il lui est arrivé une aventure amusante.

La veille, il avait fait presque la conquête d'une aimable voyageuse logée au même hôtel que lui. Comme il plaçait des rhums et des vins pour une maison de Bordeaux, il lui avait, pour entrer en matière, offert avec insistance de lui en vendre. A six heures du matin, rentrant en même temps qu'elle des fêtes du Carnaval, il s'était montré si galant, si persuasif, que ses offres de services allaient être agréées, quand, tout-à-coup un craquement formidable disloque l'hôtel et le soulève. Tous les meubles, ainsi que nos deux amoureux, sont jetés à bas ! Le placier et l'acheteuse ne pensent plus, ça se conçoit, à continuer le débat de l'offre et de la demande.

Tout Nice était bouleversé ! la panique était générale. Chacun fuyait sa maison, cherchant, sur les places publiques, dans les espaces découverts, un peu de sécurité. Cependant, une heure après, pendant une accalmie, Raoul Pitau et la voyageuse essayent de reprendre la conversation interrompue. Patatras ! une nouvelle secousse, plus violente encore, les sépare. C'était à croire que le tremblement de terre s'était institué le gardien des bonnes mœurs. Cette fois, ils s'enfuirent, chacun de leur côté, et l'idylle resta inachevée. Pitau se tordait en me racontant ça.

Ce même soir du 23 février 1887, à Nice, devait avoir lieu un festival artistique au Concert du Palmier, pour le bénéfice de Mercadier, avec le concours des célèbres duettistes Bruet et Rivière, des frères Gémon, de Nicol, et autres. Vous pensez bien

qu'il n'eut pas lieu. Tous les artistes, éperdus, fuyaient vers les gares, portant sur leurs épaules valises et malles, – car il n'était pas possible de trouver un homme de peine, un domestique, même à prix d'or.

Le 5 mars 1887, apparition du premier numéro de la *Revue des Concerts* que nous fondons, Delormel, Garnier et moi, pour riposter aux attaques incessantes dont nous sommes l'objet. Savoisy accepte d'être le directeur du journal. Grand émoi dans le monde des concerts; les abonnements affluent. On connaît mon caractère combatif et l'on s'attend à de rudes estocades. Je vais donc pouvoir tomber sur les directeurs qui m'ont embêté. Régnier-Kosmydor reçoit les premiers coups, puis c'est le tour de M. Allemand, mon directeur de la Scala et voici à quel propos :

M. Allemand ayant payé les 30.000 francs à Régnier, à la condition que je chanterais pendant trois ans chez lui, j'étais en train d'exécuter cette convention, quand M. Plunkett, directeur de l'Éden-Théâtre, me proposa d'aller y chanter, à de très belles conditions. Il jouait alors un ballet, *Messaline*, qui succédait au célèbre *Excelsior*, mais qui ne donnait pas les mêmes résultats pécuniaires.

Fort de mon traité avec Régnier, que continuait naturellement M. Allemand, je pouvais aller chanter dans cet établissement distant de 1.500 mètres, j'acceptai donc; on fit de la bonne publicité sur mon nom, j'y parus et je remportai un grand succès avec mes chansons, notamment avec *En revenant de la Revue*, de plus en plus en vogue. Grâce à ma participation dans la recette, je touchais une moyenne de 800 francs par soirée.

A la Scala, je passais de 9 heures et demie à 10 heures, et à 11 heures j'étais à l'Éden. Or, un soir, il était déjà 10 heures et mon tour ne venait pas ! Fort inquiet, je réclamai à Marcel, le régisseur, lui faisant comprendre que j'allais être en retard là-bas et que je ne le voulais à aucun prix. Il finit par avouer que c'était sur l'ordre de la Direction qu'il retardait mon entrée.

Je compris tout à l'instant. Allemand était furieux de mes succès là-bas. Je pris vite une décision. Je me précipitai sur la scène et demandai à Herpin, le chef d'orchestre, d'attaquer mes morceaux. Il s'y refusa... avant aussi des ordres. Alors je m'adressai au public, lui contant mon cas, et la situation qui m'était faite par la Direction. Marcel, le régisseur, accourut plaider la cause de son patron, mais le public le conspua. Scandale ! charivari énorme ! dont je profitai pour m'esquiver. Un quart d'heure après, j'étais à l'Éden-Théâtre.

A la Scala ce fut un tumulte énorme ! La police dut intervenir. Mais Allemand ne me fit pas le procès dont il me menaçait, et bien lui en prit : il l'aurait perdu, je n'aurais pas réintégré son établissement, et il n'aurait pas encaissé tout l'argent que je devais encore lui gagner.



Le Carrousel Floquet

Aux Ambassadeurs, cet été, j'ai été entendre une gracieuse brune qui chante fort bien les valse, polkas, marches, tous les morceaux à voix. Elle a nom Lévy. Et, à l'Horloge, j'ai applaudi avec chaleur la belle Debriège, grande vedette du moment.

Albany Debriège, alternativement au concert et au théâtre, a remporté des succès partout et créé nombre de rôles, aux Variétés, aux Menus-Plaisirs, à Bruxelles. Aux Variétés, dans le *Puits qui parle*, elle fit sensation. Elle jouait le rôle de la Vérité dans le costume traditionnel de cette *personne*, lequel costume n'existant pas, ou presque pas, demande pour le revêtir une femme possédant toutes les qualités physiques que Phidias exigeait de ses modèles.

Avec ça, du talent et un gentil caractère.



Albany Debriège

Je vais de temps en temps à l'Eden-Concert aux vendredis classiques dont la vogue croît toujours. On refuse du monde ces soirs-là.

Quelques nouvelles artistes dans cette excellente maison, depuis que j'y ai passé.

Trois fort jolies diseuses, Diony, fine, distinguée, adroite, Armande Cassive et Pauline Brévannes qui, bientôt, se feront applaudir au théâtre et conquerront la vedette ; la désopilante comique Mariette Chevalier, la séduisante Tylda et deux chanteuses *sérieuses*, très goûtées, Peyrali et Carmen Cortez ; sans oublier Victorine Ben et Dupéry qui prêtent leur charme aux rôles qu'on leur confie dans les pièces.



Armande Cassive

Melle Tylda

Carmen Cortez

Régiane, qui procède de Perrin, lance ses chansons à parlé avec une fougue, une volubilité qui enlèvent la salle, et la voix sonore d'Albin, un superbe baryton, fait merveille.

L'orchestre est excellemment dirigé par Paul Blétry.

Les artistes des cafés-concerts ont toujours eu des lieux de rendez-vous, des cafés, où, à certaines heures, ils se réunissent pour causer, jouer, potiner, congratuler les camarades présents et bêcher les absents.

A la Chartreuse, se réunissent les artistes de deuxième ordre, les trop jeunes ou les trop vieux, les artistes au cachet et les directeurs d'occasion. En somme, clientèle très honnête, travailleuse et surtout cancanière. Le propriétaire, Bienfait, – un charmant garçon, très avenant, artiste à ses moments perdus – a brillé sur nos premières scènes et fait partie de la troupe de l'Odéon et du Châtelet.

Près de l'Eldorado est sis le café Raffestin, café fondé vers 1879 par un nommé Poulain. Dès son ouverture, il devint le rendez-vous de la gent artistique. Poulain

ayant vendu son fond à un être grincheux – qui n'aimait pas les *cabots*, – ce peu parlementaire marchand d'eau chaude se vit obligé de mettre la clé sous la porte après un an d'exploitation. Deux ou trois successeurs essayèrent de ramener chez eux la clientèle des artistes, ce fut peine perdue, et pendant trois années, ce café n'effectuait qu'ouvertures, fermetures, changements de propriétaires et faillites.

Les artistes s'étaient portés chez les frères Léonce, au café de la Scala, mais comme Poulain, Léonce vendit sa maison à un homme antipathique aux artistes ; ceux-ci retraversèrent le boulevard et retournèrent à l'ex-café Poulain, que Raffestin venait d'acquérir.

Raffestin est un charmant homme très serviable, dit-on. Son café n'est pas très bon, mais ses dîners sont excellents. Son établissement est le quartier général des artistes, auteurs, compositeurs, hommes de lettres. Jules Jouy et Gerny y viennent faire leur manille, Gabillaud ses parodies, Bonnaire ses amusants jeux de mots, Amédée de Jallais [Voir à Eudoxie Laurent] et Numès de l'esprit, Paul Henrion conter ses souvenirs, A. Petit compter ses succès. M. Mermeix y vient quelquefois; L. Lebourg et G. Acker, Fabrègues et Garnier le ténor, Dermès, Sulbac, Plébins, Bourgès, Libert, Courtès, du Vaudeville, Clovis, Réval, Pichat, Doria, y viennent souvent. Lemonnier et Blondelet s'y font rares. On y voit la charmante Paula Brébion, la jolie Violette, la sémillante Dowe. Mais, depuis quelques jours, ce café devient un peu *chartreuse* et déjà quelques clients commencent à le désertir pour aller chez l'ami Pégmat, qui vient d'ouvrir la Brasserie Gauloise, et qui a su, dès son ouverture, attirer chez lui le dessus du panier artistique, aussi rencontre-t-on chez lui Paulus, Gaillard, le beau Lachanaud, le bouillant Achille Secondigné et toute une ribambelle de joyeux drilles.

En revenant sur nos pas, entre le Café Français et la porte Saint-Martin, se trouve le Café Louis XIV. Ce sont les artistes du théâtre qui l'alimentent, on y rencontre quelques acteurs en renom, mais la majorité des clients sont des artistes de province, en quête d'engagement ; c'est dans ce café que l'on rencontre les légendaires Mastuvu, ces stoïques déshérités du talent, ces gascons de la rampe, qui :

*Plus délabrés que Job, et plus fiers que Bragance
Drapent leur gueuserie avec leur arrogance.*

– *M'as-tu vu à Pézenas, quand je jouais Lazare, on relevait six fois le rideau ?*

– *M'as-tu vu à Béziers, le soir que j'ai doublé Faure, moi, artiste de comédie ?*

Braves gens au fond, ces pas-de-veine, il faut les voir pérorer l'été sur la terrasse, attablés devant une absinthe qu'ils font durer trois heures, il faut les entendre nous débîner.

Ils nous appellent les *sans talents*. Nous les appelons les *purées*.

Chapitre XXIX

L'émeute de Lyon. – A l'Éden de Trouville. – Valti. – Brunin. – Lucy Durié. – Gabrielle Lange. – Stella. – Van Lier. – Méaly. – Stelly. – Legrand. – Modot. – Vaunel – Gabrielle d'Estrées. – Chaudoir. – Derrière la Musique militaire. – Musette. – Léon Laroche. – Müssleck. – Le saucissonnier Constans. – Yvette Guilbert. – Le Cheval du Municipal.

Allons ! bon... encore un scandale ! Après celui de la Scala de Paris, celui du Casino de Lyon ! Et celui-ci a dégénéré en émeute ! Voici les faits :

L'an passé, à ce même Casino, j'eus le malheur de trouver étrange l'accoutrement d'un pître – informe autant que difforme – qui venait inconsciemment faire le burlesque dans ma chanson *En r'venant de la revue*. Toucher à leur idole, ah ! malheur ! Ce ne fut qu'un cri : j'étais jaloux du succès de ce grotesque !

Jaloux de quoi ? D'un malheureux, qu'ils élevaient sur le pavois, émigré de caboulots en caboulots, trouvant à peine où placer ses idioties. Son nom, qui donc se le rappelle ? Cette colère des Lyonnais de la Guillotière ne me paraissait pas sérieuse ; j'avais pris tout cela pour de l'enfantillage. Ma représentation finie, j'essayai le pétard qu'ils avaient mijoté ; je partais contrit, mais persuadé que cela ne m'empêcherait pas d'y revenir. Pourtant, j'appris que des «gônes» me tenaient rancune. On disait que jamais plus on ne me laisserait chanter à Lyon et qu'une «pelle» m'était réservée si j'osais me présenter devant eux. J'en ai tant entendu sur mon compte que je pris ces racontars pour ce qu'ils valaient.

Le directeur du Casino, que je voyais souvent à Paris, me disait aussi : «*Ah ! ils ont une dent et ça sera dur. – Allons donc ! je chanterai au profit d'une œuvre sympathique, on se réconciliera.*»

Il y a quinze jours, Verdellet revint à Paris. Nous reprîmes nos pourparlers. Mon offre de chanter *gratis* pour une bonne œuvre lui sourit ; il pensa aux *Fourneaux de la Presse*. «*Je chanterai le jeudi 3 novembre. Affichez* », lui dis-je.

Le jeudi matin, je prenais le rapide ; j'arrivais à Lyon à six heures ; j'étais à l'hôtel Collet à six heures et demie. Encore dans l'omnibus de l'hôtel, j'aperçus une queue énorme devant le Casino. Je m'enquiers ; tout était loué.

- *Que dit-on ?*

- *N'ayez crainte, les mesures sont prises ; l'impression est bonne.*

- *Et le programme ?*

- *Le voilà.*

Qu'y vois-je! Porté deux fois, à neuf heures et demie et à dix heures et demie. Je fais un bond de stupéfaction. L'administrateur Mey comprend mon effarement, et court effacer au crayon bleu le deuxième tour de dix heures et demie. Sitôt dans ma loge, j'insistai pour voir le programme rectifié. Rien n'avait été modifié! Je devais paraître les deux fois. Fatigué, n'ayant ni mangé, ni dormi, j'insistai pour qu'on fit une annonce.

M. Verdellet comprit alors que c'était le seul moyen d'en sortir. Il pria Durozel, le régisseur, de faire savoir que, fatigué, je chanterais toutes mes nouveautés en une seule apparition, à neuf heures et demie.

Cette annonce fut faite en dépit du bon sens. Le régisseur appuyait sur chaque phrase, dont quelques-unes, applaudies au passage, empêchèrent d'entendre ces derniers mots : «*Paulus ne paraîtra donc qu'une fois.*» Le public ne comprit pas le sens général de cette annonce. Durozel se retira, croyant l'avoir suffisamment instruit.

Quand je parus à neuf heures et demie, quelques cris hostiles, quelques protestations, retentirent.

J'attendis deux minutes que le silence s'établît, et j'en tonnai les *Sociétés de gymnastique*. Ému, tremblotant (on le serait à moins), je m'évertuais à donner du son; rien ne sortait, j'avais la voix complètement étranglée. Je n'abandonnai pas la partie, et chantai comme cela quatre chansons ; les sympathies se manifestèrent ; je repris courage, et leur annonçai que j'allais, pour la première fois, leur donner le *Retour du mobilisé*, dernière création. Cette annonce fit très bon effet, on me couvrit d'applaudissements. La chanson ne fut pas mieux présentée que les quatre autres, j'étais aphone complètement. Le public me tint compte néanmoins de mes efforts, et je partis avec les bravos *unanimes* de toute la salle. La partie était donc bien gagnée.

Dans la loge, m'épongeant, tout réjoui de ma victoire si chèrement gagnée, je songeais, avec Chaudoir, aux dangers de ce programme où j'étais porté deux fois. Lui, se plaignant de la chaleur insupportable de la loge, n'y tenant plus, voulait s'en aller. Moi de résister et de lui dire : «*Malheureux, si le public insiste, et que je sois parti, voyez quel vacarme ! Restons, attendons les événements ; pour tous, disons que nous ne reparâtrons plus, on prendra des mesures en conséquence. Restons jusqu'à la fin, et, s'ils protestent, quoique aphone, j'irai en bras de chemise, s'il le faut, leur râler des monologues.*»

Mon brave ami, Raoul Pitau, comprit aussi le danger qu'il y avait à s'en aller ; il opinait pour rester quand même.

Nous en étions là de ce conciliabule, quand M. Verdellet vint nous dire : «*Mes enfants, tout est conjuré (10 h. 1/2), la pantomime commence, le rideau est baissé, les accessoires sont posés, le public est bien convaincu que Paulus ne reparâtra plus. Vous POUVEZ PARTIR.*»

Encore défiant, je risquai un œil scrutateur sur la scène pour constater cette nouvelle situation. Les clowns commençaient leurs pirouettes. Chaudoir et moi primes nos pardessus, et nous partîmes en fendant une foule irritée de n'avoir pu entrer et qui attendait les détails de la soirée.

Nous voilà à l'hôtel Collet, à dix heures trois quarts, tranquilles, quand tout à coup un vacarme indescriptible se passe sous nos fenêtres. Des centaines de voix clament :

«Paulus ! Paulus ! à l'eau !»

Ce que j'avais craint était arrivé. A l'entrée des clowns sur la scène, des hurlements avaient retenti là-haut : *«Paulus ! Paulus ! ou nos vingt-cinq sous !»* Les clowns avaient pris ça à la blague; l'exaspération du public s'en était accrue. On avait trépigné, crié ; les horions, les syphons, les soucoupes avaient plu sur les musiciens, sur les spectateurs des fauteuils. Sauve-qui-peut général ! Aux portes du théâtre, cinq mille personnes, mécontentes de n'avoir pu entrer, se sont jointes à celles qui viennent me conspuer.

Ce charivari épouvantable dura jusqu'à une heure du matin !

Que pouvais-je y faire ? J'aurais dû rester au Casino, je le compris encore. J'étais à l'hôtel, en face, séparé par cinq mille personnes qu'un escadron de cuirassiers seul aurait pu franchir. De ma fenêtre, j'ai vu casser les globes du Casino, j'ai entendu bafouer mon nom sur tous les airs populaires.

La garde à cheval arriva, la police redoubla d'énergie, et à une heure et demie tout était dissipé. Enfin ! Je passai la nuit la plus atroce de ma vie. Un train de sept heures me conduisait à Genève le lendemain matin ; affolé, je partis. Mais avant je déchargeai mon cœur en écrivant au directeur du Casino une lettre, que je copiai à sept exemplaires et que j'envoyai aux journaux de Lyon.

Cette lettre fut insérée, mais des journaux y ajoutèrent des réflexions injustes et méchantes. Ils disaient, en substance :

«Paulus devait être écharpé s'il reparaissait à Lyon.

«Dix mille personnes sont venues pour l'entendre ; la recette a été maximum ; l'accueil a été favorable. Il n'est pas revenu, ainsi qu'on l'avait annoncé sur les programmes et l'avions annoncé nous-mêmes dans nos feuilles ; il a voulu se moquer de nous, nous ne l'avons pas ménagé. Il se le rappellera.»

Ma conscience est tranquille. J'ai agi correctement, et sans emportement. Dix mille francs m'auraient été demandés pour éviter pareil conflit, je les eusse donnés de grand cœur.

Le lendemain je me présentai devant un public nouveau pour moi – je parle du public de Genève, où j'ai chanté samedi et dimanche au Grand-Théâtre. – Ce public élégant, prévenu, se défiait de mes faits et gestes. J'ai dû faire vibrer toute la note discrète que j'emploie spécialement dans les salons. J'ai complètement réussi ; les journaux du pays ont été les premiers à me reconnaître une réserve à laquelle ils ne s'attendaient certes pas...

Mon traité était fini avec l'Alcazar d'Été et je voulais encore de meilleures conditions pour le renouveler. D'ailleurs, je n'étais pas pressé. Les Allemand venaient d'acheter l'Éden de Trouville et y plaçaient comme directeur leur gendre Marchand. Pour bien lancer l'affaire, ils me demandèrent mon concours. Pitau conclut l'affaire et nous partîmes pour la durée des courses de Deauville. L'installation de l'Éden était plutôt défectueuse, mais la troupe était très bonne. Elle comptait parmi ses premiers sujets, Mmes Marthe Lys, Dufresny et Valti.

La belle *gommeuse* Valentine Valti était alors en plein succès. Ses chansons, ses chapeaux gigantesques, ses toilettes excentriquement superbes et d'un goût exquis, plaisaient fort au public. Voix mince, mais agréable, avec un petit zézaiement original. Bonne camarade qui s'est retirée de la scène; la Fortune, pas toujours aveugle, l'ayant comblée de ses faveurs.



Valentine Valti

Après cette saison de Trouville qui fut excellente, je me reposai. J'allais aux concerts des Champs-Élysées, aux répétitions, voir les camarades et les applaudir. Aux Ambassadeurs, il y a Brunin, le gigantesque artiste que Lille a vu naître en 1859. Long comme un jour sans pain, d'une maigreur squelettique, il doit à ces avantages physiques une partie de son succès, soit ! mais il le doit aussi à son art de composer ses personnages-fantoches et à son jeu intelligent. Il avait eu une fort jolie voix et avait commencé par chanter la romance et la tyrolienne. Mais un enrouement subit l'obligea à se confiner dans le comique ; il y a réussi complètement. Il restera pendant dix-neuf *saisons* aux ambassadeurs. En ce moment, il apparaît costumé en

danseuse d'opéra. Il est inénarrable ! Le public se tord à son entrée et le rappelle avec frénésie. L'an prochain il va faire une tournée – qui sera fructueuse – dans l'Amérique du Nord, puis s'en ira à Moscou, où boyards, marchands et moujiks lui feront le succès dont il ne peut plus se passer.



Brunin

La grande Thérèse vient de donner une série de représentations triomphales à l'Eldorado, où quelques nouvelles artistes se font remarquer : Lucy Durié qui sort de l'Opéra-Comique. Belle voix, juste, étendue ; bonne méthode, musicienne accomplie... n'a que deux défauts : est timide et manque un peu de mémoire. Excellente camarade ; très goûtée du public. Créatrice de la célèbre romance populaire de Soubise et Boissière : *C'est un oiseau qui vient de France*. Puis, Gabrielle Lange, une rondeur, très en dehors, pleine de gaieté et d'entrain, qui promet... et tiendra. Stella, jeune, jolie, intelligente... une Mily Meyer en espérance. Van Lier, qui nous vient de Russie avec un chargement de lauriers; chante fort bien les morceaux d'opérettes. Et la toute belle Méaly (Juliette Josserand, dite), une toulousaine qui n'a pas froid aux yeux et fait s'écarquiller ceux des spectateurs. De l'entrain de la fantaisie intelligente de la voix. Ne fera que passer au concert. Depuis, a connu toutes les ivresses du succès, depuis les Menus-Plaisirs (1890) jusqu'aux Variétés où elle était encore applaudie hier. A citer aussi, Mlle Stelly... très distinguée... dit de façon charmante et joue fort bien la comédie. Elle a affirmé depuis ces qualités et, à l'heure actuelle, brille au firmament de Montmartre.



Yvonne Stella



Juliette Méaly



Mlle Stelly

Et encore quelques artistes mâles :

Legrand, qui continue, ou plutôt essaye de continuer Ducastel.

Modot, un bon artiste consciencieux et chercheur; restera pendant sept ans à l'Eldorado, ce qui équivaut au brevet supérieur du talent. Puis ira au théâtre faire dix créations remarquées, entr'autres celles dans *l'Oncle Célestin*, *Mademoiselle ma femme*. Hier encore incarnait le fameux interprète de *L'anglais tel qu'on le parle*, la charmante fantaisie de Tristan Bernard. Et Vaunel (anagramme de Lavenue, son nom) qui est un diseur parfait, un imitateur remarquable. Son travail persévérant, le don d'observation qu'il possède à un haut degré, lui ont marqué une place à part au concert. Il plaît à tous les publics, possédant un répertoire étendu qui satisfait aussi bien le gavroche du poulailler que les gens du monde qui le recherchent pour leurs soirées. Qu'il représente un paysan, un soldat, un bourgeois, un jeune fat ou un vieux beau, il entre si bien dans la peau du personnage qu'on croirait qu'il la porte depuis sa naissance. C'est un *comme il faut*, un sympathique ; c'est un artiste.

Au commencement de 1889, j'allai à Nice où l'on me proposait d'acheter l'Eldorado. Pendant que Pitau s'occupait de cette affaire, j'organisai une tournée dans les villes environnantes, Menton, Cannes, Grasse, etc., avec une petite troupe composée de : Mercadier, l'ombromane Arnoult et Gabrielle d'Estrées (Mme Bidon).

L'ami Bidon s'occupait du contrôle et Chaudoir était pianiste-accompagnateur. C'est lui qui me fit plusieurs bonnes chansons, entr'autres : *Derrière la musique militaire*.

Succès considérable pendant ces quinze jours. Mercadier, toujours charmeur et Gabrielle d'Estrées (une jolie jeune femme aux cheveux entièrement blancs) faisaient florès ; cette dernière avec ses chansons sentimentales et ses airs d'opéras, où elle était parfaite.

Musette, la fidèle compagne de Mercadier, l'accompagne dans ses pérégrinations. C'est de la gaîté parmi nous. Plus tard, à Bataclan, nous reverrons la belle *ribaude* et ce joli visage qu'illumine un perpétuel sourire.



Musette

Maintenant, mes *paroliers* favoris sont, presque exclusivement, Delormel et Garnier, en même temps mes associés dans l'édition de nos succès. Mais je garde un bon souvenir aux anciens, surtout à Léon Laroche à qui je dois : *J'ons marié Thérèse, Je me rapapillotte, J'ons pas bougé, Dans les fleurs, Le rond-point des Champs-Élysées*, et tant d'autres bonnes chansons. Laroche avait débuté dans la poésie sérieuse, mais le roublard s'aperçut vite que si ça pouvait rapporter un peu de gloire, ça ne donnait que du pain sec, pour, pouvoir beurrer ce pain, il lâcha le genre élégiaque pour celui du café-concert, et bien lui en prit. A cette heure, il grignote ses rentes, tranquillement, et a de quoi entretenir sa Muse, s'il la lutine encore dans sa retraite de Villeneuve-sur-Yonne.



Léon Laroche

Je rentre au Concert Parisien, le 9 mars 1889, sous la nouvelle direction de Müsleck. Auguste Müsleck était une des figures les plus connues de Paris. Il avait eu une vie agitée. D'abord, doreur sur bois, puis professeur de natation aux bains Henri IV, il avait ouvert après, le restaurant des Chevaliers de la Table ronde, au boulevard Barbès, où fréquentèrent tant de célébrités du jour : André Gill, Olivier Métra et bien d'autres. En 1879, il fonda la joyeuse Société des Becs-Salés, de tapageuse mémoire. Maintenant il est devenu le directeur du Concert-Parisien, qui vient de se payer six faillites consécutives ! C'est dur à relever une machine comme ça, mais Müsleck compte sur ses capacités... et sur moi, pour y arriver.



Olivier Métra

J'y trouve les camarades Clovis, Maurel, le baryton Sarrus, Teste, Vaunel et Brigliano, le régisseur excellent ; puis Mmes Alexandrine, Vaunel et Brigliano. Ça a marché comme sur des roulettes. Le public revient au concert déserté. La caisse du directeur se remplit ; il exulte... moi aussi, mais j'ai des démêlés avec la Censure. Depuis que les électeurs parisiens ont voté – et de la façon qu'on sait – pour le général Boulanger, *En revenant de la revue* est interdite. Il me fallait des nouveautés. Dans un monologue *Pas grand chose et pas beaucoup*, je brandissais un *saucisson* et je prononçais le nom de Constans, le tout puissant ministre, que les journaux satiriques appelaient alors Constans *le saucissonnier*. Le préfet de police, prévenu par un des agents qu'on envoyait toujours m'écouter, ordonna la fermeture du Concert-Parisien pour trois jours. Désespoir de Müsleck et des artistes : les recettes allaient être coupées. On se réunit, on se concerta ; j'offre d'aller chez le ministre plaider mon innocence et la pureté de mes intentions. J'y vais, je récite le monologue incriminé à M. Constans qui, en homme d'esprit, rit de la chose et fait lever l'interdit.



Vaunel

C'est Müsleck qui eut l'honneur de lancer Yvette Guilbert.

Celle qui devait bientôt avoir la grandissime vedette des étoiles féminines venait seulement de trouver sa voie. Jusqu'alors, elle avait un peu passé inaperçue. Elle se tâtait, observait, se disant que pour mettre au jour ce qu'elle sentait germer en elle, il fallait montrer du *pas encore vu*. Elle pensait, avec raison, qu'en suivant les sentiers battus on ne pouvait que glaner, imiter et continuer un genre quelconque. Il fallait créer... elle créa. Ce fut une révélation que cette, jeune femme, pas jolie, engainée dans sa robe étroite, couvrant des bras grêles de longs gants noirs et qui chantait sans les gestes explicatifs de ses consœurs, immobile, ne soulignant que par le rictus de sa bouche, d'où sortait une diction originale, sèche, saccadée, mais nette, prenante, portant loin, ne laissant pas mourir une syllabe des mots. Elle avait pris d'abord son répertoire aux chansonniers montmartrois. Ce qui, dit par d'autres, n'aurait été qu'une *scie* d'atelier, devenait, grâce à elle, une chanson d'art. Elle mettait dans des riens une telle persuasion qu'elle donnait l'illusion que c'était quelque chose. Ce n'était plus la Chanson, campant son bonnet sur l'oreille, retroussant sa jupe plus haut que le mollet, bonne fille gauloise, c'était la Chanson du jour, sans retenue, vicieuse, mais qui avait trouvé une merveilleux interprète.

Son succès a été grandissant. C'est la seule artiste du concert qui ait connu les cachets à la Paulus. Aujourd'hui, Yvette Guilbert voit les portes des plus grands théâtres ouvertes devant elle. L'infatigable chercheuse nous étonnera un de ces jours avec quelque nouvelle trouvaille, du *pas encore vu* supérieur, qu'elle doit mijoter depuis longtemps.



Yvette Guilbert

Chapitre XXX

L'Exposition de 1889. – L'Alcazar et la Tour Eiffel. – Giralduc. – Ducreux. – Polaire. – Les soirées mondaines. – A Vienne, Buda-Pesth et Bukarest. – Armand Ary. – Mort d'Amiati. – La Juniori. – A Saint-Pétersbourg. – L'Eldorado de Nice. – Eugénie Fougère. – Les Dante. – A New-York. – Aimée. – Au Royal-Trocadéro de Londres. – Les Gardes Municipaux. – Comica Serenada.

Pendant l'Exposition de 1889, le Papa Ducarre fut obligé de faire fermer les portes de l'Alcazar d'Été à neuf heures. Dès l'ouverture, tout était envahi. Comme je touchais 10 % sur la recette brute, vous pensez que j'étais enchanté, – et ça dure ainsi cinquante-trois jours, sans interruption.

A la Tour Eiffel, les Fantaisies-Parisiennes agonisaient. Les directeurs Richard et Daubray eurent l'idée de faire appel à ma vogue pour remettre leur affaire d'aplomb. Mes matinées étaient libres, j'acceptai. Sur mes conseils, on modifia le programme peu intéressant pour les étrangers; on réduisit le ballet et on engagea Valti et Léa d'Asco; avec moi, ça faisait trois jolis atouts dans leur jeu. A trois heures et demie, je chantais *La Boiteuse* ; la salle se vidait, et se remplissait immédiatement. A quatre heures et demie, c'étaient le *Père la Victoire* et *En revenant de la revue*, dont je modifiais les deux vers, effroi du Gouvernement. Ça marcha merveilleusement.

A l'Alcazar d'Été, débutait la toute belle Giralduc, à la voix superbe. Succès d'artiste et de jolie femme. Bientôt, avec son camarade Ducreux, un bon baryton, d'aimable prestance, ils lanceront ces duos ultra-parisiens que leur chic, leur élégance, leur distinction rendront si attrayants. Ducreux et Giralduc passeront par les grands

concerts et les théâtres, récoltant toujours le même succès : à l'étranger, à Londres surtout, ils seront acclamés. Depuis deux ans, ils ont quitté la scène pour se consacrer aux soirées mondaines qui les accaparent et où leur gracieux talent est apprécié à sa haute valeur, dans un genre nouveau qui fait sensation.



Giralduc



Ducreux

Je retourne pour quatre jours à l'Eden de Trouville, pendant la saison des courses. L'exquise Judic vient d'y donner aussi quatre représentations pendant lesquelles elle a remporté son succès coutumier. La maison marche admirablement... les artistes et... les petits chevaux font merveille ! Public extra-chic, tout l'Armorial est là... et aussi quelques-uns des *pétardi*ers des Ambassadeurs : les frères Ravaut, Bertrand, Letellier fils et *tutti quanti*. Ne s'imaginèrent-ils pas un soir de faire déshabiller des valets de pied du Cercle, de revêtir leur livrée et de pénétrer ainsi costumés dans la salle, où ils se livrèrent à un tas d'extravagances, soulevant l'hilarité du public par des colloques amusants et spirituels. J'y vis aussi Max Lebaudy, le jour où il avait suscité un scandale aux courses, avec le cheval qu'il

montait. Il avait fallu l'énergie de Crest – un ancien lutteur qu'il avait promu son garde du corps – pour empêcher le *petit sucrier* d'être malmené par la foule.

Polaire est aussi parmi nous. Une Polaire, toute jeunette, fluette, un mince paquet de nerfs endiablés. Pas jolie... mieux que ça : captivante ! Elle court, bondit, se déhanche, secouant sa crinière noire comme une petite cavale sauvage ivre de liberté. Rien ne fait encore prévoir qu'elle sera l'exquise Claudine et la fine comédienne d'aujourd'hui.



Polaire

A cette époque, j'avais beaucoup de soirées dans le grand monde. J'allais souvent chez la princesse de Sagan qui raffolait de ma chanson *Trois, rue du Paon* (de Planquette) que je venais de lancer ; et ce goût était partagé par son fils le prince Bozon de Talleyrand-Périgord. J'y, eus l'honneur d'être complimenté par les grands-ducs Vladimir et Alexis, qui m'invitèrent à boire le champagne avec eux. J'allais aussi chez M. Gaston Menier, le grand chocolatier, dans son Hôtel du parc Monceau, où je liai des relations d'amitié avec son frère Albert, disparu prématurément. Au cercle de la rue Royale, même succès ; M. Paul Bourget m'y félicita et j'en eus grand orgueil. Puis, chez Mme Boucicaut, propriétaire du Bon Marché, où je chantais à côté du grand baryton Faure. Nous étions les favoris du programme. Lui, chantait les *Rameaux* et *L'Alleluia*, accompagnés par un piano, moi je claironnais *La grosse caisse sentimentale* et d'autres chansons, accompagné par la Fanfare du Bon Marché, dont le chef distingué était mon homonyme Paulus. Les soirées avaient lieu dans le *hall* qu'on débarrassait en deux heures de temps de toutes ses marchandises et qui pouvait contenir dix mille personnes. Et ma voix ronflait là-dedans !... Il est vrai que le cachet, aussi, était ronflant !

Mon impresario Pitau avait négocié une tournée à l'étranger. Après quelques arrêts en Belgique et en Hollande, nous filons vers Vienne où nous arrivons en novembre 1889, dans un grand et superbe music-hall (direction Ronacher). Public très chic ; parterre de hauts personnages, émaillés d'archiducs et de princes. J'avais avec moi

le bon compositeur Paul Fauchey, qui m'accompagnait au piano et le violoniste Stretti, talentueux et nerveux, qui cassait pour cinq francs de cordes par jour. Et je trouvai là-bas, dans la troupe française, Émilie Bécat, disparue à mes yeux depuis si longtemps ; elle avait changé son nom pour celui de Burbeault, ce qui n'était guère heureux. Plus aussi gaie que naguère... une partie de son brio l'avait quittée ; elle avait de gros chagrins depuis ses mésaventures financières ; je consolai de mon mieux l'excellente fille, la bonne camarade. Et aussi Violette qui, elle, avait conservé tous ses moyens et sa joviale exubérance. Puis encore l'incommensurable Brunin, *Französischer-excentrique-Komiker*, qui avait un gros succès.

De Vienne, il fallait nous rendre à Buda-Pesth. Pitau, dès le matin, nous harcelait, craignant de manquer la représentation là-bas. Nous partîmes, sauf Fauchey qui, nonchalamment couché, nous déclara que le garçon d'hôtel ayant égaré ses bottines, il les attendrait pour se mettre en route. On les lui retrouva deux heures après, ce qui fit qu'il nous rejoignit... quand le concert était commencé. En arrivant à l'hôtel Ungaria, j'avais éprouvé une agréable surprise. Une troupe de musiciens tziganes nous avait reçus en jouant... les airs populaires de Paulus !... Si ce n'est pas la gloire, ça, alors, qu'est-ce ?

Tout se passa à souhait et de Buda-Pesth nous allâmes à Bukarest. il y faisait un froid !... dix-huit degrés au dessous de zéro ! Heureusement que les Roumains se montrèrent plus chauds que leur climat.

Nous réintégrons Paris et la Scala où, en ce moment, florit la gentille et gracieuse Armand'Ary. Elle chante, mime et danse à ravir une fantaisie *Mam'zelle Caramba*. Quel joli brio ! et que le public a raison de ne plus vouloir qu'elle quitte la scène, dès qu'elle y est !



Armand'Ary

Le 17 octobre 1889, mourait, à l'âge de trente-neuf ans, celle que l'on a appelée la tragédienne de la chanson, la grande Amiati. Thérèse Abbiate (dite Amiati) avait vu

le jour en Italie. La pauvre artiste n'a survécu que trois mois à son mari, M. Maria. Sans ressources, mais courageuse, elle était allée chanter un peu partout, en province et en Belgique ; en rentrant à Paris, elle mit au monde un enfant qui lui coûta la vie. «*Laisser quatre enfants et s'en aller !*» murmura-t-elle en expirant. Heureusement, des âmes charitables s'émurent ; les quatre orphelins furent recueillis par des camarades. Dorfeuill, le directeur de la Gaîté-Montparnasse et Émile Benoît, l'éditeur, en prirent chacun un, le docteur Doucet un troisième et l'excellent Limat, régisseur de l'Eden-Concert, se chargea du dernier. Quelques années plus tard, Limat, ne voulant pas que ces enfants fussent élevés de façon différente, les réunit tous à son foyer où la bonne Mme Limat leur servit de mère dévouée. Un cœur d'or battait dans la poitrine de ces braves gens, lesquels méritaient mieux qu'une *mention honorable* que leur délivra le ministère de l'intérieur. Décidément, il est plus profitable de faire de la politique que des belles actions.

Un médaillon de bronze, dû à la statuaire Élise Bloch, perpétue la belle figure de la chanteuse patriotique sur le modeste tombeau qu'on lui a élevé, dans le cimetière du Raincy.

Comme si je n'avais pas encore assez d'affaires sur les bras pour m'occuper et occuper... mes fonds, j'avais acquis l'Eldorado de Nice pour prendre livraison en octobre 1890, et Pitau s'occupait d'une autre affaire, à Paris, de l'achat du concert de Ba-ta-clan. Je compte pour mémoire le vignoble du Bordelais, le Clos Paulus et même le Paulus-Champagne que je plaçais à mes moments *perdus* !

En août 1890, je devais aller remplir un engagement fait avec l'impresario Puget à l'établissement d'été, Livadia, à Saint-Pétersbourg. Suivant notre habitude, nous faisons quelques villes sur le parcours du trajet. A Bruxelles, on me télégraphie de Saint-Pétersbourg, que le sieur Puget a déclaré forfait, mais que le propriétaire de Livadia m'offre d'y aller dans les mêmes conditions ; que les annonces sont faites, que tout ira superbement. Je consulte Pitau ; nous télégraphions : Accepté.

De Liège, nous prenons nos billets pour Saint-Pétersbourg. J'avais avec moi, Pitau, La Juniori, – perle de la Provence ! premier prix de beauté de Marseille ! – une dugazon d'opéra-comique, Müller, chef d'orchestre-pianiste et Stretti, violoniste. A la gare, ce dernier manquait. L'heure du départ allait sonner... pas de Stretti. Je prends quand même son ticket ; je le confie au chef de gare, avec prière de le remettre à ce lambin en lui recommandant de nous rejoindre au plus vite. Mais mon violoniste, qui faisait la *bombe* à Bruxelles, n'arriva que le surlendemain et, usant de je ne sais quelle supercherie, se fit rembourser le prix du ticket (272 fr.). On pense bien que je n'usai plus des services de ce joli monsieur et il a dû se mordre les doigts d'avoir agi ainsi.



La Juniori

La tournée de Russie fut malheureuse. La Censure défendait presque toutes les chansons; les journaux n'inséraient rien ; la maigre publicité consistait en prospectus déposés dans les cafés. Ce fut un désastre ! Les dames eurent du succès, grâce à leur physique, moi je mangeai, en dix jours, les quinze mille francs gagnés en Belgique. Je crus avoir une petite compensation en allant chanter au camp de Krasnoé-Sélo, devant le tsarévitch et le grand-duc Vladimir. Je fus mauvais, grâce au piano, archi-faux, d'un ton et demi au dessus du diapason. Le *Père la Victoire* pouvait me repêcher, mais le pianiste Müller laissa tomber la musique dans la caisse du piano et, trop ému, ne sut pas m'accompagner de mémoire. Le tsarévitch me complimenta, par courtoisie : le grand-duc m'offrit une belle paire de boutons de manchettes, saphirs et diamants, mais j'étais navré.

Nous repartîmes tous à Paris, sauf La Juniori ; elle avait fait la conquête d'un prince qui la ravit d'aise d'abord, qui la rasa ensuite, car bientôt, je la vis accourir au Concert-Parisien où je chantais et implorer son admission dans la troupe ; Müsleck, charmé de compter une aussi jolie femme parmi ses pensionnaires, acquiesça volontiers. Elle y consacra sa réputation de beauté et de gentille divette.

L'affaire de l'Eldorado de Nice était conclue. Je nommai Pitau directeur-gérant intéressé, et fis tous mes efforts pour rendre ma maison accessible à la haute clientèle niçoise. Mais je ne pus obtenir l'autorisation d'avoir les petits Chevaux ; il fallut ouvrir sans cet appoint sérieux. Cependant, un habitué des cercles, un belge, ancien lutteur, s'offrit, si nous lui donnions un emplacement chez nous, d'installer un jeu, à ses risques et périls ; il devait nous abandonner un tiers du rendement. Nous avons accepté, mais nous vivions dans les transes, craignant toujours l'intervention de la police dans les opérations du tenancier.

Le concert marchait très bien. Nous avons comme troupe, Plessis, toujours gaillard, le comique Grinda, Gilbert, mon imitateur, la robuste Gabrielle Lange, précieuse pour les pièces, la gracieuse Armand'Ary et Eugénie Fougère, la fantaisiste endiablée

dont les audaces affriolaient le public, dont la grâce troublante faisait excuser les excentricités. Puis encore Cécile Vernet, très applaudie, et, pour secrétaire, l'ami Gibard.



Eugénie Fougère

Durant trois saisons, ça marcha très bien. Les artistes de valeur se succédaient chez nous. On y vit les jeunes Dante, duettistes prodiges, créateurs de la fameuse valse-tourbillon qui fit fureur partout. Je ne me doutais pas alors, en la voyant tourbillonner avec son cavalier, que la jeune sœur, sous le nom de Dancrey, serait un jour, grâce à sa superbe voix, une étoile de première grandeur que tous les grands établissements du monde se disputeraient à prix d'or.



Les Dante

Pendant une tournée que je fis peu de temps après, en Amérique, le tenancier eût maille à partir avec la justice. On m'avait incriminé, comme directeur, et j'avais été condamné, par défaut, à cinquante francs d'amende. A mon retour, je n'eus pas de peine à prouver que cet homme avait installé son jeu de baraque, sans autorisation, et l'on m'acquitta, mais le tenancier fut expulsé de France. Cette affaire me dégoûta de l'Eldorado. Pitau chercha un acquéreur qui ne fut pas facile à trouver ; enfin, il

s'en présenta un. Je lui vendis le tout cinquante-cinq mille francs : un tiers payable comptant – celui-là, je l'ai reçu – et les deux autres tiers... j'en suis encore à les voir.

Cette belle exploitation avait de nouveau soulagé ma caisse... et ce n'était pas la dernière, hélas!

Le 21 novembre 1891, je m'embarquais sur la *Champagne* pour New-York. Je ne partais pas sans angoisses ; ma famille était éplorée ; de noirs pressentiments nous assaillaient. Ce voyage, qui devait être le couronnement de ma carrière, fut l'origine de ma ruine. C'est de là que Mme Paulus tira son plan de divorce, basé sur cet éloignement et sur quelques lettres frivoles, surprises.

J'eus le mal de mer qui me détraqua. A New-York, régnait un froid de loup. Une foule de journalistes-interwiewers m'attendait à l'hôtel Martin et je dus leur faire une piètre impression. Cependant, mon énergie triompha du malaise persistant et, le lendemain, je débute chez MM. Koster et Bial, directeurs d'un music-hall prospère. Orchestre très médiocre, un vulgaire septuor accordé au vieux diapason, c'est-à-dire à un demi-ton du diapason normal ; une vraie cacophonie en guise d'accompagnement. La publicité énorme, faite sur mon nom, amenait beaucoup de monde et je tenais à bien gagner la rondelette somme que m'assurait mon engagement : «*Un mois, huit cent dollars par semaine ; une représentation à mon bénéfice ; voyage, en première classe aller et retour.*» C'était coquet.

Un détail amusant. Pendant les pourparlers de cette affaire, à Paris, j'avais imposé à ces messieurs l'achat de quelques milliers de bouteilles de Champagne-Paulus, à cinq francs la bouteille (Allez donc dire que je n'étais pas commerçant !). Le tout avait été expédié quinze jours avant mon départ. En arrivant au Music-Hall, surprise agréable et joyeuse ! Une des salles du *bar* était entièrement tapissée avec les bouchons de mes bouteilles et chaque bouchon portait le nom de Paulus. J'en fus très flatté, très orgueilleux : on ne buvait que de l'*extra-dry* Paulus !

Le jour du repos hebdomadaire, imposé ici comme à Londres, je mimais des scènes que j'avais apportées exprès et elles me rapportaient un gros succès, plus gros que les chansons, mal accompagnées.

Comme artistes, beaucoup de nègres acrobates et le fameux Sandow, le créateur de la gymnastique qui porte son nom. Eugénie Fougère venait d'y terminer une série de représentations, fort goûtées par les amateurs Yankees. Au théâtre Tony Rastor, florissait la belle Juniori que j'allais voir souvent.

Au Musée-Concert, je vis afficher le nom de Valti. Je m'empressai d'aller lui serrer la main. O stupéfaction ! elle chantait le *Père la Victoire* et le refrain était mimé par un groupe de danseuses. Le directeur de cette maison avait cru ainsi déflorer mon

répertoire et porter un coup droit à son concurrent. C'était original et bien américain. Nous en rimes beaucoup, Valti et moi.

Les États-Unis sont le pays des tournées. Le souvenir de celles qu'y firent nos grands artistes y est toujours présent. La grande Aimée a fait école. On m'offrit cent mille francs pour en faire une, mais, lié par un traité avec Londres, je dus partir, félicité par toute la Presse et caricaturé par les crayons new-yorkais, ce qui est la meilleure preuve de la notoriété acquise.



Aimée

Je m'embarquai à bord d'un vapeur allemand qui s'engageait à nous transporter en six jours à Southampton. Là-bas, les compagnies concurrentes font assaut de vitesse, pour recruter les passagers. Affreuse traversée sur une mer démontée. Le mal de mer et les paniques bouleversaient tout le monde à bord ; le capitaine ne connaissait qu'une chose : arriver dans les délais promis et il lançait son navire à toute vapeur, bravant la tempête et nos supplications. Nous n'eûmes que douze heures de retard, mais ce furent des loques humaines qu'on débarqua.

De Southampton à Londres, la distance est courte.

Le 11 janvier 1892, je faisais ma rentrée au Royal-Trocadéro, directeur Adams.

Je dis, rentrée, car j'y étais déjà allé deux fois, m'y plaisant beaucoup, bien présenté, bien payé, chantant devant un public *select* qui venait spécialement pour moi. Henri Rochefort, alors exilé, y fréquentait et ses compliments m'étaient précieux. La Presse était très bonne pour moi ; j'étais l'invité des sociétés, des cercles et le prince de Galles (depuis Édouard VII) ne dédaignait pas de m'y applaudir.

On m'affichait ainsi : Paulus, l'idole parisienne, le grand créateur de *Boulangier-Marche* et du *Père la Victoire*.

Cette dernière chanson surtout (Father-Victory), la superbe musique de Louis Ganne, soulevait l'enthousiasme.

Tout allait pour le mieux quand un deuil national vint couper court à notre joie.

Le duc de Clarence, fils de la reine, mourut.

Tous les établissements durent fermer pendant une semaine, les directeurs remercièrent leur monde, en invoquant le cas de force majeure. le mien m'exprima tous ses regrets, me disant que notre contrat n'était que suspendu et qu'on le reprendrait plus tard (le pauvre homme devait mourir trois mois après). J'acceptai d'autant plus volontiers ses raisons que j'avais hâte, après plusieurs mois d'absence, de rentrer auprès des miens qui, déjà, ne croyaient plus me revoir.

Chapitre XXXI

Kam-Hill. – Marius Richard. – Charlotte Gaudet. – Anna Thibaud. – Marguerite Derly. – Micheline. – Le Baptême d'une poupée. – Plus d'engagements imprimés. – Polin. – Je deviens directeur de Bataclan. – Une troupe de choix. – Marguerite Duclerc. – Fragson. – Bruant. – Les sœurs Frédé. – Pâquerette. – Trois saisons bien remplies. – Je vends Bataclan. – Les artistes prévoyants ! – La Musique de la garde.

Un artiste nouveau vient d'apparaître au Concert ; la Presse s'en occupe et les racontars vont leur train. On dit que c'est un jeune homme du monde, pauvre, qui veut amasser une dot, afin de pouvoir épouser celle qu'il aime.

Cette historiette – fausse d'ailleurs – pique la curiosité, celle des femmes surtout, et l'on va entendre... Kam-Hill. Celui qui porte ce pseudonyme appartient à une très honorable famille, il est vrai, mais il n'a pas besoin de conquérir une femme, à la force du gosier, pour cette bonne raison qu'il en a déjà une... et charmante, encore. Il a revêtu un habit rouge : sa voix est tonitruante ; il brûle les planches, se dépense sans compter et on l'applaudit. Les camarades le regardent d'un œil défiant ; pour eux, c'est un intrus qui vient leur chiper une *vedette* ; un amateur tout au plus. Mais peu à peu, il conquiert les sympathies : il est doux, courtois, distingué et feint de ne pas entendre les propos désobligeants qui partent des coulisses ; les envieux sont gagnés par ses bonnes manières.

Au bout de quelques années, quand il sentira la vogue décroître, il quittera la scène, digne, sage, emportant quelque argent laborieusement gagné et l'estime de tous ceux qui l'ont approché.



Kam-Hill

Un autre chanteur ; un beau mâle qui fait bomber ses vastes pectoraux et retentir une voix superbe ignorant la fatigue et les défaillances. C'est Marius Richard.

Ce Marseillais, élevé à Buenos-Ayres, possède un *baryton* puissant qu'il transforme peu à peu en fort ténor. Très applaudi ; n'a pas donné tout ce qu'il avait en lui, car la mort l'a enlevé à la fleur de l'âge. Il a marqué son passage par des créations retentissantes, entr'autres celles de *La Marche Lorraine* (paroles de J. Jouy et O. Pradels, musique de L. Canne).

Sa disparition a été une grande perte pour le concert.

La brave Demay venait de mourir ; tous les concerts étaient en deuil. Je m'occupai, avec Delormel et Garnier, d'organiser une représentation dont le produit servirait à élever, sur la tombe de l'artiste regrettée, un buste que le sculpteur Granet s'offrait à faire.

Une étoile venait de s'éteindre, une autre se levait à l'horizon. C'était Charlotte Gaudet, la seule dont l'éclat joyeux ait pu, non faire oublier l'autre, mais la rappeler. La seule, après Demay, qui ait su dire des énormités sans choquer. Les gauloiseries, dans sa bouche, perdent leur gravelure. Le geste est sobre, presque nul ; l'œil malicieux souligne, mais discrètement. Elle a, comme sa devancière, la voix prenante et nette qui fait les parfaites diseuses.

Anna Thibaud commençait alors d'établir sa réputation de jolie femme et d'excellente artiste. Elle avait débuté modestement au théâtre Montparnasse, mais le concert l'attirait et elle devait s'y créer une place enviée. Gracieuse, séduisante, possédant une diction un peu froide mais très fine, elle a de plus l'avantage d'être faite comme la Vénus de Milo (plus les bras... et ils sont exquis). Aussi, les auteurs de revues la sollicitent pour jouer leurs commères.

A l'heure actuelle, Anna Thibaud détient toujours la grande vedette et prête souvent son précieux concours aux représentations si artistiques, si recherchées des *Trente ans de théâtre*.



Anna Thibaud

A l'Eldorado, deux jolies artistes : Marguerite Derly aux formes impeccables, qui la désignent aussi pour jouer les commères de revues. Jamais maillots ne furent plus consciencieusement remplis et ils seront acclamés au théâtre comme au concert. Détaille très bien le couplet, avec ça.



Marguerite Derly

Et Micheline, une enfant de la balle, qui brûle les planches depuis l'âge de sept ans. Gentille à croquer ; des yeux et un sourire à damner un saint... s'il s'en aventurait au concert. Courra la province et l'étranger et partout on fera le même accueil chaleureux à ses charmes aguichants et à sa diction mutine.



Micheline

Le hasard de mes excursions, le soir, quand j'ai quelques minutes de libres, m'a donné hier un régal artistique. J'ai entendu Bruet et Rivière chanter le *Baptême d'une poupée* (de Nunès frères et Darcier). Bruet, sur la scène, chantait les couplets de cette charmante chanson et Rivière, dans la coulisse, accompagnait le refrain avec son superbe contralto. C'était exquis et le public a fait bisser.

Je ne voulais plus passer d'engagements avec les directeurs ; si je n'en avais jamais signé, je n'aurais pas eu de procès.

L'artiste qui signe un engagement *imprimé*, ne l'a pas toujours compris ; il contient des clauses dont il n'a pas mesuré toute la perfidie, toutes les conséquences. Chaque maison a des *règlements* auxquels il faut se conformer, une fois dans la boîte, et lorsqu'on signe on ignore la nature de ces règlements.

N'ai-je pas vu de mes yeux, à Toulouse, à Béziers, à Narbonne, et dans toute la région du Midi, cette clause du *règlement* de la maison :

«Les artistes dames devront assister aux répétitions, assises, chanteront, comme le soir en robe de ville, assisteront aux soupers après le concert, et feront l'entrée du bal, – sauterie intime, – qui aura lieu de minuit à deux heures du matin.»

J'ai eu à constater ceci :

Une chanteuse, engagée à Bordeaux pour chanter à Carcassonne, avait signé un engagement de 200 francs par mois, résiliable après la première quinzaine. On lui envoie 60 francs d'avance, – juste le voyage.

Elle arrive, relevant à peine de couches, malade. On lui fait parcourir le règlement : Répétitions, soupers, bals, etc. Pauvre femme ! elle a hâte de finir la soirée et d'aller se reposer. Le régisseur lui intime l'ordre de danser : elle refuse. On insiste, la menaçant d'une amende de 20 francs. Elle accepte, elle danse et... on la porte inanimée chez elle. Le lendemain, l'ami Despeaux vint au théâtre où j'étais en représentation et me fit part de cette infamie. Une souscription lui donna les moyens de s'en retourner à Bordeaux. Cette brave et honnête femme préféra la misère à la honte.

C'est un fait particulier, et je sais bien qu'en général les directeurs, notamment ceux de Paris, n'ont jamais songé à cela. Cependant : *Se conformer au règlement de la maison* existe dans tous les engagements imprimés. C'est donc une surprise qui vous attend à chaque nouvel établissement.

A Bruxelles, j'ai dû chanter les chœurs et faire de la figuration. M. Boyer, le directeur, de par son règlement, a exigé cela de moi, et je n'ai pu m'y refuser pour éviter un procès ; il aurait eu gain de cause.

A l'Eldorado, j'avais dû chanter des chœurs aussi, – toujours obéissant au règlement de la maison.

L'artiste qui est honnête, qui a de la valeur et de la dignité, ne doit pas signer d'engagements imprimés.

Qu'on me cite un artiste qui se soit imposé, fort de son engagement. Moi, je n'en connais pas. Par contre, je citerai cent directeurs qui, au mépris de l'engagement, ont trouvé la *petite bête* pour résilier un contrat onéreux.

On fait son nid dans une maison ; on peut quitter ce nid par un coup de tête. Comme l'enfant prodigue, on n'est pas longtemps à y revenir.

Demandez à M. Renard combien d'artistes ont fait les malins chez lui, voulaient partir – et des meilleurs. Moi, par exemple, que de fois j'ai fait presque des courbettes pour y revenir, et vous *tous*, comme moi, avez fait ou feriez de même. L'Eldorado était le premier des cafés-concerts.

Est-ce que les bons ouvriers dans les maîtresses maisons signent des engagements ? Et les meilleurs y restent des vingt ans.

C'est une solidarité, cela. Soyez indépendant, donnez à votre patron tout le fruit de votre savoir, de votre intelligence, il sera le premier à l'apprécier ; et je ne le crois pas assez niais pour vous être désagréable, surtout si vous n'avez pas d'écrit avec lui.

Tous les artistes qui sont sous le coup de longs engagements maugréent contre leurs directeurs. Ceux qui sont au mois sont plus dociles. Étudiez la question, messieurs les directeurs, et vous verrez.

Pendant l'été de 1892, l'affaire de Bataclan se préparait. Aussi, je ne m'intéressais plus guère à l'Alcazar d'Été, où un autre grand favori du public venait de surgir à mon côté. C'était Polin. Le célèbre comique avait fait du chemin depuis ses débuts à la Pépinière, en 1886. Les cinq ans qu'il a passés à l'Éden-Concert lui ont permis de se révéler au public et Francisque Sarcey y a fort aidé, car il en faisait grand cas. Nul n'a encore présenté les *soldats* avec une telle finesse, avec un naturel si joyeux, servi par une voix extrêmement sympathique. Son succès grandira encore, au concert comme au théâtre, où il trouvera de belles créations à faire.



Polin

Je résiliai à l'amiable avec M. Ducarre et je m'en allai me reposer à Arcachon et y élaborer mon programme pour Bataclan dont la réouverture eut lieu à la fin de 1892.

J'avais composé une troupe de premier choix : Raoul Pitau était chargé du contrôle général ; Léon Garnier était administrateur et l'excellent Roydel, premier régisseur et metteur en scène.

J'avais dans ma troupe, Marguerite Duclerc. Quel tempérament ! Sa carrière fut relativement courte, mais combien brillante... et tapageuse. Il fallait l'entendre chanter : *Allume ! Allume !* folle d'entrain, échevelée, avec des souplesses d'almée, des déhanchements d'espagnole, des chahuts de montmartroise. Elle est morte, morphinomane, épuisée par l'exubérance de ses fièvres.



Marguerite Duclerc

Puis, Marguerite Favard, gavroche en jupons, lançant le couplet grivois avec malice ; la jolie Davigny ; Pascaline, chanteuse d'opéra ; Saint-André ; Clairette, chanteuse légère ; Rosette et Eva Barbier, chanteuses-danseuses. Et aussi, Antony, Chambot, Amelet, Lejal, Max Morel, Henri Helme, superbe baryton et Bollini, ténor.

Mon chef d'orchestre était Patusset, dont la maîtrise s'était déjà affirmée dans d'autres concerts et qui était de plus un bon compositeur.

Depuis des années, Bataclan était fermé. Le public du quartier, sevré de son spectacle favori, accourut en masse. J'avais d'ailleurs fait une énorme publicité sur les colonnes Morris et dans les journaux spéciaux : tous les artistes furent à la hauteur de leur tâche ; d'ailleurs, tous ceux dont je viens de citer les noms avaient une valeur réelle. Je fis des jeudis de gala qui amenèrent le public riche des autres quartiers. Les loges étaient prises d'assaut. A un de ces jeudis, je présentai Fragson que Bruet m'avait amené. C'était la première fois qu'on voyait au concert un chanteur, s'accompagner au piano. Sa posture malheureuse en fut-elle la cause ? Mais il remporta une vraie veste. Ah ! ce brave Harry s'est bien rattrapé depuis ! Il est devenu grande étoile, grande vedette, chanteur exquis qu'on rappelle sans relâche. Un charmeur, un triomphateur, où qu'il se fasse entendre. A l'heure actuelle, il gagne vingt-cinq mille francs par mois à Londres ; les Anglais en raffolent, ce qui prouve qu'ils ont du goût.



Fragson

Je fis débiter Rachel Launay ; une voix menue, mais tendre et sympathique. Le public de Bataclan l'adopta tout de suite. Ses qualités se sont affirmées depuis, notamment à la Boite à Fursy et à l'Opéra-Comique où elle chanta les dugazons. Je fis faire une revue par Numès et Garnier : *Les Paulussonneries de l'année*, où je jouais le compère. Les recettes se maintenaient admirables. Puis, ce fut une pantomime : Behanzin, qui marcha bien avec les artistes, bons mimes, que je possédais : Antony, les frères Renault et Plessis. La musique, très réussie, était de Gustave Michiels.

Pour plaire à mon public, j'étais à l'affût de toutes les nouveautés ; j'engageai le... pétomane ! Ce n'était pas d'un art exquis, je n'en peux tirer gloire, mais j'étais directeur avant tout.

Je donnai des *bénéfices* à mes artistes. Ces soirs-là, j'appelais des célébrités du dehors. Bruant, alors dans tout l'éclat de sa renommée, vint y chanter. Il reconstitua, sur ma scène, son fameux cabaret; et y débita ses meilleures chansons. On lui fit des ovations enthousiastes ; il fut acclamé, et le même accueil lui fut réservé pendant toute la durée de ses représentations.

Battaille vint me donner la première de sa *Lysistrata*, avec tous les Bloch, Jeanne, Blockette et Stiv-Hall. C'est ce dernier qui faisait l'imitation d'Yvette Guilbert, de façon si remarquable ; adroit, intelligent, observateur, il avait attrapé la grande artiste : voix, allure, toilette, visage, c'était à s'y tromper.

A la fin de la saison, j'eus Duparc, Vaunel, Mercadier et Trewey. Je distribuai des médailles d'or à mes vaillants artistes ; on but aux succès acquis et à ceux que nous aurions certainement la saison suivante.

Le 7 septembre 1893, on rouvrait. Même affluence du public ; les recettes montèrent à 2.500 francs. Bruant chantait tous les samedis ; et après, ce fut Paul Delmet, le chanteur et compositeur populaire.

J'engageai les trois sœurs Frédé : Yvonne, la créatrice de *Cliquette* aux Folies-Dramatiques, Camille et Jane ; un trio de grâce et de beauté, qui eut un gros succès. Pauvre petite Yvonne, si gentille ! elle fut enlevée par une bronchite, quelques mois après, à vingt-trois ans ! Puis Camille partit aussi, à vingt-deux ans, laissant deux petits êtres que la courageuse Jane éleva.

Brunin aussi vint faire applaudir sa gigantesque personnalité qui provoquait des rires inextinguibles dans la salle. Fursy, mon secrétaire particulier, y fit des conférences avec l'esprit d'à-propos qu'on lui connaît.



Yvonne



Camille



Jeanne

Les sœurs Frédé



Fursy

Une pièce amusante de Battaille, *La Belle aux taureaux*. Fougère imitant la belle Otero, faisait une Carmélita très originale. Clairette jouait *Desdémone, et Othello*, c'était Yvain, le grand Yvain à la voix si prenante et qui était d'une drôlerie achevée.



Yvain

Et les recettes montaient toujours ! Mais, on s'en donnait du mal ! Roydel entretenait l'ardeur des artistes : on renouvelait les pièces tous les quinze jours.

Le capitaine Cody, le fameux Buffalo-Bill devait, pendant quinze représentations, présenter son numéro qui consistait à cribler de ses balles infaillibles, le tour de la tête de sa femme ; mais un soir, une de ces infaillibles se trompa et blessa gravement la pauvre cible humaine. Le commissaire de police fit interrompre cet exercice dangereux.

Mévisto aîné joua le *Procès Ravailac* ; j'ouvrais les portes de Bataclan au Réalisme ! Moi, je donnais de ma personne les jours où le programme était faiblard.

Je rengageai Stiv-Hall, qui avait toujours beaucoup de succès. Jules Jouy m'apporta le concours de ses belles chansons et Juana fut acclamée. Je présentai les humoristes Chavat et Girier, si amusants, si fins dans leurs duos ; et Charton, le compositeur montmartrois, et Violette Dechaume, qui descendait aussi de la Butte.

Je donnai *Bonaparte*, pantomime, avec le célèbre pierrot marseillais, Bernardi, qui incarnait Bonaparte.

L'amusante Guitty fut ma pensionnaire et aussi Irène Henry, une gracieuse et intelligente diseuse; et Mme Bassy.



Madeleine Guitty



Irène Henry

Puis, Pâquerette, qui chantait les Ducastel et les Brunin féminins ; elle était fort jolie et s'enlaidissait à plaisir dans des costumes grotesques ; son comique était irrésistible. Partout, même à l'étranger, elle a réussi dans ce genre original qui lui a valu une petite fortune.

C'est la seule femme (avec Abdala) à qui j'ai vu faire le sacrifice de sa grâce naturelle et de ses charmes, pour amuser le public.



Pâquerette

Paula Brébion fut aussi une talentueuse collaboratrice.

Je m'attachai Rosalba que j'avais connue à Marseille. Elle eut un succès considérable ; on la surnommait la Thérèse moderne ; elle chantait le répertoire de la grande diva populaire, avec moins de talent, mais servie par une voix puissante qui portait beaucoup. Elle s'est retirée de la scène, sans bruit, et on la dit fort heureuse. J'en suis ravi.

Le petit Alexandre y chantait le genre... Paulus, et, ma foi ! très bien. Son talent grandissait, si sa personne restait petite.

Et encore Laurwald, populaire dans le Midi, plein de qualités et de défauts ; Delmas, son frère, nature nerveuse, ombrageuse, mais avec du talent ; Bollini, un *romancier* caressant que j'aimais fort et avec lequel je ne pouvais m'entendre, ce qui ne m'empêche pas, aujourd'hui, d'aller souvent le voir à la maison de retraite Rossini, de déjeuner avec lui, tout en nous reprochant nos torts réciproques d'autrefois.

Mary Auber, la jolie Arlésienne, a chanté, à Bataclan, ses chansons provençales et Clovis y a fait se tordre le public, pour ne pas en perdre l'habitude.

Pendant ma dernière saison, je négligeai beaucoup Bataclan. J'avais acquis aussi l'Alhambra, de Marseille, et ça me donnait du tintouin. J'embrassais toujours trop d'affaires et je les étreignais mal forcément.

Pourtant, j'eus encore des succès, surtout avec deux pièces : *Hardi les bleus !* de Bataille, musique de Clérice et *La queue du diable*, de Héros et Garnier. Puis encore avec *Pavie*, une pièce où se faisaient remarquer Martapoura, le célèbre baryton, transfuge de l'Opéra et la gentille Miati (sœur de Lise Fleuron).

Mais, j'en avais assez ; mon étoile financière palissait ; il me fallait liquider l'Alhambra de Marseille, j'en fis autant de Bataclan que je cédai à Dorfeuille. Il prit pour administrateur Henri Moreau, l'auteur de tant de revues applaudies ; un *truster* du succès, – dont le nom ne quitte guère les colonnes Morris.

Les artistes des cafés-concerts se sont décidés à être prévoyants. Ils ont une société de secours mutuels, une caisse de retraites.

L'idée de cette institution remonte à 1864.

Elle avait été conçue par Jules Perrin, avait reçu un commencement d'exécution et était déjà autorisée par le préfet de police.

L'Union des Artistes lyriques (c'était son titre) avait pour président le docteur Mayer ; pour vice-présidents Jules Perrin et Lucien Bucquet, artistes lyriques.

Mais le temps n'était pas encore à la prévoyance chez les *lyriques*.

Les cigales continuaient à chanter l'été... et l'hiver, sans songer à l'heure où elles n'auraient plus de voix.

La mutualité était encore ignorée au café-concert.

Plus tard Jules Pacra reprit cette bonne idée.

Le temps avait fait son œuvre ; les adhérents se montrèrent de plus en plus empressés.

A cette heure la Société des Artistes lyriques est en pleine prospérité.

Pacra l'a présidée longtemps avec un zèle infatigable.

C'est aujourd'hui B. Bloch, le bon artiste, le talentueux créateur des monologues alsaciens, qui en est le président, depuis 1901, et les sociétaires viennent de le confirmer encore pour cinq ans, dans ces fonctions qu'il remplit si bien.

La caisse possédait en 1906, quatre-vingt mille francs, et les membres de la Société étaient au nombre de 2030 !

Que de misères sont maintenant soulagées, parmi les camarades malheureux ou atteints par la misère.

Chapitre XXXII

Défilé de camarades. – Edmée Lescot. – Lise Fleuron. – Anna Held. – Marguerite Deval. – Louise Balthy. – Mayol. – Dranem. – Clara Faurens. – Les cabarets montmartrois. – Fursy. – Ma représentation de retraite. – Un programme triomphal! – C'gredin d'Printemps ! – L'Amour n'a pas de saison.

*Et l'on revient toujours
A ses premières amours !*

Ce n'est pas de moi que je parle, mais de la perle des diseuses, de l'exquise Judic qui a voulu rentrer au nid de ses premiers succès, à l'Eldorado.

Quel régal pour le public... et pour elle !

Émile Blavet, dans *le Figaro*, a fait le compte rendu de cette belle soirée :

«Est-il, besoin de dire que la chambrée était des plus brillantes ? Tout ce qui fait figure à Paris, dans les arts, dans les lettres, dans le high-life, dans la finance, dans tous les mondes, en un mot, sans en excepter le demi, s'était donné rendez-vous à l'Eldorado. Je doute que le Palais-Garnier offre un semblable coup d'œil le soir du gala russe. L'élément officiel à part, bien entendu. Et encore ne suis-je pas bien sûr de n'avoir pas aperçu, dissimulés dans un fond de loge, deux ou trois de nos ministres.

«Telle est l'influence d'une grande artiste que, au moment où le régisseur a glissé dans le cartouche le nom de Judic, la trêve des cigares s'est faite instantanément. Et le nuage opaque à travers lequel nous avions à peine entrevu MM. Sulbac, Vaunel, Kam-Hill, et Mmes Bonnaire et Thibault, était dissipé, comme par miracle, lorsque la diva nous est apparue, charmante dans sa jolie robe de satin rose pâle.

«Elle était bien émue, la diva, comme le sont tous les vrais artistes toutes les fois qu'ils se remettent en contact avec le public. Mais il n'est pas d'émotion qui tienne contre l'enthousiasme déchaîné d'une salle entière.

«Il n'y a pas de mot pour décrire cet enthousiasme, mais un simple fait en peut donner une idée : Judic était inscrite pour quatre chansons au programme ; elle en a dit neuf. Et il y a eu des gourmands pour trouver que c'était peu.

«Elle a dit Ça fermente, d'O. Pradels, la Mousse de Rosensteel, un jeune compositeur de grand talent, à la fois musicien et parolier : le Pain volé, de Jules Jouy, le Rêve d'Éviradnus, de Victor Hugo, Pierrette, de Vitta, l'Anguille et la Grue, le triomphe de ce pauvre Daubray ; et, de son ancien répertoire, les Joncs, les Noisettes, et cette perle,

Ne me chatouillez pas, qu'on ne se lasse point d'entendre, tant elle y est divine et qui m'a fait, à part moi, rendre grâce à la magicienne, pour m'avoir, pendant quelques minutes, rendu mes vingt-cinq ans!

«Judic a connu bien des ivresses dans sa glorieuse carrière, mais je doute qu'elle ait gardé d'aucune de ses soirées anciennes le même souvenir qu'elle gardera de celle-là.»

Cette année 1893 a été marquée par un petit évènement amoroso-artistique que ma sympathie pour ses héros me fait un devoir de relater.

Le bon comique Ouvrard a épousé la non moins bonne diseuse Caynon.

C'est à Lyon que s'est accomplie cette fusion de deux genres et de deux existences.

Les Lyonnais ont tenu à manifester leur sympathie aux nouveaux époux.

Tous les journaux les ont félicités et, à propos de leur représentation d'adieu, l'*Echo du Rhône* a dit :

«Les portes de la Scala étaient fermées, hier soir, mais non pour la même raison qu'au Grand-Théâtre, où la direction n'avait pu constituer aucun spectacle. La police, craignant des bagarres ou des accidents par suite de la foule énorme qui était venue applaudir Ouvrard et Mme Caynon-Ouvrard, avait été obligée de prendre cette mesure.

«Jamais ovation plus enthousiaste, jamais applaudissements plus nourris, ne retentirent à la Scala. Rappels, couronnes, corbeilles de fleurs, bouquets modestes venant d'amis peu fortunés (mais combien sincères), rien n'a manqué à la fête.

«Le couple Ouvrard se souviendra de cette soirée.»

Après l'affaire de Bataclan et de l'Alhambra de Marseille, commencèrent, pour moi, les difficultés financières et les ennuis domestiques.

Pendant dix années, je chantai encore à Paris, en province, à l'étranger, mais par intermittences ; ce n'était plus l'effort continu du passé ; mes moyens physiques étaient restés intacts, mais la dépression morale se faisait sentir ; j'étais lassé, fatigué par les tracas d'argent, les luttes de famille.

Le récit de ces dernières années serait d'un intérêt secondaire pour les lecteurs et je préfère m'arrêter à l'apogée de ma réussite, au sommet de la montagne gravie, sans conter la descente pénible sur l'autre versant.

J'ai forcément omis, au cours de ces souvenirs, de citer nombre d'artistes, d'auteurs et de compositeurs de talent, qui ont eu de la notoriété ; la faute en est au défaut de place ; il aurait fallu dix volumes pour écrire l'histoire de trente ans de café-concert ; encore serait-elle incomplète.

Mais je tiens à ne pas terminer sans rappeler les noms de ceux et de celles qui ont mérité d'être inscrits au livre d'or du concert, ou qui le mériteront bientôt. Je cite, au hasard des souvenirs, sans donner aucune importance à l'ordre dans lequel ils vont défiler.

Parmi les artistes femmes :

Edmée Lescot, la *chula* idéale ; danse les tangos, les boléros, les fandangos aussi bien que la meilleure gitana de Grenade et les chante mieux ; une vaillante que les ans n'ont pas lassée.



Edmée Lescot

Félicia Mallet, une Bordelaise, grande artiste. Diseuse incomparable des chansons réalistes de Bruant, mime de premier ordre ; passe du tragique à la farce, avec le même succès, a fait les beaux jours de la Bodinière d'autrefois.

Lise Fleuron, une jolie fille qui porte admirablement le maillot et n'use d'aucun artifice pour le remplir ; aussi le rôle de commère est-il son préféré, et le public approuve cette préférence.



Lise Fleuron

Anna Held, une jeune Polonaise qui s'est vite muée en Parisienne. Quand elle apparaît sur la scène, les fauteuils se pâment !... Minaudière, disent les uns... Comme si lorsqu'on est belle on n'a pas le droit d'être ce qu'on veut. Fermez les oreilles et ouvrez grands les yeux, vous en aurez pour votre argent. L'ensorceleuse a quitté Paris pour l'Amérique où elle s'est mariée. Il y a quelque temps, les journaux annonçaient qu'un voleur lui avait dérobé une valise contenant pour *quinze cent mille francs* de valeurs et de bijoux ! Faut-il avoir eu de l'esprit d'économie pour qu'on puisse vous cambrioler une pareille somme !



Anna Held

Eugénie Buffet, qui chante dans les cours, dit les misères des pierreuses, les attentes cruelles sur le trottoir, les *peignées* du p'tit homme ; et empoigne le public avec sa diction, un peu traînante, mais juste.

Marthy, la tyrolienne, aux la la i tou séducteurs.

Ninon Duverneuil, surnommé Yvette II ; ce qui suffirait à faire son éloge ; voix nette, geste sobre ; a l'étoffe d'une vedette.

La belle Suzanne Derval, artiste intermittente ; un visage de vierge... qui sait ; un dos qui fait rêver les collégiens et frémir les vieux. Dire qu'elle a étudié la tragédie avec Talbot !... n'a pas persévéré.



Suzanne Derval

Une autre intermittente, Émilienne d'Alençon ; un régal pour les yeux ; a dompté des lapins, des éléphants... et des ducs; mime adroite ; sa plastique impeccable lui vaut des succès bruyants.



Émilienne d'Alençon

Aimée Eymard, fort jolie, élégante ; succès à la scène et dans le monde ; on cite ses toilettes et ses dessous ; un fournisseur indiscret lui a même reproché, en plein tribunal, ses chemises de foulard et ses pantalons de surah ! Mais, monsieur, ne savez-vous pas que ces accessoires sont indispensables aux jolies artistes pour grossir leur cachet famélique ?... Charmante diseuse.



Aimée Eymard

Lidia ; de la neige et des roses ; encore une commère idéale dont les auteurs useront sans craindre de fatiguer les lorgnettes avides ; lance adroitement le couplet égrillard.

Rhéa, jolie brune à l'œil noir, qui débuta à l'Époque et en fut enlevée par la Scala ; mignonne, gracieuse, bonne camarade.

Paulette Darty, la valse lente incarnée... ah ! que cette valse lente est donc jolie ! gros succès ; avait étudié le piano au Conservatoire et compose elle-même des morceaux de chant et de danse ; plusieurs cordes à sa lyre et toutes font vibrer les auditeurs.



Paulette Darty

Une autre Paulette... ex-Filliaux ; un récent divorce lui ayant imposé l'ex ; une jolie voix, de la méthode, une figure ravissante, et des yeux qui incendient.

Deux autres, théâtrales principalement, mais qui ont tâté du Concert :

Marguerite Deval, un diable en jupon ! une Strasbourgeoise ultra-parisienne ; a fait les délices de toutes les scènes où elle a joué ; excelle à lancer le couplet grivois ; les

comptes-rendus de la critique sont clichés pour elle : «*Hier, Marguerite Deval a été acclamée*».



Marguerite Deval

Louise Balthy, une Bayonnaise comme moi ; du sang de chèvre dans les veines, une voix originale rappelant celle de Thérèse, une primesautière jouant à l'emporte-pièce et forçant les plus récalcitrants à s'ébaudir et à l'acclamer.



Louise Balthy

Esther Lekain, une piocheuse qui, étant bonne diseuse, est arrivée à être excellente ; actuellement grande vedette.



Esther Lekain

Puis Miette, qui s'accompagnait si joliment sur sa guitare ; et Jane Debarry, brune captivante.



Mlle Miette

Et Newa Cartoux, la blonde, un amour de petit saxe que tous auraient voulu sur leur étagère.

Et Marguerite Réjeane et Gièter, des diseuses fines et fort intelligentes.

Et la superbe Kanjarowa, qui a pris ce pseudonyme russe sans doute parce qu'il veut dire poignard et que son œil perce les cœurs.

Et, encore, Diane Eckert, blonde artiste à la belle diction ; Jenny Mills, une Anglaise qui pratiquait déjà l'entente cordiale avec le public ; Suzanne Aumont, qui débuta à l'âge de cinq ans dans les *Pirates de la Savane*, où elle jouait la petite Éva.



Diane Eckert

Suzanne Aumont

Jolie, distinguée, a quitté la scène pour se consacrer aux soirées mondaines, où elle est chaleureusement applaudie ; chante et danse les gavottes à rendre jalouse une marquise du XVIII^e siècle.

Rappelons que Lina Cavalieri, la chanteuse d'opéra a débuté au concert et aussi Louise France, la pauvre bohème, si pleine de talent ! quelle puissante artiste c'était !



Lina Cavalieri

Citons encore Camille Stéfani qui a tenu tout ce qu'elle promettait ; c'est une de nos meilleures diseuses, à présent ; Aussourd, transfuge de l'Opéra-Comique, une bien jolie voix, une charmante camarade ; et Nancy et Sappap et toutes celles dont je regretterai de n'avoir pas parlé, quand le hasard me les fera rencontrer.



Mlle Nancy

Côté des hommes :

Plébins, qui, de manières distinguées, interprétait des chansons ne l'étant guère ; fort applaudi, un rêveur qui faisait du réalisme à contre cœur ; mais il faut bien plaire au public, et le réalisme était à la mode.

Mathias et Reschal, autres réalistes de beaucoup de talent ; le premier mort jeune, n'a pas donné toute sa mesure ; le second a conquis la vedette au théâtre.

Dufor, encore un réaliste ; excelle à faire se lamenter les miséreux.

Les deux Mévisto, dont l'éloge n'est pas à faire ; tous les publics devant qui ils se sont présentés, s'en étant chargé.

Les amusants et fins duettistes Chavat et Girier, créateurs d'un genre très goûté, qu'ils ont présenté à la perfection.

Jacquet, artiste original et fin ; Baldy, l'amusant vieux beau (voir à Libert) ; Lejal, gambillard à voix, polkeur de chansons joyeuses ; Brunet, un vieux de la vieille, très bon comédien ; et les Magron, et Saint-Bonnet.

Un quatuor d'*arrives* : Max Dearly, Claudius, Morton et Vilbert; ces noms seuls me dispensent d'en dire plus long. Consultez les affiches des théâtres, vous les trouverez en vedette, et c'est mérité. Encore une preuve que le concert est une bonne école.



Morton



Vilbert

Puis les deux triomphateurs du jour : Mayol et Dranem ; je n'ai plus assez de place pour énumérer leurs succès.

Et, un autre qui est en train de se tailler une notoriété solide ; très fin, très observateur, la joie du public ; il a nom : Sinoël.



Sinoël

Et encore Amelet, Dalbret, Bérard, d'intelligents artistes. Que les oubliés de talent me pardonnent, ils sont trop !

Un souvenir aux compositeurs disparus qu'il m'a été donné de connaître et dont quelques-uns ont travaillé pour moi : Le père Nargeot ; Robillard ; Ch. Hubans ; Chautagne (qui fit *Béranger à l'Académie*) ; Lassimonne ; Galle ; Deransart (si longtemps chef d'orchestre aux Ambassadeurs) ; Reicheinstein ; Frédéric Barbier ; Lindheim ; Émile Durand (qui fit le *Biniou* et *Comme à vingt ans*) ; J. Quidant ; Paul Blaquièrre (l'auteur de *La femme à barbe*) ; Abel Queille (compte parmi ses succès *Le premier bouquet de lilas* et *Dans l'Oasis*) ; Javelot ; A. Godefroy ; Cieutat ; Marietti ; Rupès ; Maubert ; Wohanka ; Rouvier ; Mirecki ; F. Wachs ; Courtois ; Gangloff ; Désormes, etc.

Un salut à ceux qui, vers cette année 1894, avaient déjà un nom et que l'inspiration visite toujours : Goublier, excellent chef d'orchestre, compositeur puissant ; a vingt gros succès à son actif ; Vargues, Poncin, Chillemont, tous des noms connus du public et chéris des éditeurs ; et aussi Jules Deschaux, Jouberti, Beretta, Henri Chatau (déjà un ancien, qui a fait cinquante succès populaires, entr'autres : *Les enfants et les mères* et *Froufrou*) ; Bosc, Christiné, Spencer, vingt autres.

Et les *paroliers* ! ils étaient légion. Ceux qui ne sont plus : Théolier ; Camille Soubise, l'auteur de la *Chanson des blés d'or* ; H. Ryon ; Maxime Guy ; Gothi ; R. de Saint-Prest (Delarue) ; René Esse ; Capet ; Carel ; Isch Wall ; F. Tourte, René Gry, Houssot, Philibert, etc., etc.

Ceux qui vivaient encore il y a quelques mois et qui, je l'espère, n'ont pas perdu cette bonne habitude : F. Mortreuil ; Jost ; Darsay ; Trébitsch (qui a sur la conscience *Ous qu'est Saint-Nazaire* et *Viens! Poupoule*) ; Joinneau et Delattre ; J. Cauchie ; Henry Moreau (devenu le revuiste, accapareur d'affiches, avec son complice Charles

Quinel) ; Gil ; Dalleroy ; Maresdal ; les sympathiques Queyriaux et Chicot (deux associés qui ont pondu des succès à la douzaine, parmi lesquels *Rien! Rien ! Rien!* cette scie que lança Polin et *La même chose que lui*, que tonitrua Sulbac) ; Fabrice Lémon, qui cache sous ce pseudonyme un très aimable fonctionnaire dont la boutonnière est rouge ; Drücker ; Constant Saclé ; E. Riffey ; Belhiatus ; Briollet ; Savoisy ; E. Lebreton ; Yavorski ; Rolla (Mordack), Lelièvre, Habrekorn, Teulet, Gramet et vingt autres, dont le nom me reviendra à la mémoire... quand il ne sera plus temps.

Encore deux charmantes artistes que j'oubliais, ce qui eût été impardonnable.

Pauline Bert, à cette heure en possession de tout son talent fait d'entrain, de finesse, d'intelligente diction, et Clara Faurens, étoile de la boîte à Fursy, intelligente et captivante, pleine de charme et de câline séduction, excellente camarade : signe particulier : a une sœur, Marie, encore plus jolie qu'elle, si c'est possible, et qui deviendra une bonne comédienne.



Clara Faurens

Vers cette époque, les Cabarets de Montmartre faisaient beaucoup parler d'eux.

On a prétendu qu'ils avaient exercé une influence sur le répertoire du café-concert. J'en doute.

Les chansonniers de la Butte ne combattaient pas, devant le public, à armes égales avec les nôtres. La critique des faits et gestes des hommes politiques, facile et offrant chaque jour la nouveauté, était défendue aux chansonniers du concert, par la censure. Le couplet jugé grivois en bas était trouvé anodin en haut.

Pour quelques Bruant, Bonnaud, Ferny, Lemercier, Meusy, Hyspa, Trimouillet, Fursy, Masson, Montoya, combien de soi-disant chansonniers montmartrois auraient été inférieurs aux nôtres, si ceux-ci avaient eu toute licence comme ceux-là !



Vincent Hyspa

Pour un Delmet, un Fragerolle, un Marcel Legay et deux ou trois autres compositeurs de talent, combien là-haut de musiciens improvisés qui servaient les flonflons de nos grands-pères, démarqués dans la Clé du Caveau !

Leur tâche était autrement facile qu'à nos compositeurs qui, pourtant, eurent des trouvailles d'originalité ; c'est dans leurs œuvres que les revuistes des théâtres puisaient leurs airs à succès.

J'ai chanté cent chansons dont chaque musique était un petit chef-d'œuvre d'entrain, de gaîté, de rythme et qui devint populaire. Qui a connu leurs auteurs ? La presse les ignorait volontiers. A part Ganne, Desormes, deux ou trois autres, leurs noms sont dans l'oubli.

Les chansons du café-concert, surtout celles d'aujourd'hui, jouissent d'une mauvaise réputation, souvent méritée.

La faute en est aux auteurs d'abord, c'est entendu, mais ils sont moins fautifs que les chanteurs qui exigent les effets violents, les mots *gros*, portant sur la masse du public.

Et les plus coupables de tous, ce sont les directeurs. S'ils s'avisait d'être les censeurs des chansons, de les accepter avant que les artistes pussent le faire (comme autrefois M. Renard, à l'ancien Eldorado), de sélectionner le répertoire, ils arrêteraient la marche envahissante de la licence ordurière ; les chansonniers de talent, plus nombreux qu'on ne pense au concert, ne seraient plus forcés de sacrifier au goût de leurs interprètes ; il en résulterait de bonnes œuvres que le public applaudirait avec autant d'ardeur qu'il le fait des mauvaises.

Mais pour ça, il faudrait le directeur artiste, intelligent qui *voulût* ; et cette *direction*, jusqu'à présent, paraît plus difficile à trouver que celle des ballons.

En juin 1893, j'avais offert à Fursy de venir avec moi faire une tournée en Belgique en qualité d'impresario-secrétaire-conférencier. Lui, une chanteuse sérieuse et moi, c'était toute la troupe, et l'on faisait de douze à quinze cents francs de moyenne, par soir. Bruxelles, Liège, Charleroi, Anvers nous reçurent à merveille.

Quel débrouillard que ce Fursy !

Il m'a raconté souvent, depuis, que cette tournée fut le point départ de sa fortune.

Elle lui donna confiance dans sa valeur, décupla son audace et lui permit d'arriver où il en est à l'heure actuelle.

En 1897, il avait alors le *Tréteau de Tabarin* ; je le priai de me prêter son concours à Aix-les-Bains, où j'avais mis des fonds (toujours !) dans une affaire montée par un tenancier de jeux. L'établissement s'appelait *Les Folies-Aixoises* et avait la prétention de lutter contre ses deux grands concurrents d'en face, *La Villa des Fleurs* et le *Grand Cercle*. C'était du toupet.

Je ne négligeai rien pour tenter l'aventure. Fursy m'apporta quelques petites pièces de son *Tréteau de Tabarin*, avec le concours de l'excellent Le Gallo et de la délicieuse Clara Faurens. J'abordai le genre Théâtre Antoine et engageai le célèbre Gémier, aujourd'hui directeur de ce théâtre. Dans la partie Concert, j'avais à côté de moi la très gentille Miati (sœur de Lise Fleuron). Nous y obtînmes de grands succès, mais il fallait lutter contre des établissements merveilleux qui prodiguaient l'or des cagnottes pour nous faire tomber. Je laissai encore, dans cette entreprise, quelques-unes de mes plumes... qui se faisaient de plus en plus rares.

La preuve que je n'étais pas *fini*, comme l'insinuaient quelques bons camarades, c'est qu'en 1900, au moment de l'Exposition, Yvette Guilbert étant tombée gravement malade et ne pouvant pas remplir son engagement aux Ambassadeurs, M. Ducarre me jugea seul capable de combler ce vide énorme de son programme.

Enchanté de rentrer à ces Champs-Élysées où j'avais eu mes triomphes, je signai pour un mois à des conditions modiques.

Gros succès. Au bout d'un mois, M. Ducarre veut que je continue ; je demande une augmentation. Fort de son contrat, qui lui donne le droit de prolonger, il m'y oblige. J'y chante quatre mois !

Alors, de Glaser m'ayant fait signer pour un mois à Berlin (seize mille francs pour ce mois) j'annonçai à M. Ducarre que, cette fois, je partais pour de bon. Il m'avait

encore fait afficher pour un dimanche d'octobre. Je refusai de chanter un jour de plus, forcé que j'étais de partir en hâte pour Berlin.

Le papa Ducarre ne me le pardonna jamais et ne voulut plus donner suite à son projet de m'engager pour l'année suivante à l'Alcazar d'Été.

Chapitre XXXIII

J'ai gagné près de trois millions au cours de ma carrière artistique ; il m'en reste... le souvenir, et je suis même tenté de m'en réjouir, puisque ma situation de... cigale, m'a valu la grande marque de sympathie que m'ont donnée les premiers artistes de Paris.

Grâce à l'infatigable amitié de Fursy, à la grande et généreuse publicité du *Figaro*, ma représentation de retraite donnée à la Gaîté, le 19 décembre 1906, a été un triomphe ! Mais aussi quel programme !

Je tiens à le reproduire en témoignage de reconnaissance envers les superbes artistes qui m'ont offert leur concours et qui, presque tous, l'ont apporté à cette matinée inoubliable.



Première partie

L'attente

un acte, de Messieurs Auguste Germain et R. Trébor

joué par

Monsieur Darras et Mmes Marcelle Jullien et Ida Brassy, du Théâtre National de l'Odéon

Mlle Dziri, *Vous y Viendrez.*

Mévisto Ainé, dans ses œuvres.

Mlle Gilberte (des variétés).

Mlle Debério (de la Boite à Fursy)

Mme Yvette Guilbert

Monsieur et Mme Bruet-Rivière

Depuis six mois

un acte, de Monsieur Max Maurey

joué par

les Artistes de l'Odéon

Floche : P. Clerget, Madame Floche : Mme J. Lion, Bringue : Bernard, Gertrude : D. Renot

Deuxième partie

À-proposde Messieurs R. de Flers et C.-A. de Caillavet

dit par Mme Réjane

Les refrains de Paulus

Pougaud - *La grosse caisse sentimentale*

Prince - *Le terrible méridional*

Defreyn - *Le p'tit bleu*

Max Dearly - *C'grebin d'printemps*

Victor Boucher - *Le beau chef de musique*

Musiciens :

Messieurs Albert Brasseur et Guy

Mme Huguenet - *La Boîteuse*

Georges Berr - *Le Cheval du Municipal*

Mlles Mily-Meyer, Marguerite Deval, Monsieur F. Galipaux - *Les Gardes Municipaux*

Messieurs Coquelin Aîné, Tarride - *Derrière l'Omnibus*

Paulus - *Le Père La Victoire*

Paulus - *En Rev'nant d'la R'vue*

(Accompagné aux refrains par tous les Artistes des Concerts de Paris)

Orchestre de la Cigale sous la direction de Monsieur Monteux-Brisac

Troisième partie

La Société de Concerts d'Instruments Anciens

(Fondée par Henri Casadesus)

Gavotte (Cupis de Camargo 1717). –

Tambourin (Montclair, 1666-1737)

Quintor, viole d'amour, viole de gambe, basse de viole et vlavecin

Mme H. Casadesus-Dellerba, Messieurs Henri et Marcel Casadesus, Devilliers et Casella

Mlle Paulette Del Bayé (des Nouveautés).

Monsieur Fragson

Madame Paulette Darty

Monsieur Mayol

M. Lucien Fugère, Mlle Jeanne Leclère (de l'Opéra-Comique)

Danses Louis XIII. par Mlles Louise et Blanche Mante (de l'opéra)

Mlle Berthe Cerny (de la Comédie-Française)

Elle dort - Marquis de Massa

Le Réveil - Pailleron

Adaptations musicales de M. Deutsch de la Meurthe

Dranem

Tanagra

Pantomime de

Messieurs Franck et Mathé

Mlle Cléo de Mérode - M. Paul Franck - Mlle Melsa (la Voix) - Mlle Ingelbercht (la harpiste)

Au Piano : M. Edmond Mathé.

Piano et clavecin de la Maison Pleyel, Célestat Mustel

Mlle Lise Berty (des Variétés)

Mlle Borgo (de l'opéra)

Mme Simon-Girard

Monsieur Fursy

Au bar, le champagne était versé par la spirituelle Marie Magnier et le programme, dans la salle, était vendu par Mmes Marthe Régnier, Polaire, Félyne, Wilford, de Mornand, Marville, Paule Andral, Helle, Harlay, Lantelme, Faber, Debrive, D'Alma, Paule Morly, Alice Bonheur, Rachel Launay, Desroches, Clara Faurens, Pickell Voulzie, Spinelli, Frémaux, Yrven, Arnold.

Les contrôleurs en chef étaient Reschal et Barally, et des cartes postales autographes de votre serviteur avaient pour vendeurs irrésistibles Mme Colette-Willy et M. de Max. Avouez que comme couronnement d'une carrière, on ne pouvait rêver manifestation plus triomphale!

Parmi les artistes cités ci-dessus :



**Marcelle
Jullien**



Mlle Dziri



Jeanne le Lion



Jeanne Leclerc



Louise Mante



Yvette Guilbert



Pougaud



Prince



Fragson



Paulette Darty



Mévisto



Mayol



Polaire



Dranem



Georges Bell



Paule Andral



Madame Frémeaux



Mlle Yrven



Melle Lantelme



Mlle Feylne



Mlle Harlay



**Marthe
Régnier**



Marie Magnier



Alice Bonheur



Louisa de Mornand



**Victor
Boucher**



Tarride



Fursy



François Galipaux

Clerget

Berthe Cerny

Lise Berty

FIN

Table des illustrations

Paulus en 1890	1
Paulus et Octave Pradels	3
Madame Dufresny	11
Marguerite Dufay	11
"La petite" Frédér"	11
Victorine Demay	12
Georges Boulanger	13
Hervé	15
Octave Pradels	16
Paulus au début de sa carrière	17
Thérèse	18
Suzanne Lagier	19
Emma Albani	21
Darcier	22
Jules Léter	22
Mlle Chrétienno	23
Thérèse	23
Horace Lamy	24
Signature de Blondin	24
Blondin	26
Marie Sasse	27
Florence-Louise Chervin dite Agar	28
Paul Legrand	28
Berthelier	28
Madame Macé-Montrouge	28
Mlle Cornélie	29

Jules Perrin	30
Camille Doucet	31
Marie Lafourcade	34
Marguerite Baudin	36
Marguerite Badel.....	37
Clodoche	37
La Comète.....	37
Flageolet	37
La Normande	37
Les Clodoches	37
Augustine Kaiser	38
Joseph Arnaud	39
Anna Judic.....	41
Eugène Baillet	44
Pierre Dupont Gustave Nadaud	44
Amiati	45
Zulma Bouffar	46
Joseph Kelm.....	47
Gustave Mathieu	50
Madame Carvalho	53
Kadoudja.....	54
Céleste Veinard.....	57
Baumaine et Blondelet.....	58
Hortense Schneider	59
José Dupuis.....	59
Adolphe	60
Madame Claudia.....	64
Judic.....	64
Gabrielle Rose.....	65
Léon Vasseur	65
Constant	66
Plessis Simon Max	67

Nicol Buislay	68
Blanche d'Antigny.....	71
Mlle Vigneau.....	73
Mlle Julia.....	73
Mlle Zélia	74
Émile Duhem	74
Thérèse par Carjat en 1870	75
Victor-Auguste Regnard	76
Rose Méryss.....	77
Jules Pacra	78
Émilie Garait Irma Marié Julia Baron	79
Gobin	83
Eudoxie Laurent.....	84
Amédée de Jallais	84
Simon Max.....	85
Nicol.....	86
Henri Plessis.....	87
Élisa Dauna	88
La Bordas	89
Alexis Bouvier	89
Cascabel.....	91
Fregoli.....	92
Silly.....	93
Grenier.....	93
Jean-Baptiste Clément.....	95
Lise Tautin.....	98
A. de Villebichot.....	99
Léa Lini	99
Charles Malo.....	102
Louise Théo.....	103
Louise Théo.....	104
Bruet	104

Guyon-Père.....	105
Maria Lagy	106
Ben-Tayoux.....	107
Mlle Noémie (Vernon).....	107
Madame Simon Girard	108
Doria	108
Lucien Fugère	110
Rosa Kathy dite la Belle Angèle	111
Fusier	112
Trewey.....	113
Marcel.....	113
Mlle Colombat	114
Paul Renard	116
Maria Rivière	116
Vialla	117
Trio Martens.....	119
Les Petits Clodoches	120
Gustave Chaillier.....	121
Jeanne Théol.....	122
Mlle Bade.....	122
Vialla	123
Guyon, fils.....	123
Madame Riquet-Lemonnier	125
Jane May.....	126
Martin-Martinou	127
Daubray	129
Plessis en Napoléon.....	130
Julliette Baumaine	131
Julliette Baumaine	131
Gardel-Hervé	132
Charles Pourny.....	133
Lassalle.....	133

Émile Carré	134
Léon Laroche	134
Marguerite Bellanger.....	136
Robert Planquette	137
Cantin	137
Léonide Leblanc.....	140
Madame Graindor	140
Gustave Michiels	141
Les Dames de Vienne.....	143
Paula Browns	144
Virginie Déjazet	145
Mlle Legault	146
Mlle Silly	146
Paola Marié.....	146
Madame Van Ghell	146
Judic.....	146
Léonce	146
Suzanne Lagier	146
Frédéric Lemaitre.....	146
Rousseil.....	146
Dica-Petit	146
Dumaine	146
Céline Montaland	146
Eugénie Fiocre	146
Menier Paulin	146
Frédéric Bérat	147
Virginie Déjazet	148
Émilie Durand	148
Guyon, fils.....	149
Montréal et Blondeau	153
Max Bouvet	156
Maria Pacra.....	156

Dubost	157
Ducastel	157
Victorin Armand	159
Louise Roland	160
Léontine Massin	161
Émilie Bécot	162
Les frères Lionnet	165
Léonore Bonnaire	167
Léonore Bonnaire	171
Désirée May.....	172
Gaillard	173
Charles Hurbain	173
Bécus	176
Paul Henrion	177
Lynéda	177
Libert.....	180
Berthelier.....	180
Ouvrard.....	181
Mily Meyer	182
Jeanne Granier	183
Mlle Salinas.....	184
Mme Salinas dite Nixau.....	185
Mialet	186
Francis Chassaing.....	186
Émile Mathieu	187
Bourgès.....	189
L'Eldorado.....	191
Paul Déroulède	194
Jeanne Bloch à vingt ans.....	195
La Scala	196
Henriette Bépoix.....	197
Debailleul.....	198

Cornélie	201
Madame Patry	202
Louis Rouffe	206
Juliette Darcourt	207
Alfred d'Hack	207
Paulus portant la barbe	209
Nicol	210
Zélie Weill	211
Debailleul	212
Lépold Wenzel	212
Marie Heps	213
Florence Duparc	214
Firmin Bernicat	216
Bécus	218
Aristide Bruant	219
Julia de Frasne	220
Mlle Lannes (Clary)	221
Marthe Lys	222
Cochinat	222
Jules Jouy	224
Clovis	225
Darcier	226
Marguerite Duclerc	228
Kadoudja	229
Gaston Maquis	229
Louise Berthier	230
Juana	231
Gaillard et Perrin	232
Julia de Cléry	232
Galipeaux	233
Paula Brébion	235
Léa d'Asco	236

Rivoire.....	236
Heuzet, Victor et Graindor	237
Émile Matthieu	239
Mlle Mazedier.....	241
Antony	242
Aline d'Estrées	242
Fernande Caynon.....	243
Léa d'Asco.....	244
Numès, Chalmin et Hermil	245
Mlle Liovent.....	246
Sulbac	247
Joseph Kelm.....	248
Gilbert.....	251
Mlle Gilberte.....	255
Melle Tusini	255
Claude Roger	256
Antoine Banès	256
Mercadier	258
Gaston Maquis.....	259
Céline Dumont.....	260
Le petit Norbert.....	261
L'Estaminet Lyrique en 1849	265
Paulus et Henriette Bépoix.....	266
Mlle Crouzet	266
Mme Lagrange.....	267
Thérèse	268
Albert Glatigny.....	268
Pichat	269
Blockette.....	270
Lucile Chassaing.....	271
Antonin Louis.....	277
Mlle Demay	277

Maurel	278
Henriette Bépoix.....	278
Violette	279
Villé	279
Villé et Dora	281
Eugène Baillet	282
Le Carrousel Floquet.....	284
Albany Debriège	284
Armande Cassive	285
Melle Tylda	285
Carmen Cortez.....	285
Valentine Valti	290
Brunin	291
Yvonne Stella	292
Juliette Méaly	292
Mlle Stelly	292
Musette	293
Léon Laroche	293
Olivier Métra	294
Vaunel.....	295
Yvette Guilbert	296
Giralduc	297
Ducreux.....	297
Polaire.....	298
Armand'Ary.....	299
La Juniori.....	301
Eugénie Fougère	302
Les Dante	302
Aimée.....	304
Kam-Hill	306
Anna Thibaud	308
Marguerite Derly	308

Micheline	309
Polin	311
Marguerite Duclerc.....	312
Fragson	313
Les sœurs Frédéer	314
Fursy	314
Yvain	315
Madeleine Guitty.....	316
Irène Henry.....	316
Pâquerette.....	316
Edmée Lescot.....	321
Lise Fleuron	322
Anna Held	322
Suzanne Derval	323
Émilienne d'Alençon	323
Aimée Eymard	324
Paulette Darty.....	324
Marguerite Deval.....	325
Louise Balthy	325
Esther Lekain	326
Mlle Miette.....	326
Diane Eckert.....	327
Suzanne Aumont	327
Lina Cavaliéri.....	327
Mlle Nancy.....	328
Morton	329
Vilbert	329
Sinoël	330
Clara Faurens	331
Vincent Hyspa	332
Marcelle Jullien.....	339
Mlle Dziri.....	339

Jeanne le Lion	339
Jeanne Leclerc	339
Louise Mante	339
Yvette Guilbert	339
Pougaud.....	339
Prince.....	339
Fragson	339
Paulette Darty.....	339
Mévisto	339
Mayol.....	339
Polaire.....	340
Dranem	340
Georges Bell.....	340
Paule Andral	340
Madame Frémeaux	340
Mlle Yrven.....	340
Melle Lantelme.....	340
Mlle Feylne	340
Mlle Harlay	340
Marthe Régnier.....	340
Marie Magnier	340
Alice Bonheur	340
Louisa de Mornand.....	340
Victor Boucher	340
Tarride	340
Fursy	340
François Galipaux	340
Clerget	340
Berthe Cerny.....	340
Lise Berty	340

